

GEORGES BEAUCHEF

MÉMOIRES POUR SERVIR À  
L'INDÉPENDANCE DU CHILI

Édition traduite et annotée de Patrick Puigmal.

LA VOUIVRE  
2001

G. Beauchef – Mémoires pour servir à l'indépendance du Chili

Jeune officier de hussards, Georges Beauchef participe aux guerres de l'Empire de 1805 à 1809. Il est ensuite prisonnier, s'évade à la nage, travaille jusqu'en 1812 à Messine puis Malte. Il retourne en France en 1813 et participe à la bataille de Waterloo.

Refusant de servir les Bourbons, il s'exile à New-York puis en octobre 1816 rallie le Rio de la Plata. Il combat dans l'armée des Andes puis pour l'indépendance du Chili et devient colonel. Il se distingue dans la baie de Corral avant d'être, en 1822 et 1823, gouverneur de la province de Valdivia.

Héritier de l'Empire, il forme à la française les troupes indiennes, noires ou hispaniques sous ses ordres, dirige l'École Militaire de Santiago et s'intègre à la société chilienne : « *Le pays que j'avais de tout cœur aidé à libérer était beau... Le Chili se faisait aimer et je l'ai aimé dès le premier instant. Ce fut immédiatement ma deuxième patrie.* »

L'histoire de ces guerres d'indépendance, où les officiers français jouèrent un si grand rôle, est mal connue de ce côté de l'Atlantique. Georges Beauchef sait, d'une plume alerte et précise, nous en offrir la primeur.

2001  
XX

Librairie La Vouivre  
11, rue Saint Martin — 75004 Paris

MÉMOIRES POUR SERVIR À

L'INDÉPENDANCE DU CHILI

— Du Directoire à l'Empire —  
*Mémoires & Documents*

- I. — J. BRÉAUT DES MARLOTS, *Lettre d'un capitaine de cuirassiers sur la campagne de Russie*  
& P.-P. DENNIÉE, *Itinéraire de l'empereur Napoléon pendant la campagne de 1812*. (épuisé)
- II. — J.-P. DOGUEREAU, *Journal de l'expédition d'Égypte (1798-1801)* (épuisé)
- III. — W.-T. Wolfe TONE, *Récit de mes souvenirs et campagnes dans l'armée française (1815-1815)*
- IV. — A. BELLOT DE KERGORRE, *Journal d'un Commissaire des guerres pendant le Premier Empire (1806-1821)*
- V. — J. GRABOWSKI, *Mémoires militaires de Joseph Grabowski, officier à l'état-major impérial de Napoléon I<sup>er</sup> (1812-1814)*
- VI. — KLEBER, DAMAS, MORAND, MICHAUX & LAZOWSKI, *L'état-major de Kleber en Égypte (1798-1800)*
- VII. — F. GUIBERT,  
*Souvenirs d'un sous-lieutenant d'infanterie légère (1805-1815)*  
& F.-R. CAILLOUX, dit POUGET,  
*Souvenirs de guerre (1790-1851)*
- VIII. — BULLETINS DE LA GRANDE ARMÉE,  
*Campagne de Russie (1812)*
- IX. — S.-L. LAURILLARD-FALLOT, *Souvenirs d'un médecin hollandais sous les Aigles françaises (1807-1855)*
- X. — C.A. MORAND, *Lettres sur l'expédition d'Égypte (de l'Italie à la prise du Caire)*, suivies du *Carnet de route de chef de Brigade (de Rome à Assouan) (1798-1799)*
- XI. — A. A. de LANGERON,  
*Journal inédit de la campagne de 1805 — Austerlitz*  
& K. F. VON STUTTERHEIM — M. H. G. KUTUSOV,  
*Relations de la bataille d'Austerlitz*
- XII. — J. SARRAZIN, J.-L. JOBIT, L.-O. FONTAINE, *La Descente des Français en Irlande — 1798*
- XIII. — BERTHIER, DAVOUT, MURAT, SOULT & TRANCHANT DE LA VERNE,  
*Relations et rapports officiels de la bataille d'Austerlitz — 1805*
- XIV. — R. WILSON, *Relation de la campagne de Russie — 1812* (2 vol.)
- XV. — J. CAPODISTRIA, *Aperçu de ma carrière publique (1798-1822)* & A. DE GOBINEAU, *Capodistria*
- XVI. — Dominique VEDEL, *Relations de la campagne d'Andalousie (1808)*
- XVII. — BULLETINS DE LA GRANDE ARMÉE, *Campagne d'Austerlitz (1805)*
- XVIII. — J.F.F. EMPERIUS avec J.-W. GÆTHER, J.-G. SCHADOW, J.-G. PUHLMANN, L. VÖLKEL, M. DARU, V. DENON & W. EMPERIUS, *Remarques sur le vol et la restitution des œuvres d'art et des livres précieux de Brunswick (1806-1815)*
- XIX. — Général P.F.X. BOYER,  
*Historique de ma vie (1772-1851)* (2 vol.)
- t. I. — *Précis des événements auxquels j'ai pris part (1792-1856)*
- t. II. — *Journal des événements arrivés en Algérie et plus particulièrement à la division d'Oran (1850-1848)*
- XX. — Georges BEAUCHEF, *Mémoires pour servir à l'indépendance du Chili (1805-1857)*
- XXI. — Eugène FENECH, *Mémoires d'un officier de santé maltais dans l'armée française (1786-1859)*

Pour être informé de nos publications, veuillez nous contacter :

La Vouivre, libraire-éditeur  
11, rue Saint-Martin  
75004 Paris

GEORGES BEAUCHEF

MÉMOIRES POUR SERVIR À  
L'INDÉPENDANCE DU CHILI

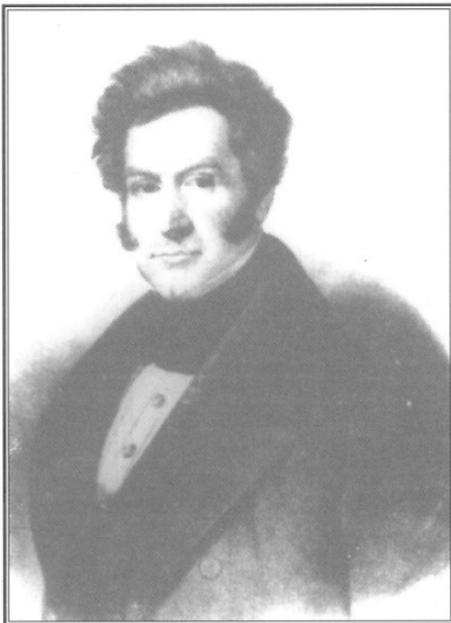
Édition traduite et annotée par Patrick Puigmal.

LA VOUIVRE  
2001

**Du Directoire à l'Empire**  
*Mémoires & Documents*  
Collection dirigée par  
Stéphane Le Couëdic & Thierry Rouillard

© La Vouivre, 2001  
I.S.B.N. 2 - 912431 - 13 - 1  
I.S.S.N. 1275 - 5370

*À Anton, né rue Beauchef à Valdivia, le 7 Septembre 1999.*



*Portrait de Jorge Beauchef  
Lithographie de Joseph Desmadryl*

## INTRODUCTION

La première fois que j'ai rencontré Jorge Beauchef<sup>°</sup> (*Georges*, comme il l'écrit lui-même dans ses *Mémoires*), c'est en découvrant une plaque apposée sur un des remparts de la forteresse de Corral, à quinze kilomètres de Valdivia, en bordure de l'océan Pacifique, au Sud du Chili. Cette plaque dit : « *En 1820, Georges Beauchef, ex-colonel des armées napoléoniennes et colonel de l'armée de libération, combattit dans la baie de Corral pour l'indépendance et la gloire du Chili avant d'être, en 1822 et 1823, gouverneur de la province de Valdivia.* »

Puis, à Valdivia, j'ai vu, au musée d'histoire, son passeport pour aller du Havre à New-York en 1815, puis sa statue, hélas bien mutilée par le temps, sur l'avenue Prat, et sa rue dans le centre ville.

C'est beaucoup et peu en même temps pour ce Français qui, désespéré par la chute de Napoléon, s'en alla chercher l'aventure en Amérique et y devint un important officier de l'armée de libération du Chili.

<sup>°</sup>. — Ceux dont les noms sont suivis d'un <sup>°</sup> ont un article dans une *Biographie des principaux officiers de l'Empire* (pp. 167-170), cette note et les <sup>°</sup> seront rappelés dans le texte.



*Plaque en l'honneur de Jorge Beauchef,  
apposée sur les murailles du fort de Corral*

Beaucoup, car sa présence est certaine; peu, car rares sont ceux qui, à Valdivia, au Chili et encore moins en France, connaissent l'homme et l'aventure extraordinaire que fut sa vie.

Quelques historiens chiliens s'y sont intéressés, particulièrement Guillermo Feliu-Cruz qui, en 1964, publia ses mémoires et ses lettres, ouvrage quasiment introuvable aujourd'hui au Chili et inconnu en France, puisque jamais traduit. Il reste en effet seulement quatre exemplaires à disposition du public dont un à la Bibliothèque Nationale de Santiago du

Chili. Cet ouvrage comprend, comme élément principal, le texte des *Mémoires*. L'original est conservé aux Archives Nationales de Santiago (*Archivo Claudio Gay*, vol. 56 et *Fondos Varios* Me V-127), le texte est en espagnol mais il existe quelques pages en français ce qui pourrait indiquer que Beauchef en écrivit une première mouture dans sa langue maternelle. Il comprend aussi onze essais biographiques publiés par différents auteurs et historiens chiliens des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, cent soixante et un documents épistolaires entre Beauchef et les administrations civiles et militaires de 1815 à 1840, une série de portraits (dont les deux inclus dans cet ouvrage), des photographies des principaux sites qui l'ont

vu se distinguer et des reproductions de dessins et de plans, certains de Beauchef, d'autres de Claude Gay, illustrant les campagnes militaires de l'indépendance. C'est de cette publication qu'est née la traduction présentée aujourd'hui.

Ces *Mémoires* portent principalement sur les guerres d'indépendance chiliennes entre 1815 et 1829. Il nous a paru indispensable de joindre, en guise de préambule, un texte fixant les grands événements de cet important moment de l'histoire du Chili et surtout donnant toute la dimension de l'influence française pendant cette période.

Sans ce préambule, il est en effet difficile de suivre les étapes de la carrière de Georges Beauchef, de comprendre les raisons de telle ou telle expédition militaire ou encore, de saisir les motifs de telle ou telle décision politique.

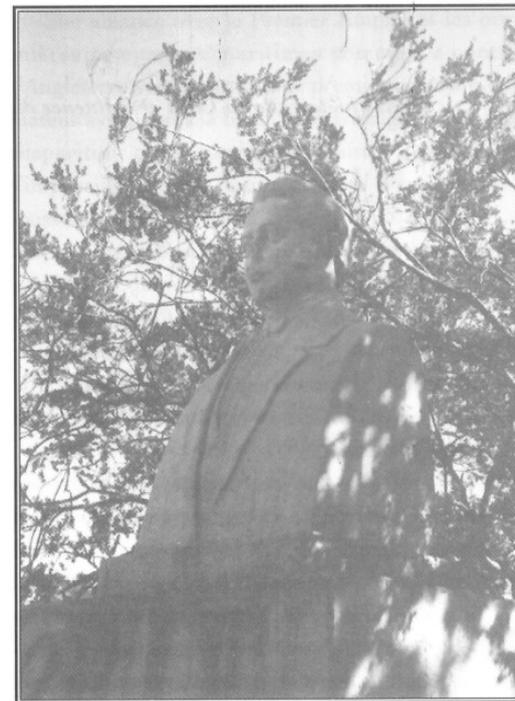
Bien que profondément ancré dans la réalité chilienne (il s'y est marié, y a eu des enfants, y est

*Vue du fort de Corral où est apposée une plaque commémorative à Jorge Beauchef*

mort et enterré !), Georges Beauchef n'a jamais oublié le pays de ses racines, en l'associant constamment au souvenir de Napoléon et du Premier Empire. Ses *Mémoires*, truffées de références à cette période et où apparaissent de nombreux autres ex-officiers d'Empire, en sont la preuve.

Nous avons enfin ajouté à ces *Mémoires*, qui s'arrêtent en 1829, un résumé de la fin de sa vie jusqu'à son décès à Santiago en 1840 ainsi qu'une courte biographie des principaux officiers d'Empire apparaissant à ses côtés au Chili.

Là encore, la France, l'Empire et le Chili y sont constamment mêlés.



*Statue commémorative de Jorge Beauchef érigée sur l'avenue Prat à Valdivia*

Une vie que Georges Beauchef résume ainsi, en conclusion de ses *Mémoires* : « *Le pays que j'avais de tout cœur aidé à libérer était beau... Le Chili se faisait aimer et je l'ai aimé dès le premier instant. Ce fut immédiatement ma deuxième patrie.* »



*Plaque apposée sur le socle de la statue*

## *Précis historique du Chili et influence du Premier Empire sur l'indépendance chilienne.*

### *Les Français, le Premier Empire et l'indépendance chilienne.*

Brossons d'abord un rapide portrait historique de ce qu'est le Chili au moment de l'arrivée de Georges Beauchef.

Depuis des siècles, des peuples indiens venus d'Asie par le détroit de Behring, puis d'Océanie et d'Australie, occupent le pays. Ils subissent, notamment ceux du Nord, la domination Inca à partir de 1460.

Tout va changer avec l'arrivée des premiers Espagnols : en 1520, Fernando de Magallanes [*Magellan*] découvre le détroit qui porte son nom et le Sud du Chili ; en 1536, Diego de Almagro ouvre la route vers le Nord et le centre du pays ; en 1540, Pedro de Valdivia fonde Santiago puis, en 1552, Valdivia. De 1541 à 1881, les peuples indiens, notamment les Mapuches (du centre du Chili), sont en guerre constante d'abord contre les Espagnols puis à partir de 1810 contre les Chiliens. Ces guerres, particulièrement celle de l'Arauco au XVIII<sup>e</sup> siècle, vont avoir plusieurs conséquences : augmenter la présence militaire espagnole avec en réaction un renforcement de l'idée de nationalité chilienne, ruiner l'économie

du pays et empêcher le développement de toute vie intellectuelle pendant la période coloniale.

Il faut attendre le XVIII<sup>e</sup> siècle pour voir la création de la première université et un vrai démarrage du commerce national.

Le pays est pendant toute cette période administré par un vice-roi installé à Lima et nommé par la couronne espagnole.

L'indépendance va s'opérer en deux étapes : d'abord de 1810 à 1814, par la création de Juntas de gouvernement à l'exclusion des royalistes, c'est l'époque appelée la « *Vieille Patrie* ». Deux concepts vont alors s'affronter, représentés par deux personnes, Jose Miguel Carrera, le « *jusqu'au-boutiste* », et Bernardo O'Higgins, plus modéré. Leur lutte parfois sanglante, ils sont chacun à la tête d'une petite armée, va mettre en péril l'indépendance du pays et permettre entre 1813 et 1817 la reconquête espagnole. Grâce à l'armée des Andes dirigée par San-Martin et aux partisans de Manuel Rodriguez, les Chiliens vont, à partir de 1817, puis sous la direction de B. O'Higgins jusqu'en 1823, mener à terme leur guerre d'indépendance : c'est l'époque de la « *Nouvelle Patrie* ».

### *La présence française.*

Les Français jouent un rôle au Chili depuis le début du XVII<sup>e</sup> siècle avec l'arrivée des premiers navires marchands et l'installation des premiers colons, notamment à Valparaiso, Concepción, Talcahuano et Coquimbo.

Les idées de réforme pénètrent ainsi, malgré l'inquisition espagnole, par l'intermédiaire des navires français, des Chiliens qui voyagent en Europe et par deux régions d'Amérique latine, le Pérou et les provinces du Rio de la Plata. Ainsi Rousseau, Voltaire, les abbés de Pradt et Raynal, ou encore Montesquieu sont fortement présents dans les premiers textes écrits par le petit groupe d'intellectuels chiliens qui va, à partir du début du XIX<sup>e</sup> siècle, transformer le désir d'autonomie contre les Espagnols en lutte pour l'indépendance et pour l'instauration d'un régime républicain.

### *Influence indirecte du Premier Empire : Trafalgar, le blocus continental et l'invasion de l'Espagne.*

Dès avant la Révolution française, certains latino-américains sont convaincus que la colonie espagnole est fragile : l'évêque de Grenade, M<sup>gr</sup> Moscoso y Peralta, originaire d'Arequipa au Pérou écrit à Charles IV, roi d'Espagne : « *la conservation de l'Amérique est liée à la tranquillité de l'Espagne et un quelconque changement de gouvernement ou une invasion étrangère de la métropole provoquerait la dissidence du nouveau monde* ».

Son alliance avec le Premier Empire et les premières campagnes maritimes communes contre l'Angleterre vont constituer le premier signe annonciateur avec, après la bataille de Trafalgar (1805), la disparition quasi totale de la flotte espagnole et l'impossibilité ainsi faite à ce pays d'envoyer des vaisseaux vers ses colonies d'outre-Atlantique. Le blocus continental imposé par Napoléon à ses alliés mobilise ce qui reste de flotte espagnole et accentue ce mouvement.

Mais l'événement principal se déroule en 1807-1808 avec l'abdication de Charles IV, la nomination de Ferdinand VII, sa déposition, la prise de pouvoir de Joseph Bonaparte et l'entrée en Espagne de la Grande Armée. L'historien Francisco Encina écrit :

« *Sans l'emprisonnement de Ferdinand VII et l'invasion de l'Espagne par l'armée de Napoléon, l'indépendance de l'Amérique espagnole aurait été retardée de quelques dizaines d'années.* »

Napoléon par l'intermédiaire de Joseph et de Murat capitaine général d'Espagne, va alors essayer d'imposer sans succès son autorité sur les « *nouvelles colonies* » ; ces dernières mettent alors en place des juntas de gouvernement, identiques à celles des Espagnols, fidèles à Ferdinand VII, tout en souhaitant une plus grande autonomie de fonctionnement. Ce désir d'autonomie, qui vient du refus d'obéir à « *la domination abominable de Joseph Bonaparte, l'intrus...* », ne va pas disparaître en même temps que ce dernier. Selon Amunategui, « *ceci se fit en faveur du roi Ferdinand VII, mais il était fort à craindre que, plus tard, cela se retourne contre ses intérêts* ».

Lors de l'invasion de l'Espagne, Napoléon pensait en effet s'approprier les colonies américaines, mais devant le refus de ces dernières et surtout par peur de les voir tomber sous le joug anglais, il a changé d'opinion. Selon les propres paroles de Maret, duc de Bassano, alors ministre des relations extérieures lors d'une entrevue avec Bussel, chargé d'affaires des États-Unis en France en 1810, « *l'Empereur est disposé à fournir armes, munitions et officiers de façon à mener à bien l'indépendance des peuples hispano-américains* ». Cette volonté est confirmée l'année suivante par Sérurier, ambassadeur de France à Washington, à Monroë, ce qui va, aux dires de Francisco Encina, pousser le président Madison à accentuer sa sympathie pour la cause des peuples hispano-américains lors de son message du 5 novembre 1811. Une seule condition est fixée par Napoléon, que les nouveaux peuples ne concèdent aucun privilège commercial exclusif aux Anglais.

Miranda, alors en exil à Londres, affirme lors d'une rencontre avec Bolívar : « *La France, ennemie de l'Angleterre, nous offre officiellement son appui; la Révolution française nous considère comme son fils aîné* ».

Dans le même temps et souhaitant profiter de ces bonnes dispositions, le futur général Pinto est envoyé, en 1813, en Angleterre et en France pour solliciter une aide pour la révolution chilienne; les revers d'Espagne vont le pousser à retourner à Buenos-Aires.

La chute de Napoléon va mettre un terme à tous ces projets avant même qu'ils ne soient mis en œuvre.

Ce n'est pas un hasard si l'année 1810, au plus fort de la domination française sur l'Espagne

incapable d'envoyer navires, argent, troupes et armes vers l'Amérique, est l'année de la première indépendance du Venezuela, de l'Argentine, de la Colombie, du Mexique, du Chili et de l'Équateur.

Entre 1810 et 1814, l'attention de l'opinion publique latino-américaine (tout au moins de la minorité agissante) est totalement accaparée par les événements d'Espagne. Les patriotes espèrent que les problèmes de l'Espagne dureront longtemps et auront des résultats désastreux pour cette dernière. Certains, comme Irizarri, pensent : « *que Ferdinand reste en France obéissant aux caprices de son père adoptif ou retourne occuper le trône des barbares, nous devons être indépendants si nous ne voulons pas tomber dans un esclavage plus cruel que le précédent* ». Au même moment, en 1811, Jose Miguel Carrera, de retour d'Europe où il a combattu avec l'armée espagnole, sait que « *Napoléon ne va pas gagner la guerre et qu'il faut agir rapidement au Chili pour faire la révolution* ».

À partir de 1811, tout laisse supposer, en effet, un échec de l'Empereur et un retour de Ferdinand sur le trône. C'est une grande déception pour les patriotes pour deux raisons : cela ôte à certains l'envie de se prononcer en faveur de l'indépendance et annonce l'envoi rapide de nouvelles troupes espagnoles pour reconquérir le continent. De 1807 à 1814, quasiment aucun vaisseau de guerre espagnol n'a franchi l'Atlantique et en 1814-1815, deux expéditions, entre autres, sont mises sur pied, l'une vers Montevideo (deux mille cinq cents hommes) et l'autre vers le Venezuela (18 vaisseaux de guerre, 42 de transport, soit plus de dix mille hommes)

avec le général Pablo Morillo. Ces renforts, les échecs indépendantistes du Haut-Pérou et la chute de Napoléon, isolent le Chili et diminuent considérablement ses probabilités de conserver son indépendance. Toutefois, les patriotes se rendent rapidement compte que, même en Espagne, le retour de Ferdinand VII n'a pas empêché l'adoption d'une constitution calquée sur la pensée libérale française. Certains, O'Higgins par exemple, se contenteraient de ceci, d'autres, J. M. Carrera, veulent plus.

### *La présence militaire française en Amérique latine.*

Outre les troupes stationnées dans les colonies françaises des Antilles et de la Guyane, des officiers français participent depuis le début de l'Empire aux luttes pour l'indépendance. Quelques-uns, Loppenet, de Belhay, de Frézier et de Rouvray sont de la première et malheureuse tentative du général Miranda au Venezuela en 1806. Pendant cette action, d'autres troupes françaises de Guadeloupe aux ordres du commandant Madier, aident à repousser cette « *invasion* », alliance avec l'Espagne oblige.

En 1808, les officiers de marine Lamanon et Cerloy tentent d'imposer, sans succès, à Caracas le nouveau pouvoir de Joseph. D'autres officiers sont envoyés dans le même but à Mexico, Buenos-Aires, La Paz et Montevideo, et ne rencontrent pas plus de réussite. Cette même année, le brigantin *Serpent* de Dauriac et Delobarats tente d'apporter armes et munitions pour aider la ville de Buenos-Aires à résister aux attaques anglaises.

À partir de 1811, avec le retour du général Miranda, nombreux sont les Français qui luttent d'abord au Venezuela puis suivent Simon Bolívar dans ses campagnes sur une grande partie du continent. Un officier espagnol déclare en 1811 : « *Caracas est remplie de Français; peu à peu, les officiers français nous envahissent...* ». Parmi eux arriveront le colonel Du Cayla, les officiers Chatillon, Colot, D'Elhuyard, Peru de Lacroix ou encore Serviez qui deviendra général de Bolivar.

Mais c'est bien évidemment après la chute de Napoléon, d'abord en 1814 et surtout après les Cent-Jours en 1815, que ce mouvement va s'amplifier. Gonzalo Bulnes le décrit ainsi :

« *Coïncidence singulière! Noble destin que celui de la France! Son propre malheur a été fécond pour les nations influencées par sa brillante civilisation. Quand le colosse impérial s'est effondré, ses éléments ont servi à ressusciter d'autres peuples.* »

Entre-temps, toutefois, l'influence militaire de la Révolution et de l'Empire s'est fait déjà sentir, notamment au Chili. En 1811, O'Higgins fait paraître sa déclaration créant le service militaire pour tous les hommes de seize à soixante ans; ce texte a pour origine la « *Nation en armes* » du Comité de Salut Public de la Révolution française et marque la naissance au Chili du soldat-citoyen.

La création de l'armée indépendantiste, entre 1810 et 1814, se fait au son des devises et proclamations de Napoléon ainsi que des exemples de O'Higgins et de Carrera. Même les nouveaux uniformes suivent le mouvement, le pantalon inspiré

par la Révolution française remplaçant rapidement dans l'armée patriote les traditionnels collants.

En 1817, O'Higgins crée la « Légion du mérite du Chili », pour récompenser les meilleurs serviteurs de la patrie, fidèle copie de la « Légion d'honneur » créée par Napoléon en 1804.

De plus, comme en France, les militaires sont au Chili les héros de l'émancipation et les créateurs de la nationalité; ils croient donc naturellement que le gouvernement de la république leur appartient et méprisent les civils qui n'ont pas, avec leurs bras ou leur sang, contribué à conquérir l'indépendance. Ce qui se passe avec Bonaparte à la fin de la Révolution française se passe au Chili avec les principaux chefs de la lutte armée pour l'indépendance : Carrera, O'Higgins, Freire, Pinto..., tous généraux qui exerceront la plus haute magistrature.

### *Les États-Unis, une plaque tournante.*

C'est principalement à partir des États-Unis, que les officiers français vont rejoindre l'Amérique latine. Ils y sont très nombreux, fondent des colonies comme le « Champ d'asile » et constituent de forts groupes d'influence dans les villes de la côte est, notamment New-York, Philadelphie et Baltimore. Selon Barros Arana, « en 1816, les villes du littoral des États-Unis servent d'asile à un nombre considérable de militaires français ». Joseph Bonaparte, le maréchal Grouchy et le général Clauzel y sont les plus hauts dignitaires de l'ex-Empire; autour d'eux, des centaines d'officiers et sous-officiers, désœuvrés et cherchant une cause, une vie, un futur. Dans son

*Journal des États-Unis*, Jose Miguel Carrera écrit : « Vendredi 2 août 1816, Baltimore; arrive de France un vaisseau avec de nombreux passagers, particulièrement des officiers français. Novoa<sup>1</sup> est chargé d'en engager quelques-uns utiles pour le Chili. »

Les États-Unis représentent alors le premier pays démocratique qui a su sortir, par une guerre, de son statut de colonie. C'est donc un exemple pour tous les patriotes d'Amérique latine et, dans le même temps un espoir de soutien.

Ainsi, des envoyés des Provinces Unies du Rio de la Plata (l'actuelle Argentine), de la Nouvelle Grenade de Bolivar (l'actuelle Colombie) comme Pedro Gual, des combattants de la liberté comme le célèbre guérillero espagnol Francisco Javier Espoz y Mina (il va y armer une expédition pour le Mexique), et des représentants chiliens s'y rendent pour obtenir une aide ou pourquoi pas une alliance. Un exemple : le représentant officiel du Chili, Manuel de Aguirre arme à Baltimore un brigantin construit par des Américains favorables à l'indépendance.

Ils vont y rencontrer ces officiers et pour un certain nombre les intéresser à leur cause. Thompson l'Argentin et Carrera le Chilien, en même temps qu'ils négocient avec les autorités américaines, sont en constant contact avec, notamment, Joseph et Grouchy. Joseph rencontre à de multiples reprises Carrera et chaque fois accentue ses offres d'aide. Quelques exemples de ces conversations extraits du *Journal* de Carrera : « On me dit que Bonaparte me

1. — Officier espagnol pro-Français, proche de Carrera.

protège, [...] Grouchy me présente aux Français Jacquelin et Durand pour acheter des armes pour les insurgés, [...] le maréchal Grouchy et Clauzel sont très optimistes quant à un vaisseau de trois cents tonneaux et dix à douze mille livres de poudre pour lesquels ils vont me donner une lettre de recommandation, [...] grande conversation en chemin avec le maréchal Grouchy, nouvelles offres d'amitié, explication de ses intentions, [...] rencontre entre Grouchy, Clauzel et moi sur ses projets en Amérique, je transmettrai ses propositions à Buenos-Aires... ». Grouchy, rapidement convaincu de la justesse de leur cause propose le 1<sup>er</sup> septembre 1816, à Philadelphie, son *Projet pour l'organisation de la guerre en Amérique du Sud et sa proposition pour venir au Chili*; ce texte constitue une bonne analyse des raisons de l'échec des armées patriotes et conseille l'utilisation des ex-officiers d'Empire.

### *Le projet de Grouchy.*

« L'indépendance de l'Amérique latine ne peut que triompher; toutefois, il paraît évident qu'avant d'être installée et consolidée, elle devra affronter de plus grands obstacles que ceux imaginés.

» Ils sont pour la plupart la conséquence de la désunion des citoyens les plus influents : ils ont détruit des forces royales mais ont exaspéré par leurs luttes internes les peuples les plus décidés à l'indépendance de la patrie. Le manque d'organisation, de moyens militaires, suivis d'une mauvaise direction, et l'adoption d'un système de guerre peu adapté à de jeunes troupes combattant des corps aguerris, ont facilité le succès d'une poignée de royalistes qui répandent un peu partout le sang

des patriotes, créant ainsi une situation dont on peut craindre de grands et rapides résultats.

» De plus, l'absence de proclamation des principes et bases sur lesquels on veut faire reposer l'édifice social et les inquiétudes des propriétaires face à une révolution sans buts définis et risquant de détruire leurs fortunes et propriétés, ont empêché le développement de l'esprit public et permis la renaissance d'un parti royaliste dans ces mêmes pays si bien disposés, peu avant, à secouer le joug de la métropole.

» D'autre part, les malheurs successifs des différentes armées de l'indépendance ont été faiblement soutenus par la masse des habitants des pays en guerre. S'il en avait été autrement, quatre-vingt mille insurgés réunis aux portes de Mexico auraient-ils été dispersés par quelques milliers de soldats? Le Venezuela et le nouveau royaume de Grenade auraient-ils été vaincus par moins de huit mille Espagnols? Le Chili obéirait-il tranquillement et Bolivar aurait-il subi ses ultimes revers?

» Il est vrai que Buenos-Aires continue à résister avec gloire : mais, que de lendemains désastreux sont à prévoir si un gouvernement énergique et national ne met pas en place les moyens de résistance appropriés face aux probables attaques de l'Espagne et, peut-être, du Portugal; des attaques que le manque d'argent pour la première, la destruction de sa marine et la situation générale en Europe, ont retardé jusqu'à aujourd'hui.

» L'indépendance des nations existe grâce à la volonté générale mais ne se protège pas avec la seule énergie des armées destinées à la défense. Il y a à Buenos-Aires une force militaire organisée; le recrutement est facile, les soldats sont valeureux, la sécurité et le développement

de l'indépendance sont le but du plus grand nombre; toutefois, les troupes de Buenos-Aires n'ont obtenu, ni au Pérou, ni au Chili, les succès espérés, à cause d'une mauvaise organisation, d'un manque de discipline, du nombre réduit d'officiers instruits et expérimentés, et de l'adoption de plans mal combinés ou mal exécutés.

» Ne furent pas moins importants, dans ce contexte, l'absence de collaboration des mouvements insurrectionnels du Pérou et du Chili et l'abandon du soutien par la totalité des ennemis que les Espagnols s'étaient faits dans toutes les couches de la population américaine.

» Ce sont les principales causes ayant retardé jusqu'à maintenant l'émancipation de ces régions du monde.

» Il est nécessaire que toutes les provinces de la Plata se constituent en gouvernement unique et fédéral pour offrir toutes les garanties de liberté, justice, stabilité et énergie; qu'un peuple ne pense pas seul pouvoir succéder à Ferdinand; que le gouvernement suive une stratégie militaire plus adaptée aux circonstances et au génie national; qu'il renforce la base et développe le niveau des moyens militaires offensifs et défensifs; qu'il engage dans son armée des officiers qui ont fait la guerre ou qui peuvent accélérer la formation de talents et combler le manque d'expérience des officiers du pays; qu'il recrute des généraux ayant étudié et pratiqué le métier des armes et enfin, qu'il œuvre avec l'intime conviction que la décision, le zèle et le patriotisme ne suffisent pas pour donner à l'âme du soldat la sécurité et l'énergie qui décuplent ses forces, ceci ne pouvant s'acquérir qu'avec beaucoup d'expérience et l'entière confiance dans les chefs qui les conduisent lors des combats sanglants.

» L'action liberticide des despotes européens sera alors réduite à néant et le succès complet de la plus noble des causes sera assuré.

» La pacification du vieux continent doit être, par ailleurs, pour l'Amérique du Sud un mobile constant d'anxiété, parce qu'on ne peut nier qu'elle l'expose à être attaquée par la métropole ou ses alliés d'une manière plus terrible que par le passé.

» Mais, en même temps, comme une espèce de compensation, les nouveaux intérêts politiques européens offrent des possibilités d'alliance aux indépendantistes, facilitées par des avantages commerciaux attractifs et si importants que les puissances maritimes ne pourront s'empêcher d'essayer d'en profiter.

» D'autre part, la réaction et les persécutions que subissent divers états leur donneront des motifs pour se convertir en vrais, réels et précieux alliés se faisant craindre des Espagnols. La situation instable des affaires, les intérêts bien compris des provinces de la Plata doivent permettre de rassembler sous les bannières de l'indépendance de nombreux officiers et sous-officiers européens qui, privés de leur métier dans le pays qui les a vus naître, se trouvent exposés à des vexations en tous genres. Ils adhéreront sans réserve à la patrie adoptive qui leur ouvrira les bras.

» L'Amérique du Sud devra aussi offrir un nouveau théâtre de gloire aux officiers généraux se trouvant actuellement aux États-Unis; la réputation qu'ils ont acquise et les qualités qu'ils ont montrées avec les armées sous leurs ordres comme lors des opérations politiques dont ils ont été chargés, sont une preuve de leur utilité et, avec leur expérience et leur talent, la cause de la liberté

américaine sera assurée. Leur adhésion à cette cause sera un des moyens les plus sûrs pour attirer un grand nombre d'hommes ayant combattu sous leurs ordres.

» Aucun grade ne pourra les inciter ou leur être offert car ils ont atteint depuis longtemps le sommet des honneurs et des emplois militaires; mais, en revanche, on peut imaginer des avantages d'un autre type comme la simple compensation de ce qu'ils pourraient perdre dans leur patrie; cela suffira probablement pour les déterminer à embrasser la défense d'une cause d'autant plus chère et plus sacrée qu'ils ont déjà beaucoup combattu en son nom.

» Comme ils n'ont pas le désir de rester éternellement en Amérique ni d'occuper des emplois publics ou politiques, ils ne feront jamais d'ombre à aucun gouvernement ni à aucun des vrais amis de la patrie. On pourra leur confier, pour un certain nombre d'années, la direction supérieure des armées de terre et de mer, l'exécution des plans adoptés pour défendre la patrie et favoriser l'indépendance du Pérou et du Chili, la formation des arsenaux, la création des manufactures d'armes et des écoles militaires, le complément d'organisation des nouveaux corps, l'instruction des corps existants et enfin, la formation de quelques compagnies d'artillerie à pied et à cheval, pour lesquelles on fera venir d'Europe des officiers et sous-officiers.

» Ces mesures permettront sans doute le triomphe des armées de l'indépendance de l'Amérique, la plus puissante des raisons et la meilleure des récompenses qu'ils peuvent espérer. Les seules conditions pour qu'ils se présentent seront : le dépôt d'un fonds de cent vingt mille duros dans une banque des États-Unis ou du pays. Au cas où leurs biens et propriétés soient confisquées en Europe, ces

fonds leur seront versés, les intérêts leur étant dus. Leur traitement, pendant le temps de service, sera celui correspondant à leur grade. »

Même si Grouchy lui-même n'ira pas en Amérique Latine (il déléguera le général Brayer <sup>o</sup>), ce texte va fixer les règles et permettre le départ de nombreux officiers vers le Sud du continent notamment pour les armées du général San-Martin puis du Chili, et pour celles du général Bolivar.

#### Vers le Chili par l'Argentine.

Presque tous les officiers d'Empire qui combattent au Chili vont passer par l'Argentine. Ils y arrivent comme Beauchef, Bellina Skupiewski <sup>o</sup>, Deslandes et quelques autres, sur la frégate *Oceana*, grâce au colonel Thompson, l'envoyé des Provinces de la Plata aux États-Unis et sont directement intégrés avec leurs grades dans l'armée du général San-Martin qui se prépare à franchir les Andes pour reconquérir le Chili. D'autres, la majorité, sont convaincus par le général Jose Miguel Carrera qui réussit à faire partir au moins cinq vaisseaux de Baltimore, les *Dover*, *Salvage*, *Regente*, *General-Scott* et surtout la frégate *Clifton* qui accueille un ensemble hétéroclite bien représentatif de ce qu'était la grande armée : deux Italiens dont le futur général chilien Rondizzoni <sup>o</sup>, un Espagnol, un Saxon, un Hollandais et des Français parmi lesquels Charles Lozier <sup>o</sup> et Joseph Bacler d'Albe <sup>o</sup>. S'y trouvent aussi de nombreux Américains, un Irlandais et des artisans militaires, dirigés par le Français Ramel, ex-directeur de la fabrique d'armes de Bologne.

D'autres sont déjà sur place, le commandant Cramer \* et l'ingénieur militaire espagnol Arcos \*, et ont participé à la victoire de Chacabuco en 1817. Selon Encina, Cramer est « *peut-être le chef le plus compétent parmi les militaires étrangers qui combattirent pour la liberté du Chili* ».

Certains choisissent de venir directement de France, comme Viel \* (futur général), Magnan (frère du futur maréchal de France, ce dernier descendant au dernier moment du bateau), Grabert (beau-frère prussien du maréchal Lefebvre-Desnouettes), Gola \* (officier de cavalerie piémontais) et Brandsen \* (futur colonel) qui partent de Calais pour aller à Buenos-Aires en 1817.

Diego Barros Arana écrit à ce sujet : « *Buenos-Aires était, en 1816-17, le centre de rencontre de nombreux officiers étrangers, français pour la plupart, qui avaient fui les persécutions ayant suivi la Restauration de divers souverains européens ou qui s'étaient retrouvés sans emploi suite au renvoi d'importants corps d'armée après la chute de l'empire napoléonien. Ils avaient commencé à arriver dès fin 1815, certains des États-Unis, d'autres directement d'Europe. Le gouvernement des Provinces Unies du Rio de la Plata, désireux d'utiliser les connaissances de ces officiers, les avaient rapidement engagés dans l'armée indépendantiste en conservant leurs grades et, pour les plus prestigieux, en leur en concédant un plus important.* »

Seulement pour le Chili, ils sont au moins une centaine à rejoindre les rangs des indépendantistes, dans toutes les armes : Jean Joseph Tortel devient capitaine du port de Valparaíso entre 1817 et 1820, les frères Bruix \* (fils de l'amiral) y trouveront la

mort après s'y être distingués dans la cavalerie, Granville et Drinot seront officiers dans la marine, Granger chirurgien de première classe dans cette même marine, Drouet \* (fils de celui qui reconnut Louis XVI à Varennes) y sera officier d'état-major, et, entre autres, Raulet, colonel, sera exécuté au Pérou en 1821.

Tous vont, selon Ricardo Campos Harriet, « *lutter pour l'émancipation américaine et montrer par leurs actes, chacun à sa manière, l'influence du grand homme qui les avait formés* ».

Au-delà de leur désir de ne pas rester en France sous les Bourbons, ils savent parfaitement pourquoi ils sont là ! Brandsen déclare : « *Je suis volontairement venu de France en Amérique pour chercher l'aventure, mais une aventure qui avait pour but l'indépendance de cette grande partie du monde.* » Et Beauchef termine ses *Mémoires* en disant : « *Je me retirais après avoir servi la cause de l'indépendance d'un pays selon ma conscience libérale ennemie des tyrannies.* »

### Rôle des Français au Chili.

Multiplés sont leurs destinées une fois arrivés au Chili.

Viel, Rondizzoni et Beauchef entrent dans l'histoire du pays pour leur rôle militaire prépondérant ; ils sont à plusieurs reprises les principaux officiers supérieurs de l'armée par exemple à Chiloé, contre les Pincheiras ou encore lors de l'expédition avortée vers le Pérou en 1823. Comme l'écrit Reyno : « *Le commandement des unités était occupé par les plus brillants officiers que comptait l'armée à*

*cette époque, Santiago Aldunate, Georges Beauchef et Benjamin Viel.* »

Mais leurs fortunes seront parfois moins brillantes ou, pour le moins, plus compliquées. Certains s'éloigneront de l'armée et parfois même du pays pour raisons politiques, Cramer, Holley, Deslandes, Blaye, et même Viel et Rondizzoni pendant quelques années. D'autres retourneront en France après quelques campagnes, Bacler d'Albe, Bardel, Arcos, et d'autres enfin connaîtront un sort beaucoup moins enviable. Drouet, après avoir été destitué à deux reprises pour incapacité (il a servi sous Brayer et Beauchef), sera fusillé à Cordoue en 1823 ; Roull s'étant fait passer pour général en Argentine en est expulsé en 1817 ; Dauxion-Lavaisse, se disant colonel d'ingénieurs, entre en contact avec Joseph et Grouchy aux États-Unis puis avec Carrera qu'il trahit à Buenos-Aires quand ce dernier tente de retourner au Chili en 1817. Bellina Skupiewski qui terminera comme « guérisseur » en Équateur, est expulsé de l'armée après s'être notamment « *présenté de nuit, tellement ivre qu'il est tombé de cheval en voulant descendre et qu'il a fallu plusieurs grenadiers pour le transporter* », ou encore Lozier qui, en fait, ne sert pas dans l'armée et part pendant trente ans vivre en Araucanie au milieu des Indiens.

Un groupe d'officiers, proches du général Carrera, alors en exil en Argentine, va subir les conséquences des luttes internes entre les partisans de l'indépendance chilienne. Ses deux frères ayant été exécutés, Carrera pensant que San-Martin et O'Higgins sont responsables de ce crime, décide de

les faire assassiner et confie cette mission à six officiers français de son entourage, Mercher (colonel, ancien aide de camp de Napoléon), Robert (colonel et préfet de la Nièvre sous l'Empire, arrivé de Calais avec Viel), Young, Lagresse, Dragumette et Parchappe. Découverts avant d'accomplir leur mission, ils sont jugés et deux d'entre eux, Robert et Lagresse sont condamnés à mort sur ordre du directeur suprême des Provinces Unies du Rio de la Plata, Pueyrredon, et exécutés en 1819. Young est tué lors de son arrestation en novembre 1818 et les trois autres sont expulsés d'Argentine en mars 1819.

Le général Brayer va, lui, connaître un sort particulier, puisqu'arrivé auréolé des exploits de sa carrière pendant la Révolution et l'Empire, il se retire rapidement, autant à cause de ses maladroites, de son inadaptation à la situation que de la jalousie des officiers supérieurs chiliens : quand il arrive, envoyé par Joseph et Grouchy, San-Martin le nomme immédiatement major-général de l'armée qu'il est chargé de réorganiser. Son grade le place au-dessus de tous les officiers (l'armée ne compte alors que trois généraux : San-Martin, O'Higgins et Soler), et bien que, selon Beauchef, « *il faisait tout avec la meilleure intention et sans prétention* », le scepticisme qu'il rencontre va se transformer en critique après la défaite de Talcahuano, qui lui est, de manière exagérée, exclusivement attribuée. Il sert alors de bouc émissaire. Comme l'écrit Beauchef, « *en un mot, le théâtre était trop réduit pour un lieutenant-général français* », dont selon une sévère chanson populaire de l'époque « *la jactance de vingt années de*

combats vint illustrer notre enfance... ». Difficile en effet de comparer l'armée chilienne qui, à cette époque, compte à peine cinq à six mille hommes aux armées d'Empire pouvant rassembler jusqu'à deux cent cinquante mille soldats ! Encore plus difficile d'agir de la même manière et d'exiger le même comportement ! Voici comment O'Higgins décrit Brayer dans une lettre à San-Martin écrite de Talcahuano, le 1<sup>er</sup> octobre 1817 : « *Brayer est ici : ce que j'ai pu observer correspond à ce que vous m'avez dit : sa présence, comme étranger, n'est pas appréciée par la plupart des officiers ; mais il sait ignorer ceci et tout devrait s'arranger rapidement.* » Encina écrit après la défaite de Talcahuano : « *Brayer a rendu un grand service comme tête de turc attirant toute la responsabilité de l'échec qui, autrement, serait retombé sur O'Higgins et San-Martin.* »

L'influence des officiers d'Empire se fait sentir par leur présence sur le terrain mais aussi, et peut-être surtout, par leur rôle de conseil ; ainsi Santiago Arcos, Georges Beauchef, Ambroise Cramer et Felix Deslandes, vont former la première génération d'officiers chiliens qui, en 1817, étudient à l'École Militaire de Santiago nouvellement créée par O'Higgins et dirigée par les deux premiers. De nombreux officiers et sous-officiers qui se distingueront dans les années à venir sortiront de cette promotion. Ils y ont appris les tactiques d'infanterie et de cavalerie publiées en France en 1792 avec leurs modifications jusqu'en 1815. Selon Encina : « *Beauchef est la véritable âme de l'école [...] et Cramer a suggéré les normes fondamentales de l'établisse-*

*ment d'enseignement militaire.* »

Baclar d'Albe, lui, va installer la topographie au rang des sciences indispensables à l'action militaire.

La marine chilienne, créée en 1817, ne compte dans un premier temps que des officiers étrangers, la plupart Anglais, Américains mais aussi de nombreux Français.

Point n'est ici le lieu de citer tous ces officiers, mais certains méritent d'être tirés de l'anonymat : Giroust, page de Joseph Bonaparte ; Bautista, palefrenier de l'Empereur ; Lebas, lieutenant de cavalerie ; Waldeck, officier de marine de Cochrane ; Holley, Lasalle, Mathieu, officiers.

Cette influence se fait aussi sentir chez des officiers d'autres nationalités qui combattent au Chili. Certains en faveur de l'indépendance, comme les Anglais Miller, O'Brien et Cochrane : ils ont lutté contre Napoléon pendant de nombreuses années mais admirent son génie militaire. Lord Cochrane propose même au ministre Zenteno, quand il arrive en 1819, d'aller jusqu'à Sainte-Hélène pour libérer Napoléon et l'amener au Chili !

Carrera, le Chilien, et San-Martin, l'Argentin, eux aussi, ont combattu en Espagne contre la grande armée, le premier a reçu la médaille de Talavera, le second celle de Baylen ; ils ont ainsi pu étudier les tactiques employées par l'armée impériale.

D'autres combattent l'indépendance ; de nombreux Espagnols sont arrivés en 1814 après de multiples combats contre les Français, par exemple de Narvaez, de Senosiain, Bobadilla. Certains ont même servi à leurs côtés : Fausto de los Hoyos \*

avec le régiment de Zamora dans les troupes de La Romana à l'armée de l'Elbe en Allemagne, Pareja et Capaz de Leon comme officiers de marine à Trafalgar, et Pablo Morillo comme officier d'infanterie lui aussi à Trafalgar. Le Chilien Cayetano Letellier \* (d'origine française) a été capitaine et a servi dans l'armée d'Espagne de Joseph de 1807 à 1814 avant de revenir au Chili, comme les Espagnols De La Peña, Novoa et Gravier del Valle et un autre Chilien Vigil.

Ainsi, dans les deux camps, l'influence, ou pour le moins les références à la période de l'Empire, sont beaucoup plus fortes que l'on pourrait se l'imaginer, vu la distance séparant les deux continents.

Tous les grands chefs militaires de l'indépendance latino-américaine, Bolivar, O'Higgins, Sucre, San-Martin et Freire, possèdent dans leurs bibliothèques des ouvrages sur Napoléon et l'Empire. Bolivar a même assisté au sacre de Napoléon 1<sup>er</sup> en 1804 et aux grandes manœuvres célébrant l'anniversaire de la bataille de Marengo, sur le champ de bataille italien en 1805.

Des voyageurs (Lafond de Lurcy) ou des amiraux français en mission dans les mers du Sud pendant ou peu après l'indépendance (Mackau \* et Rosamel, tous deux ex-officiers de la marine impériale), notent cette forte influence.

Voici ce que Gabriel Lafond de Lurcy écrit :

« *En 1824, le 15 août, les Français résidant au Chili<sup>2</sup> décidèrent de célébrer l'anniversaire de la naissance de Napoléon et offrirent à cet effet un bal à la société*

*chilienne qui les avait si bien accueillis. Un Parisien, M. Coliau, mit généreusement sa maison à disposition.*

« *Cette maison, comme toutes celles du Chili, avait trois patios, l'un face à la rue, et deux intérieurs. Dans le premier, il avait créé un beau jardin. Les pièces situées sous les arches de ce patio avaient des usages bien différents : certaines avec des fleurs, des gants, des dentelles, des chaussures, servaient aux dames à réajuster leur toilette, d'autres tenaient à disposition pommades, essences, eaux parfumées et autres objets de coiffure. Les hommes et les femmes avaient chacun leur côté.*

« *La salle de bal était splendidement décorée. Les meubles, miroirs, paravents, avaient été disposés par plusieurs serviteurs, notamment par M. Rosales. Les tapis étaient tissés de soie de France et de Chine. Il y avait tant de lumières que les bijoux des dames en étaient éclipsés. Parmi toutes les tenues des dames, deux d'entre elles attiraient l'attention. Le capitaine Descombes, de Bordeaux, avait apporté au Chili, deux magnifiques parures, une de brillants et l'autre d'acier.*

« *M<sup>me</sup> Carmen Gana de Blanco portait la première et M<sup>me</sup> Solar la seconde. Ces deux dames paraissaient vouloir rivaliser avec la lumière du soleil.*

« *Au fond de la salle, les invités se pressaient autour d'un beau buste de Napoléon. Le deuxième patio intérieur était abrité par une toile sous laquelle était installée la table, disposée en forme de croix de la Légion d'honneur à cinq branches. Les festons de la croix étaient représentés par des assiettes vertes de porcelaine de Chine.*

2. — Dont la plupart des officiers et notamment Beauchef.

» Un jet d'eau ornait chaque extrémité de branche et une statue équestre de Napoléon trônait au centre. Toutes les galeries étaient décorées de fleurs et il est facile d'imaginer combien splendide et inoubliable fut cette fête, sous le beau ciel du Chili, par une nuit constellée d'étoiles. »

Pour conclure cette introduction, quelques mots de Diego Barros Arana : « *Beauchef nous donne l'occasion de mettre en lumière un fait généralement oublié ou inconnu, l'apport remarquable des officiers français, formés dans les armées napoléoniennes, non seulement à la cause de notre indépendance mais aussi à l'amélioration permanente de l'armée...* ».

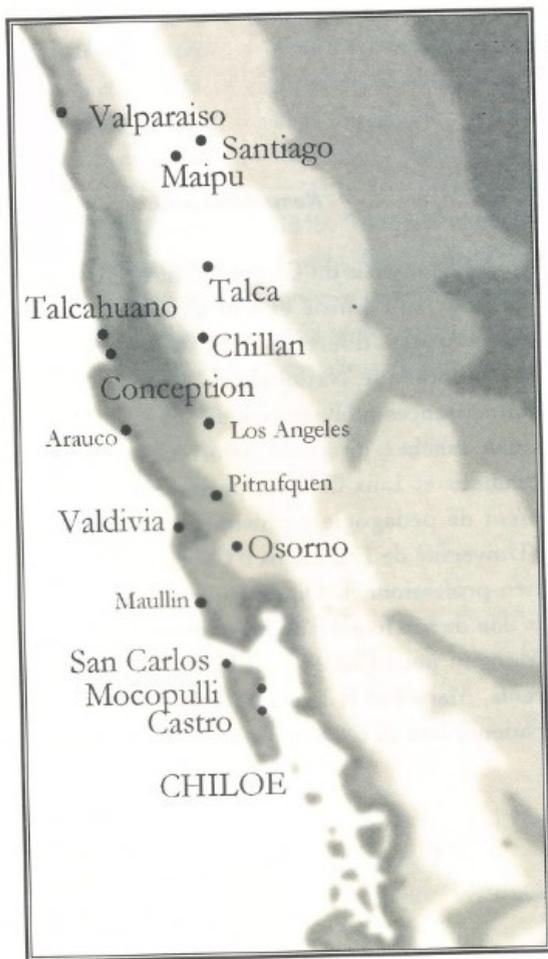
Homme profondément modeste, Georges Beauchef a été remarqué dès son arrivée à l'armée, lors du siège de Talachuano, en 1817, par le général en chef O'Higgins : « *Beauchef que j'ai nommé sergent-major du 1<sup>er</sup> bataillon, est un officier complet* ».

Il le fait membre de la Légion du mérite en 1819. Tous ses chefs partageront cet avis, Brayer, Freire, Cochrane, Prieto et Borgono qui fera tout pour le retenir en service en 1829, au moment où il décide de partir en retraite. Il n'y fait pratiquement pas allusion dans ses *Mémoires*.

Patrick Puigmal.

### *Remerciements*

À Eliana Solis du Centre Culturel 787 de Valdivia pour son amitié et son aide inappréciable, Justo Alarcon directeur de la section chilienne de la Bibliothèque Nationale de Santiago pour ses connaissances bibliographiques et sa disponibilité, Juan Sanchez, directeur, Arturo Grubessich, coordinateur et Luis Careño, professeur du département de pédagogie en histoire et géographie de l'Université de Los Lagos d'Osorno pour leur soutien professionnel, Digna Rodriguez-Lamas pour le don de son fonds d'archives Beauchef, Leonardo Mancini pour l'accès à sa bibliothèque, mes parents, Mary Pat et Paola pour leur soutien et leur patience lors de ces longues années de recherches.



*Carte du Chili*

Georges BEAUCHEF

*Mémoires pour servir à*

*l'indépendance du Chili*



*Portrait de Jorge Beauchef,  
dessin de Mauricio Rugendas*

## Chapitre I *Avant le départ de France.*

Venant de Paris, je m'engage volontairement en 1805 dans le 4<sup>e</sup> régiment de hussards. Le lieutenant-colonel Boudinhon, qui sert dans ce régiment est un concitoyen, originaire du Puy-en-Velay (Haute-Loire) où je suis né en 1787.

Je participe ensuite aux campagnes d'Autriche, Prusse et Pologne (1805-1807) et assiste, à cette époque, aux batailles d'Ulm, Austerlitz, Iena, Mörhungen et Friedland. Je passe ensuite en Espagne. Lord Wellington vient de traverser la rivière Agüera et occupe les fortifications de Salamanque. La Grande Armée, commandée par Marmont, envoyé par Napoléon pour remplacer le malheureux maréchal Masséna, a fait retraite; mais renforcée par le général Bonnet, elle s'avance à nouveau vers le Duero.<sup>1</sup>

Les Anglais et les Portugais sont reçus avec enthousiasme dans toutes les régions d'Espagne, fatiguées de subir les vexations des envahisseurs. Au même moment, plusieurs actions de peu d'importance ont lieu à Cuenca, sur la Guadalete, en Andalousie, en Catalogne et aux alentours d'Alicante.

Lord Wellington et le maréchal Marmont manœuvrent face à face et s'affrontent lors de combats

1. — Beauchef, sergent au 4<sup>e</sup> hussards, est fait prisonnier à Saragosse en 1808 et interné sur un ponton dans la baie de Carthagène pendant treize mois. Il n'est donc plus le témoin de la campagne d'Espagne qu'il évoque ici.

secondaires mais jamais décisifs jusqu'au 22 juillet [1812], lorsqu'a lieu la fameuse bataille des Arapiles. Marmont y est gravement blessé, son armée complètement battue avec d'immenses pertes d'artillerie, de munitions, d'étendards et de drapeaux. Il y a, de plus, sept mille prisonniers et de nombreux morts parmi lesquels plusieurs généraux d'excellente réputation. Les survivants commandés par le général Clauzel, doivent faire retraite précipitamment par Tormes et Peñaranda vers Tordesillas, au-delà du Duero.

Les conséquences de cette brillante victoire sont d'une grande importance pour les Espagnols : le siège de Cadix est levé, Séville est libérée et les Français, concentrés au nord-est de la péninsule, se retrouvent coupés de leur pays pendant plusieurs semaines.

Pendant que Joseph Bonaparte se regroupe avec Soult entre Madrid et Valence, une partie de l'armée alliée avance vers Burgos par la Vieille-Castille et en fait le siège. Le comte Caffarelli, commandant l'armée française, appelé du Nord de l'Espagne, attaque vigoureusement le 22 octobre avec pour résultat la retraite des alliés au-delà du Pisuega. Renforcé par dix mille hommes venus de France, il peut ainsi attendre ses ennemis avec un peu plus d'aisance. Plusieurs affrontements ont lieu, peu sanglants, qui facilitent l'entrée des Français à Valladolid, à Aranjuez et dans d'autres localités des alentours.

Les trois armées françaises du Nord, du Centre et du Midi, réunies près de Madrid, rassemblent près de quatre-vingt mille hommes. Les alliés,

inférieurs en nombre, doivent évacuer la cour de Madrid dont Joseph Bonaparte reprend possession le 3 novembre.

Le général Ballesteros est mis aux arrêts et envoyé à Ceuta pour n'avoir pas voulu reconnaître lord Wellington, duc de la ville de Rodrigo, comme général en chef des armées espagnoles et avoir désobéi aux ordres de ce dernier de marcher vers la Manche et d'attaquer Soult par le flanc gauche. À cette faute, est attribuée la défaite de l'armée alliée.

Joseph Bonaparte sort de Madrid vers Guadarama le lendemain de son entrée dans la capitale. Toute l'armée française suit le mouvement de façon à empêcher l'union du général Hill avec lord Wellington. Mais l'habileté de ce dernier lui permet de déjouer la tentative et de faire retraite sans problème.

Au début de la campagne de 1813, quarante trois mille Anglais de toutes armes se trouvent sous les ordres du généralissime, renforcés peu après par l'expédition de Sicile et d'autres contingents des ports britanniques, auxquels s'ajoutent vingt neuf mille portugais et quatre-vingt mille Espagnols, sans compter de nombreux corps isolés et de multiples guérillas dont certaines, comptant plusieurs milliers d'hommes, méritent le nom d'armée.

Le plan de Wellington consiste à créer trois colonnes de même force. Avec la première, il a résolu de défendre la frontière nord du Portugal; avec la seconde, d'avancer par la ligne du Tage jusqu'à Tolède pour s'y réunir avec les troupes débarquées à Alicante; avec la troisième, d'entrer par le Nord du Portugal en Espagne pour obliger les Français à se

retirer et prendre rapidement la ligne de Bénévente à Burgos. Le siège de cette dernière constitue l'ultime étape de ce plan qui doit être exécuté au moment où lord Wellington rejoint l'Ebre avec la plus grande partie de l'armée du Centre afin de désorganiser complètement l'ennemi.

Malgré une bonne conception, le plan subit quelques contrecoups dus notamment au peu de résultats obtenus par l'expédition anglo-sicilienne du général Murray sur Tarragone. Elle visait à attirer Soult. La situation n'en est pas pour autant moins incommode; combats quotidiens sur toute la ligne, retraite forcée pas à pas et affaiblissement dû au départ de la vieille garde et du maréchal Soult, que Napoléon a dû appeler en Allemagne, ont obligé les Français à se concentrer dans les régions au-delà de l'Ebre, abandonnant ainsi le reste de l'Espagne et même la capitale, et à établir une ligne si fragile qu'on peut déjà craindre pour la frontière. La défaite qui détermine le sort de la guerre est celle des Français à Vitoria, le 21 juin 1813. Lors de cette bataille, le roi Joseph est sévèrement battu et obligé de faire retraite en désordre vers la France, abandonnant au pouvoir des alliés ses immenses trésors: carrosses, équipages et jusqu'à son propre chapeau.

Après une si brillante victoire, les alliés se retrouvent en situation d'assiéger les places de Pampelone et San-Sebastien. Joseph, conseillé par Jourdan, après avoir laissé une garnison à Pampelone, envoie l'armée d'Andalousie dans la vallée de Saint-Jean-Pied-de-Port, au centre de la vallée de Batzan, et celle du Portugal dans la vallée de la

Ainsi se déroule la campagne de 1813 en Espagne, si tristement célèbre pour le désastre de Vitoria.

—o—

En Espagne, je suis fait prisonnier<sup>2</sup>. Je suis alors maréchal des logis chef. Nous sommes conduits à Carthagène à bord d'un ponton où je reste pendant treize mois. Lassé de cette terrible existence, je résous de perdre la vie ou de m'échapper. Sans communiquer mes projets à aucun de mes camarades, je profite de l'arrivée de plusieurs bateaux anglais, chargés de troupes revenant du Portugal. À minuit, je me laisse glisser dans la mer sans faire de bruit et complètement nu. Je nage sous l'eau autant que possible car le ponton est entouré de sentinelles. J'ai la chance de m'éloigner sans avoir été découvert et aborde un des transports.

Le hasard fait que le colonel du 22<sup>e</sup> dragons qui est à bord, M. Black, me reçoit sans difficulté. Il me fait apporter vêtements et nourriture car je meurs de faim. Je lui conte avec humour mon histoire, qui l'amuse plutôt ainsi d'ailleurs que les autres officiers. En fait, les troupes transportées se dirigent vers la Sicile. Je fais le voyage avec elles. Cinq semaines plus tard, nous débarquons à Messine. Le colonel Black ne sait que faire de moi et me propose de m'envoyer à Malte en me recommandant à un de ses amis, commerçant de la maison Robinson et Bell. J'accepte et entreprends le voyage.

Bidassoa pour couvrir toutes les routes et gagner du temps afin de recomposer son artillerie.

Considérant d'une part les résultats et d'autre part les fautes imputées à Joseph et au maréchal Jourdan, Napoléon, en colère, confie le titre de lieutenant-général en Espagne au maréchal Soult, alors à Dresde, lui ordonnant de marcher sur Bayonne pour y rejoindre l'armée et résister aux Anglais. Soult attaque furieusement les lignes ennemies installées à la frontière pendant le mois de juillet dans le but de secourir les places assiégées mais est repoussé de toutes parts. Le maréchal insiste en effectuant plusieurs attaques dans le même but mais sans résultat. Lors de l'une de ces actions, celle de San-Marcial à la Bidassoa, le 31 août, la quatrième armée espagnole se couvre de gloire avec à sa tête le général Freire. En récompense, le roi Ferdinand créera plus tard une décoration spéciale.

Le résultat de ces attaques est, en octobre, la reddition aux Anglais de la place de San-Sebastien, entièrement détruite par les deux armées, et celle de Pampelone à don Carlos d'Espagne. Au même moment, lord Bentwick et les troupes espagnoles combattent en Catalogne contre le maréchal Soult qui a abandonné les provinces de Valence, Navarre, Biscaye et Aragon, sauf quelques places fortes, et qui ne communique avec son aile gauche que par les Pyrénées.

Les Français sont battus par Wellington à chaque affrontement, abandonnant des positions comme Saint-Jean-de-Luz, se retirant de Bayonne pour s'installer entre la Nive et l'Adour.

2. — Beauchef est fait prisonnier en 1808 à Saragosse, il ne participe donc pas à la campagne de 1813.

Je suis aimablement accueilli par ces messieurs et me mets immédiatement à l'œuvre. J'y reste près de trois ans sans que jamais, malgré mon désir, se présente l'occasion de retourner en France. La peste apparaît à Malte. J'en profite alors pour obtenir un passeport du gouverneur anglais, le général Cox, afin d'aller à Constantinople avec le comptable de messieurs Robinson et Bell, qui, de nationalité suisse, souhaite rentrer chez lui.

Nous partons donc de Malte en 1812. Nous rejoignons Constantinople avec beaucoup de chance. Je me retrouve libre de retourner en France. Mon compagnon de voyage, M. Pilet, me propose de l'accompagner en Suisse, ce que j'accepte. Après six semaines à Pera, nous allons à Buyuetara, résidence de l'ambassadeur d'Autriche, le baron de Strumer, pour lui demander des passeports comme ressortissants allemands. M. Pilet est de Morges, je me dis de Genève. Les passeports, avec nos recommandations, nous sont généreusement accordés par le baron de Strumer. Nous retournons à Pera pour faire nos préparatifs. Deux Allemands se joignent à nous pour le voyage. Nous engageons un janissaire moyennant cent piastres turques et commençons le voyage sur une petite goélette qui nous débarque à Varna. Nous rejoignons les rives du Danube, par les Balkans, au milieu d'une armée turque qui va en Serbie pour en punir le pacha qui s'est soulevé et souhaite l'indépendance, selon la version qu'on nous communique alors. Notre janissaire, Sali Aga, nous fait respecter. Au milieu de ces barbares, nous nous serions retrouvés, sans son aide, frappés et

dépossédés de nos biens à coup sûr. Nous traversons ensuite la Valachie pour arriver à Budapest où nous nous séparons de notre janissaire, très content de nous. Il s'est très bien conduit et nous a été d'une grande utilité. Nous entrons en Hongrie au moment même de grands préparatifs de guerre contre la France.

Les désastres de la campagne de Moscou y sont déjà connus. À Budapest, règne le plus grand enthousiasme contre la France ainsi qu'à notre arrivée à Vienne. Grâce à nos passeports de l'ambassade d'Autriche, nous ne sommes pas inquiétés; de plus, M. Pilet et moi-même parlons l'allemand comme le français. Nous restons peu de temps à Vienne malgré nos recommandations. Nous sommes impatients de revoir la patrie. M. Pilet est nostalgique et je désire vivement combattre les ennemis de ma patrie. Je n'ai pas oublié toutes les souffrances endurées dans les prisons de ces barbares espagnols. Nous traversons la Bavière et la Suisse. J'accompagne M. Pilet dans sa famille à Morges où je reste quelques jours puis me dirige vers Genève. Arrivé dans cette ville, je me présente au baron de Melun, préfet de police. Je lui conte mon histoire, qu'il a du mal à croire malgré mes recommandations, bien qu'il me reçoive très cordialement. Je dois avouer que mon récit a tout d'un conte! Il me prie de demeurer à Genève jusqu'à ce qu'il s'assure de ma nationalité. Il écrit sur le champ au préfet de mon département et me demande mon adresse à Genève avant de prendre congé. J'écris de mon côté à ma mère qui me croit mort depuis longtemps, car au

régiment, ils m'ont oublié; j'ai été rayé des registres comme mort au combat.

Au bout de quinze jours, que je passe agréablement à Genève au sein de la société des « Favoris », je reçois une lettre de ma mère qui a vu le préfet du Puy. Il a écrit au préfet de Melun qui m'invite à déjeuner et s'excuse d'avoir dû me retenir. Mais, me dit-il, les devoirs de sa charge le conduisent à beaucoup de prudence surtout au vu des graves circonstances dans lesquelles se débat la France.

L'empereur Napoléon est à Dresde. Me trouvant en Bavière, je regrette de ne pouvoir être présent en Saxe pour me présenter à lui. Jeune et sans beaucoup d'expérience, le souvenir des lieux de mon enfance et le désir de revoir ma mère, veuve et n'ayant qu'un seul fils, prévalent malgré les conseils de ceux qui savent mieux que moi. Dès ce moment, ma carrière militaire se brise et il n'y a aucun moyen de la poursuivre. Tout n'est que désastre après mon retour au service. Ainsi donc, il est inutile que j'en dise plus. Il s'est déjà tant écrit sur nos disgrâces.

— o —

## Chapitre II

*Depuis mon départ de France. Valeur de mes Mémoires pour l'histoire. Passage aux États-Unis.*

Ce que je vais écrire sont mes Mémoires depuis mon départ de France pour les États-Unis d'Amérique et mon départ vers l'Amérique du Sud où je m'engage pour servir durant la guerre d'indépendance.

J'espère que mes Mémoires pourront servir à l'histoire de ces luttes, peut-être les plus justes de celles qui ont eu lieu dans les deux mondes.

En 1815, au retour des Bourbons qui selon nous, ne représentaient rien face au sentiment national et à la chute de Napoléon qui lui, représentait beaucoup, je sers au 2<sup>e</sup> régiment de chasseurs à cheval de la garde impériale. Nous sommes de l'autre côté de la Loire. On exige de nous, officiers, une soumission particulière ce qui nous paraît le comble de nos misères. Face à cette humiliation, je décide donc de m'expatrier. Je le fais, c'est sûr, avec beaucoup de légèreté. J'ai alors vingt huit ans, je sers dans la vieille garde.

Après l'Empereur, je ne vois ni salut, ni honneur, ni patrie. Je ne vois que Cosaques, Prussiens, Allemands, Anglais et douleur de toute part. J'abandonne rapidement l'uniforme et retourne au Puy voir ma mère. Six Autrichiens logent dans sa maison. Je lui laisse mes uniformes de la vieille garde et me mets en chemin vers Paris.

Ceci constitue en peu de lignes ma jeunesse jusqu'à mon départ de la belle France, ma chère patrie que je n'oublierai jamais même si je sais que je mourrai loin d'elle. J'ajouterai pour ceux qui le savent et encore plus pour ceux qui l'ignorent : on ne doit jamais embrasser la carrière militaire en dehors de sa patrie.

Décidé à partir, je me présente à la police muni d'un passeport datant de l'année antérieure. Au retour des Bourbons et au départ de l'Empereur vers l'île d'Elbe, j'avais abandonné le service et il m'avait

été délivré ce passeport comme commerçant allant aux États-Unis d'Amérique.

La police ne me connaît pas, mais elle imagine un perturbateur dans son costume bleu boutonné et son « *col noir* ». Ainsi appelle-t-on les soldats de l'armée de la période passée. À ma sortie de Paris, je ressens une oppression qui présage un long exil; mais ma décision est irrévocable.

Toutefois, je n'ai jamais ressenti un tel état d'âme. Lors de mes longs voyages et campagnes, j'ai toujours marché à l'ombre de l'épée du grand homme et des gloires de la patrie. Quelle différence !

À mon arrivée au Havre, j'obtiens rapidement un billet pour New-York. Après vingt neuf jours d'heureuse navigation, je débarque dans cette ville. Parmi les passagers se trouve M. Bellina<sup>1</sup>, baron de Skupiewski, Polonais, colonel d'état-major. Il a suivi l'Empereur à l'île d'Elbe et est accompagné d'une belle Aragonaise qu'il dit sa femme. Elle avait occupé le poste de dame d'honneur de la mère de l'Empereur et lui, celui d'écuyer de l'Empereur.

Pendant la navigation, nous avons droit à toutes les considérations dues à notre rang, particulièrement de la part de la belle Espagnole.

Comme soldat de la vieille garde, ce baron de Bellina Skupiewski me prend en affection. Mais j'ai l'occasion de me rendre compte, dans nos relations, qu'il n'est pas un homme très compétent même dans les connaissances nécessaires à son rang, bien

qu'il baragouine un peu de latin, comme presque tous les Polonais. Son éducation pour un baron est, selon mon opinion, singulièrement négligée. Il peut, au demeurant, être un très bon et valeureux soldat. Je le respecte pour son grade parce qu'il possède des documents pour ce titre et pour les autres. Malgré tout, je soupçonne chez lui l'intrigant, ce qui ne m'empêche pas de le voir souvent et de garder des relations amicales ou plutôt de courtoisie.

Pendant les neuf mois de résidence dans la patrie de la liberté, nous sommes libres, bien évidemment conformément aux us et coutumes des Nord-Américains, ce qui ne nous amuse en aucune manière. Je peux assurer que j'étais mille fois plus libre dans les faubourgs de Pera à Constantinople que dans le berceau de la liberté; en effet, là-bas pour le moins, nous pouvions rire, chanter, danser les jours de fête sans que qui que ce soit s'inquiète. En Amérique du Nord, nous avons toujours des sbires derrière nous. Nous ne pouvons même pas aller nous distraire dans les bois, car si nous montons plusieurs à cheval, nous sommes accusés de vouloir conspirer contre l'État. Cet innocent passe-temps nous est interdit.

—o—

### Chapitre III

#### *Mon enrôlement dans l'expédition libératrice de l'Amérique.*

Un jour, M. Bellina Skupiewski me fait appeler et me dit que vient d'arriver à New-York un envoyé

des Provinces Unies du Rio de la Plata pour engager des officiers expérimentés dans les différentes armes. Cet envoyé<sup>1</sup> a été présenté au roi Joseph Bonaparte qui l'a recommandé au colonel Bellina Skupiewski. Immédiatement, l'envoyé lui fait des propositions pour servir pendant la guerre d'indépendance comme colonel-major, grade équivalent à celui de général de brigade, ce qu'il accepte.

Il l'a, de plus, chargé de lui présenter des officiers subalternes, s'il les juge capables. Je suis un des premiers à être appelé et j'accepte avec enthousiasme : j'en veux réellement à ces barbares espagnols qui m'ont maltraité si cruellement, ils confondaient en effet barbarie et patriotisme.

Le lendemain de l'entrevue avec le colonel Bellina, je me réunis avec quatre amis. Deslandes de Nantes, Maka de Saint-Malo, Raverot et Renard de Rouen. Nous décidons, à l'unanimité, de nous enrôler.

Nous sommes admis avec plaisir par l'envoyé des Provinces Unies du Rio de la Plata. Le colonel Bellina, de son côté, lui présente le capitaine Laroche que nous ne connaissons pas, deux Nord-Américains ainsi que divers artisans d'effets militaires. En peu de temps, le colonel organise une petite expédition composée de neuf officiers subalternes, quelques officiers de la marine américaine, etc.

1. — Il s'agit du colonel Martin Jacobo Thompson, né à Buenos-Aires, capitaine du port de cette cité en 1810, arrivé aux États-Unis le 4 mai 1816 pour faire reconnaître l'indépendance de cette région, engager des officiers et acheter des bateaux. Destitué en 1817 pour avoir outrepassé ses fonctions, il meurt lors de la traversée de retour en Argentine, le 23 octobre 1817.

L'envoyé affrète un navire avec tout ce qui est nécessaire à notre voyage jusqu'à Buenos-Aires<sup>2</sup>. Nous sommes rapidement prêts à partir, malgré les menaces de l'ambassade d'Espagne et des navires de ce pays qui, à ses dires, bloquent le Rio de la Plata. Si nous tombons entre leurs mains, nous serons traités comme les rebelles de l'Amérique du Sud. Mais que peuvent craindre de jeunes militaires qui partent combattre pour ces beaux pays opprimés par le joug espagnol !

En résumé, nous nous embarquons heureux et contents. Le matin de notre départ, a lieu à bord une scène assez scandaleuse. Un Polonais se présente et immédiatement lie conversation, dans sa langue, avec notre colonel<sup>3</sup>. Nous ne comprenons rien, bien évidemment; mais le résultat est qu'ils commencent à se battre, l'un se servant d'un long couteau, l'autre d'une hachette d'abordage.

Le colonel, notre chef, est attaqué le premier mais il n'en est pas pour autant moins désagréable; cette scène a lieu en présence du grand shérif de New-York se trouvant à bord pour nous voir partir. Nous sommes quasiment prêts à débarquer tellement notre ferveur s'est refroidie. Nous jugeons en effet le colonel incapable de mener à bien cette entreprise.

Le grand shérif met un terme à cette rixe indécise en ramenant à terre l'agresseur polonais. Nous ne saurons jamais les motifs de ce combat.

2. — Il s'agit de la frégate *Oceana*.

3. — Selon Jose Miguel Carrera, ce Polonais serait un lieutenant-colonel de la grande armée et la scène se déroule le 14 octobre 1816.

°. — Ceux dont les noms sont suivis d'un ° ont un article dans une *Biographie des principaux officiers de l'Empire* (pp. 167-170).

Le bateau lève l'ancre et met les voiles immédiatement. Les quatre-vingts jours de navigation sont des plus pénibles, nous manquons de presque tout, et pourtant, l'envoyé a donné trois cents pesos pour chacun d'entre nous. Je ne sais qui les a empêchés : le capitaine ou le colonel, notre chef ?

Ce qui est sûr, c'est que nous sommes empoisonnés pendant quatre-vingts jours avec de l'eau non potable, dévorant tout ce que nous pouvons extraire de mer : marsouins, requins, etc.

Toutefois, comme bon Français accoutumé aux privations, je résiste. Nous rencontrons du bon vent à l'embouchure du Rio de la Plata. À la hauteur de Montevideo, nous apercevons une frégate de guerre qui, immédiatement, nous tire un coup de canon. Nous la prenons, sans aucun doute, pour espagnole. Nous commençons à nous inquiéter mais, étant au vent, nous pouvons nous éloigner sans risque majeur. Vingt minutes plus tard, notre bateau bute contre le sable.

Nous sommes sans pilote et le capitaine n'a jamais navigué sur le Rio de la Plata. Nous envoyons sur le champ une sonde. Il y a deux brasses et demie de fonds et de temps en temps le bateau continue à toucher légèrement. Notre situation n'est guère encourageante. Nous nous regardons en silence et résignés, la vue et l'ouïe dirigées vers celui qui manie la sonde et... toujours deux brasses et demie !

Vingt ans après, le souvenir de cette aventure m'effraie encore chaque fois que j'y pense. Enfin, nous atteignons les eaux profondes après avoir

frotté durement dix fois ; naturellement, nous étions sur le « petit banc »<sup>4</sup>.

— o —

#### Chapitre IV

##### *Débarquement inespéré dans le Rio de la Plata et sortie de reconnaissance.*

À peine sommes-nous sortis de ce danger et de celui de la frégate, nous congratulant mutuellement, que nous apercevons plusieurs voiliers. Le capitaine, terrifié, nous certifie qu'il s'agit de vaisseaux espagnols, que la frégate nous a laissé passer pour nous laisser prendre plus facilement par ces vaisseaux qui bloquent certainement Buenos-Aires.

Il nous dit : « *Messieurs, vous serez faits prisonniers et je perdrai mon bateau* ». Nous nous réunissons en conseil, nous nous mettons d'accord pour que le capitaine mette à l'eau le grand canot afin de rejoindre la plage. L'entreprise est dangereuse car il souffle un fort vent. Mais il n'y a pas à hésiter. Mieux vaut nous noyer tous, que de rester prisonniers des Espagnols. C'est l'avis des Français. Les Américains restent tranquillement à bord, le capitaine ayant réussi à leur dissimuler sa préoccupation.

Les neuf officiers, le colonel et son employé entrons dans le canot au milieu du fleuve et ramons vers la rive. Nous n'avons rien prévu pour vider l'eau qui entre à flots dans le canot. Nos chapeaux nous servent d'écopés. Nous nous trouvons en

1. — Il s'agit de bas-fonds, on dit aussi banquereau.

grande difficulté : mais les marins travaillent dur et nous les aidons de toutes nos forces. Nous arrivons enfin près de la plage où un écueil nous empêche de toucher terre. Excédé par ces contretemps, je m'attache une corde autour du buste, attends le moment favorable et me jette à l'eau. La vague me transporte à terre. Je passe la corde autour d'un arbre et tire le bateau à terre sous les applaudissements de mes camarades. Cela me paraît beaucoup pour si peu.

Nous nous retrouvons en plein désert. Pour toutes provisions, nous avons quelques galettes, un jambon et un fromage anglais ; un fusil de chasse, une lance appartenant au colonel et une hache.

Nous devons rapidement prendre une décision ferme et définitive. Nous décidons d'aller à la découverte du terrain : quatre d'entre nous partent en avant-garde pour reconnaître les lieux ; nous marchons environ deux heures nous enfonçant jusqu'aux genoux dans une boue noire et pesante. Nous sommes alors arrêtés par une rivière paisible, plutôt large, qui va dans la direction que nous souhaitons prendre.

Comme la nuit commence à tomber, nous décidons de revenir en arrière et laissons l'entreprise pour le lendemain. À notre retour, après avoir communiqué au colonel ce que nous avons vu, nous nous disposons à passer la nuit le mieux possible et nous installons près d'un grand arbre. Nous rassemblons une grande quantité de bois, faisons un beau feu qui nous protège de manière efficace, car pendant la nuit nous entendons, très proches de nous, des rugissements de tigres qui n'osent s'approcher à cause du feu. Malgré ceci, nous nous réfugions dans

l'arbre avec nos armes et passons la nuit à la manière de Don Quichotte, joyeusement, parce que dans ces cas-là, on cache sa peur par des fanfaronnades.

Je me réveille sans autre inconvénient que celui d'avoir passé une très mauvaise nuit. Ensuite, nous décidons de poursuivre notre reconnaissance de la veille et partons les quatre mêmes. Cette fois, le colonel nous accompagne. Malgré le chemin dangereux que nous suivons, je dois dire que les paysages sont superbes par la diversité de la nature sauvage. Il est impossible de s'imaginer une plus grande quantité d'oiseaux de toutes les couleurs et inconnus de nous. J'évoque encore avec plaisir ces lieux enchanteurs.

Nous arrivons rapidement au bord de la rivière aperçue la veille. Comment la franchir ? Trois d'entre nous ne savent pas nager. L'idée surgit qu'il pourrait y avoir des crocodiles ; mais il faut de toute façon traverser. Je m'y résous et la franchis sans incident. Nous décidons de mettre un tronc à l'eau pour que passent ceux qui ne savent pas nager, ce qui est aussitôt fait. Je monte sur le tronc pour montrer qu'il résiste bien. J'y attache une corde au milieu. Le colonel est le premier à se mettre à l'eau, appuyé à l'arbre et les jambes pendantes. Je lui recommande de ne faire aucun mouvement. Je le tire ainsi sur l'autre rive, plutôt facilement et sans incident. Les autres, ainsi que nos affaires, passent de la même manière. Nous avançons droit devant nous en direction de La Ensenada<sup>1</sup>. Après une demi-heure de marche à travers un épais maquis, nous

1. — L'Anse.

atteignons une plaine immense que la réverbération du soleil transforme en vaste océan.

Nous n'y trouvons rien d'autre qu'une multitude de vaches, juments et chevaux semi-sauvages.

Soudain, nous voyons s'avancer vers nous un troupeau de taureaux apparemment furieux, ou, tout au moins, la peur nous les fait voir ainsi. Nous nous jetons à terre derrière des buissons. Les taureaux poursuivent leur chemin sans faire attention à nous. Nous nous redressons, riant de notre peur et continuons notre route. Nous marchons depuis un peu plus d'une heure quand nous apercevons un cavalier. Nous lui faisons signe et à nos cris, il vient à nous. Il est ce qu'on appelle ici un *gaucho*.

Le colonel et moi parlons un peu l'espagnol et lui demandons à quelle distance nous nous trouvons du petit port appelé *La Ensenada*, quels étaient les bateaux qui le bloquaient, s'ils étaient espagnols.

Il nous répond que le port n'est pas bloqué et qu'il n'y a ici aucun Espagnol, que les bateaux aperçus étaient nationaux et étrangers, que tout est très tranquille, ce qui est une agréable surprise car nous ne pouvions imaginer que les Espagnols n'étaient pas là.

Cet homme nous observe, surpris de voir cinq individus en uniformes et à pied au milieu de la pampa. Nous lui demandons si nous sommes loin de *La Ensenada* et s'il y a une habitation proche. Il nous répond que nous sommes à quatre lieues et qu'à plus ou moins un quart de lieue il y a ce qu'on appelle dans ce pays une *estancia*<sup>2</sup>; il va nous y

conduire si nous le souhaitons. Il travaille dans cette ferme et nous acceptons avec plaisir.

Nous atteignons en effet, peu après, une très belle propriété et sommes reçus par une femme accueillante qui nous informe que son mari se trouve dans les champs mais qu'elle est prête à nous offrir ce qui nous est nécessaire. Nous lui racontons ce qui s'est passé depuis le départ du bateau et lui disons que nous souhaitons aller rapidement à *La Ensenada*. Elle nous confirme ce que nous a dit son employé; qu'il n'y a aucun Espagnol à *Buenos Aires* et que tout est entièrement tranquille et en ordre. Elle nous invite à nous reposer et nous fait servir un déjeuner pendant qu'ils vont chercher des chevaux pour nous conduire, ce que nous acceptons avec joie.

La faim commence en effet à se faire sentir. Pendant le déjeuner, les chevaux ont été préparés et le repas terminé, nous prenons congé de cette gracieuse dame. Le colonel lui offre une bague en souvenir de notre rencontre et de sa généreuse hospitalité.

Bien montés, nous partons immédiatement vers *La Ensenada* et le paysan que nous avions précédemment rencontré nous sert de guide.

Nous arrivons rapidement et nous présentons au gouverneur du lieu qui nous reçoit chaleureusement quand nous lui expliquons l'objet de notre mission. Il rit beaucoup de notre peur des vaisseaux espagnols que notre imagination faisait bloquer le port et de nos aventures nocturnes, des tigres, des taureaux, etc. Il nous confirme que ces animaux, parfois féroces, ne manquent pas dans les parages.

Le colonel fait ensuite part au gouverneur de notre désir d'aller récupérer les compagnons laissés sur la plage. Il répond que c'est naturel et ordonne à ses hommes de nous accompagner à cheval. Je propose au colonel d'aller avec eux, emmenant son employé, *Bautista*. Ce dernier a été palefrenier de l'Empereur et est un homme respecté. Nous montons à cheval avec quatre soldats du gouverneur, deux paysans avec les outils nécessaires à la construction d'une petite barque, et des chevaux pour nos camarades.

Nous nous mettons en marche immédiatement : *Bautista* m'assure qu'il reconnaîtra le chemin par où nous sommes venus et l'endroit où nous avons traversé la rivière, chose très difficile dans ces déserts. Quant à moi, je ne m'en souviens pas. Et, de toute façon, nous sommes en compagnie de ces hommes qui connaissent le terrain. Arrivés à l'endroit reconnu par *Bautista* comme celui où nous avons traversé, nous faisons passer trois chevaux de l'autre côté, deux pour nous et l'autre pour l'un des paysans qui nous accompagnera. De l'autre côté, nous montons à cheval. Les autres devront nous attendre. Nous traversons tout droit jusqu'à la rive. Nos chevaux s'enfoncent jusqu'aux genoux et nous avançons lentement. Nous arrivons difficilement à la rive. Nous y laissons reposer un peu nos chevaux. Puis, je donne l'ordre à *Bautista* de suivre la rive jusqu'à la source et je vais avec le paysan dans la direction opposée, car nous ne reconnaissons absolument rien. Je lui demande de me rejoindre après avoir remonté la rivière sur une

certaine distance. Cela fait presque une heure que je descends la rivière sans rien trouver quand je décide d'attendre *Bautista*, ce qui prend une autre heure. Après nous avoir rejoints, il me dit qu'il a beaucoup galopé et qu'il n'a rien vu. Nous sommes tous trois très indécis. Le paysan dit que, sans doute, l'embarcation qui nous a conduit à la plage, est revenue chercher nos compagnons et qu'ils sont à bord. Cela me paraît très probable mais je veux retrouver l'endroit où nous avons passé la nuit. Nous avions fait un grand feu et les cendres nous serviront à le reconnaître. Quant à *Bautista* qui prétendait reconnaître l'endroit, il est complètement désorienté.

Je vois avec inquiétude la nuit tomber. Je prends la décision de descendre le long de la rivière. Après avoir galopé pendant une demi-heure, j'aperçois un point blanc que me montre le paysan. Il me dit : « *C'est sûr, tes compagnons sont là-bas. Ce point blanc n'existe pas dans ces parages; ce sont eux qui auront disposé ce signal.* »

Plus nous avançons, plus se distingue le pavillon blanc. Rapidement, nous nous retrouvons tous avec joie. Nos compagnons embrassent le paysan, l'employé et moi-même. L'un d'entre eux avait accroché sa chemise au bout d'une branche en haut d'un arbre parce qu'ils commençaient à s'impatienter et à avoir faim, le peu de vivres que nous leur avions laissé étant épuisé depuis quelques heures.

Comme il n'y a pas de temps à perdre, nous en prenons trois en croupe et les trois autres suivent à pied. Tout le chemin que nous avons parcouru

2. — Une ferme.

descendant le fleuve, nous le remontons pour rejoindre l'endroit où se trouvent nos hommes et nos chevaux, ce que nous faisons sans problème.

À notre arrivée, nous trouvons la petite barque que nous avons fabriquée pour traverser la rivière, ce que nous faisons rapidement car la nuit tombe. Tous réunis, nous nous mettons joyeusement en chemin et arrivons très tard à La Ensenada. Le gouverneur nous y attend pour dîner. Nous rions beaucoup pendant le repas de notre aventure depuis notre descente du bateau. Le gouverneur a fait préparer des lits et nous passons une bonne nuit.

Il nous informe pendant le repas de la prospérité de Buenos-Aires sous l'administration du directeur suprême Pueyrredon dont il nous parle avec beaucoup d'enthousiasme, en faisant les plus grands éloges et dont il assure qu'il nous accueillera bien. Cette affirmation contribue à nous faire passer une bonne nuit.

—o—

## Chapitre V

### Réception par le directeur Pueyrredon.

Le lendemain, nous disposons de chevaux et de deux soldats pour nous accompagner. Nous passons par la résidence du gouverneur pour le saluer et le remercier de sa généreuse hospitalité. Après cette cérémonie, nous montons à cheval et nous mettons en marche vers Buenos-Aires, à environ douze lieues de La Ensenada.

Nous y arrivons tôt; nous mettons pied à terre dans une auberge anglaise où nous demeurons jusqu'à ce que descendent à terre nos biens restés à bord du bateau qui était enfin entré, comme prévu sans la moindre difficulté.

Une fois prêts, le colonel se fait annoncer au directeur suprême lui demandant une audience. Celui-ci lui fait répondre qu'il nous recevra le lendemain à midi. Tous en uniformes, nous nous présentons à l'heure prévue. Nous sommes courtoisement reçus. L'entrevue est courte comme une visite de cérémonie. Après les quelques phrases de bienvenue habituelles, le directeur suprême prend congé du colonel en lui indiquant qu'il va faire préparer une maison particulière où nous serons mieux que dans un hôtel, et où nous trouverons tout ce dont nous avons besoin. Effectivement, le lendemain, un de ses adjoints vient nous accompagner à la maison pourvue de tout, quasiment luxueuse.

Nous y demeurons un peu plus de vingt jours; nous y sommes remarquablement bien traités. Nous utilisons le temps pour rendre visite aux responsables administratifs et aux meilleures familles de la cité. Celles qui se signalent à notre égard sont celle de Madame Thompson, épouse de l'envoyé aux États-Unis avec qui le colonel a traité et celle de M. Manuel Encalada. Nous y sommes cajolés et dorlotés comme des enfants. Nous sollicitons constamment et avec ardeur de rejoindre l'armée du général San-Martin qui se trouve à Mendoza, à trois cents lieues de Buenos-Aires.

—o—

## Chapitre VI

### Marche pour rejoindre l'armée du général San-Martin.

Aux premiers jours de janvier 1817, nous recevons du gouvernement nos titres en accord avec nos grades, comme cela avait été stipulé par l'envoyé aux États-Unis, à l'exception du colonel qui est nommé colonel-major ce qui équivaut, comme je l'ai déjà dit, au grade de général de brigade.

Si seulement son talent avait été proportionnel à son grade! Il le mettait en avant avec une dose d'audace peu commune ce qui pouvait tromper pendant un moment. Mais moi qui le connais si bien depuis nos deux voyages communs, je ne peux croire en sa prospérité durable.

Nous nous mettons enfin en chemin à la mi-janvier pour traverser la *pampa* sous les ordres du colonel-major jusqu'à notre jonction avec l'armée du général San-Martin. Pendant le trajet, le valeureux baron de Bellina Skupiewski nous traite comme s'il était Napoléon. Difficile de voir plus misérable et ridicule imitation. Il imagine sans doute qu'il va devoir traiter avec des Hottentots ou des sauvages. Il nous stupéfie par ses grands projets; quoi de plus ridicule!

Jamais Don Quichotte n'a autant déliré!

Nous arrivons sans le moindre incident jusqu'au relais appelé le « Saladillo » qui se trouve quasiment à mi-chemin entre Buenos-Aires et Mendoza. Nous y sommes à peine installés que nous voyons arriver à nous seize cavaliers armés. Ils se sont arrêtés à

quelque distance du relais. Nous ne savons que penser. Comme nous sommes tous vêtus d'habits de paysans, je propose au colonel de m'avancer et de parler au chef du peloton que j'appelle à distance.

Il s'approche immédiatement et me demande qui nous sommes. Je lui réponds : des voyageurs qui vont à Mendoza pour passer au Chili si l'armée de San-Martin en a chassé les Espagnols.

Il descend de cheval et parle avec moi pendant un moment. Il dit qu'il croit que l'armée de San-Martin est encore à Mendoza et me demande ce que nous allons faire au Chili. Je suis, ma foi, bien embarrassé pour lui répondre ne sachant avec qui je parle. Néanmoins, je lui indique que nous allons dans ce pays pour faire du commerce. Il fait signe à son peloton qui nous suit et nous revenons au relais.

Peu après, nous voyons arriver trois à quatre cents hommes, tous montés et bien armés, qui transportent deux pièces de 4 d'artillerie de montagne et une charrette chargée de différents bagages. Le chef de l'avant-garde nous annonce au commandant Bulnes et à son second Quintanilla, qui nous rejoignent peu après. Après s'être informés de qui nous sommes, les deux chefs s'éloignent pour parler entre eux pendant que la troupe s'installe autour des maisons du relais.

Quant à nous, nous n'attendons rien de bon de tous ces gens. Le colonel, notre chef, possède quelques caisses de vin de Bordeaux et de Champagne. Il me charge d'inviter les chefs à venir se détendre en notre compagnie, ce qu'ils acceptent cordialement. Nous commençons à converser. Ils ne

paraissent pas avoir quoi que soit d'hostile à notre rencontre. Ils parlent avec violence contre le gouvernement de Buenos-Aires.

Nous faisons très attention de ne pas nous présenter comme des officiers allant rejoindre l'armée de San-Martin; mais vidant successivement leurs verres, ils montrent le plus vif désir de posséder quelques-unes des armes que nous avons déposées sur la table et nous demandent amicalement si nous souhaitons les vendre parce qu'elles sont très belles.

Le colonel et moi-même leur offrons à chacun une paire de pistolets et un sabre qu'ils se proposent de nous payer. Nous refusons et leur disons que c'est en souvenir de notre rencontre. Nous remerciant, ils se retirent aux côtés de leur troupe. Ils doivent partir à deux heures du matin.

Apparemment, ils ont été avertis qu'un puissant détachement vient à leur poursuite de Cordoue. Nous avons ensuite appris que ces gens avaient dérobé tout l'argent appartenant au gouverneur de cette ville et qu'ils allaient rejoindre la troupe de rebelles d'Artigas.

Je dois conter une courte anecdote qui s'est déroulée alors que nous étions avec ces gens : je me vois soudain entouré d'un grand nombre de ces soldats maraudeurs qui me disent qu'ils me connaissent; que, sans aucun doute, j'ai fait la campagne d'Espagne au temps de Napoléon; que je servais au 4<sup>e</sup> hussards et que j'en étais sergent-major; que ce régiment avait fait beaucoup de prisonniers à Blanquillos de Valencia; qu'ils avaient été bien traités et

que moi-même je leur avais distribué des vêtements et des vivres.

Je trouve ceci tout à fait vraisemblable. Je leur réponds que je me le rappelle parfaitement et que c'est tout à fait extraordinaire de nous retrouver dans la *pampa* de Buenos-Aires, bien qu'en fait, je ne me rappelle en rien de tout ceci. Mais, il y a indéniablement un fond de vérité parce que je servais dans le 4<sup>e</sup> hussards en Espagne.

Ce qui est sûr, c'est que nous devons à ces soldats la sauvegarde de nos personnes et de nos biens, d'après ce que nous dit le lendemain le chef de relais. Les chefs de la troupe de rebelles avaient en effet décidé de nous conduire à Artigas, mais les soldats, en majorité Espagnols, s'y étaient fermement opposés en signe de gratitude et, comme ils étaient nombreux, le chef Bulnes avait dû céder.

Nous ignorons tout ceci, c'est le chef de relais qui nous le rapporte et nous félicite d'avoir échappé à ce mauvais pas. Et nous avons toutes les raisons de nous féliciter nous-mêmes, car une fois entre les mains d'Artigas, il aurait été difficile de s'échapper. En fait, nous aurions certainement dû faire ce qu'ils faisaient, c'est à dire marauder et adopter leur vie errante dans ces immenses *pampas*.

Nous poursuivons notre route galopant longtemps à travers de vastes plaines, habitées d'animaux de toutes espèces, ce qui constitue une diversion au milieu de la monotonie. Je me croyais cavalier ayant servi dix ans dans la cavalerie, mais je ne suis qu'un pauvre diable à côté des *gauchos* qui nous accompagnent. Ce sont des centaures. On dirait que l'homme

et le cheval ne font qu'un. Pour nous distraire, nous poursuivons les autruches qui se moquent de nous. Quand le cheval est près de les atteindre, elles changent de direction, virant brusquement d'un côté à l'autre. Les chevaux, habitués à les suivre, tournent brusquement et nous jettent au milieu de la plaine à la plus grande satisfaction des *gauchos*, morts de rire. Rien n'est plus amusant pour eux; ils nous exhortent donc à continuer en nous disant qu'en nous brisant les côtes, nous devenons des cavaliers.

Mais nous préférons la chasse aux perdrix, c'est plus facile et moins dangereux. Si Alexandre Dumas père, lors de ses voyages en Suisse pêchait à l'aide d'une arme à feu, nous chassons les perdrix de la *pampa* avec des cannes. Voici comment : à l'extrémité d'un long bâton, nous installons un nœud coulant de crin. L'un d'entre nous aperçoit une perdrix, dont le vol est court car elles sont lourdes, et nous l'encerclons en nous rapprochant petit à petit. La perdrix se blottit sans bouger comme étourdie par les chevaux qui tournent autour d'elle. Nous lui passons tranquillement le nœud coulant autour du cou, elle essaye de voler et reste pendue au bout du bâton. Les *gauchos* ne se donnent pas tant de peine, ils les abattent au fusil.

Toutes ces diversions ne nous empêchent pas de continuer rapidement notre route. Un autre passe-temps consiste à écouter les contes du colonel Bellina Skupiewski et ses projets d'organisation de l'armée : ses cuirassiers, ses lanciers, ses chasseurs et ses hussards, ses modèles de cuirasses et de lances, tout est prévu.

Nous l'observons vouloir créer tout ceci dans des pays où les armées comprennent quatre à cinq mille hommes. Il se met en colère quand nous contrarions ses projets et nous dit que nous sommes des jeunes ne comprenant rien.

Je le répète, il se prend pour Napoléon, mais quel Napoléon ! Mon Dieu !

—o—

## Chapitre VII

### Arrivée à Mendoza et annonce de la victoire de Chacabuco.

Enfin, nous arrivons à Mendoza. Au lieu d'y rencontrer le général San-Martin, nous voyons le capitaine don Mariano Escalada, porteur de la nouvelle de la victoire dans la plaine de Chacabuco, à dix lieues de Santiago, le 12 février 1817, sur l'armée espagnole. Sa déroute est complète et le général San-Martin est entré dans la capitale.

Nous sommes contrariés pensant être arrivés trop tard. Je ne peux me consoler. L'officier Escalada, après nous avoir informé, poursuit sa route vers Buenos-Aires pour porter cette grande nouvelle à son excellence le directeur suprême Pueyrredon.

Toute la ville de Mendoza est en fête. Elle voit ses nobles efforts couronnés de succès car elle a beaucoup donné et aidé le général par tous les moyens. Nous voyons le gouverneur de la ville qui nous fait attribuer des logements.

Le colonel décide que nous allons nous reposer quatre jours car nous sommes tous très fatigués.

Nous venons de traverser les trois cents lieues de la *pampa* en dix jours. Aucun d'entre nous n'était habitué à courir les relais aussi vite. Après les quatre jours de repos, nous nous mettons en route pour franchir la Cordillère et bien que préparés, nous éprouvons les pires difficultés sur un chemin très peu praticable.

J'admire le projet du général patriote. Je le trouve orgueilleux de l'avoir conçu et encore plus de l'avoir exécuté ! Toute l'Amérique souhaitait vraiment secouer le joug espagnol, et le général avait remarquablement agi dans ce sens. Mais malgré ceci, il aurait été facile au général espagnol d'installer quelques postes aux trois points par lesquels le général patriote avait décidé de passer, au lieu de disséminer ses troupes et se laisser tromper par de fausses informations.

Mais, il est vrai qu'il se trouvait face à un adversaire supérieur. Toute l'intelligence, la capacité, la sagacité du général patriote furent nécessaires pour tromper son ennemi et le forcer à disperser ses forces. L'Espagnol ne put jamais découvrir l'objectif principal de son adversaire. En peu de mots, San-Martin passa les Andes par trois points.

Deux de ses divisions atteignirent en même temps la belle vallée de l'Aconcagua où se déroula un combat de cavalerie d'avant-garde pendant lequel la cavalerie espagnole fut complètement anéantie par le lieutenant-colonel Necochea, alors que le général espagnol ignorait encore de quel côté des Andes se trouvait son adversaire.

Le général patriote ne perdit pas de temps et poursuivit de près son ennemi. Ils se retrouvèrent

face à face, comme je l'ai déjà dit, dans la plaine de Chacabuco, où l'armée espagnole fut battue. L'histoire de cette bataille est connue en France, M. l'abbé de Pradt a écrit quelques pages sur ces faits.

L'ingénieur Arcos \* fut d'une grande utilité au général San-Martin, comme le lieutenant-colonel Cramer \*\*, élève de l'école Saint-Cyr et vétéran des guerres d'Espagne. On peut comparer le passage de la Cordillère à celui des Alpes par Hannibal et la conduite du général lors de la campagne du Pérou à celle de Fabius.

Pour récompense de ses nobles services, il est aujourd'hui en exil. Ce valeureux général vit ignoré dans une petite maison de campagne à Montmorency, près de Paris. Faites des Républiques et vous serez ainsi récompensé !

—o—

### Chapitre VIII Arrivée à Santiago.

Après sept jours de marche, nous arrivons à Santiago. Nous entendons des salves d'artillerie. Voilà mon colonel qui croit que c'est pour lui et qui part en avance avec un jeune officier qui lui sert d'adjoint. Il va droit à la demeure du général qui est entouré de son état-major : il descend de son cheval, reconnaît le général aux descriptions qu'on lui en a faites, s'approche hardiment et fond en remerciements lui disant que c'est un honneur démesuré qu'il n'a pas encore gagné, que d'avoir tiré le canon pour lui.

Le général le regarde, ahuri, comme tous les officiers présents. Au moment où nous entrons, il lui répond : « *Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais soyez le bienvenu. Nous avons tiré le canon pour l'anniversaire...* » (je ne sais plus de quel événement !). Les chefs parlent entre eux, se sourient, nous regardent de haut en bas, nous n'avons pas grande allure. Le colonel Bellina Skupiewski qui n'est pas homme à se déconcerter, poursuit sa conversation expliquant au général le but de notre mission.

On nous attribue ensuite des logements et on prend congé de nous courtoisement.

Quelques-uns des officiers nous accompagnent pour bavarder. Ces messieurs, ceci se comprend, nous posent des questions sur le personnage qui a si bien su s'approprier les salves d'artillerie. Entre subalternes et militaires de tous pays, on se connaît en peu de temps.

Nous nous sentons un peu mortifiés d'arriver sous les ordres d'un homme si ridicule qui fait, de plus, une telle entrée. Nous finissons par en rire avec nos nouveaux compagnons d'Amérique.

Un adjoint du général nous conduit aux logements qui nous ont été attribués. Le colonel, son adjoint et moi, sommes logés dans la même maison, parce qu'il me souhaite à ses côtés, en dépit de mon désagrément. Ceci ne m'amuse en aucune sorte alors qu'il croit me faire un grand honneur.

Le lendemain de notre arrivée, nous sommes attachés à différents corps : j'entre dans celui des chasseurs d'escorte du général en chef commandé par le lieutenant-colonel Necochea.

À la tombée de la nuit du troisième jour de notre arrivée, le colonel baron de Bellina Skupiewski se dispute violemment avec la maîtresse de maison de son logement. Étant séparés, nous ignorons pourquoi. L'adjoint et moi entendons beaucoup de bruit et pour nous informer, nous nous approchons du logement. Nous découvrons assis à une grande table, un grand nombre de soldats noirs buvant et mangeant, et le colonel tentant d'obliger les dames à les servir. Comme cela se comprend, une plainte est immédiatement déposée auprès du général San-Martin, qui délègue derechef l'affaire au colonel Necochea. Ce dernier commence par chasser au fouet la soldatesque africaine puis demande courtoisement au colonel, de la part du général en chef, de bien vouloir noter qu'il n'est pas dans un pays conquis et qu'il espère que de telles scènes ne se reproduiront pas. Il dit tout ceci d'une manière plutôt rugueuse.

Le Polonais, lui, est toujours, quelles que soient les circonstances, très satisfait de lui.

Nous sommes tous invités à déjeuner chez le général en chef. Il est heureux de mieux nous connaître et de notre côté, nous réalisons que nous avons affaire à un homme intelligent et à la délicatesse exquise, ce dont on nous avait informé.

Autour de la table, se trouvent tous les chefs de la petite armée et nous constatons que ce sont des hommes de grande stature aux bons uniformes, bien que simples comme leur général, et surtout à la remarquable allure militaire. Le général en chef est un homme svelte, au regard d'aigle vif et pénétrant, et

au comportement emprunt de dignité. À côté de lui, se distinguent le général Soler, les colonels Las Heras, Necochea, Zapiola, Melian, Conde et notre compatriote Cramer.

Malgré le scandale provoqué par le colonel Bellina Skupiewski chez ses amphitryons, le général en chef le traite avec distinction comme les autres officiers, ce dont il est orgueilleux.

Plusieurs jours après ce repas, étant de service comme responsable de jour, le colonel Bellina Skupiewski veut se rendre populaire. Il sert la main de tous les soldats des postes qu'il visite et fait mille autres sottises de ce genre.

Le général en chef qui le faisait surveiller, le juge en peu de temps, et le mute à Buenos-Aires. Nous apprenons plus tard qu'il est allé au Paraguay se présenter devant le président Gaspar Rodriguez de Francia comme docteur en médecine de la Faculté de Paris, déguisé comme un médecin de Molière. Rodriguez de Francia le reçoit comme il le mérite et lui ordonne de sortir du territoire sous vingt quatre heures où il le fait pendre ! Apparemment le docteur-tyran du Paraguay a été prévenu des connaissances scientifiques de Bellina Skupiewski, qui revient très rapidement à Buenos-Aires, où ne pouvant être colonel, il décide d'être seulement médecin. Il administre ensuite le « *panquimagogo* »<sup>1</sup> dans différents villages de la *pampa*. Je ne sais ce qu'il y a fait. Il paraît qu'en 1829 ou

1. — Le *panquimagogo* ou *quimagogo* ou « *aguardiente allemand* » ou « *purge du docteur Leroy* », médicament vomitif purgeant, panacée.

1830, il exerçait comme médecin en république d'Équateur.

—o—

## Chapitre IX

### Fondation de l'École Militaire.

Je sers depuis trois mois dans les chasseurs d'escorte. Je suis très content et très ami de mes chefs, particulièrement mon compatriote le lieutenant-colonel Cramer, avec lequel je noue une profonde sympathie. Il est très apprécié du général en chef auquel il n'arrête pas de me recommander.

Pendant ce temps, le général O'Higgins est nommé directeur suprême du Chili. Le projet de former une armée capable de défendre la république est lancé et, à cet effet, paraît un décret du chef du gouvernement ordonnant la mise en place d'une école militaire et invitant les jeunes gens des bonnes familles à y entrer.

Ils recevront dix *pesos* par mois et le décret désigne comme lieu d'implantation de l'école, le couvent de Saint-Augustin, commode et spacieux. L'ingénieur Santiago Arcos est nommé directeur de l'établissement et reçoit les fonds nécessaires aux travaux d'aménagement indispensables. Il a été désigné à la condition que je sois le suppléant, ce que j'accepte. Je quitte donc les chasseurs à cheval et suis nommé adjudant-major avec une prime de douze *pesos* mensuels en plus de ma solde.

Nous nous mettons au travail. L'ingénieur Arcos trace les plans et fait exécuter les travaux. En peu

de temps, tout est prêt. La jeunesse enthousiasmée par l'indépendance de sa patrie s'inscrit en nombre ; rapidement se présentent quatre-vingt dix jeunes des meilleures familles, qui obtiennent le titre de cadet ; de plus, à la seconde section de sergents et caporaux, entrent cent vingt hommes sélectionnés. Le gouvernement donne six *pesos* par mois à ces derniers.

Un commissaire est nommé pour la comptabilité. L'officier Deslandes, mon compatriote, devient mon adjoint. Les armes, les chevaux et l'équipement, tout est prêt rapidement. Les jeunes s'investissent avec beaucoup d'ardeur dans leur travail ; c'est bien nécessaire car il y a beaucoup à faire.

Nous commençons par enseigner les premiers éléments des trois armes : infanterie, cavalerie, artillerie. Je suis en charge des deux premières bien que n'ayant jamais servi dans l'infanterie ; le commandant Cramer m'a heureusement instruit en peu de temps. La charge est un peu lourde mais je l'assume avec plaisir ; il y a en tous compréhension et bonne volonté, et comme seul désir, le travail.

Par ailleurs, je suis très heureux de me rendre utile à ma nouvelle patrie. En peu de temps, cette belle jeunesse marche, en uniforme, fusil à l'épaule et sac au dos, avec beaucoup de grâce. Les Chiliens sont, en effet, parfaitement disposés à la carrière des armes.

Nous ne manquons de rien si bien qu'en trois mois, tout est en parfait ordre.

C'est à cette époque que le général Brayer\* rejoint l'armée patriote pour en devenir son major-

général. Bientôt, l'École Militaire reçoit sa visite. Nous avons le plaisir de recevoir ses éloges.

Après avoir vu ce qui s'est fait, il manifeste son approbation, prononce une allocution devant les élèves, encourage leurs bonnes dispositions et leur promet son entière protection. Il me prodigue son amitié car je l'ai connu en France, enfin comme un subalterne peut connaître un lieutenant-général.

Six mois passent dans le travail continu de quatre heures du matin jusqu'à la tombée de la nuit.

J'enseigne à mes élèves l'exactitude indispensable pour remplir leurs devoirs militaires, le soin, la propreté nécessaire à cette carrière et principalement la fatigue : je leur ordonne d'effectuer des marches avec armes et bagages, de manière à ce qu'ils sachent diriger le soldat. En résumé, tout ce qui correspond à leur profession.

À la fin de cette période consacrée à l'instruction, je suis très surpris de voir que le général San-Martin m'affecte un chef qui ne connaît rien à cette activité. En effet, à la direction de l'école, est nommé un lieutenant-colonel. Que me reste-t-il à faire ? Demander ma mutation, ce que je fais sur le champ et ce qui m'est accordé aussitôt.

D'officier d'école, je deviens officier de salon car le général attire une brillante société dans laquelle je suis admis comme tous les autres.

Le général Brayer me propose au général en chef pour le grade de capitaine que, selon lui, j'ai bien mérité. Il m'est accordé et je deviens son adjoint.

Cela me convient mieux que d'être officier d'école. Cette dernière n'a d'ailleurs pas tardé à se

vider; il ne pouvait en être autrement, comme je l'ai déjà dit, mon remplaçant n'y comprenait absolument rien.

Deux régiments sont formés avec les cadets de l'École, les chasseurs de Coquimbo et le 2<sup>e</sup> du Chili, dans lesquels entrent tous mes élèves; ainsi, s'achève l'École Militaire.

—o—

### Chapitre X

#### *Les restes de l'armée espagnole s'organisent dans le Sud. Départ au Sud du directeur suprême O'Higgins.*

Pendant que nous dansons et faisons la cour aux belles de Santiago, les restes de l'armée espagnole, survivants de la bataille de Chacabuco, ne perdent pas leur temps. Ils se réfugient dans le Sud et fortifient le port de Talcahuano.

Le général San-Martin a perdu une bonne occasion en ne les poursuivant et détruisant pas.

J'aimerais bien me tromper car je considère le général comme un héros. Le colonel Las Heras avait, de fait, été envoyé à la tête du 11<sup>e</sup> régiment et battu les troupes ennemies qu'il avait rencontrées à quelques lieues de la ville de Concepción. Mais, elles avaient fait retraite jusqu'à Talcahuano où il n'avait pu les vaincre.

La situation est sérieuse. En conséquence, le directeur suprême de la république, O'Higgins, part avec quelques corps comme général en chef de l'armée du Sud. Les Espagnols reçoivent des renforts

du vice-roi du Pérou et continuent avec ardeur à se retrancher à Talcahuano. Ils disposent d'un bon officier-ingénieur, José Ordonez, qui dirige rapidement les travaux et dispose du temps nécessaire pour terminer et faire de Talcahuano une place tout à fait respectable. Les forces de Talcahuano augmentent grâce à l'arrivée de petits corps du Pérou et même d'Espagne.

Cela inquiète le général en chef qui avait déjà jeté son regard d'aigle sur le Pérou.

Malgré ceci, nous dansons toujours; la société du général est chaque jour plus brillante.

Le général Brayer, doté d'un beau physique, d'une élégante présentation et à l'allure militaire, est très courtois. Je constate, peiné, que le major-général harcèle avec insistance le général San-Martin. Il l'accapare pendant toutes les soirées; moi, qui ne danse pas beaucoup, j'observe et vois avec peine que tous les chefs de l'armée le regardent en coin, ce qui ne me plaît pas.

Ces gentilshommes ont vaincu sans lui à Chacabuco.

L'émulation militaire existe ici comme partout ailleurs et peut-être plus. La situation qu'occupe le major-général est enviée par beaucoup, c'est naturel. Il préconise des réformes nécessaires qui ne conviennent pas à tous. Je sens déjà la critique. Je le prévient mais il se contente de me répondre qu'il connaît bien le général San-Martin.

Cramer, de son côté, qui a été très utile à l'armée pour ses connaissances militaires et sa bravoure, prend des libertés avec le général en chef qui ne

sont pas convenables. Il est jeune et possède toute l'énergie d'un officier de cavalerie mais pas la dignité d'un chef de corps, ce qui présente un rare contraste avec l'air de supériorité des autres.

Il se moque de moi et de mes observations.

J'en reste donc là et ne m'inquiète plus.

Je fais la cour en attendant la guerre qui ne tarde pas.

—o—

### Chapitre XI

#### *Le major-général Brayer part au Sud.*

Le général Brayer reçoit l'ordre de rejoindre l'armée du Sud pour occuper ses fonctions, et nous partons.

Nous arrivons à Concepción le 8 novembre de la même année 1817. Le général est accompagné d'un piquet de cavalerie, de l'ingénieur Bacler d'Albe \*, fils de l'ingénieur du même nom bien connu dans l'armée de Napoléon pour son intelligence, ce qui est aussi le cas de son fils; de l'aide de camp Warner, du secrétaire Blaye et de moi-même.

Le général O'Higgins reçoit avec plaisir le général Brayer et lui offre un grand repas auquel sont conviés tous les chefs de l'armée du Sud, et nous aussi, bien sûr. J'observe et ne note rien d'avantageux ni de favorable concernant mon général.

De tous ces visages, le seul franc et sincère est celui du général O'Higgins, qui est de bonne foi, considérant la présence du général nécessaire à l'armée.

Mon chef de l'école militaire, le major-ingénieur Arcos, nous a précédé à l'armée du Sud et en réalité, on peut dire qu'à cet instant, il est l'homme de confiance du général San-Martin.

Pendant le repas, il paraît représenter les autres chefs, connaissant sans doute leur mécontentement; selon moi, sa conversation n'a de fait rien de flatteuse pour le général. Et ceci, à tel point, que d'une manière claire, précise et très polie, ce dernier lui impose le silence, le priant dignement de ne plus donner son opinion à moins qu'elle ne lui soit demandée. Ceci produit selon moi, un bon effet. Le général Brayer manifeste ainsi cette fermeté si nécessaire au commandement.

En peu de temps, le major-général se fait connaître de l'armée comme un homme capable et connaissant son métier, ce qui pouvait se supposer d'un homme, qui de simple grenadier s'était élevé au grade de lieutenant-général, aux temps de la République et de l'Empire.

Il s'occupe ensuite de réformes nécessaires qui ne plaisent pas à tous, principalement à un intrigant anglais, appelé Diego Paroissien, qui occupe le poste de chirurgien-major de l'armée et dirige les hôpitaux militaires. Il affirme avec preuves à ce dernier que son administration n'est pas claire et surtout peu favorable au pauvre soldat: mais en revanche, elle est très lucrative pour lui, et tout ceci dans des termes très sévères.

L'armée souffre beaucoup du froid et des pluies incessantes. Le service à l'extérieur est très fréquent et il est bon d'être prudent. L'ennemi effectue des

sorties, essaie de nous surprendre parce qu'il n'y a que trois courtes lieues de Talcahuano à Concepción. Les trois postes avancés se font complètement trempés par la pluie toutes les nuits. Comme il est interdit de faire du feu, il y a de nombreux malades. Il est donc nécessaire de prendre soin des soldats aussi bien dans les hôpitaux que dans les campements.

De plus, le général Brayer est pressé. Il fait tout, sans doute, avec les meilleures intentions et sans prétention ; tout ceci est très bon pour moi qui le connaît, de même que ses généreux sentiments à l'égard de sa nouvelle patrie, mais son travail rencontre une autre interprétation en rien favorable ; en un mot, le théâtre est très réduit pour un lieutenant-général français.

Il est bon pour nous autres, les subalternes, parce que nous ne causons de jalousie à personne et qu'il y a de la place pour tous. De plus, notre expérience militaire est différente.

Peu de temps après notre arrivée à l'armée du Sud, une sorte de mouvement d'insurrection éclate dans le 1<sup>er</sup> régiment du Chili. Le major de ce régiment n'est pas étranger à ce désordre. Il souhaite, comme nous le supposons, obtenir le commandement à la place du colonel Rivera ; ce dernier est profondément dégoûté d'une telle intrigue, surtout que plusieurs de ses officiers sont apparemment favorables au major. Trop bon de caractère, il se refuse à lutter contre les révoltés. Le général O'Higgins est prêt à dissoudre le corps.

Le major-général lui propose de parler au colonel Rivera de façon à me faire entrer dans le corps

en expulsant le major, et à la bonté d'assurer au général que je le remplacerai dignement et que cela évitera de dissoudre un corps de sept cents hommes face à l'ennemi qui le saurait et en tirerait parti pour relever le moral de ses troupes.

Le commandant Rivera est appelé, je lui suis proposé. Il m'accepte avec intérêt. Je suis, par ailleurs, déjà connu.

Le lendemain, je suis porté à l'ordre du jour et reconnu comme major intérimaire. Je prends immédiatement mes fonctions. Je suis bien reçu dans le corps, de même que par tous les officiers. Le commandant Rivera me comble de preuves d'une amitié encore vivace à ce jour.

Je joins mes efforts à ceux du commandant et le régiment, en peu de temps, se trouve en conditions de rivaliser avec les vétérans de Buenos-Aires.

—o—

## Chapitre XII

### *Attaque de la forteresse de Talcahuano.*

#### *Je suis gravement blessé.*

Le temps s'étant amélioré, le général O'Higgins fait une reconnaissance avec une forte escorte de grenadiers à cheval aux ordres du lieutenant-colonel don Manuel Encalada, pour reconnaître le terrain, choisir un emplacement pour installer l'armée et bloquer de près Talcahuano.

Un affrontement se produit avec les Espagnols au cours duquel ils sont sabrés et plusieurs d'entre eux sont faits prisonniers. Ils faisaient partie d'une

avant-garde de cavalerie à l'extérieur de la place vers laquelle ils sont énergiquement obligés de se replier.

La petite armée du Sud reçoit l'ordre de s'aligner pour être passée en revue et d'être prête à se mettre en marche, ce qui a lieu le lendemain.

Elle est composée des 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> du Chili et du 11<sup>e</sup> commandé par le brave colonel Las Heras, du 7<sup>e</sup> du commandant Conde, du régiment de grenadiers à cheval d'Encalada et les trois derniers corps du général San-Martin. Il y a aussi une brigade de l'artillerie du Chili, le corps des chasseurs à cheval commandé par le colonel Freire et l'artillerie dirigée par le très distingué colonel Borgono. Soit au total, environ trois mille cinq cents hommes de bonnes troupes.

Le 7<sup>e</sup> est formé de noirs et c'est loin d'être le meilleur. Nous nous mettons en marche pour occuper le terrain choisi par le major-général. L'armée s'installe sur une colline face à Talcahuano, à la distance d'un coup de canon de 24 ; en effet, les boulets de ce calibre arrivent jusqu'à cette hauteur mais sans toucher l'armée.

La baie de Saint-Vincent borde notre aile gauche et les Espagnols, à ce moment maîtres de l'océan, envoient des chaloupes et un brick qui nous tirent des boulets en hauteur, ce qui ne nous cause pas grand mal.

Malgré tout, le commandant Borgono installe sur la plage quelques pièces de 4 en ordre de bataille, protégées par les dunes de sable, et stoppe leur bombardement leur faisant plus de mal qu'ils n'en font. En conséquence, ils nous laissent maîtres

du terrain occupé. Le général donne l'ordre que, chaque nuit, une compagnie de chasseurs procède à de fausses attaques pour alarmer l'ennemi et reconnaître complètement le terrain. Arrive le tour de mon bataillon, que je souhaite diriger car ce sont des soldats inexpérimentés ; cela m'est accordé.

Je me mets en marche. La compagnie, divisée en quatre pelotons, atteint les tranchées dans le plus grand des silences, à tel point que nous entendons parler les soldats espagnols. La position de Talcahuano, ou pour le moins le terrain élevé qui protège le port, forme une espèce de contrefort. Deux de mes pelotons font front à une hauteur appelée le « Morro » et deux autres pelotons sont en face d'une autre appelée la « Batterie du curé ». Dès qu'on nous entend, l'alarme est donnée à la garnison qui entreprend ses salves de mousquetons et d'artillerie.

J'ai ordonné à mes chasseurs que, quand je donnerai le signal de la retraite, ils s'avancent le plus possible des tranchées, leur faisant comprendre que plus ils sont près, moins ils peuvent être atteints. C'est la première fois qu'ils assistent à un combat. Ces braves soldats se conduisent avec sang-froid et une précision incroyables, malgré la fracas d'une formidable artillerie ; en effet soixante pièces de canons protègent la place et tonnent sur eux.

L'ennemi croit vraiment à une attaque générale si bien que toute sa ligne tire sur nous. Je demande à mes chasseurs de cesser le feu et fais sonner la retraite. En conséquence, ils avancent encore et l'ennemi redouble le feu qui passe au-dessus de leurs

têtes. Quand ils sont fatigués de tirer en l'air, je réunis en silence la compagnie.

Deux de mes hommes ont été blessés par la mitraille : l'un a la moitié du visage arrachée et l'autre une partie des fesses. Le lieutenant Correa de Saa<sup>1</sup> a reçu une balle de fusil dans la jambe. Malgré leurs blessures, les deux soldats refusent d'être portés par leurs camarades et marchent courageusement au milieu d'eux, comme l'officier. Celui qui a été blessé au visage mourra deux jours plus tard.

Ma retraite s'effectue tard. Le général commençait à s'alarmer et a envoyé des ordres de retraite : mais nous étions si près des tranchées qu'ils n'arrivèrent pas à nous. Le commandant Rivera avait fait de même : il était très préoccupé du sort de sa belle compagnie de chasseurs ; toutefois, je ne vois personne quand je reviens au campement à deux heures du matin, avec la compagnie en ordre parfait. Tout le monde croyait que nous avions tous été faits prisonniers.

Nous recevons les félicitations du responsable de jour, le colonel Freire, du général en chef O'Higgins, qui fait féliciter le commandant Rivera pour la bonne conduite de sa compagnie de chasseurs.

Les soldats, vétérans des Andes, entourent mes chasseurs, les congratulent chaleureusement et dès cet instant, les considèrent comme leurs égaux.

Quelques jours après, l'attaque principale est décidée sous les ordres du major-général Brayer, qui

1. — Rafael Correa de Saa Lazon, Argentin, lieutenant du 2<sup>e</sup> grenadiers lors de la future prise de Valdivia.

me fait appeler pour m'informer que le général O'Higgins m'a concédé l'honneur de diriger la première colonne d'attaque, composée de quatre compagnies de chasseurs, me disant que le général en chef a été très satisfait de ma conduite lors de la nuit de la fausse attaque et qu'il espère de mon enthousiasme, mon courage et mes qualités, un bon résultat.

En conséquence, le major-général me communique le plan et m'indique la position que je dois prendre, à l'aide de cartes levées par le lieutenant-colonel d'ingénieurs Bacler d'Albe, très compétent dans son métier.

Je le prie d'assurer le général que je ferai le maximum pour mériter la bonne opinion qu'il se fait de mes compétences militaires. Ce que je dois faire est très clair. Cela nécessite seulement le courage de montrer l'exemple aux soldats que je vais conduire. La position de Talcahuano est défendue par la nature même. À l'extérieur, sur les hauteurs, de profonds fossés bien garnis de palissades ; de l'autre côté, la mer et la baie de Saint-Vincent où se jette le Bio-Bio.

Je dois attaquer le « Morro », la partie la mieux fortifiée, la plus difficile, la plus proche de la place. Une autre colonne doit attaquer par le côté de la baie de Saint-Vincent, et enfin, une autre par le cimetière. Mais, c'est sur ma colonne que reposent toutes les espérances. Je dois prendre le « Morro » et, de là, me lancer vers le pont-levis et l'abaisser, de façon à ce qu'entre la cavalerie du colonel Freire.

Décidée de cette manière, l'attaque est prévue pour le lendemain matin à trois heures, une heure avant le lever du jour du 5 décembre 1817.

J'ai ordre de réunir ma colonne dans la plaine au pied de la hauteur sur laquelle est situé le camp et toute l'armée se met en place. À deux heures du matin, je suis à mon poste avec ma compagnie de chasseurs. Peu après, me rejoignent la compagnie du 11<sup>e</sup> et celle du 7<sup>e</sup>. Manque encore celle du 3<sup>e</sup> régiment du Chili.

Je me mets en mouvement pour trouver cette compagnie, mais en vain. Elle s'est sans doute perdue dans l'obscurité. Il est près de trois heures et elle n'a toujours pas rejoint ma colonne.

Je demande au colonel Las Heras, responsable de jour, ce que je dois faire. « *Je n'en sais rien*, me dit-il, *à vous de décider.* » Je lui réponds : « *Selon moi, c'est pareil d'attaquer avec trois ou quatre compagnies.* »

Je suis, de plus, soutenu par quatre compagnies de grenadiers commandées par le major du 7<sup>e</sup>, don Cirilo Correa. J'arrête à l'instant la marche en colonnes serrées en disant aux officiers que pour une attaque de nuit, l'important, c'est non seulement la décision mais aussi le courage et la rapidité. Cela ne nous manque pas et nous marchons sans hésitation ni détours dans le plus grand des silences.

À environ la moitié de la distance que je dois parcourir, l'ennemi tire un boulet de canon de 24, du sommet du « Morro », face à notre campement. Le capitaine qui marche en tête, à mes côtés me dit : « *Major, nous sommes découverts, l'ennemi est sans aucun doute averti de notre marche, je crois que nous devrions reculer.* » Je ne sais quels sentiments agitent le capitaine ; c'est sûr que le bruit d'un boulet de canon de 24 dans la nuit, n'est pas la musique

la plus douce qu'on puisse entendre. Je réponds à ce courageux que si le général juge convenable de nous faire revenir et de repousser l'attaque de la place à un autre jour, il nous enverra ses ordres, et que notre devoir est de marcher malgré les boulets que, d'ailleurs, on n'entend plus. De temps en temps, l'ennemi tire ce canon de 24 dont les boulets atteignent notre camp, le premier tir sur nous n'était donc dû qu'au hasard.

Notre marche n'est pas découverte. Nous sommes au point d'arriver au lieu que nous devons attaquer quand dans l'obscurité, nous devinons comme un arbre alors que nous savons qu'il n'y en a pas ici. Nous nous approchons en silence, mais une colonne en marche fait toujours du bruit ; Nous découvrons rapidement qu'il s'agit d'un cavalier endormi. Je fais immédiatement signe qu'on ne lui tire pas dessus car quelques soldats sont déjà prêts à le faire. Mais le gremlin se réveille, tire avec sa carabine, s'enfuit comme un éclair et donne l'alarme au même instant.

J'ordonne tranquillement un changement de marche, ce qui s'effectue dans le plus grand ordre, avance directement vers le centre du « Morro », au pas accéléré, car pour nous lancer dans le fossé, nous n'avons plus besoin d'être en ordre. L'ennemi nous reçoit par une décharge de près de deux cents fusils, qui met à terre une vingtaine de mes hommes. Arrivés au bord du fossé, les soldats reculent disant qu'il y a de l'eau. Je me précipite au fond et ils me suivent. La palissade est haute, nous ne savons comment l'atteindre mais nous sommes toujours à l'abri des coups de fusils.

Je demande à mes soldats de me soulever, ce qu'ils font immédiatement et je me retrouve en haut de la palissade sans savoir comment. Le capitaine du 11<sup>e</sup>, Videla, est à mes côtés et nous tentons de renverser les troncs d'arbres pour ouvrir un passage. La troupe nous suit au moment où nous abattons les pieux. Des soldats ennemis, courant sans savoir où ils vont, nous envoient une décharge à bout portant. Le brave capitaine Videla tombe mort dans le fossé et je reçois une balle qui me traverse l'os du bras près de l'articulation du coude, ce qui me fait faire un demi-tour.

Mais je ne tombe pas et pénètre dans l'enceinte du « Morro ».

Nous voyant attaquer avec tant de résolution, l'ennemi s'enfuit précipitamment en direction de la mer, tombant ainsi d'une hauteur importante : bras et jambes se brisent. La mort du capitaine Videla et ma blessure sont vraiment le résultat du hasard car en fuyant, les soldats ennemis ont tiré sans viser. Rapidement, tous mes soldats occupent le « Morro » et les cris de victoire se font entendre. Les quatre compagnies de grenadiers arrivent aussi ; je transmets ensuite l'ordre de baisser le pont-levis pour permettre l'entrée de la cavalerie.

Nous entendons un impressionnant désordre dans le campement ennemi. Venant des embarcations, s'élèvent les cris des marins et des fugitifs. Je ne doute donc pas que la place soit nôtre et pense alors à me retirer. J'ai moi-même suspendu mon bras avec ma cravate noire et comme je perds beaucoup de sang, je me sens très faible. J'ai toutefois

suffisamment de forces pour sauter le fossé. Les soldats me soulèvent de l'autre côté. Le jour commence à se lever, je retourne seul tranquillement au campement.

Je rencontre le colonel Freire qui, dès qu'il me voit, quitte sa cavalerie et vient au galop me demander où sont mes troupes. « À Talcahuano, je lui réponds. » « *Ils ont baissé le pont-levis ?* me demande-t-il. » « *J'en ai donné l'ordre.* »

À ce moment-là, il se rend compte de ma pâleur, aperçoit le trou de ma blessure et le sang qui recouvre mon pantalon et mon bras. Il comprend que je suis blessé. « *Oh, mon ami,* me dit-il, *dans cet état et tout seul ; je vous envoie des soldats pour qu'ils vous accompagnent.* » Je lui dis que c'est inutile, que d'autre part je ne pourrai résister longtemps car ma blessure s'étant refroidie, la douleur devient insupportable.

Le colonel rejoint son corps et je continue mon chemin. Sans y penser, j'ai toujours mon sabre au poing, la dragonne pendante, et quand je veux la remettre dans son fourreau, en continuant à marcher, je tombe sans faire attention dans un marécage dont je ne peux m'extraire.

Après mon départ du « Morro », un silence plane pendant à peu près trois quart d'heure, ce qui m'inquiète énormément. Puis le canon ennemi se remet à tonner de manière effrayante, avec des balles de mitraille. Tout ceci arrive jusqu'à moi et me recouvre de boue. Il m'est impossible de sortir et de trouver un abri. Je vois plusieurs groupes de soldats courir dans tous les sens ; je ne comprends rien. J'appelle de toutes mes forces. Mais personne ne

fait attention à mes ordres. Enfin, un homme m'aperçoit, m'entend et vient où je me trouve. C'est un sergent de la 1<sup>e</sup> compagnie de grenadiers de mon corps. Mes premiers mots sont pour lui demander d'où vient ce désordre. Il se penche sur moi sans me répondre parce que la mitraille continue. Je ne sais pas comment nous l'évitons. Il me sort du borbier et commence à courir en me portant autant qu'en me traînant. Je souffre au point de m'évanouir. Enfin, nous atteignons une petite hauteur qui nous abrite. Nous sommes sauvés.

Je m'assois sur le sol car je suis épuisé. Me retournant, je regarde aux alentours et vois la plaine couverte de nos soldats en déroute, décimés par la mitraille et les canons.

« — *Ab, mon dieu,* dis-je au sergent, *est-ce la déroute ?*

— *Et, si, major,* ce soldat valeureux est aussi triste que moi !

— *Mais, que s'est-il passé ?* m'exclamais-je.

— *Ma foi, je n'en sais rien, major, mais j'ai entendu sonner la retraite et tous couraient comme moi. C'est tout ce que je sais. Nous avons d'abord pensé à nous retirer ici, mais apparemment il n'y a rien de bon à attendre.* »

Je suis alors tranquillement le sergent malgré mes souffrances physiques auxquelles s'ajoutent les morales. Je marche ainsi jusqu'au campement où arrive toute l'armée en désordre et décimée par le canon. Je ne tarde pas à être informé de tout ce qui s'est passé depuis mon départ. Après le fossé et la palissade que nous avons passés, se trouvait la hauteur appelée le « Morro » protégée par un profond

fossé qui empêchait d'atteindre le pont-levis, ce que je savais tout à fait. Il faut croire que le chef des quatre compagnies de grenadiers, qui m'avait remplacé, l'ignorait parce qu'il hésita et les cris de victoire cessèrent. L'ennemi s'en rendit compte, sa peur disparut et chacun revint à son poste quand ils virent que la vigueur de l'attaque était stoppée par l'obstacle. Ils retrouvèrent courage et au lever du jour, virent notre armée en désordre et confuse dans le « Morro » et firent fonctionner leur artillerie de manière effrayante, avec plus de force que jamais.

Comme cela arrive souvent dans ces cas-là, la retraite fut sonnée sans qu'aucun chef ne l'ait ordonnée, comme nous l'avons su plus tard. Le résultat, c'est que tout est perdu !

Comme je souffre de ce récit ! Il n'a donc servi à rien que je sois blessé à mort. Quelle situation que la mienne ! De l'action, dont j'espérais gloire et promotion, tout est perdu. Je suis effondré. Ah, si j'avais pu prévoir tout ceci. Malgré ma blessure, j'avais encore suffisamment de forces pour sauter dans le canal, sûr que les soldats m'auraient suivi et Talcahuano serait nôtre.

« *Plaintes inutiles* » me répond le général Brayer qui est à mes côtés. Je ne l'avais pas vu tellement je suis abattu par un si fatal résultat. Le général me dit : « *Mon cher ami, consolez-vous, vous avez accompli votre devoir et répondu à la confiance que le général O'Higgins avait placée en vous. Votre attaque a été brillante et nous avons cru un instant que la place était prise. Si celui qui vous a remplacé n'a pas rempli son devoir, c'est aussi mauvais pour lui que pour moi, mon*

*cher Beauchef. Selon l'opinion générale, c'est sur moi que va retomber toute la haine d'un si triste résultat, car nous avons perdu beaucoup de monde. »*

Le brave général Brayer paraît aussi triste que moi.

En me faisant conduire près du chirurgien pour me faire poser le premier pansement sur ma blessure, il a la bonté de m'accompagner.

L'armée se rassemble finalement au campement et reste sur cette position pendant quelques jours. Tous les blessés sont conduits à l'hôpital de Concepción. Il y en a beaucoup et je suis l'un d'entre eux.

Il m'est impossible de décrire ma souffrance lors de ce trajet à cheval. La chaleur est terrible; de grands taons piquent le cheval qui, pour se libérer de ces terribles insectes, s'agite fortement et rue brusquement avec moi dessus, qui ne peut le diriger ni le guider avec mon bras cassé.

Je suis mille fois au bord de tomber à terre et d'y mourir. Mais l'amour propre, plus fort que toutes les autres douleurs, m'en empêche. J'arrive à Concepción dans un état épouvantable, dévoré par une fièvre qui me fait perdre notion et sensation de douleur.

La tranquillité, les soins qui me sont prodigués et la jeunesse triomphent de la maladie. Au bout de quinze jours, je me sens mieux. La retraite est nécessaire, de nouvelles forces arrivent à Talcahuano.

Je dois signaler que M. Lavandero, un ami que je m'étais fait à Concepción, m'avait fait transporter chez lui et que toute sa famille avait pris grand soin de moi. Je lui en garderai, toute ma vie, une profonde reconnaissance.

### Chapitre XIII *Exode des patriotes de Concepción jusqu'au Nord.*

L'armée fait retraite vers Concepción de manière ordonnée, comme cela a été le cas lors de l'évacuation des blessés et malades. Le brave colonel Las Heras se charge de moi, car presque tous les habitants de la ville l'abandonnent pour se soustraire à la vengeance des Espagnols. Ceux-ci ont en général la main lourde pour les patriotes, qu'ils appellent les insurgés. Concepción se retrouve déserte.

Quel triste présage pour les Espagnols ! Que de réflexions ceci a dû provoquer ! Ils continuent leur marche et ne font pas attention. Il leur reste toutefois quelques partisans, en très petit nombre, particulièrement chez les pauvres; si bien que la ville, abandonnée par les patriotes avant l'arrivée des Espagnols, est saccagée, dépouillée et à moitié incendiée.

Le colonel Rivera envoie une trentaine de soldats et paysans dirigés par un sergent pour m'accompagner. Ils fabriquent une civière avec des perches pour me porter sur leurs épaules parce qu'il est impossible de me transporter autrement. Tous les blessés doivent suivre la même route que mon détachement que rejoint aussi une multitude de femmes et d'enfants.

Quel triste spectacle ! Rien n'est plus déchirant, surtout le sort des blessés dont il n'est vraiment pas agréable de voir et d'entendre les plaintes arrachées par les douleurs.

Nous cheminons lentement jusqu'à la ville de Talca, à quatre-vingt lieues de Concepción, dans des souffrances incroyables, et nous y arrivons au bout de quinze jours. En passant le Maule (un fleuve à plutôt gros débit), très près de Talca, je prie et supplie qu'on me jette dans les flots, car malgré mon courage, je suis abattu et je ne sais comment j'ai pu résister jusque-là.

Avec une blessure aussi grave et les chaleurs excessives, comment la gangrène ne s'est-elle pas déclenchée ? Pourquoi ne me suis-je pas empoisonné moi-même ? Je crois mourir à chaque instant, ce que je désire de toute mon âme. Toutefois, le sort en a décidé autrement, apparemment mon heure n'est pas arrivée. La fin des souffrances n'est pourtant pas proche car vingt ans après, je souffre encore de cette blessure; nous sommes en 1837.

Nous arrivons à Talca. Je suis logé dans la maison de M. Juan Esteban Castro, bonne famille qui me reçoit comme un fils et me prodigue toutes sortes de soins, si bien qu'au bout de quinze jours, je me sens beaucoup mieux. Mais il faut partir vite pour ne pas tomber aux mains des Espagnols qui, en tant que Français, me massacreraient sans pitié. Le général Brayer me rend souvent visite, il est profondément triste. Comme nous l'avions pensé, la disgrâce devait être attribuée aux circonstances ou à quelqu'un, et c'est sur lui que pèse la responsabilité de la défaite de Talcahuano.

Ce brave général, qui m'aime sincèrement, commet la grave erreur de dire, sans doute dans un moment d'impatience et alors qu'on se moquait de ses

décisions, que si je n'avais pas été blessé, Talcahuano aurait été pris. Cela heurte beaucoup d'amoureux-propres et lui attire de nombreux ennemis. Dieu sait qu'il n'en a pas besoin.

Je dois dire, en ce qui me concerne, que si je n'avais pas été blessé si gravement, le second fossé du « Morro » ne m'aurait pas retenu plus que le premier et la palissade. Les soldats m'auraient suivi et ce qui se serait passé après, je n'en suis pas tout à fait sûr. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il en aurait fallu beaucoup pour me stopper. J'avais servi dix ans sous Napoléon, cette école en valait bien une autre, pour ne pas dire plus.

Il nous est conseillé de nous mettre en route. L'ennemi s'approche avec quatre à cinq mille hommes. Le général Osorio est arrivé de Lima à la tête d'une forte division. Nous marchons dans le même ordre : blessés, femmes et enfants. Les souffrances recommencent avec tout ce qu'elles entraînent. Onze jours plus tard, nous atteignons la rivière Cachaporal, à une lieue de Rancagua et vingt cinq de Santiago. Nous nous y arrêtons.

Le général San-Martin passe cette rivière à la tête de son armée pour aller affronter Osorio. On dépose mon brancard sur la rive pendant que l'armée traverse. Je me retrouve entouré de nombreux officiers et le premier que je vois est mon ex-commandant Necochea. Le général en chef me rend aussi visite et a la bonté de me féliciter pour ce qu'il appelle ma remarquable conduite lors de l'assaut de Talcahuano et me dit qu'il est désolé de ma blessure. Je lui réponds qu'en effet, je n'ai pas eu la chance

d'avoir obtenu le moindre résultat, ce dont je suis très triste. Il me console en me disant qu'il va rencontrer les Espagnols et que je serai vengé (triste consolation pour moi qui ne pourrai partager sa gloire), ce qui m'impressionne fortement.

Des officiers de tous grades se succèdent à mon chevet. Je me rappelle mon ami, Juan Lavallée, capitaine des grenadiers à cheval de San-Martin, officier distingué, attaché à son régiment et désireux de briller. Après m'avoir manifesté ses sentiments pour le triste état dans lequel il me voit, il me dit : « *Ami, je ne dis pas vils et méprisables Maturrangos* <sup>1</sup>, *parce que même si Dieu descendait sur terre pour combattre avec eux, ils ne nous vaindraient pas.* »

Une vingtaine de mes cadets, qui sont dans les chasseurs de Coquimbo et qui défilent en ce moment, m'entourent soudain. Ces jeunes m'aiment beaucoup et ils me font tous face en silence. Ils me connaissent si vigoureux et ils me retrouvent cadavre, sans force ni expression car d'une pâleur mortelle. Je leur parle de la brillante carrière qui s'ouvre à eux et que j'espère les voir bientôt officiers; que la gloire qu'ils vont connaître rejaillira sur leurs maîtres; que je suis désolé de ne pouvoir les accompagner; que j'aurais voulu leur donner un exemple de courage et d'action; et enfin, que j'étais persuadé qu'ils se comporteraient avec honneur et qu'ils défendraient courageusement leur patrie.

Ils se retirent en faisant tous des vœux pour mon rétablissement. L'armée continue de défiler. Elle

1. — Mauvais cavalier et par extension Espagnol.

traverse la rivière par des gués peu commodes. Elle se compose d'environ neuf mille hommes de toutes armes. La cavalerie se distingue par son allure, elle a de bons chevaux; l'artillerie légère comprend une trentaine de pièces de 4 de bataille et est excellente; tout annonce une grande défaite des Espagnols.

Hélas, cela ne se passe pas ainsi.

Peu de jours après, j'arrive à Santiago et suis transporté à ma résidence antérieure, la demeure de Mesdames Landa, que je remercie profondément pour les soins désintéressés qu'elles m'ont prodigués.

—o—

#### Chapitre XIV *Surprise de Cancha Rayada.*

Plusieurs jours après mon arrivée à la capitale, j'attends avec impatience des nouvelles de l'armée à laquelle est confiée le sort de la patrie et sur laquelle repose la sécurité des habitants de Santiago ainsi que le destin de l'indépendance.

L'officier Samaniego arrive sur ces entrefaites à Santiago; il a parcouru quatre-vingts lieues en vingt quatre heures pour apporter la nouvelle de la déroute complète du général San-Martin. Nous n'y croyons naturellement pas. Mais la nouvelle se répète avec insistance. La seconde personne qui se présente au gouvernement est l'ingénieur Santiago Arcos : il n'y a alors plus de doute, la stupeur est complète. Quant à moi, je ne comprends rien. Comment, en si peu de jours, une armée si courageuse, si enthousiaste et sans aucun doute beaucoup plus

forte que celle que pouvaient opposer les Espagnols, a pu succomber.

Je ne sais que penser. Plus je réfléchis, moins je comprends.

Rapidement, nous connaissons les détails : le général San-Martin a rencontré l'armée espagnole, commandée par le général Osorio, à côté du Lonctué, une rivière et un défilé dangereux. Après une reconnaissance mutuelle, Osorio a fait retraite. Il se dit que le général San-Martin tenait alors l'occasion favorable mais qu'il ne sut en profiter.

Je ne fais que répéter ce qui se dit alors, je n'y étais pas et, souvent, ceux qui participent à une bataille se trompent. Il faudrait être dans l'esprit de celui qui commande; seule la victoire justifie les décisions du chef et la déroute est toujours difficile à expliquer.

L'opinion du général Brayer, qui ne commande plus rien et dont les conseils ne sont plus écoutés par les officiers depuis la défaite de Talcahuano, était d'attaquer. Mais ils ne le firent pas.

Le général envoya le colonel Freire, à la tête d'un fort détachement, de l'autre côté du Lonctué où étaient les Espagnols pour les observer. Mais il fut chargé vigoureusement et, sans l'excellent cheval qu'il montait et qui sauta un haut mur d'adobe, il aurait été fait prisonnier.

San-Martin poursuivit l'ennemi qui se retirait vers Talca avec acharnement, trop d'après ce qui se dit.

Il passa par la plaine de Cancha Rayada, immense étendue de quatre lieues de superficie. Le général s'approcha très près de l'ennemi adossé à la grande rivière Maule et sans moyen de la traverser

rapidement pour s'échapper. Les Espagnols se trouvaient dans une situation désespérée. La distance entre les deux armées était d'une lieue. Le général arriva tard à la position qu'il souhaitait occuper et, de nuit, forma difficilement sa ligne de bataille.

Ordonez, officier général distingué du corps des ingénieurs, fit alors part à Osorio de la position critique dans laquelle se trouvait son armée et lui proposa de lui confier une forte colonne composée des meilleures troupes et de quatre pièces d'artillerie pour aller immédiatement attaquer l'armée patriote.

Cette dernière n'avait pas daigné prendre les précautions qu'exigeait la situation, ignorant imprudemment les opinions du général Brayer. Entre 11 heures et minuit, le centre de la ligne de bataille du général San-Martin fut vigoureusement attaqué. Ordonez était déjà sur l'armée patriote quand elle s'en rendit compte : ce fut l'origine d'une déroute complète qu'augmenta l'obscurité de la nuit; artillerie, bagages, etc., tombèrent aux mains des Espagnols.

Le colonel Las Heras, qui commandait l'aile droite, se retira en ordre. Le colonel Blanco Encalada sauva aussi les pièces d'artillerie qu'il commandait. Si le général Osorio avait été aussi bien inspiré qu'Ordonez qui lui demandait la cavalerie pour parachever le triomphe, qui sait ce qui serait advenu de l'armée du général San-Martin et, peut-être de l'indépendance du Chili et du Pérou. Mais Osorio fit le sourd.

La jalousie fut peut-être la cause de cette attitude.

—o—

## Chapitre XV

Regroupement des forces patriotes  
dans la plaine de Maipo et bataille de Maipo.

Au lieu de poursuivre l'ennemi, Osorio s'arrête pour en récupérer les dépouilles. Les patriotes ont perdu peu d'hommes. La majeure partie des pertes consiste dans le trésor et vingt deux pièces d'artillerie. San-Martin fait retraite le plus vite possible, sans s'arrêter plus que le temps nécessaire au repos des hommes et des chevaux.

Il atteint la plaine de Maipo, laissant derrière lui la violente rivière du même nom, et s'arrête à six lieues de Santiago en prenant possession du lieu-dit des « Maisons du miroir ». Le vaillant colonel Las Heras se réunit à lui à la tête de sa division, de même que le colonel d'artillerie Blanco Encalada et bientôt toute l'armée.

Osorio, sans doute satisfait d'avoir battu l'ennemi, perd presque quinze jours, ce dont profite San-Martin. L'abattement qui régnait dans la capitale fait rapidement place à une incroyable énergie dès que les habitants reprennent le dessus.

Les Espagnols n'avancent pas.

Toutes les ressources de Santiago sont offertes au général San-Martin qui ne perd pas son temps. L'armée est promptement réorganisée. Cela est en grande partie dû à l'enthousiasme du valeureux Manuel Rodriguez, homme distingué, astucieux et entreprenant. Bon patriote, il a fortement appuyé le général San-Martin en l'aidant à tromper l'armée espagnole lors du passage de la Cordillère.

Il réunit un très grand nombre de paysans à cheval<sup>1</sup> dans la plaine de Maipo.

L'armée espagnole, après avoir tranquillement passé le Maipo, sans être gênée par l'ennemi, se présente, le 5 avril 1818, dans la plaine de Maipo, avec l'arrogance due à la victoire de Cancha Rayada. Elle y est totalement détruite.

Seuls le général Osorio et quelques cavaliers échappent aux vainqueurs. Le brave Ordenez est fait prisonnier. La nouvelle de la victoire est très vite connue à Santiago. Les habitants étaient tout près et de nombreux hommes étaient à cheval remplissant la plaine, ce qui avait sans doute contribué à affaiblir le moral des Espagnols.

Décrire la joie des habitants de Santiago, les immenses résultats de cette bataille, etc., est réservé à l'histoire et à d'habiles écrivains.

—o—

## Chapitre XVI

## Mon état de santé.

Quant à moi, étendu sur mon lit de mort, je suis quasiment impotent; c'est à peine si j'ai la force d'avoir un quelconque souhait. Les médecins m'ont abandonné, le dieu Esculape aussi.

Messieurs Arlegui, neveux de l'évêque Rodriguez Zorrilla, m'avaient proposé en cas de victoire espagnole de m'accueillir chez eux, car là-bas, je

1. — Il s'agit des Huasos du Chili, équivalents des *gauchos* d'Argentine.

serai à l'abri des insultes et des vengeances. « Réellement, leur ai-je répondu, si les ennemis en finissent avec moi, ils me rendront un grand service. »

Après la victoire, les médecins réapparaissent. Il est temps car mon corps me trahit; la suppuration de ma blessure putréfiée est importante; la gangrène peut venir; la fièvre phthisique me consume. Je suis d'une maigreur impressionnante; les os percent la peau de toutes parts; tout mon corps, en peu de temps, ne sera qu'une plaie.

Malgré ceci, la victoire de Maipo et la joie générale me réaniment un peu. Je suis toutefois dans la pire étape de la maladie à tel point que les médecins (six!) décident de se concerter. Il en résulte qu'il me reste trois jours à vivre.

La femme charitable qui me soigne, employée esclave de mesdames Landa, voulant prier pour moi, croit bon de m'avertir, selon ce qu'elle me dit, afin que je prenne mes dispositions face à Dieu. Avec trois jours à vivre, il serait bon, selon elle, que je bénéficie des services d'un prêtre qu'elle va demander à ses maîtresses d'envoyer, ce qui est aussitôt fait.

Puisque ma fin est proche, je décide de réunir mes amis et compatriotes qui font partie de l'armée, comme les fils du célèbre amiral Bruix, Alexis<sup>o</sup> et Eustache<sup>o</sup>, Viel<sup>o</sup>, Brandsen<sup>o</sup>, Bacler d'Albe, Giroux, Gola<sup>o</sup>, Cramer, etc., tous anciens officiers de la grande armée. Dans ce but, je fais disposer dans le grand appartement que j'occupe, une table bien remplie et surtout beaucoup de bouteilles de bons vins, Champagne, Bordeaux, etc., et tous mes amis sont prévenus.

Ils arrivent tristes à mon chevet, regrettant de me voir dans cet état; je suis presque un cadavre.

Je leur dis, de la voix la plus forte possible (elle est presque éteinte!) que vu qu'il me reste peu à vivre, je souhaite m'en aller joyeusement, qu'ils s'assoient donc à table pour bien manger, surtout bien boire et qu'ils me fassent vraiment plaisir. Ils le font tellement bien qu'au bout d'une heure, on ne s'entend plus!

Ils sautent si haut autour du lit que la maison paraît prête à s'écrouler. Il y a au plafond de ma pièce une bâche qui s'effondre. Au total, les destructions causées par cette allégresse me coûteront deux cents pesos.

Giroux, le fils de l'ordonnateur et capitaine d'artillerie, prend une bouteille de rosé, m'ouvre la bouche et la vide entièrement. Je n'oppose pas de résistance, si bien qu'au bout de quelques minutes, je suis dans le même état qu'eux, c'est-à-dire complètement ivre. Je commence à reprendre en cœur, autant que ma faible voix le permet, ce que mes compagnons chantent. Enfin, la bacchanale terminée, tous s'en vont.

Après onze mois au lit sans pouvoir dormir, je passe une nuit de douze heures sans me réveiller.

Le lendemain, le premier qui apparaît est le capitaine des grenadiers à cheval de San-Martin, Gola, Piémontais de nationalité que nous considérons tous comme Français car il a servi dix ans dans notre armée. Il était capitaine du 26<sup>e</sup> chasseurs à cheval.

Dès qu'il ouvre la porte de ma chambre, il tourne la tête vers le lit où il croit me trouver mort. Je l'appelle aussitôt, il se dirige vers moi, abasourdi.

« — Et bien, capitaine, lui dis-je, j'ai passé une nuit extraordinaire et je me sens revigoré par ce bon sommeil.

— Ma foi, major, me dit-il, je vous croyais mort après la folie du capitaine Giroux. »

Je lui répons : « Essayez de me lever de ce lit de mort et posez-moi où vous pouvez. Il est nécessaire que je change tout puisqu'il semble que je vais vivre. »

Le capitaine me soulève comme une plume dans ses bras ; mais, dès que je me redresse sur mes pieds, je me sens mal. Il m'allonge sur un sofa où je me repose. Je lui dis d'aller chercher un bon vin, ce qu'il fait en m'apportant aussi des poissons *pejerreyo* frits. J'en mange deux ou trois et avale un grand verre de vin. Pendant ce temps, il transforme ma chambre. Le capitaine me couche au bout d'une heure et je m'endors profondément. Je continue cette méthode sans le dire au médecin qui est plus qu'étonné des progrès de ma santé.

Au bout de vingt cinq jours, je me promène dans les rues.

Il faut croire que, parfois, la médecine se trompe ; cette faiblesse, cette abondante suppuration, l'opium qu'ils m'administraient en grande quantité pour me calmer, ce régime sévère, enfin tout ce système m'aurait conduit à la tombe sans l'heureuse initiative du capitaine Giroux.

Je raconte tout ceci pensant que cela peut être utile ; encore que ce qui m'a sauvé la vie pourrait en tuer un autre. J'avais, à l'époque, trente ans, j'étais robuste et de bonne constitution.

— o —

## Chapitre XVII

*Le général San-Martin se dirige vers Buenos-Aires et Osorio vers le Pérou.*

*L'amiral Blanco Encalada capture la frégate Maria-Isabel. Sanchez organise l'armée royale.*

Après la bataille de Maipu, une des plus importantes de l'indépendance américaine, le général San-Martin va à Buenos-Aires afin de recevoir les éloges pour la réussite de son entreprise et rappeler au gouvernement une autre ambition, plus vaste encore, celle de libérer le Pérou de la même façon qu'il vient de le faire pour le Chili.

Osorio part immédiatement pour Lima, terrifié. Une quarantaine de cavaliers l'accompagnent jusqu'à Talcahuano. Les Huasos le poursuivent sans trêve et abattent plusieurs hommes soit au lasso, soit avec leurs *boleadores* (lassos terminés par des boules de pierre) ; tous ceux qui traînent un peu ou dont les chevaux se fatiguent, sont perdus.

Il s'embarque immédiatement pour le Pérou et laisse le commandement au général Sanchez, homme actif et tenace. Il réunit les fugitifs et organise des milices nationales.

Je pense que le général San-Martin aurait dû les poursuivre et ne pas laisser aux Espagnols le temps de se réorganiser. C'est une erreur qui, comme nous le verrons, va prolonger la guerre pendant plus de trois ans.

Ordenez a été fait prisonnier. Cet officier général peut être considéré comme le meilleur envoyé par l'Espagne en Amérique. Au moment de son départ

## Chapitre XVIII

*Sanchez décide d'avancer jusqu'à Talca.*

Entre-temps et malgré tous ces désastres, Sanchez ne perd pas le moral. Les troupes que transportait la *Maria-Isabel* sont à terre, de même que celles de plusieurs transports. Il rassemble rapidement une armée de trois mille cinq cents hommes bien organisés et bien équipés.

Il est donc nécessaire que le Chili se mette en campagne pour s'opposer à Sanchez qui avance vers la province et la ville de Talca. Le colonel Freire est nommé commandant de ces troupes, ce qui me détermine à faire la campagne alors que ma blessure n'est pas tout à fait fermée et que je souffre de rhumatisme. J'espère que la vie active accélérera mon rétablissement.

Comme mon régiment a été désigné pour cette campagne et que le colonel est malade, j'en accepte le commandement.

Les corps formant cette petite armée sont le 1<sup>er</sup> régiment du Chili, le 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> de Coquimbo, les chasseurs des Andes, les grenadiers à cheval de San-Martin et une brigade d'artillerie ; au total, entre trois mille cinq cents et quatre mille hommes bien équipés.

Je pars de Santiago où se trouve le régiment mais, arrivé à Rancagua, je dois m'arrêter à cause de terribles douleurs dues à mes rhumatismes. Le colonel arrive et continue avec le régiment. Dès que je suis rétabli, ce qui ne tarde pas, je me joins à

— o —

de Santiago pour la Pointe de Saint-Louis, je lui fais parvenir un bon cheval, bien sellé, alors que je ne le connais pas et que je n'ai pas encore eu l'occasion de le fréquenter.

À son départ, je suis encore bien malade.

Après trois ou quatre mois, le général Sanchez a formé une nouvelle armée dans la province de Concepción, ce que, pour le dire ainsi, les patriotes ont laissé faire. De plus, ils savent qu'une nouvelle expédition maritime doit arriver d'Espagne.

M. Manuel Blanco Encalada est nommé amiral des forces navales que le gouvernement a organisées, aidé par les Nord-Américains et de très nombreux officiers de la marine anglaise et française. Il reçoit l'ordre de partir surveiller le port de Talcahuano avec son escadre. À son arrivée, la frégate de quarante quatre canons *Maria-Isabel* et plusieurs transports sont déjà entrés dans le port.

L'amiral n'hésite pas, décide d'attaquer immédiatement la frégate mouillée au port et force victorieusement les défenses. Le moment est parfait ; la plus grande partie des équipages ainsi que le commandant et de nombreux officiers sont à terre pour se divertir ; on ignore tout parmi le personnel de l'escadre. C'est par conséquent un brillant succès pour le nouvel amiral. Quelques transports, pas encore entrés dans le port, tombent aussi en son pouvoir ainsi que quelques troupes.

Au même moment, les troupes embarquées sur deux navires se révoltent face à Buenos-Aires. Les soldats obligent leurs chefs à entrer dans le port et se livrent aux autorités du pays.

l'armée qui campe à près de trois lieues du passage et de la rivière du Laja.

—o—

### Chapitre XIX

#### *Balcarce prend le commandement de l'armée du Sud.*

Au lieu de trouver le colonel Freire à la tête de l'armée, je trouve le général Balcarce, ce qui m'ennuie. J'étais connu de Freire qui aurait pu me permettre de me distinguer à l'occasion d'une mission digne de confiance ou d'une action brillante. Il n'en est pas de même avec l'autre qui arrive de Buenos-Aires et ne me connaît pas.

Après Talcahuano, Freire m'avait manifesté son affection.

Le lendemain de mon arrivée, le général Balcarce est informé par ses espions qu'il sera facile, en marchant toute la nuit, de surprendre le général Sanchez avec une partie de ses troupes, la plus grande partie ayant déjà franchi le Laja. Les paysans espions disent qu'ils savent parfaitement où se trouve Sanchez. Il n'a avec lui que peu d'hommes et est mal protégé surtout parce que, jusqu'à maintenant, l'armée patriote ne l'a pas attaqué. Ils disent qu'il la craint. Il a pourtant de quoi s'interroger : chaque fois qu'il s'arrête, son ennemi fait de même. Aucune balle n'a été tirée pendant les trente lieues de retraite.

Le général Balcarce me fait appeler avec le major Viel et nous dit de nous préparer à marcher; le major Viel avec un escadron de grenadiers à cheval

de son régiment et moi avec les quatre compagnies de grenadiers des quatre bataillons. Dès que les troupes seront prêtes, il nous donnera les instructions. Nous nous retirons, remerciant le ciel, pour faire nos préparatifs car nous souhaitons perdre le moins de temps possible.

Hélas, peu après, l'ordre est suspendu. Nous apprenons que le colonel Escalada, commandant les chasseurs des Andes, a réclamé l'honneur pour chacun d'attaquer à la tête de son régiment, émulation certes digne d'éloges mais qui a pour conséquence d'empêcher l'action.

Nous continuons à poursuivre l'ennemi qui franchit le terrible passage du Laja sans le moindre souci, même pas menacé par un tir. Le général Sanchez poursuit sa retraite vers la ville de Los Angeles et nous suivons sans rien faire. Il évacue cette ville et nous le poursuivons. Il se dirige vers la forteresse de Nacimiento, plus au sud du grand fleuve Bio-Bio, afin de le traverser.

C'est la meilleure occasion pour l'anéantir et nous espérons tous que, là-bas, le général Balcarce va lui tomber dessus; mais, quelle n'est pas notre surprise en constatant qu'il reste tranquillement dans la ville pendant que l'ennemi traverse le fleuve. Il n'est pas inquiet, sauf par le major Viel qui, à la tête de trente à quarante grenadiers, charge comme un désespéré un escadron de lanciers qui protège la retraite.

Il se trouvait sur une hauteur pendant que l'armée de Sanchez passait le fleuve à l'aide de radeaux et d'une seule barque servant aux communications du fort. Son escadron est repoussé par le gros de

l'armée et le major Viel bloqué sur sa hauteur, demande à corps et à cris au général Balcarce quelques compagnies d'infanterie, disant que s'il les obtient, plus un Espagnol ne passera de l'autre côté.

Personne ne bouge.

Nous restons trois jours à Los Angeles, pendant lesquels l'ennemi a tout le temps de passer le terrible fleuve. Et avec quels moyens! quatre ou cinq radeaux et une chaloupe, le tout pouvant transporter lors de chaque traversée, à peine soixante ou soixante quinze hommes.

—o—

### Chapitre XX

#### *Le capitaine Alexis Bruix poursuit l'armée de Sanchez, seul, avec une partie des grenadiers.*

Une partie des grenadiers à cheval parvient enfin au fleuve quand il ne reste plus à faire traverser que les malheureuses familles chiliennes forcées de suivre le parti des Espagnols. Le fort fait tonner ses canons sur les grenadiers alors que ceux-ci essaient de sauver ces familles bloquées dans une petite île formée par un bras du fleuve.

Le capitaine Alexis Bruix commande ces grenadiers. Son frère, Eustache, le suit lors du passage de ce bras du fleuve. Comme il est mal monté et risque d'être emporté par le courant, son frère lui fait rebrousser chemin pour utiliser un meilleur cheval. En revenant, ce malheureux jeune homme reçoit une blessure mortelle d'un boulet de canon de 4 qui lui emporte une partie de l'abdomen. Il meurt trois ou quatre jours plus tard. Il est transporté à Los

Angeles où nous nous trouvons toujours et meurt dans mon lit. Je lui avais proposé l'hospitalité.

Cet infortuné jeune homme n'avait pas encore reçu son diplôme de Buenos-Aires. Il arriva quelques jours après sa mort, celle d'un brave. Ses dernières paroles furent pour Napoléon et l'indépendance de l'Amérique du Sud.

Son frère, Alexis, mourut, quelques années plus tard, lors d'un accident de cabriolet, alors qu'il était colonel des grenadiers à cheval.

Ainsi s'est éteinte la lignée du fameux amiral Bruix qui, pour le plus grand malheur de la marine française et de Napoléon, mourut jeune, très tôt. L'Empereur avait pris ses deux enfants sous sa protection et leur avait donné une éducation militaire. À sa chute, ils cherchèrent fortune. Comme tant d'autres, ils vinrent combattre pour la belle cause de l'indépendance de l'Amérique du Sud. Alexis avait été page, officier de la garde impériale et baron. Eustache servait dans un régiment de chasseurs à cheval de la ligne.

Nous lui avons rendu les honneurs de la guerre. Son corps repose dans l'église de Los Angeles. Son frère fut inconsolable de sa perte et chercha la mort à de multiples occasions. Elle l'épargna lors des batailles jusqu'à ce qu'il soit écrasé par un véhicule. Quelle fatalité!

C'étaient deux jeunes gens brillants, pleins de bravoure, dignes d'un meilleur sort. Nous parlons toujours d'eux avec enthousiasme.

Quant à moi, je les aimais comme des frères, comme on aime dans l'armée!

—o—

## Chapitre XXI

*Poursuite de Sanchez dans la mauvaise direction.*

Nous quittons enfin Los Angeles et atteignons les rives enchantées du Bio-Bio.

L'ennemi s'est formé en deux colonnes serrées de l'autre côté du fleuve et fait jouer ses musiciens comme pour se moquer de nous et nous dire « *nous avons tous traversé, vous venez d'en rater une bien bonne !* »

Ceux qui lisent ce récit se rendent compte que le général Balcarce avait une manière bien particulière de faire la guerre parce que, aussi bien au Laja qu'au Bio-Bio, la destruction de l'ennemi était inévitable. Il ne m'appartient pas d'expliquer cette conduite, mais il faut croire que la politique y était pour quelque chose car ce fut tout à fait ridicule. L'histoire dira ce qu'il en fut.

Le général se décide, soudain, à organiser une marche nocturne pour tromper l'ennemi, sans s'occuper de notre avis. Nous devons traverser le fleuve quatre lieues plus bas que l'endroit utilisé par l'ennemi, ce que nous faisons à plusieurs reprises. Je peux assurer que jamais je n'ai vu trois à quatre mille hommes plus confus.

Engagés, en pleine nuit, dans ces vastes plaines couvertes de buissons, sans chemin, les bataillons se mélangent, les mules de charge se perdent et les cris des animaux et de ceux qui les conduisent provoquent un charivari indescriptible. De plus, il est curieux de constater la confusion de notre major-général qui prétend tromper l'ennemi par sa marche nocturne en

l'empêchant de connaître le lieu de notre traversée, ce dont ce dernier n'a apparemment que faire.

Il est facile de comprendre qu'il ne souhaite pas nous attendre et que nous voulons encore moins l'attaquer.

La retraite, des alentours de Talca au Bio-Bio, compte plus de soixante lieues et les sites favorables à l'attaque ne manquaient pas ; même le dernier des caporaux le savait.

M. Juan de la Paz del Castillo (Colombien) s'est introduit, je ne sais comment, dans l'entourage du général San-Martin qui, avec son œil d'aigle, sait bien reconnaître les gens ; ce qu'il y a de certain, c'est que jamais major-général ne fut mieux adapté à son général et l'adjoint à son major-général. Il a l'air « prussien », passe la nuit à courir ridiculement d'un côté à l'autre dans le seul but de faire taire les mules selon les ordres de son général, inquiet de voir que son ridicule mouvement pourrait être découvert par l'ennemi.

Que d'inquiétudes ! Ces maudites mules sont la cause de sa très mauvaise humeur malgré les efforts désespérés du pauvre adjoint prussien qui œuvre du mieux possible pour que cette action si hautement militaire soit couronnée de succès !

Enfin, nous arrivons tous en désordre aux premières lueurs du jour. Il fait un froid du diable sur cette rive du fleuve. J'ai alors une idée : les canons arrivent tirés par des bœufs et ces pauvres animaux sont si fatigués qu'ils s'affalent dans l'herbe, encore liés. J'en choisis un qui me paraît bon compagnon de chambrée et je me couche carrément dessus. Sa

## Chapitre XXII

*Balcarce retourne à Santiago croyant l'ennemi battu. Freire est nommé intendant de Concepción.*

Le général Balcarce retourne à Concepción avec tous les lauriers, disant au général O'Higgins, qui occupe la magistrature suprême, que l'ennemi a été détruit.

Il a emmené avec lui la majorité des troupes.

Le colonel Freire est nommé intendant de la province et en conséquence, chargé de sa surveillance et de sa protection avec très peu de troupes mais, son courage et ses connaissances vont compenser ce qui lui manque.

Le bandit Benavides lui fait une guerre atroce.

Dès 1820, l'amiral lord Cochrane<sup>1</sup> entre au port de Talcahuano avec la frégate *Maria-Isabel*, le brigantin *Congreso* et la goélette *Moctezuma*. Il vient de reconnaître le port de Valdivia. Y arrivant, il a fait hisser le drapeau espagnol au moment d'être reconnu. Le chef de la garnison de la forteresse envoie à bord des officiers et deux ou trois soldats, en toute confiance, parce qu'il a reconnu le pavillon espagnol. Quand ces hommes s'aperçoivent de leur erreur, il est trop tard. L'amiral les fait monter à bord et les ramène à Concepción. Un caporal espagnol

chaleur me réanime et je dors bien. Il nous faut ensuite nous réveiller pour nous mettre en position face au fleuve, parce qu'en fait d'ennemi, il n'y en a pas plus que du beurre, comme le disent les soldats.

Notre major-général entreprend alors un mouvement diabolique, envoyant et rappelant ses avant-gardes pour éviter toutes surprises qui, comme chacun le sait, sont dangereuses.

Jamais un guerrier n'a plus œuvré pour la sécurité de ses troupes. Il en fait tant que nous passons le fleuve sans que qui que ce soit ne nous demande où nous allons, ce qui est très agréable en temps de guerre ; mais ce qui n'est en rien agréable, c'est la pluie torrentielle qui nous trempe toute la nuit pendant que nous traversons le fleuve sans tirer une seule fois.

Le lendemain, nous marchons sur le fort de Nacimiento auquel l'ennemi a eu la bassesse de mettre le feu en l'abandonnant. Le capitaine Bruix arrive heureusement à temps pour l'éteindre. Pendant toute la campagne, nous n'avons vu que ce feu. Nous trouvons dans le fort beaucoup de tabac et de papier, ce qui fait le bonheur des fumeurs ; voilà le résultat de la campagne de 1819.

Les chirurgiens ont peu de travail et les soldats fument beaucoup.

Il faut toutefois dire ce que fit l'ennemi : le général Sanchez marcha à la tête d'une forte colonne, traversa le territoire indien jusqu'à la forteresse de Valdivia ; une autre colonne resta auprès des Indiens pour faire la guerre de guérilla et détruire la belle province de Concepción.

1. — Thomas Alexander Cochrane, amiral anglais, combat en Méditerranée pendant la révolution, dans l'Atlantique en 1803, en Méditerranée en 1808, se distingue au combat de l'île d'Aix en 1809 et vient de rejoindre les indépendantistes chiliens.

de la garnison de Valdivia donne au noble lord tous les détails possibles sur l'état de la place et celui-ci conçoit alors l'idée de s'en emparer grâce à un coup audacieux.

Dans ce but, il demande au colonel Freire, trois cents hommes choisis dans les deux bataillons d'infanterie se trouvant alors à Concepción, les 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup>, et un officier capable de le seconder.

Freire prend la responsabilité de lui confier deux cent cinquante hommes réunissant les conditions fixées par le noble lord.

Ce dernier doit réhabiliter son crédit compromis par l'échec, face au Callao, de ses fusées à la Congrève, dont il avait promis de grands résultats et qui ne servirent qu'à estropier quelques personnes. Cela avait donné lieu à des critiques acides tant chez les patriotes que chez les Espagnols.

L'enthousiasme du Chili quand il avait pris le commandement de l'escadre avait bien diminué.

Il fallait donc une action brillante afin qu'il conserve son influence.

—o—

### Chapitre XXIII

#### *Lord Cochrane prend la forteresse de Valdivia.*

En accord avec le noble lord, Freire me propose de commander le détachement. Il a, alors, la bonté de faire mon éloge, se faisant le garant de mon courage et de mes capacités militaires.

Je suis appelé à l'intendance. C'est là que j'ai l'honneur de voir, pour la première fois le noble lord.

Freire lui dit que je suis Français et, de plus, soldat de Napoléon. Il m'en fait grand éloge, me parle de la valeur des soldats français, de mes campagnes sous Napoléon et m'offre son amitié, etc.

Nous entrons ensuite dans le vif du sujet. Ils m'expliquent l'intégralité du projet.

Je reçois l'ordre de me rendre dans les deux casernes, de réunir les bataillons et de choisir deux cent cinquante hommes en incluant les deux compagnies de grenadiers, ce que je fais sur le champ. Je connais les soldats des deux corps, ils sont tous bons.

Les préparatifs sont rapides et nous quittons Concepción vers Talcahuano, à trois lieues de distance. Personne ne connaît notre destination; nous ne la divulguons qu'après notre embarquement. Arrivé à Talcahuano, le détachement embarque immédiatement à bord de la frégate et nous partons, voiles contre le vent.

L'amiral pense pouvoir sortir en tirant des bords, mais c'est beaucoup de travail pour peu de résultats. À la tombée de la nuit, très fatigué, l'amiral abandonne le pont pour aller se reposer, laissant le commandement à son second, qui en fait autant.

Vers trois, quatre heures du matin, je ressens une terrible secousse et entends les cris des perroquets mêlés à ceux des marins. Je saute de mon lit et monte sur le pont. L'amiral arrive en même temps, au milieu de la confusion. Il ordonne le silence et que chacun rejoigne son poste, ce qui s'exécute en un clin d'œil; tous les marins et soldats le respectent énormément et lui font entière confiance.

La frégate se trouve bloquée à la hauteur de l'île de la Quiriquina. Le beaupré a touché un rocher; les perroquets volent comme de beaux diables.

L'amiral, avec le plus grand sang-froid, donne ses ordres qui sont rigoureusement appliqués, avec calme et rapidité, sans la moindre confusion. En peu de temps, la frégate est à flots. Heureusement, elle n'a été bloquée que par un petit banc de sable entre des rochers, bien que la mer soit recouverte de planches. Toute la doublure de la quille a volé en éclats, nous faisons sept à huit pouces d'eau par heure.

L'amiral me fait appeler et me demande si j'ai le courage de continuer le voyage. Je lui réponds que je suis à ses ordres jusqu'à la mort. Il me sourit et me dit en me serrant la main : « *Cher ami, je ne doute pas de votre courage, je sais que les Français n'en manquent pas, mais la frégate fait beaucoup d'eau et j'ai besoin, pour continuer la route, de tout le monde aux pompes, parce que ce serait terrible pour moi d'en rester là.* »

Je lui réponds que ma troupe et moi sommes entièrement à ses ordres. Il m'annonce que les quatre pompes vont être installées et qu'il va falloir travailler jour et nuit. Les soldats sont répartis pour cette tâche et nous nous mettons à l'œuvre avec résolution.

Le temps nous est favorable et au bout de quatre jours, nous nous trouvons à trente milles du port. L'amiral fait savoir au brigantin et à la goélette qu'ils nous rejoignent et m'ordonne de préparer la troupe pour que nous passions tous dans une des petites embarcations. L'amiral m'emmène avec lui et me dit qu'il va laisser la frégate en arrière car elle est connue et pourrait donner l'alarme.

Je dois m'approcher le plus possible du lieu-dit « La batterie de la source de l'Anglais » sous pavillon espagnol, gagner du temps et repérer le mieux possible l'endroit le plus favorable à notre débarquement qui devra s'effectuer entre ce lieu et le Morro Gonzales. Nous étudions un plan à grande échelle de la fortification.

À quatre heures trente, nous atteignons l'entrée du port. La frégate n'a ordre d'apparaître que le lendemain. Nous nous approchons franchement, sous pavillon espagnol, jusqu'à nous faire entendre de vive voix de la batterie de la Source de l'Anglais. Ils nous appellent au porte-voix, demandant qui nous sommes et où nous allons. L'amiral fait répondre : « *Des Espagnols qui viennent de Cadix sur des vaisseaux du roi.* »

Ils nous ordonnent de mettre immédiatement une chaloupe à l'eau. Cette fois-ci, les Espagnols ne paraissent pas vouloir se laisser tromper.

Au même moment, un détachement de soixante dix à quatre-vingt hommes sort du fort de la Source de l'Anglais pour défendre la plage. Nos hommes sont cachés autant que possible, il y a très peu de monde sur le pont des deux petites embarcations. Ils continuent à réclamer la chaloupe. Nous leur répondons de nous envoyer un pilote parce que nous ne connaissons pas les lieux.

L'amiral me dit : « *Nous ont-ils reconnus? Se méfient-ils de nous? Je veux entrer directement dans le port et débarquer à la forteresse de Corral parce qu'on peut y jeter l'ancre très près de la terre. Avant qu'ils ne se soient remis de leur surprise, ils seront battus.* »

Je lui réponds qu'avec ce qui s'est passé les jours précédents, ils doivent être en alerte et que nous courons de grands risques. Je lui fais aussi observer qu'il y a beaucoup de mouvement près des batteries, qu'entrer dans le port serait très risqué et que le sort du débarquement dépendrait alors du hasard.

J'ai à peine terminé mes observations que les Espagnols de la batterie de la Source de l'Anglais nous tirent un coup de 24; le boulet traverse le brigantin et abat sept hommes.

L'amiral change alors de plan et donne le signal du débarquement à la plus grande joie des soldats étouffant les uns sur les autres. En plus de mes deux cent cinquante hommes, se trouvent soixante soldats de marine sous les ordres du major Miller<sup>1</sup>; les plus alertes sont les premiers à sauter dans les embarcations successivement mises à l'eau.

Nous avons, à bord de la goélette, une pièce de 18 d'appui. Le major Miller avance vers la plage avec ses soixante hommes. L'amiral canonne le détachement espagnol qui est sorti de la fortification et fait voler en éclats les rochers, ce qui ne les amuse aucunement. Ils tirent vers l'embarcation de Miller mais ne blessent personne.

Je pars avec la dernière chaloupe, ce qui est fait en moins de temps que chante un coq. Je fais remarquer à l'amiral qu'il y a beaucoup de monde à la Source de l'Anglais et que, si je suis chanceux, je

forcerai la première ligne et avancerai au pas de charge vers Corral; il me sert la main et je pars.

Les boulets de la goélette ont balayé la plage et nous débarquons sans le moindre obstacle. Le caporal espagnol me sert de guide. À peine à terre, je forme ma division pour la mettre en marche. Je me fais précéder par huit hommes pour explorer entre les rochers. Ils sont commandés par Vidal, un officier de marine, jeune homme à l'âme noble<sup>2</sup>. Je fais arrêter la marche vers la Source de l'Anglais, avertissant le major Miller que j'ai prévenu le lord du grand nombre de soldats que j'y ai vu.

L'officier a ordre de ne pas perdre de vue la tête de ma colonne et de ne pas prendre plus de quinze à vingt pas d'avance. J'ai le guide à mes côtés, auquel j'ai promis une bonne récompense si l'entreprise connaît un résultat favorable. Malgré tout, je ne le perds pas de vue et j'ai un pistolet en main, lui promettant qu'au moindre mouvement, je lui fais sauter la cervelle.

Après une heure de marche, je demande au guide si nous sommes encore loin : il me répond que nous approchons. Une demi-heure plus tard, il s'arrête et m'indique que nous allons atteindre une petite esplanade, avec une batterie de deux pièces de 24 en bord de mer. Pour y arriver, nous devons franchir un réduit situé côté terre, face à une palissade qui défend l'entrée de la Source de l'Anglais.

2. — Francisco Vidal, Péruvien et futur président du Pérou, combat avec Cochrane au Pérou en 1819 et le suit au Chili.

J'ai donc, à ma gauche les deux pièces, à ma droite le réduit et en face la palissade bien défendue.

Je fais halte selon les ordres. Je fais stopper l'officier Vidal afin que nous arrivions tous en même temps sur l'ennemi et ne pas donner l'alerte. Cela m'étonne qu'ils m'aient laissé arriver jusque-là sans obstacle, parce que réellement la traversée de la plage était effrayante : bloquée par d'énormes rochers qui nous obligent à défiler un à un et à nous entraîner pour les franchir. Avec cent hommes, on pouvait être sûr d'y arrêter une armée de trois cents hommes.

Mais, ils ne font rien. Sa confiance dans la force de son armée va perdre l'ennemi. Les Espagnols ne peuvent sans doute pas s'imaginer que deux petites embarcations transportent suffisamment de troupes pour oser s'attaquer à une forteresse comme celle de Valdivia, gardée par des troupes et de l'artillerie, et considérée en ces temps-là, comme inexpugnable.<sup>3</sup>

Quand toute la division est réunie, et toujours en silence, parce que tout en dépend, je fais stopper la marche, toujours précédé de quelques pas de l'officier Vidal, à qui j'ai donné ordre de ne pas répondre si l'ennemi appelle.

Je pénètre avec précaution sur la petite esplanade par nuit très noire. À peine suis-je au milieu que nous entendent les sentinelles du réduit situé sur la droite; elles nous crient trois fois : « *Qui vive?* » et font feu. J'ai pour habitude d'avancer vers les tirs des sentinelles. Les pièces de 24, à ma gauche, tirent aussi. Le bruit est intense dans cette nuit de solitude

3. — Elle est alors surnommée « La Gibraltar du Pacifique ».

comme l'est le silence dans lequel je m'approche de mes soldats. Un peu étourdis, car pas habitués aux pièces de 24 et à la détonation des boulets, je les reconforte rapidement et leur dis de tirer sur les pièces de 24. Nous sommes très près. Je me précipite immédiatement en avant, suivi de mes grenadiers et nous atteignons vite la palissade malgré le feu roulant de l'ennemi qui, nous fait peu de mal car nous sommes trop près.

Les deux premiers grenadiers qui escaladent la palissade sont mortellement atteints par l'épée de deux officiers espagnols ne voulant pas abandonner leur poste. Ils sont alors victimes de leur abnégation et poignardés par les grenadiers suivants. L'un d'eux s'appelait La Fuente.

Mes soldats découvrent l'ouverture par laquelle est passé le détachement espagnol sorti pour s'opposer au débarquement et bientôt, c'est la confusion. Ceux qui résistent ne peuvent s'échapper et veulent se rendre. Leurs chefs fuient, apeurés, et se précipitent en mer où ils disposent de chaloupes. Finalement, tout disparaît devant nous.

Connaissant l'importance de la rapidité de l'action, je demande au guide, qui ne s'est pas éloigné de moi lors de ce moment de confusion, où se trouve le chemin du fort de San-Carlos; il me le montre et je lui ordonne de m'y conduire. Je réunis autour de moi mes grenadiers, le plus possible malgré la confusion, et fais ordonner à mon adjoint de suivre le mouvement.

Il est très important de s'emparer de San-Carlos d'où je pourrai communiquer, par signaux comme

prévu, avec lord Cochrane, réunir ma division et la réorganiser avant d'attaquer les autres forts. J'arrive au fort de San-Carlos sans résistance car l'ennemi a apparemment fui devant ma rapidité. Le guide connaît parfaitement tous les sentiers ce qui nous aide prodigieusement.

Arrivé à la première esplanade de San-Carlos, je réunis rapidement ma division et le major Miller demande qu'on envoie des signaux à l'amiral qui vient de recevoir une décharge. En effet, il suit mon mouvement en bateau et mes soldats le prenant pour un fugitif, il doit se faire connaître à l'aide du porte-voix.

L'officier Erescano <sup>4</sup> me prie de le charger des blessés, ce qui est très important, et je continue, pénétrant à la tête de la division dans ces terribles passages couverts de forêts épaisses à travers lesquelles ne pénètrent pas les rayons du soleil.

Il n'y a qu'un étroit sentier pour aller d'un fort à l'autre, un sentier toujours plein d'eau, de boue, de buissons et d'arbres abattus, bref de tous obstacles; mais ma rapidité ne donne pas aux Espagnols le temps de se rassembler; avec vigueur, je les oblige à battre retraite et ils se cachent dans les bois ou se jettent du côté de la mer. À aucun moment, ils ne pensent à me couper la route alors qu'ils disposent d'une petite pièce de montagne dans chacun des forts qui défendent le passage.

Au bout d'un moment, la tête de la colonne s'arrête et l'officier Casson <sup>5</sup>, qui la dirige, m'avertit qu'il croit deviner une embuscade. Je me vois donc obligé, pour le dire ainsi, de passer par dessus mes soldats pour rejoindre l'avant-garde; je tombe à plusieurs reprises dans des trous pleins de boue et de racines et je ressemble à un vrai diable: les torsades de mes épaulettes sont recouvertes de branches, mon uniforme est totalement déchiré et quand j'arrive en tête de colonne pour reconnaître l'embuscade, il n'y a rien. Je continue la marche et ordonne aux soldats de se resserrer.

J'arrive au fort de Corral après minuit.

Le guide me dit qu'il y a trois entrées. Je prends aussitôt mes dispositions pour utiliser les trois ouvertures et nous entrons mélangés aux Espagnols qui ont pu atteindre ce dernier refuge. Les coups de fusil continuent.

Quant à moi, j'ai rengainé mon épée et l'ai remplacée par un bâton de quatre pieds. Mon premier souci est de protéger les prisonniers car les soldats chiliens ne sont pas tendres et j'ai la satisfaction d'éviter qu'on les maltraite. Je les fais rassembler dans une maison, leur donne une garde et un officier, puis rétablis rapidement l'ordre.

Après que tout soit réglé, M. le colonel Fausto de Los Hoyos <sup>6</sup>, commandant général de toutes les forces de la côte, mon prisonnier, se fait connaître et

5. — De son vrai nom, Daniel Carson, Nord-Américain, arrivé avec la frégate *Clifton* de Carrera à Buenos-Aires le 19 février 1817, passé au Chili, lieutenant d'infanterie de marine, promu capitaine de cavalerie après la prise de Valdivia.

demande par l'intermédiaire de l'officier de garde à me parler.

Je me dirige vers lui, le prends sous ma protection et lui prodigue toutes les considérations dues à son malheur. Le valeureux colonel n'en revient pas quand il apprend que nous sommes trois cent dix et qu'avec cette petite force, je me suis rendu maître de tous les forts de la côte ainsi que de sa personne.

Je lui fais donc voir, de forme très prudente, les fautes qu'il a commises: d'abord, le fait de ne pas avoir fait défendre le passage du Morro Gonzales jusqu'à la Source de l'Anglais; puis, au lieu de réunir ses six cents et quelques hommes en un point, il aurait dû les échelonner entre San-Carlos, Choramayo, Amargos et Corral. J'avais remarqué, déjà avant l'attaque, avec une longue-vue, le grand nombre de soldats à la Source de l'Anglais et en avais fait part à lord Cochrane qui commandait l'expédition. Je lui avais assuré que si j'avais la chance de forcer cette première ligne, je ne donnerais pas le temps à l'ennemi de se rassembler.

« *Qui aurait cru, me répond-il, qu'on aurait osé nous attaquer avec si peu de moyens!* »

Il avait cru que ce débarquement n'était fait que pour les inquiéter, et que le lendemain, nous aurions d'autres vaisseaux, laissés en arrière avec d'autres troupes.

Je lui dis que la *Maria-Isabel* transportait des troupes qui avaient été réparties dans les deux petites embarcations à trente milles du fort et que les trois cents dix hommes constituaient toute l'expédition.

Le colonel Hoyos est affligé et moi, extrêmement fatigué, très sale, tout déchiré avec mes galons en lambeaux; je vais me laver et me reposer en attendant le lendemain.

Au lever du jour, j'envoie un petit détachement pour récupérer les armes, les prisonniers, compter les morts et les blessés, parce que jusque-là, j'ignore tout du sort des six cents hommes qui défendaient la forteresse. Je n'ai qu'une centaine de prisonniers.

Je demande au colonel Hoyos ce qu'ils ont pu faire. Selon lui, ils ont traversé la montagne pour se rassembler à Los Llanos et atteindre un village-frontière indien où se trouve une petite forteresse. De là, ils pourraient passer, s'ils y sont obligés, à Chiloé où il y a plus de cinq cents hommes et des officiers.

Valdivia et Chiloé sont leurs derniers refuges.

J'ai passé une très mauvaise nuit; bien que très fatigué, mes douleurs rhumatismales m'ont beaucoup tourmenté. Je venais de passer plusieurs heures dans l'eau et la boue.

Lord Cochrane ne tarde pas à entrer avec la goélette. Elle est canonnée du fort de Niebla, côté nord, et de l'île de Mancera. L'amiral fait donner sa pièce de 18 et détruit une pièce alors que la goélette n'est pas touchée. Elle se trouve rapidement hors de portée.

L'amiral fait jeter l'ancre près de Corral, saute à terre et est reçu par les acclamations des officiers et des soldats formés en bataille pour l'accueillir et lui rendre les honneurs.

Il s'approche de moi, me sert la main en me disant que je suis un homme de parole et que j'ai dirigé ce combat sans hésitation et plus vite qu'au pas

4. — Francisco Erescano, Argentin, lieutenant à Buenos-Aires en 1816, armée des Andes, capitaine à Valdivia.

de charge. Je lui présente ensuite le colonel Fausto de los Hoyos qu'il prend sous sa protection.

L'amiral me dit que mes soldats sont très adroits et qu'ils ont failli le tuer. Son navire a reçu plusieurs balles et d'autres ont sifflé à ses oreilles.

Je réponds à l'amiral que mes soldats avaient sans doute pris son navire pour un des fugitifs et le félicite que rien de malheureux ne soit arrivé. Il me demande si j'ai perdu beaucoup de monde. Je n'ai pas encore reçu le rapport de l'officier que j'ai envoyé à cet effet jusqu'à la Source de l'Anglais, mais il ne devrait pas tarder.

L'amiral me prend à part pour m'informer des mesures à prendre afin de déloger l'ennemi de Niebla et de l'île de Mancera.

Peu après, arrive de la ville de Valdivia, un envoyé spécial qui nous informe que les Espagnols ont abandonné Niebla, Mancera et la cité, et que le gouverneur Montoya est parti vers Los Llanos avec les troupes qu'il a pu réunir.

L'amiral me demande aussitôt de choisir cent hommes pour aller prendre possession de la ville et éviter tout désordre. Dès que les embarcations sont prêtes, je pars avec mes cent hommes. La marée est favorable et, en trois heures, nous parcourons les neuf milles qui séparent la ville des forts.

Mettant pied à terre, je trouve la ville en alarme. Quelques retardataires viennent d'assassiner le patriote Lapete, commerçant dont la maison a été saccagée. Mais à la vue de mes embarcations, ils ont pris la fuite et ne peuvent être rattrapés. Le secrétaire du gouverneur Montoya, don Raphaël Arce, le

patriote don Vicente Gomez, tous deux de la région, et plusieurs citoyens me reçoivent avec joie.

Le premier me remet les clés des caisses, c'est à dire du trésor. Les Espagnols ont emporté tout l'argent, mais ils étaient tellement pressés de fuir qu'il n'ont pu emporter vingt grandes caisses remplies d'objets en argent ciselé prévus pour les cérémonies du culte et un grand saint en or incrusté de pierres précieuses.

Après avoir pris note de tous les biens espagnols, j'ordonne au secrétaire de préparer un inventaire pour l'amiral qui arrive le lendemain accompagné du major Miller. Je lui communique alors tout ce que je sais des biens du roi.

Tout est transporté, par mes soldats, à bord des embarcations arrivées avec les troupes et l'amiral. Une fois ceci terminé, nous faisons procéder à l'élection d'un gouverneur civil; don Vicente Gomez est élu par la majorité et nous lui laissons une petite garde. Puis nous retournons tous à pied au fort de Corral.

Arrivés là-bas, l'amiral me communique son projet d'aller à Chiloé et me demande ce que j'en pense.

Il a besoin de cent soixante de mes hommes pour le débarquement. Je ne peux faire autrement que de lui exprimer ma stupéfaction, lui expliquant en toute franchise que son projet me paraît irréalisable : d'abord, parce qu'il y a peu de forces disponibles car je viens d'apprendre que nous avons trente neuf blessés ou morts; ensuite, parce que le gouverneur Quintanilla, qui commande l'archipel, sera mis au courant par des fugitifs de ce qui vient de se

passer à Valdivia avant qu'il arrive car, il ne faut pas plus de quatre jours, et peut-être moins, pour aller de Los Llanos, où il y a de bons chevaux, à Chiloé. Le général Quintanilla prévenu, l'amiral doit savoir que nous risquons de perdre ce que nous venons de conquérir et que, même s'il prend l'archipel, il ne pourra tout conserver avec seulement deux cents hommes, si bien que nous nous exposerions à tout perdre. De plus, en mettant cent soixante hommes à sa disposition, comment vais-je pouvoir me défendre avec le reste des forces? Nous venons de prendre la place de Valdivia, mais nous n'avons qu'une centaine de prisonniers; les autres s'étaient échappés, pouvaient revenir et tomber sur moi. Enfin, la frégate était désarmée et il faudrait travailler dur pour réparer la coque.

L'amiral me répond qu'il ne désire pas prendre l'archipel mais seulement un vaisseau espagnol qui se trouve dans ce port et que, de plus, dans moins de huit jours, il sera revenu de son expédition.

Je lui fais alors remarquer que cent soixante hommes, c'est beaucoup, et que, de toute façon, je suis à ses ordres et prêt à marcher, supposant que j'irai avec lui et qu'il laissera le major Miller pour commander la place. L'amiral me réplique que ce sera Miller qui l'accompagnera, que ma présence à Corral est indispensable pour beaucoup de raisons, notamment qu'il ne pouvait confier une telle mission qu'à un homme à la présence d'esprit et au courage tel que moi. Je soupçonne la flatterie dans tout ceci.

L'amiral pouvait m'emmener et ne pas utiliser les soldats qui m'avaient été confiés. Je lui en fais la

remarque et ajoute que le major Miller ne parle pas espagnol, ce qui est indispensable en cas de nécessité; qu'il faut absolument se faire comprendre; que le major Miller sera plus utile que moi à Corral car, parlant anglais, il pourra se faire comprendre des officiers et marins anglais et ainsi contribuer aux travaux indispensables à la frégate.

Toutes mes remarques sont inutiles.

Je dois, de fait, me plier aux ordres. L'amiral informe officiers et marins que je suis, dès maintenant, leur unique chef, ce qui me satisfait.

Mes soldats sont embarqués et se montrant réticents à me laisser, je leur fais comprendre que l'obéissance est le premier devoir du soldat et les console en leur disant que leur absence sera de courte durée.

L'amiral met immédiatement voile et je me retrouve bien triste d'avoir à m'entendre avec ces marins, indomptables quand ils sont à terre. Comme il y a peu de distraction, et encore moins à boire, j'arrive à les faire travailler. Je dois dire qu'ils montrent parfaite soumission et obéissance au même titre que les officiers de marine.

Quatre jours passent; le travail de réparation de la frégate avance bien, tout est en ordre.

J'en profite pour parcourir les fortifications. Je suis surpris qu'avec trois cents hommes, nous ayons pu nous emparer de cent vingt pièces de canons de bronze de gros calibre, d'une quantité extraordinaire de boulets du même métal, de poudre, d'un trois-mâts se trouvant dans le port, pris par les Espagnols aux patriotes, d'une grande quantité de

marchandises, de l'argenterie de l'église : tout ceci en ayant perdu seulement trente neuf hommes.

Ceci ne peut qu'annoncer la perte du nouveau monde par les Espagnols.

De plus, le général San-Martin, à la tête d'une petite armée, occupe déjà la ville des rois, Lima.

— o —

### Chapitre XXIV

*Expédition de l'amiral Cochrane à Chiloé.  
Il me laisse comme commandant de place;  
comment je déjoue une tentative  
de reconquête des Espagnols.*

Après mon inspection des forteresses, je suis tranquillement assis à Corral, absorbé par mes réflexions, quand je reçois un message du gouverneur don Vicente Gomez, que nous avons laissé à Valdivia, m'avertissant qu'environ cinq cents Espagnols se sont réunis à Los Llanos pour reconquérir ce qu'ils ont perdu; il ne sait s'ils se jetteront sur la ville ou si, passant par la montagne, ils se précipiteront sur Corral.

En vérité, cette nouvelle complique singulièrement ma situation. Toutefois, je décide immédiatement de ne prévenir personne car, dans ma position, cela serait dangereux; je n'ai qu'environ quatre-vingt dix soldats et je ne peux compter sur les marins de toutes nationalités qui forment l'équipage de la *Maria-Isabel*; ils n'ont aucune discipline militaire. Je décide donc d'utiliser une astuce de guerre.

Je réponds au gouverneur Gomez que je vais me mettre immédiatement en marche vers l'ennemi à la tête de cinq cents hommes, que j'ai besoin de cinq bœufs qui me rejoindront, une fois abattus, à P . . .<sup>1</sup>, de l'autre côté de la montagne; et, le plus important, que tout ceci doit se faire dans le plus profond secret de façon à ce que l'ennemi ne soit pas prévenu car il a encore beaucoup de partisans à Valdivia qui ne manqueraient pas de l'informer.

Comme je peux rejoindre par mer ou par rivière le lieu désigné, personne ne peut connaître mes intentions. Le projet doit rester entre lui et moi. Arrive alors ce que j'avais prévu : le gouverneur en fait la confiance à un ami, celui-ci à un autre, etc..., si bien que les Espagnols, qui ont des espions en ville, sont vite au courant.

Ils envoient une reconnaissance; le gouverneur est en train de faire exécuter mes ordres et les paysans abattent les animaux; sans en voir plus, les espions rebroussement chemin vers les Espagnols, répandant la terreur en disant que le major français marche à la tête de cinq cents hommes, qu'ils l'ont vu, que la troupe porte des capotes bleues à boutons jaunes et qu'elle avance rapidement; qu'elle vient de terminer son repas et qu'elle sortait de Piche quand elle les a découverts.

Ils ordonnent aussitôt la retraite et de quelle manière ! Quasiment une déroute. Ils brûlent derrière eux les embarcations ayant servi à passer le Trumao,

1. — Ce lieu apparaît ainsi dans les *Mémoires* de Beauchef, il s'agit probablement Piche cité plus bas.

rivière impétueuse qui divise la plaine de Los Llanos. On rencontre cette plaine après avoir traversé d'immenses montagnes couvertes d'arbres centenaires, à environ dix lieues de Valdivia, par des routes difficiles. Ce sont des sentiers impraticables pendant l'hiver à cause des pluies abondantes qui créent des torrents capables d'emporter mules et chevaux. Pendant cette saison, il n'y a aucun contact possible entre ce lieu et Valdivia.

Les Espagnols, ayant appris ma supposée marche, brûlent leurs embarcations pour faciliter leur retraite. Ils détruisent eux-mêmes les moyens de se retourner contre moi, alors que je suis tranquillement installé à Corral dont je n'ai pas bougé.

Leur retraite est quasiment une fuite jusqu'à la petite ville d'Osorno où ils se rassemblent dans un petit fort. Mais ne se croyant pas encore en sécurité, ils continuent vers le Maullin, fleuve-bras de mer qui sépare le continent de l'archipel de Chiloé.

Arrivés là-bas, le général Quintanilla, commandant de l'archipel, refuse de les recevoir, les traite de lâches. Il leur dit qu'ils doivent reconquérir ce qu'ils ont perdu; qu'ils ne doivent demander que ce dont ils ont besoin, armes, munitions, chevaux, vivres, etc. et qu'ils n'entreront pas à Chiloé.

Je suis informé de tous ces détails par le gouverneur Gomez qui, lui aussi, a ses espions. Comme il est facile de le penser, cela me libère d'un grand poids car lord Cochrane nous avait inconsidérément exposés.

Si les Espagnols avaient été mieux informés et moins démoralisés, il leur aurait été facile de me battre, traversant courageusement les montagnes qui

les séparaient du fort de Corral au bas de la montagne où ils se trouvaient; ils auraient bénéficié de leur position en hauteur, des forêts dont ils connaissaient les sentiers et de notre petit nombre; mais au lieu de venir en masse, ce qu'ils pouvaient faire sans danger vu les dispositions du terrain, ils s'étaient contentés de fuir. Ainsi, ma ruse connut le succès espéré !

Ce fut, pour moi, une grande chance que ces si bons soldats espagnols soient si mal commandés. Leurs chefs, Bobadilla et Santalla, leur abattaient plus le moral qu'ils ne leur remontaient.

Ils disaient entre eux et, de manière à ce que les soldats entendent, que si nous avions pris tous les forts avec les troupes transportées par un brigantin et une goélette, qu'en serait-il avec celles de la frégate ! Tout ceci sans nous avoir vus ni nous avoir reconnus. Nous sommes vraiment très chanceux parce qu'ils auraient pu nous battre très facilement; ils se seraient ensuite emparés du fort, de la frégate et, peut-être, de lord Cochrane qui, au retour de son expédition de Chiloé, aurait trouvé les Espagnols à ma place.

Si les choses s'étaient passées de cette manière, de combien de temps se serait prolongée la guerre d'indépendance ? Cela aurait été un exploit de leur part et un coup mortel pour nous, parce qu'avec la frégate, ses quarante quatre hommes et la présence de l'amiral, nul ne sait jusqu'où aurait pu nous conduire notre témérité. Je ne cesserai jamais de répéter que nous avons eu beaucoup de chance de lutter contre des chefs tels que Fausto de Los Hoyos, Bobadilla, Santalla et compagnie.

— o —

## Chapitre XXV

## Retour de Chiloé de l'amiral lord Cochrane.

Huit jours plus tard, lord Cochrane entre au port. Après qu'il ait jeté l'ancre, je monte à bord et au moment de me serrer la main, il me dit : « *Mon brave major, vous aviez raison. Les choses se sont très mal passées à Chiloé. J'ai malgré tout détruit la forteresse de La Corona, mais arrivés devant le fort de Agui, nous avons été énergiquement repoussés. L'ennemi était prévenu et la résistance a été vigoureuse. J'ai perdu soixante de vos braves et le major Miller a été blessé.* »

Je lui conte alors ce qui s'est passé ici en son absence. Il me répond : « *Nous avions tous deux raison. Moi, de vous laisser le commandement et vous, de vous opposer à mon projet sur Chiloé; mais il nous faut maintenant oublier tout ceci et préparer votre troupe pour occuper la ville de Valdivia.* »

Nous nous y installons le jour même. Ma première préoccupation est de mettre en place un hôpital pour nous occuper des blessés dont, jusqu'à maintenant, nous avons très peu pris soin. Je loge ensuite ma troupe dans la caserne, plutôt belle et spacieuse. Je l'augmente de quelques hommes de la région ayant déserté les rangs espagnols et s'étant volontairement présentés pour servir la patrie. L'amiral arrive peu après et ordonne de regrouper tous les biens du roi, de les faire porter au quai et transborder dans les embarcations.

À plusieurs reprises, je demande à l'amiral ce qu'il compte faire à propos de la place de Valdivia,

puisqu'il en a fait enlever toutes les ressources. Il me répond qu'il n'est pas encore sûr, mais que probablement il détruira la forteresse, inutile aux patriotes et pouvant par ailleurs servir de point d'attraction et de refuge pour les vaisseaux espagnols, et que nous allons l'abandonner.

Je ne peux faire autrement que lui donner mon opinion : « *Qu'en sera-t-il alors des habitants sans défense, menacés par la cruauté des Indiens? Il paraît qu'ils sont nombreux et que seules la force et l'habileté politique des Espagnols les maintenaient calmes. De plus, le bandit Benavides s'est allié à eux. Si nous abandonnons la place, elle tombera aux mains de ces sauvages et de Benavides. Ce sera l'origine de grands désastres pour la république car cela prolongera la guerre de banditisme que mène ce traître dans la province de Concepción.* »

L'amiral répond qu'il ne fera rien sans les ordres du gouvernement chilien et qu'il n'a rien fait d'autre que d'exprimer ses idées quant à la forteresse.

Nous avons pris la place le 4 février 1820 et le 17, l'amiral s'en va emportant toutes les ressources de la cité, comme je l'ai déjà dit. Il me confie alors la défense de la province et me laisse mille pesos à cet effet, ajoutant que dans moins de quinze jours je recevrai de nouveaux ordres du gouvernement ainsi que tout ce dont j'ai besoin.

Il n'y a rien à ajouter, je suis livré à moi-même.

En vérité, je dois l'accepter. Mais, je suis entouré de partisans espagnols et de leurs amis; heureusement, il y a aussi quelques bons patriotes.

Je passe moyennement les huit premiers jours. La bonne conduite de ma petite troupe, officiers et

soldats, commence à nous attirer l'amitié de quelques-uns; en ville, on avait admiré leur courage et principalement leur modestie, pour des vainqueurs. Cela ne suffit pas : je dois les nourrir et je n'ai rien. Le gouverneur me conseille de partir vers Los Llanos, ne pouvant rester plus longtemps ici sans provision. Il m'avertit que j'y serai bien reçu, tous les habitants, originaires de la province de Concepción, étant de bons patriotes dévoués à la cause de l'indépendance. J'y trouverai, surtout, toutes sortes de provisions et pourrai y augmenter ma troupe. Je prends les dispositions pour me mettre en route. De son côté, le gouverneur envoie un messenger pour prévenir les habitants de mon arrivée et me recommande auprès de ses amis.

—o—

## Chapitre XXVI

## Expédition à Los Llanos, j'occupe Osorno.

Je laisse un piquet aux ordres d'un capitaine pour protéger les blessés et j'entame la marche, content des soldats et des officiers, sûr que les malades et blessés seront bien traités sous la protection du gouverneur Gomez, et sûr aussi de la garde laissée au fort de Corral.

Je pars avec deux cents hommes et, à mi-chemin, sur une colline couverte d'arbres, je rencontre M. Manriquez, riche propriétaire qui m'attend avec des paysans et plus de deux cents chevaux. Je suis impressionné par une telle rapidité et le félicite. Cet homme généreux m'embrasse, me félicite à son tour et met

ses chevaux à ma disposition. Je fais donc monter mes gens, ce qui leur plaît énormément car les Chiliens sont d'excellents cavaliers et aiment les chevaux.

Le lendemain, nous atteignons Los Llanos, très belle contrée, riche en végétation et d'un aspect enchanteur et pittoresque difficile à décrire. Nous y trouvons un grand nombre d'habitants réunis pour nous recevoir et nous offrir toutes sortes de nourriture.

Ils manifestent un grand et réel enthousiasme pour l'indépendance. Bien que je me sente très bien au milieu de ces personnes, je décide de continuer jusqu'à la petite ville d'Osorno où, comme je l'ai déjà dit, se trouve un petit fort de capacité suffisante pour loger ma troupe, de façon à continuer sa formation et aussi à ne pas incommoder les habitants.

Arrivé à la belle rivière Trumao, j'y trouve de nombreux Indiens et des paysans des alentours venus me féliciter et m'offrir leurs services. Les Indiens de ces régions ont été à demi civilisés par des missionnaires espagnols, c'est à dire qu'ils vont à la messe, sont catholiques ou du moins considérés ainsi; ils conservent toutefois leurs coutumes sauvages. Ils parlent un tel espagnol qu'on ne les comprend carrément pas.

Ils m'offrent de nombreux bovins bien gras pour ma troupe; je les remercie avec de l'*aguardiente* et de l'indigo que j'ai apportés à cet effet. Ils m'aident aussi à transporter les hommes sur l'autre rive avec leurs *bongos*, petits canoës. Je prends congé, très amicalement, des Indiens et des paysans de Los Llanos; nous sommes satisfaits les uns des autres. Je marche vers Osorno. Plusieurs des habitants de

cette ville me rejoignent et nous y sommes très bien reçus. J'installe mes hommes dans le fort.

Les officiers logent chez des habitants qui rivalisent pour les accueillir.

Immédiatement, je prends mes dispositions pour l'alimentation de mes soldats ; je fais aussi nommer M. Manriquez gouverneur provisoire de Los Llanos et M. Reyes d'Osorno, de façon à m'entendre avec eux sur les moyens d'existence. Nous convenons que ces fonctionnaires me fourniront tout ce dont j'ai besoin par l'intermédiaire d'un reçu de l'adjudant, visé par mes soins, jusqu'à ce que le gouvernement du Chili installe une administration dans cette province conquise aux Espagnols.

Quelques jours après mon installation à Osorno, le gouverneur don Diego Reyes est averti par les Indiens que les Espagnols battus à Valdivia se sont rassemblés, près de cinq cents, sur le fleuve Maullin qui sépare le continent de l'archipel de Chiloé, dont le gouverneur a refusé de les recevoir.

Il leur a fait donner vivres, armes, munitions, chevaux, en leur disant que, s'ils ne sont pas des lâches, ils doivent reconquérir ce qu'ils ont perdu. Ils n'ont qu'à faire comme lui : quand les insurgés ont mis le pied sur son territoire, il les a honteusement repoussés. Ils doivent, par ailleurs, être sûrs qu'en aucun cas, il ne les recevra. De plus, il sait, par des prisonniers faits à Cochrane, qu'ils sont deux fois plus que nous, etc.

Le lendemain, le gouverneur Reyes reçoit un autre Indien envoyé par le cacique Railef pour nous avertir de la mise en route imminente des Espagnols

avec un escadron de cavalerie, deux pièces de montagne et au moins quatre cents fantassins, tous bien armés et bien équipés.

Cette nouvelle se répand très vite à Osorno, Los Llanos et même à Valdivia.

Les partisans des Espagnols se réjouissent ouvertement alors que les patriotes sont tristes. Ils ont peur, à juste raison, des représailles car ils les avaient considérablement gênés lors de leur retraite confuse. La consternation règne à Osorno et à Los Llanos.

Je me fais, sur le champ, donner par Reyes une description circonstanciée de l'état des chemins entre Osorno et Maullin. J'apprends qu'il n'y a, en près de quatre-vingt lieues à travers ces immenses jungles et montagnes, qu'un seul chemin praticable et quelques cabanes servant aux vachers gardant les bovins disséminés dans ces plaines ; cela paraît d'ailleurs impossible pour un étranger de croire qu'ils peuvent les retrouver. Ils perdent toutefois rarement un animal car eux aussi ont leurs habitudes, ce qui fait qu'ils les récupèrent puis les rassemblent, chaque année, à l'occasion de ce qu'ils appellent des rodéos.

Par une marque au fer, chaque propriétaire reconnaît les siens. Les veaux sont marqués, paissent ensuite pendant un an, puis l'opération est recommencée. Trente ou quarante hommes suffisent à rassembler cinq à six mille vaches dans ces immenses jungles. Ces détails sont très intéressants, mais ce n'est pas mon propos que de décrire ici cet aspect original de la vie paysanne.

—o—

## Chapitre XXVII

### *Marche vers Maullin pour combattre l'expédition des perdants de Valdivia, armés par le gouverneur de Chiloé.*

Après ma conversation avec le gouverneur, je fais appeler les officiers de la garnison, deux capitaines et quatre subalternes. Un des capitaines est en permission à Los Llanos, il m'en reste donc cinq. Les autres sont blessés, malades ou détachés. Je leur dis : « *Messieurs, vous connaissez sans doute la nouvelle : les Espagnols, battus à la forteresse de Valdivia, se sont réunis au Maullin, marchent sur Osorno et ont juré au gouverneur de Chiloé, le général Quintanilla, de prendre la ville ou de mourir tous. Nous devons tout faire pour la défendre. Nous marcherons demain à leur rencontre. Nous ne pouvons ni ne devons les attendre parce qu'ils sont le double de nous, avec de la cavalerie, et dans la plaine, nous courrions le risque d'être vaincus ; mais, messieurs, il n'en sera pas de même dans le défilé dans lequel la cavalerie sera inutile voire gênante ; j'en dis autant de leurs deux petits canons. Dans un défilé, messieurs, ce n'est pas le nombre qui compte, c'est le courage. Ce dernier est, sans aucun doute, avec nous, et de toute façon, nous n'avons pas droit à la retraite. Il nous faut vaincre et nous vaincrons, je n'en doute pas. Voyez vos soldats, faites leur comprendre ces raisons ; et, demain, à quatre heures du matin, M. l'adjudant, vous ferez sonner la générale et tous seront prêts pour partir.* »

Je prends congé. Le gouverneur Reyes, riche propriétaire et bon patriote, ennemi juré des Espagnols, est enchanté de ma détermination. (Diego

Estanislao Plaza de los Reyes y Santillan a été lieutenant-colonel de milices).

Il me promet de payer de sa personne et de ses biens et ajoute qu'il me fournira chevaux et bœufs autant que nécessaire.

Le lendemain, à quatre heures du matin, les tambours battent la générale pour préparer notre marche. Je me dirige vers la caserne et, en arrivant, je trouve tout le monde, officiers et soldats, tristes comme des pénitents. Je descends aussitôt de cheval face à la troupe formée en bataille. J'utilise pour leur parler des expressions trop énergiques pour être écrites, mais qui plaisent aux soldats. Je leur dis : « *Mes amis, les Maturrangos (nom péjoratif qu'utilisent les patriotes pour désigner les Espagnols) se sont réunis à Maullin, marchent sur nous et nous allons marcher sur eux. Le défilé où nous allons les rencontrer ne leur est pas favorable ; on dit qu'ils sont cinq cents : le nombre ne veut rien dire. C'est de courage dont nous avons besoin, nous en avons et allons le prouver. D'autre part, je ne veux avec moi que des volontaires et des hommes décidés à vaincre, parce que, je dois le dire, nous ne pouvons faire retraite. Je préfère mille fois la mort plutôt que de perdre la place et être fait prisonnier des Espagnols que nous venons de vaincre dans leur forteresse. Que ceux qui veulent me suivre fassent un pas en avant !* »

Tous les soldats reprennent « *Vive la patrie* » et « *Marchons, major* ». Je rassemble ainsi cent quarante hommes énergiques car quelques-uns, faibles et malades, doivent rester à la caserne.

Au moment de nous mettre en route, le capitaine des grenadiers de mon régiment se fait porter malade.

Je lui réponds qu'il aille se coucher ou quelque chose de plus énergique et que je n'ai pas besoin de lui.

Il ne me reste donc que quatre subalternes qui méritent d'être cités : Dionisio Vergara mon adjoint, José Labbe <sup>1</sup>, Pedro Alemparte <sup>2</sup> et José Maria Caraballo. Je passe les armes en revue et les trouve en parfait état ; je fais distribuer cent cinquante cartouches par homme, j'en fais charger quatre mille sur des mules et nous partons.

Don Angel Aguero, bon patriote, s'offre pour me servir de guide. Je lui indique le danger auquel il s'expose, mais il persiste et j'accepte. À l'entrée du défilé, je rencontre Diego Reyes avec les chevaux. Toute ma troupe est montée : elle représente, tout compris, cent quarante neuf hommes. Après trois jours de marche à travers ces magnifiques montagnes couvertes de forêts, sans la moindre fatigue, je m'arrête pensant être proche de l'ennemi.

Je passe à nouveau les armes en revue et fais mettre des silex nouveaux à tous les fusils ; je rappelle aux soldats qu'est arrivé le moment de montrer leur courage, que nous n'attendrons pas plus de vingt quatre heures avant de rencontrer l'ennemi et que j'attends de leur bravoure un combat jusqu'au dernier instant. « *Allons-y, major !* » est la réponse unanime.

1. — De son vrai nom, Juan Franciscó Labbe, lieutenant de la 4<sup>e</sup> compagnie du 3<sup>e</sup> bataillon, il est de la prise de Valdivia, il est fait capitaine après El Toro.

2. — Pedro Antonio Alemparte, lieutenant des grenadiers du 3<sup>e</sup> bataillon, il est de la prise de Valdivia, il sera promu adjudant et se noiera entre Arauco et Concepción en 1821.

Je choisis cinquante grenadiers pour former l'avant-garde que je confie au brave Labbe à qui je donne les instructions suivantes : « *Vous ferez précéder votre détachement par huit hommes et un caporal intelligent, ils marcheront quinze à vingt pas devant vous pour explorer la forêt de chaque côté du chemin et, ceci avec beaucoup de prudence, pour éviter toute surprise. Le moindre échec anticipé nous serait fatal et pourrait occasionner notre perte ; une grande responsabilité ainsi que la sécurité de la division reposent sur vous ; faites bien attention aux embuscades ; si vous rencontrez l'ennemi, sang-froid et courage, brûlez vos cinquante cartouches sans perdre un pouce de terrain ; vous avez avec vous les meilleurs hommes, et j'arriverai à temps pour vous appuyer et terminer le travail.* »

Je donne ces instructions à haute voix et devant les cinquante soldats, pour que chacun comprenne bien ce que j'attends de lui. J'allais faire cesser la marche quand mon adjoint demande à me parler. Je lui dis de s'expliquer :

« — *Major, me dit-il, il y a dans la division un soldat de Chiloé que je connais bien, il pourrait, je pense, rendre un service à la division.*

— *Lequel ?*

— *Voilà, m'indique-t-il, cet homme va déserteur avec un bon cheval, il dira aux Espagnols qu'il ne veut plus servir, qu'il veut retourner à son île avec sa famille, ce qui paraîtra naturel parce qu'on sait combien ces gens sont attachés à leur terre. On lui demandera sans doute la force de la division ; il répondra trois cents hommes sélectionnés et disposés à vaincre ; je lui ai déjà fait la leçon ; il dira aussi aux soldats que nous traitons bien*

les prisonniers ; de plus, il parlera mal de nous afin d'éviter les soupçons.

— *M. l'adjoint, et si cet homme, au lieu de rendre ce que vous appelez un service, nous trahit en voyant l'ennemi plus fort que nous ! Votre conseil me paraît un peu risqué.* »

Mon bon adjoint se sent offusqué et me répond : « *Major, vous avez raison de me traiter ainsi vu l'indifférence qu'ont montrée quelques-uns des officiers à notre départ, particulièrement le capitaine des grenadiers qui s'est fait porter malade pour ne pas venir. Il a même essayé de démoraliser les soldats leur disant que vous les meniez à la mort et qu'il n'était pas possible, avec une si petite poignée d'hommes, de résister à une division bien équipée, avec de la cavalerie et de l'artillerie.* »

Je fais remarquer à l'adjoint qu'au lieu de les aider, ceci les gênera dans le défilé et que si M. le capitaine souhaitait être prisonnier des Espagnols, son homme pouvait le désirer aussi, ce que je ne crois pourtant pas.

L'adjoint me répond que tous ceux qui m'accompagnent rempliront leur devoir et se feront tuer plutôt que d'être honteusement pris par les Maturrangos.

« — *Bien, M. l'adjoint, je dois reconnaître que le capitaine mérite d'être fusillé comme traître, comme un lâche indigne d'être officier ; je m'occuperai de lui. Maintenant, concernant votre Chiloté (habitant de Chiloé), dites-lui de venir me parler.* »

Il se présente aussitôt. Je l'éloigne des autres. Il me paraît malin, a servi les Espagnols. Je lui demande ce qu'il en pense.

« — *Major, me répond-il, les Espagnols sont des lâches et les patriotes des braves, et nous sommes tous du même pays. Vive la patrie.* »

Sa réponse me plaît et je commence à m'intéresser au projet de l'adjoint. Mais les Chilotés aiment beaucoup le roi d'Espagne. Il me dit qu'ils aiment avant tout leur pays et qu'une fois qu'ils ont choisi un camp, ils sont fidèles. Les Espagnols qui arrivent sont nombreux et nous pas, mais ils ont peur.

« — *Bien, lui dis-je, prends mon cheval et va faire ce qui a été convenu avec l'adjoint. Vas-y et fais du mieux possible. Mais, je me crois assez fort pour battre ces maraudeurs ; je me ferai tuer et tous mes soldats aussi, si nécessaire ; c'est notre dernière volonté ; toi, qui es avec nous depuis quelques jours, tu dois savoir ce dont nous sommes capables le moment venu.* »

Le Chiloté prend mon cheval et, avant de le monter, me dit : « *Major, je suis triste de ne pas combattre aux côtés de mes nouveaux camarades, mais je crois pouvoir rendre service car je vais apporter le désordre.* »

Il monte à cheval et part au galop. Il est convenu que je partirai deux heures plus tard. Ce temps écoulé, je mets la division en marche, me faisant précéder d'un quart d'heure par l'avant-garde.

Pour faire connaître tout le mérite de cette action ou de ce fait d'arme, je dois dire ce qui est arrivé au Chiloté. Il a à peine galopé une heure qu'il tombe dans une embuscade ennemie. L'officier qui la commande note son trouble et le soupçonne de ne pas dire la vérité. Il le fait conduire devant le commandant Bobadilla, chef de l'expédition, lui faisant part de ses remarques sur le déserteur. Il est sérieusement interrogé, résiste et affirme que trois cents hommes bien montés et décidés arrivent. Le colonel

le traite d'espion et menace de le faire fusiller. Le Chilote prend peur et avoue la vérité.

— o —

### Chapitre XXVIII

#### Bataille du Toro.

Bobadilla occupe une hauteur sur laquelle se trouvent plusieurs maisons de vachers. Elle s'appelle « Casas del Toro ». On y trouve un grand enclos entouré d'arbres, ce qui en fait un bon retranchement.

Toute l'infanterie de Bobadilla (trois cent soixante huit hommes), se trouve à l'intérieur comme le reste de la cavalerie, quelques artilleurs pour servir les deux petites pièces de montagne ainsi que trente deux officiers, soit en tout cinq cents hommes.

Le colonel Bobadilla réunit un conseil de guerre qui décide qu'ils vont nous attendre dans le retranchement et qu'ils vont poster deux compagnies en embuscade dans la forêt, à quatre cents mètres de la position du taureau.

Au pied des maisons, se trouve une petite plaine par laquelle nous devons passer en sortant de la forêt. Les deux compagnies sont disposées de façon à me couper de mon avant-garde et la prendre ainsi entre deux feux; une fois celle-ci détruite, toute la troupe doit nous tomber dessus. Tous crient « Vive le roi » et disent qu'ils sont impatients de commencer; ils se considèrent déjà comme les maîtres de Valdivia.

Ayant pris leurs dispositions, ils m'attendent en silence. Je ne suis au courant de rien, je marche avec ma division en prenant le maximum de précautions.

Selon mes calculs, je suis presque sûr de rencontrer l'ennemi aujourd'hui; nous parcourons environ trois lieues et demie quand nous entendons un coup de fusil.

Un soldat, que je portais en croupe, saute au sol et me dit : « Major, c'est l'ennemi ! » Au même instant retentit une énergique salve de fusils. J'ordonne à tout le monde de descendre de cheval, prends un fusil et me mets à leur tête en disant : « *Le moment est venu de sauver Valdivia. Allons-y, mes amis, vive la patrie et en avant !* » Ce cri est répété par les soldats avec enthousiasme.

Angel Aguero, qui m'a suivi, reçoit l'ordre de passer à l'arrière et de garder les chevaux. À ce moment-là, nous suivons le chemin au pas accéléré : mais il y a tant de détours à travers ces immenses montagnes que nous marchons pendant plus d'un quart d'heure sans pouvoir atteindre le lieu du combat. Pourtant, quand je suis descendu de cheval, on entendait si fort le fusil, que je le croyais plus proche.

Le feu continue, répété par l'écho de ces antiques forêts; c'est la preuve que mon avant-garde se défend bien; c'est un heureux présage qui donne bon moral à mes soldats, désireux de porter aide à leurs camarades.

Par le feu nourri, on peut juger que toute la division espagnole est tombée sur les braves de mon avant-garde. Enfin, j'atteins le bas d'une pente très élevée. Le chemin est obstrué par un gros arbre abattu, disposé de manière à laisser passer un cheval. C'est dans cette situation incommode que je

rencontre les premiers blessés, se retirant à l'arrière. Ils me disent : « Major, ils sont nombreux ! »

Ce sont leurs premiers mots.

« — Ils sont plus de cinq cents ! »

Je leur réponds qu'ils ne craignent rien et qu'ils se retirent derrière la division; que, si toutefois ils peuvent encore tirer, ils trouveront des cartouches car j'ai fait ouvrir une des deux caisses apportées par précaution à dos de mules. Le feu ralentit, mon avant-garde bat en retraite, mais en ordre et tranquille. Le dernier est l'officier Labbe qui la commande, il me dit aussi : « Major, ils sont plus de cinq cents. »

Je lui ordonne de passer à l'arrière-garde et de distribuer des cartouches aux grenadiers encore en état de combattre. Les blessés doivent rejoindre Angel Aguero qui se trouve derrière les chevaux, ce qui s'effectue aussitôt.

J'ai un groupe de grenadiers à mes côtés quand les ennemis apparaissent au milieu de la côte. Ils nous tirent dessus. Quatre de mes grenadiers sont atteints; tous sont blessés à la tête; les balles arrivent quasiment perpendiculairement à nous. J'aperçois alors un officier de cavalerie, le vise et l'atteins. J'ordonne aussitôt la charge à la baïonnette. Ce cri est répété par tous les soldats et nous nous précipitons sur eux aux cris « Vive la patrie ! »

Trois ou quatre de mes tambours battent la charge, nous affrontons au corps à corps l'ennemi, effrayé de notre impétuosité. Ce qui m'étonne le plus, c'est de me retrouver au milieu de la cavalerie et de l'infanterie, complètement mélangées. Mes soldats font un feu terrible et emploient la baïonnette contre

ces troupes en désordre. Elles ne pensent déjà plus à se défendre mais à fuir, mes soldats font une boucherie épouvantable. On ne s'entend plus.

Ils poursuivent l'ennemi en fuite avec tant de vigueur que je ne peux les rejoindre. Les cavaliers abandonnent leurs montures pour se cacher dans la forêt et se sauver d'une mort certaine. Mes soldats, comme tout chilien, bons cavaliers, s'emparent des chevaux et utilisent leurs baïonnettes comme des lances. La déroute est complète.

Nous les poursuivons au pas accéléré sur environ cinq lieues. Les soldats épuisés s'arrêtent enfin, et alors, nous les rattrapons. J'en trouve plusieurs étendus sur le sol, sans connaissance à cause de la chaleur et de la soif. Je rétablis l'ordre. À cet instant, reviennent environ vingt de mes soldats montés sur les chevaux de l'ennemi. À leur tête, l'officier Labbe, qui me dit qu'il est allé quatre lieues plus loin et qu'il est sûr que seulement une vingtaine d'officiers, bien montés, ont réussi à s'enfuir. Il est impossible de les rattraper; parmi eux, se trouvent le colonel Bobadilla et le commandant Santalla.

Les soldats portent les dépouilles de l'ennemi, capes, cartouchières, armes, abandonnées pour fuir plus rapidement. L'officier Labbe me dit qu'il est inutile d'aller plus loin, qu'ils sont presque tous derrière nous, cachés dans la forêt. Je me trouve à cheval, dans un défilé, au milieu d'un petit champ de pommes de terre. Il est environ cinq heures de l'après-midi.

J'ordonne à mon adjoint de former plusieurs petits détachements, comprenant chacun plusieurs

prisonniers espagnols, afin qu'ils parcourent la forêt et appellent leurs camarades en leur disant qu'ils peuvent se rendre sans crainte, que nous ne leur ferons aucun mal, ce qui fonctionne bien. Par ailleurs, ils ne peuvent s'échapper, parce que dans ces vastes jungles, une fois le chemin perdu, il ne reste qu'à mourir.

Le lendemain, je renouvelle cette manœuvre. À mi-journée, nous avons rassemblé trois cents hommes et quatorze officiers. Le Chiloté nous a, lui aussi, rejoint une fois sa peur passée et il me raconte, avec franchise, qu'il avait rencontré les Espagnols très près, s'était troublé au point d'être suspecté d'espionnage, qu'ils allaient le fusiller et avait cru sa dernière heure arrivée. Je lui donne quelques pesos pour le consoler. Il me dit : « Major, quand j'ai vu tant de militaires, j'ai vraiment cru qu'aucun d'entre nous n'en réchapperait. Mais, je disais aux soldats qui me surveillaient que vous étiez peu nombreux mais courageux et décidés à mourir plutôt que de vous rendre. Cela atténuait un peu leur joie; ils vous connaissaient déjà ! »

À cet instant, un des officiers prisonniers, le capitaine de grenadiers Varela<sup>1</sup>, me raconte les circonstances de leur déroute : « Major, ma compagnie était l'une des deux postées en embuscade. Peu de temps après nous être installés et dans le plus grand des silences, nous avons vu passer un petit peloton de huit cavaliers. Nous les avons laissés passer quand, soudain,

*j'ai entendu un coup de fusil tiré par la compagnie située un peu plus bas que moi; vos soldats ont répondu et la bataille a commencé. Nous affrontions les soldats de votre avant-garde qui se battaient comme des lions; nous ne gagnions pas de terrain sur eux. Donc, petit à petit, sont venues à notre secours les troupes restées dans les Casas del Toro. Elles croyaient, au vu de la résistance rencontrée, que nous avions affaire à toute votre troupe. Votre avant-garde a alors commencé à se retirer petit à petit, faisant feu sur nous, profitant de toutes les circonstances du terrain. Nous avons alors cru que le combat évoluait en notre faveur; nos cris de " Vive le roi ! " ont attiré la cavalerie qui se trouvait derrière nous; tous avaient, en effet, quitté sans nécessité la position du Toro. Ce fut, major, notre perte ! Le colonel Bobadilla, qui commandait notre division, a cru, comme tout le monde, que toute votre troupe était alors présente. »*

Le capitaine ajoute à son récit la conduite héroïque d'un de mes grenadiers. Ce valeureux soldat, tout seul, a effrayé les grenadiers : n'ayant pas le temps de charger son fusil, il l'avait pris par le bout du canon et s'était frappé à coups de crosse, préférant mourir que se rendre.

Le caporal, le Chiloté et les huit hommes ont été récupérés. L'officier Labbe et le caporal de l'avant-garde écoutent le récit du capitaine espagnol. Je leur demande ce qui est arrivé; le caporal me répond : « Major, j'avançais avec mes huit hommes, précédant l'avant-garde de cinquante pas, comme me l'avait ordonné le capitaine Labbe. En sortant du défilé, je vis l'ennemi sur la hauteur où sont situées les Casas

*del Toro. Comme je n'avais rien vu de l'embuscade que j'avais dépassée, j'ai envoyé deux hommes pour avertir l'officier. La fusillade a alors commencé, nous avons été pris, désarmés et conduits à l'arrière de l'ennemi par un sergent qui nous a bien traités, Simoñ Susarte. »*

Je fais appeler le sergent espagnol afin de le récompenser. Il me demande de servir dans ce qu'il appelle mon régiment et je l'intègre, avec son grade, aux grenadiers.

Le valeureux qui a préféré mourir plutôt que de se rendre aux Maturrangos s'appelait Juan Ferrey. Il avait reçu neuf balles. Son noble visage, même après sa mort, était encore menaçant. C'était le plus beau de mes grenadiers.

Cette grande bataille m'a coûté vingt neuf blessés et onze morts. Les quatre officiers qui m'accompagnaient méritent tous les éloges, particulièrement le capitaine Labbe. En conséquence, je les recommande tous au gouvernement dans mon rapport.

Il faut bien comprendre l'intérêt de cette action : la bataille du Toro assure pour toujours la province de Valdivia aux patriotes. Que ne peut-on espérer de tels soldats et d'une telle conduite ! Une poignée d'hommes a réussi l'exploit contre une division bien organisée, avec une bonne infanterie, un escadron de cavalerie, deux petites pièces de canon et tout le nécessaire. En effet, tout est en notre pouvoir : hommes, armes, provisions, outils, tambours, canons, munitions, etc.

La colonne comptait trente neuf officiers, quatorze sont prisonniers; les autres ont pu se sauver en direction de Chiloé, y apportant la terreur et la

honte de leur déroute. Je crois que c'est le plus grand fait d'armes de la guerre d'indépendance du Chili.

Le lendemain de la bataille du Toro, vers une heure de l'après-midi, nous nous mettons en route vers Osorno. Deux heures après, survient une tempête. Il pleut si violemment que tout est inondé. Il m'est impossible de décrire ces tempêtes dans ces immenses jungles, vieilles comme le monde, où le soleil peut à peine pénétrer. Il est évident que si cette tempête nous avait touchés avant la bataille, nous aurions été battus, chacun de notre côté, sans combattre.

Le sentier qui va d'Osorno à Maullin devient impraticable. Le sol est si glissant que nos chevaux en détresse ne peuvent se stabiliser. Il faut nous voir déraiper dans ces profondes failles, tombant les uns sur les autres. Nos chevaux glissent sur leurs quatre pattes, du haut en bas. Nous perdons presque tout ce que nous avons pris à l'ennemi; je l'avais fait charger sur vingt cinq mules envoyées par le bon Reyes à l'arrière-garde.

La saison est avancée, nous sommes en avril; selon Aguero, il est temps de sortir de ces jungles.

À huit heures du soir, la pluie s'arrête. Mon adjoint m'informe que de nombreux prisonniers sont restés dans la forêt et que si nous ne leur portons pas secours, ils mourront tous.

J'ordonne aussitôt à l'officier Alemparte d'accomplir cette pénible mission à laquelle il passe toute la nuit et la moitié de la journée suivante. Il rassemble soixante neuf hommes.

S'il ne s'était pas présenté, la majorité aurait péri dans ces montagnes couvertes d'une jungle touffue,

1. — Felipe Varela sert à Valdivia depuis 1813 et s'y installe après la bataille du Toro.

dans lesquelles, une fois perdu le chemin, comme je l'ai déjà dit, il est quasiment impossible de le retrouver. Cela fait de la peine de voir dans quel état arrivent ces malheureux, le même d'ailleurs que l'officier Alemparte qui a eu le courage d'aller les chercher. On peut parler de courage, et même hors du commun, car cette mission était plus dangereuse que les quatre batailles auxquelles nous venions d'assister.

Cette division espagnole si importante, si bien équipée, si bien armée, est maintenant réduite à un groupe d'hommes aux habits déchirés, aux visages et aux mains griffés et sanglants, couverts de ronces et de boue. Tous ces malheureux ont jeté leur équipement pour s'alléger et se cacher plus facilement dans la forêt. Peu d'entre eux ont conservé leur casque.

Au retour du beau temps, nous continuons notre route. Arrivés à Osorno, les habitants sont rassemblés. Ils nous accueillent au son des cloches; ils ont préparé toutes sortes de vivres et une bonne quantité de *chicha de manzana*<sup>2</sup>. Cette liqueur est abondante dans la région où l'on trouve des immensités recouvertes de pommiers.

Les prisonniers sont traités comme mes soldats. C'est ce que j'ai recommandé sachant que les Espagnols ne sont pas aimés et ne méritent pas de l'être, vu le mépris et les mauvais traitements qu'ils infligeaient aux habitants.

Le lendemain, je forme ma division; les prisonniers aussi sont formés en compagnies avec leurs

officiers et confiés à la garde de paysans armés de lances pour les conduire et les assister en cas de besoin le long du chemin.

Nous partons vers Valdivia. À la rivière Trumao, nous trouvons les Indiens et les paysans de Los Llanos, rassemblés pour nous aider à traverser. Ils ont aussi apporté des vivres et de la *chicha*, et ont organisé des danses en nous attendant. C'est une véritable fête et nous sommes accueillis par des cris de joie et de « *Vive la patrie!* ».

— o —

## Chapitre XXIX

### *La corvette de guerre Indépendance arrive à Valdivia.*

Je suis alors informé que viennent d'entrer au port de Valdivia deux vaisseaux venant de Valparaiso : la corvette de guerre *Indépendance* et un transport chargé de vivres et de troupes qu'on m'envoie. Le commandant est Robert Foster, beau-frère de l'amiral Cochrane<sup>1</sup>.

Je lui envoie aussitôt un messager pour qu'il me fasse parvenir à Piche toutes ses embarcations de façon à transporter par la rivière tous les prisonniers jusqu'à l'île de Mancera, où le gouvernement les prendra en charge. Ceci fait, je poursuis ma route vers Valdivia.

1. — Robert Foster, Anglais, arrivé avec Cochrane, sert dans la marine chilienne au Pérou en 1819, puis à Chiloé en 1822 comme capitaine de vaisseau.

## Chapitre XXX

### *Organisation intérieure de la place.*

Le lendemain, je vais au port pour recevoir tout ce qui m'est destiné et pour voir le commandant Foster. Arrivé là-bas, j'appelle l'officier que j'avais laissé au fort de Corral pour surveiller les deux cents hommes. Je profite de l'instant pour leur adresser une courte mais très énergique harangue. Afin qu'ils me comprennent bien, je leur déclare que je connais la conduite de chacun d'entre eux et que j'adapterai la mienne à la leur; que j'oublierai leurs délits s'ils se transforment en hommes utiles à la patrie; que j'espère qu'ils ne tenteront pas de s'échapper; qu'ils peuvent être sûrs qu'à la première faute grave, c'est la mort qui les attendra, parce que j'ai les pleins pouvoirs du gouvernement et que je tiendrai parole. Au contraire, s'ils se conduisent bien, ils seront traités comme les autres soldats.

Ces deux cents hommes sont jeunes, robustes, bien faits et vigoureux. Les pertes que j'ai subies doivent absolument être remplacées. J'ai perdu beaucoup d'hommes lors de la prise de la forteresse, l'amiral à Chiloé plus de soixante, et lors de la récente bataille del Toro, sont tombés pour le moins quarante; si bien qu'il me reste beaucoup moins que les deux cent cinquante soldats du départ. Je fais partir le capitaine de grenadiers du 1<sup>er</sup> avec un rapport au colonel du régiment sur sa lâche conduite.

Je rends visite au commandant Foster et le prie de bien vouloir transporter à Valdivia mes deux cents impeccables sujets, ce qu'il fait avec plaisir. Je

Arrivé à Piche, je trouve un officier de marine avec les embarcations pour transporter les prisonniers et une lettre de Foster me félicitant pour la victoire del Toro.

Le capitaine espagnol Varela me prie de venir avec moi à Valdivia, ce que j'accepte. Les autres partent pour l'île de Mancera.

En se séparant de nous, ils nous expriment leurs remerciements pour le bon traitement qu'ils ont reçu dans leur malheur; eux n'avaient pas l'habitude de traiter les prisonniers de cette manière; je le sais bien depuis mes cachots d'Espagne.

Nous arrivons à Valdivia où nous sommes accueillis au son de toutes les cloches qui font un vacarme infernal mélangé au bruit de toute l'artillerie de la place, des forts et de la corvette.

Je me dirige vers la demeure du gouverneur. Gomez m'y attend avec tout ce qui compte dans la cité et je suis félicité autant que César après la bataille de Pharsale. Le gouverneur m'indique qu'il y a pour nous à bord des vivres en abondance, des vêtements et un peu d'argent.

Beaucoup d'espoir! Il y a aussi une brigade d'artillerie aux ordres du capitaine Sotomayor pour protéger les fortifications et deux cents démons, la plupart voleurs finis, avec pour chacun une description de leurs forfaits. Le gouvernement les met à ma disposition pour en faire des soldats ou des forçats. Il y a aussi des uniformes pour eux.

De fait, je ne dois pas attendre d'autres renforts humains!

— o —

2. — Alcool de pomme.

pars avec eux. Le commandant Foster me remet une lettre très élogieuse du ministre de la guerre, le diplôme de lieutenant-colonel et une croix d'or frappée en commémoration de la prise de Valdivia.

Arrivé à la cité, après avoir installé les deux cents hommes, je demande à mes soldats de les surveiller pour que leur bonne réputation n'ait pas à souffrir de cette union.

Je m'occupe alors de l'organisation intérieure de la place pour passer l'hiver le moins mal possible, profitant du temps. En premier lieu, j'installe un armurier qui a servi les Espagnols mais est Chilien. Mon armement et celui pris à l'ennemi sont en très mauvais état. Puis, je nomme un commissaire aux vivres, un garde-magasin pour tout ce qui appartient à l'État et un contrôleur pour administrer l'hôpital, car nous avons beaucoup de blessés et malades mal soignés.

Une fois tout ceci mis en ordre, je m'occupe sérieusement de l'instruction et de la discipline. Quelques jeunes gens des meilleures familles de Valdivia sollicitent d'entrer en service comme cadets. J'en admets plusieurs en les prévenant que je dois informer le gouvernement pour pouvoir les enrôler définitivement; de cette manière, je dispose de beaucoup de volontaires.

L'action del Toro a convaincu la majorité des habitants du très peu de probabilité d'un retour des Espagnols que beaucoup considéraient comme possible et que d'autres souhaitaient; la peur des premiers a totalement disparu et l'espérance des seconds s'est complètement évanouie; ceci m'attire de nombreux partisans.

Avec la corvette *Indépendance*, sont arrivés plusieurs officiers chargés de la conduite des deux cents hommes. Pour éviter des difficultés administratives dans les 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons, je fais passer une note au gouvernement lui proposant la formation d'un bataillon provisoire avec les troupes sous mes ordres.

—o—

### Chapitre XXXI

#### Rôle des « Capitaines des amis ».

Je reçois tous les jours la visite des différents caciques qui ont été favorables aux Espagnols et qui disent venir se mettre aux ordres du gouvernement de la patrie. Je les accueille du mieux que je peux mais, comme ils viennent accompagnés, leurs visites me coûtent cher. Il me faut, en effet, leur remettre chaque fois des cadeaux ainsi qu'à leur suite.

Les Espagnols les ont habitués ainsi; et il est indispensable de les flatter. Le gouvernement m'a fait parvenir des objets destinés à cet effet mais, vu comme ils agissent, mes réserves sont très rapidement épuisées.

Ce sont de petits sacrifices exigés par la politique. Pendant que je reçois à merveille ces Indiens du Sud de Valdivia, ceux du Nord se font embobiner par un sergent du pays appelé Palacios<sup>1</sup>.

Aidés par des interprètes, ils sont appelés les « capitaines des amis ». Les Espagnols les

1. — Florentino Palacios, ayant servi dans un régiment espagnol, s'est réfugié chez les Indiens en compagnie d'autres vaincus après la prise de Valdivia.

entretenaient généreusement pour les services rendus lors de la domination des Araucanos<sup>2</sup> qui les considéraient comme des oracles. Ils arrivaient ainsi à provoquer leur soulèvement.

Chaque fois que les Indiens projetaient une attaque contre les Espagnols, ces derniers étaient avertis à temps par les « capitaines ». De cette manière, les Indiens, battus, devaient rester tranquilles dans leurs forêts.

Le gouvernement patriote ne peut dépenser autant. Le maintien de la place de Valdivia coûtait cinquante mille pesos par an aux Espagnols, les « capitaines » étaient en effet bien rétribués. Ils s'aperçoivent maintenant que ces temps sont révolus et, pour ces raisons, soulèvent les Indiens de toutes parts contre les patriotes. Ils vont ainsi nous faire une guerre longue et cruelle dans les territoires qu'ils occupent.

Comme ces hommes connaissent parfaitement leur langue, ils font croire ce qu'ils veulent à ces sauvages; ils vivent avec eux, les imitent pour mieux les tromper, adoptent leurs principes, leurs coutumes, leur férocité dans le pillage, dans les beuveries, dans tous leurs vices.

Les sauvages ont tout appris des hommes civilisés sauf leurs qualités. Celui qui les conduit à la guerre et leur permet de voler le butin a toujours raison. Si un cacique décide de s'unir aux patriotes, ils ne peuvent le permettre, et encore moins, s'il abandonne le banditisme. Il sera sacrifié par ses propres hommes.

2. — Indiens de l'Araucanie, région située entre Valdivia et Concepción, au Nord.

Ces individus ne respectent que le plus fort, le plus valeureux et le plus voleur. Ce dernier est le plus respecté d'entre eux. L'enfant qui, tout petit, manifeste des dispositions pour le vice, est le plus chéri et estimé du village. C'est l'être humain à l'état naturel.

Ceux qui, comme certains écrivains, n'ont vu ces sauvages que dans leurs cabinets et les dépeignent doux, bons, humains, simples, se trompent totalement. Aujourd'hui, grâce aux voyages autour du monde et à leurs récits, on sait à quoi s'en tenir.

Le sauvage ne cède jamais volontairement aux bons traitements. La considération et le respect, il les attribue à la peur et à aucun autre sentiment. Lui, d'ailleurs, n'en a pas d'autre.

Bien que ces sauvages du Chili n'aient pas de religion, ils suivent une espèce de culte à « Pillan », ce qui signifie diable ou dieu du mal, parce qu'ils ressentent le mal alors qu'ils prennent le bien où ils le rencontrent, sans s'occuper de savoir qui l'a envoyé ou d'où il vient. Je pourrais continuer ces réflexions philosophiques, religieuses, etc., mais ce n'est pas mon propos.

—o—

### Chapitre XXXII

#### Soulèvement des Indiens du Nord de Valdivia et action perverse du frère de la mission de San-José.

Le soulèvement des Indiens du Nord de Valdivia commence à m'inquiéter. Leur premier acte d'hostilité est la décapitation d'un cacique ami des patriotes, bon Indien, à demi civilisé par les missionnaires. Ce

Palacios, qui les a soulevé contre nous, maintient des contacts en ville. Il est associé avec un diabolique frère missionnaire espagnol qui vit parmi les Indiens.<sup>1</sup>

Ce malheureux croit, sans doute, qu'il va ressusciter le parti des Espagnols avec les sauvages. C'est un frère terrible et il joue un jeu démoniaque. Il fait poursuivre et assassiner tous les pauvres Indiens venus offrir leur soumission et leurs services aux patriotes.

Sous son influence, la troupe de rebelles augmente, étend ses ramifications jusqu'au bandit Benavides, qui dévaste la belle province de Concepción, et entre en communication avec le général Quintanilla qui occupe l'archipel de Chiloé.

Je suis obligé d'organiser une espèce de service de police et d'espionnage parce que la ville est menacée d'une invasion indienne, conduite par ces rebelles et le frère. Une vigilance très active est nécessaire et je ne me fie qu'à moi-même. Mes officiers sont jeunes, ils aiment se divertir et ne s'inquiètent de rien, se croyant invincibles.

Mais moi, sur qui repose toute la responsabilité, je suis loin d'être tranquille, comme d'ailleurs les habitants qui nous soutiennent. Ces bandits peuvent entreprendre une invasion par terre et par le fleuve, ce qui fait que je ne connais aucun moment de tranquillité, surtout la nuit.

Je fais souvent des rondes, de l'eau jusqu'aux genoux. Les pluies ont commencé avec violence. Je

me trouve enfermé dans la ville sans pouvoir faire quoi que ce soit contre ces bandits, si redoutables en cette saison des pluies. Leurs armes sont la lance, le cheval, la surprise et il est donc indispensable d'être constamment vigilant. Les rebelles savent, par leurs espions, tout ce qui se passe dans la place. Mais ils ont peur de moi car ils savent que je n'ai pas la main légère.

Toutefois, je ne peux résister, je succombe à la fatigue; ma blessure ne s'est pas bien cicatrisée et occasionne un abcès qui m'oblige à garder la chambre. Je n'ai qu'un mauvais chirurgien espagnol, prisonnier, maladroit, ignorant et aux intentions douteuses. Je souffre le martyre; mon bras s'infecte de telle façon que tout le côté gauche de mon corps est paralysé. Je me retrouve, pendant un mois, dans d'extraordinaires souffrances; l'abcès s'ouvre à l'endroit où la balle est entrée: sur les côtes, sous l'aisselle, sortent des morceaux d'os et des bouts d'uniforme, de la doublure et de la chemise. Ceci me soulage et je suis rapidement debout et au travail.

Il est temps. En sortant de mon lit, on m'informe que ce matin, deux de mes grenadiers, bons sujets et incapables de mauvais comportement, ont été retrouvés assassinés. Ils ont été massacrés d'une telle manière qu'on peut deviner le plaisir des coupables. En plus des coups de poignards, on a essayé de leur couper la tête. L'affaire est très grave.

Une réponse rapide est nécessaire parce que mes meilleurs soldats courent le risque d'être assassinés par les partisans des Espagnols qui ne manquent pas autour de nous. Je réunis donc toutes mes forces de

police et les mets en campagne. Je promets cinquante pesos à celui qui trouvera les coupables. Le deuxième jour, ils sont en notre pouvoir, découverts par M. Sayago, dont le frère est cadet, aussi courageux que bon patriote. Il refuse la récompense.

J'ordonne immédiatement la réunion d'un conseil de guerre comme l'exigent les circonstances. Il faut faire un exemple! Comme la justice civile, qui devrait juger les assassins, est lente et que, de plus, il faudrait aller à Santiago, je décide de ne pas faire de procès. Les coupables paraissent devant le conseil de guerre. Ils sont deux, confessent leur crime; ils ne peuvent nier, ayant été capturés avec leurs poignards et leurs affaires ensanglantés. Ils l'ont fait pour obtenir du crédit auprès des rebelles qu'ils allaient rejoindre.

Sayago me dit qu'il a pensé que les assassins prendraient cette direction. Cela a été une heureuse idée, car l'exemple aurait été fatal. On demande à ces hommes pourquoi ils ont assassiné les soldats: ils répondent qu'ils n'aiment pas les patriotes, que ces grenadiers faisaient la cour à leurs femmes et que, s'ils avaient pu, ils les auraient tous tués. Ils sont condamnés et exécutés à l'endroit même de l'assassinat des deux soldats. Je regrette ces derniers, car tous deux étaient forts et courageux. Ils avaient servi les Espagnols et étaient employés par le gouvernement au service des vaisseaux et de la liaison entre le port et la ville.

Je reçois continuellement des plaintes des pauvres paysans patriotes qui se réfugient en ville, auprès de nous, pour éviter les persécutions et les vexations du frère.

Ils doivent abandonner leurs cultures, leurs familles ou rejoindre les rebelles. Les Indiens qui refusent de s'engager, sont poursuivis à mort. Ils arrivent nombreux en ville. À demi civilisés par les missionnaires, ils ont perdu de leur état sauvage toute leur énergie et ne sont bons à rien; ils nous apportent tous leurs vices et de plus montrent une très grande paresse; ils sont constamment ivres, sales et affaiblis au point qu'on ne peut rien obtenir d'eux et qu'ils ne font que consommer nos réserves. Mais il nous faut absolument les nourrir, au moins pour des raisons politiques, car ils ont choisi notre camp plutôt que celui des bandits.

Lassé de tout ceci, je conçois le projet d'aller enlever le frère chez les Indiens. La mission de San-José se trouve à seize lieues de Valdivia, dans la montagne. Comme en hiver les pluies continuelles rendent les chemins impraticables, ils n'ont pas peur de nous; le frère est tranquillement dans sa mission et les bandits, dispersés par-ci, par-là dans des demeures de paysans, d'Indiens, de « capitaines des amis », etc.

Je fais appeler l'officier Alemparte. J'ai fait préparer une embarcation. L'officier arrive seul, je lui dis: « Je sais que vous êtes un homme courageux et plein d'initiative; je vais donc vous charger d'une mission digne de vous; allez à la caserne choisir douze à quinze grenadiers, bons nageurs. Vous embarquerez immédiatement disant à vos compagnons et aux soldats que je vous envoie au fort. Bien sûr, ce n'est pas ça du tout. À neuf heures du soir – il est actuellement huit heures – vous serez tous prêts sur le quai où vous attendra l'embarcation et ses rameurs. La marée sera alors

1. — Il s'agit du frère franciscain Salvador Racela, né en Espagne, en 1771 et arrivé au Chili comme professeur au collège de Chillan en 1806.

en votre faveur. En trois heures, vous franchirez les sept lieues par le fleuve et arriverez à minuit au petit fort de Las Cruces. Là, vous prendrez un bon guide et marcherez de nuit pour que personne ne sache ce que vous venez faire. Il vous faudra marcher dix ou onze lieues pour arriver à la mission San-José. Des chemins horribles rendront votre marche difficile à travers ces forêts, mais, avec un bon guide, ça ira. Il vous faut arriver de nuit à la rivière face à la mission. Si vous n'y trouvez pas d'embarcation, quatre ou cinq grenadiers traverseront à la nage et en trouveront une pour que vous passiez tous. Arrivés de l'autre côté, vous serez près de la mission. Vous l'encerclerez avec vos hommes et capturerez le frère avec tous ses documents. Tout ceci se fera dans le plus grand des silences, sans aucun tir. S'il faut vous défendre, ce que je ne crois pas, servez-vous de vos baïonnettes. Il ne faut pas alerter les rebelles car vous seriez alors en danger. Allez-y en toute confiance car ils sont loin de s'attendre à cette attaque. Personne ne sait ce que vous allez faire et ne le communiquez à personne, sinon ce serait l'échec. Vous savez que le frère a ses espions en ville, il serait vite averti et vous seriez perdu. Vous comprenez que le secret est nécessaire. »

L'officier m'a écouté sans rien dire. Aussitôt que j'ai terminé de lui donner ses ordres, il me répond : « Mon colonel, je vais chercher le frère; dans moins de quatre jours, je serai de retour. »

Je lui recommande de ne pas le maltraiter. Mais, une fois capturé, il devra le surveiller de près et assurer la retraite.

Quatre jours plus tard, à la plus grande surprise de toute la ville, on m'avertit que l'officier Alemparte

descend le fleuve, amenant le frère de la mission de San-José. Je vais à l'instant à sa rencontre sur le quai. Je lui sers chaleureusement la main et lui demande de garder le silence pour le moment. Le frère fait sa tête d'hypocrite et regarde avec une expression stupide tous ceux qui se sont rassemblés pour le voir. Je l'envoie au secret à la caserne.

L'officier m'explique que tout s'est déroulé selon mes ordres; cela a été très dur de traverser les horribles montagnes, sous la pluie continuelle, entre Las Cruces et San-José; les chemins étaient épouvantables et la rivière en crue; ils n'avaient pas trouvé d'embarcation; il était onze heures du soir et heureusement, le guide était très bon et avait reconnu le lieu malgré l'obscurité; quatre de ses hommes avaient traversé, s'étaient emparés de la première embarcation rencontrée; à minuit, tous étaient passés et il était entré sans bruit à la mission. Le frère était à côté d'un feu, avec une servante. Les deux furent ligotés. Il leur ordonna le silence, rassembla le peu de documents qu'il trouva et prit le chemin du retour. Malheureusement, le frère trouva le moyen de tomber dans un bourbier dont ils ne purent le sortir qu'au lever du jour. Il m'assure que des cavaliers passèrent près d'eux et qu'il avait supposé que c'étaient des rebelles. L'officier me remet les documents parmi lesquels, entre autres, une lettre du chirurgien espagnol rédigée en ces termes : « À Palacios, chef des rebelles. — Mon ami, qu'attendez-vous donc? Le Français est au lit, à moitié pourri. Vous savez que c'est le seul brave. La garnison de la ville qui ne peut surveiller est en désordre. Les officiers de la garni-

de la caserne passent la nuit avec leurs maîtresses. Les soldats, de leur côté, en font autant. Si bien que la caserne est abandonnée de nuit et facile à surprendre. Nous avons, de plus, à votre disposition, trois chefs d'embarcations avec rameurs, de façon à ce que, quand vous serez prêts, nous puissions envoyer de nuit ces embarcations vers le petit fort de Las Cruces sans que personne ne le sache. Vous pourrez, la même nuit, descendre le fleuve et vos Indiens suivront la rive à cheval pour arriver en même temps. De notre côté, nous capturerons la garde du quai, qui ne se compose que de quatre hommes et un caporal. Vous savez que le quai est à deux pas de la caserne dont nous pourrions nous emparer avec vos hommes armés, sans tirer une seule cartouche. Comme je l'ai dit, l'absence du chef, malade, est primordiale; ils ne sont pas sur leurs gardes et sont loin d'imaginer une telle attaque. Quelle gloire pour vous, si vous libérez la place de Valdivia des patriotes car, de plus, les forts seraient nôtres dès la chute du chef! En plus de la gloire, que de gains et de promotions pour vous! Le roi d'Espagne vous ferait, pour le moins, colonel! »

Il y a une autre lettre du père de Palacios, chirurgien-barbier et originaire du pays, encore plus vigoureuse en exhortations virulentes, qu'il n'avait sûrement ni écrite, ni dictée. J'ordonne son arrestation ainsi que celle des trois chefs d'embarcations. Au même moment, le chirurgien espagnol arrive aux nouvelles. Il est pâle et tremblant. Je lui dis que je le trouve très pâle et lui demande ce qu'il a. Il me répond qu'il est malade. Je ne peux contenir ma colère.

Si son plan avait été exécuté par un homme courageux, il aurait eu un résultat fatal pour la ville et la garnison. Incontestablement, nous aurions tous été massacrés si le service avait été aussi mauvais pendant ma maladie. La ville, aux mains des Indiens, aurait été pillée, brûlée; de plus, ils n'auraient pas distingué les patriotes des « goths », noms dont ils affublaient les Espagnols et leurs partisans.

Ce chirurgien, brutal et lâche, n'avait rien prévu de cette tragédie. Il en aurait sans doute été victime comme les autres, à l'exception du père de Palacios, connu des Indiens et des trois chefs d'embarcations qui se seraient sauvés.

Quand le chirurgien me répond qu'il est malade, je vais à mon bureau, prend la lettre, lui disant : « Prenez cette recette, elle vous soignera! » Il me regarde, stupéfait, comme un homme qui perd la raison ou qui l'a perdu mais que la peur lui fait vite retrouver. Il se jette à mes pieds et se roule au sol en me demandant de le pardonner et de l'épargner. Je lui demande ce qui a pu le pousser à une telle atrocité; si, comme prisonnier, il n'a pas été traité avec toutes les considérations dues à son malheur et s'il avait vu les prisonniers américains traités ainsi par les siens. « Misérable, lui dis-je, quels étaient tes projets en livrant la ville à ces sauvages? Pensaistu vraiment que tu allais survivre une fois la ville aux mains des Indiens et des rebelles? Ignorais-tu que ces barbares massacrent indistinctement tous ceux qui ne parlent pas leur langue? » « Ah, s'exclame-t-il, je suis une brute, un misérable, indigne de pardon. » Je lui demande de me nommer ses complices. Il me jure qu'il n'y en a

pas d'autres que ceux que je connais. Je n'ai pas de mal à le croire bien que nous ayons beaucoup d'ennemis, mais loin d'être tous aussi stupides au point de faire confiance aux Indiens. Je le fais conduire à la prison et le mets au secret, comme le père de Palacios et les chefs des embarcations.

Je fais ensuite appeler tous les officiers de la garnison afin qu'ils connaissent le contenu de la lettre du chirurgien, notamment par rapport à l'accomplissement de leur devoir. Je leur fais comprendre que je ne suis pas très satisfait même si je suis loin de croire tout ce que dit la lettre, mais que s'il y avait le moindre relâchement dans leur service, ils voyaient où cela pouvait nous conduire.

Tous s'insurgent contre les mensonges du chirurgien. « *En tout cas, messieurs, leur dis-je, je crois que cet homme vous a calomniés. Un telle conduite serait indigne d'honorables officiers; je vous estime trop pour croire que vous vous seriez relâchés à ce point; mais si cette conduite peut s'appliquer à certains d'entre vous, ceci devrait vous servir de leçon pour vous rendre compte à quoi est exposée une ville, une place forte, en cas d'abandon de ce type.* »

Une fois terminée la harangue, je fais rompre les rangs.

—o—

### Chapitre XXXIII

#### *Campagne contre les rebelles de Palacios.*

Plusieurs jours après, j'installe un détachement de vingt cinq hommes à Las Cruces, à sept lieues au

Nord de Valdivia, en descendant le fleuve. Jusqu'à présent, ce lieu n'a jamais été protégé parce que je le considérais sans importance. Il est sûr que le plan proposé par le chirurgien espagnol au frère et à Palacios aurait pu avoir un terrible résultat pour nous et la place, mais pas pour ma division logée dans la caserne, ni pour moi qui en était à vingt pas; il l'aurait été, en revanche, pour ses habitants, et particulièrement les plus éloignés, qui se seraient trouvés sur le chemin des Indiens. Malgré tout, la cité était suffisamment motivée pour qu'à la moindre rumeur, je sois prévenu.

Le beau temps revenu, je songe à faire une courte campagne contre les Indiens ennemis et les rebelles de Palacios. Je n'en espère pas un grand succès car je sais, qu'à peine ils me verront entrer dans leur territoire, ils fuiront dans les coins les plus profonds de la forêt.

Mon objectif est de faire comprendre aux Indiens que j'ai suffisamment de forces pour les vaincre, les dissuader, ainsi, de protéger les rebelles qui les trompent et, par ailleurs, voir si je peux attirer quelques-uns de ces « capitaines des amis » en leur promettant de conserver leur fonction et leurs rétributions, comme au temps des Espagnols.

Le « commissaire général des nations », c'est à dire le chef des interprètes et des « capitaines des amis », don Leandro Uribe, bon patriote et homme de bon jugement, approuve mon projet, offre de m'accompagner et de m'imposer aux Indiens grâce à son influence; il croit que l'expédition produira un bon effet sur les Indiens qui, se voyant appuyés par

les forces patriotes, abandonneront Palacios et, sans doute, le livreront.<sup>1</sup>

Je prépare donc trois cents hommes, bien armés, et nous nous embarquons. Nous remontons le fleuve, utilisant la marée qui atteint presque le petit fort de Las Cruces, où je fais réparer et monter une petite pièce d'artillerie pour contenir les rebelles et les Indiens, si nécessaire.

Le petit fort n'est utile à rien d'autre.

À Las Cruces, je prends seize bœufs et vaches pour nourrir ma troupe jusqu'au territoire occupé par les rebelles et les Indiens ennemis. Après trois jours de marche, nous entrons dans une immense et splendide plaine. Tous les caciques qui sont venus me rendre visite à Valdivia y sont rassemblés<sup>2</sup>. Ils sont accompagnés de tous leurs jeunes gaisards et de leurs femmes ainsi que de nombreuses provisions.

Après la cérémonie d'usage et les explications sur notre visite par l'interprète Uribe que beaucoup connaissent, ils descendent de cheval et m'offrent leurs cadeaux, moutons, brebis et quelques vachettes.

De mon côté, je leur offre tout ce qui plaît à ces sauvages, miroirs, babioles, indigo, quelques objets

d'argent pour les brides des chevaux et de grandes épingles de ce métal pour les femmes.

Puis, le commissaire Uribe les secoue un peu en leur disant qu'ils n'ont pas rempli leur promesse de poursuivre Palacios ou, pour le moins, de l'empêcher de traverser leurs terres et de venger le cacique Juan Jose, et sa famille, que les rebelles avaient égorgé simplement parce qu'il était allé en ville féliciter le chef patriote, comme eux-mêmes.

Ils répondent à l'interprète que s'ils avaient été plus forts, le cacique, son frère, serait déjà vengé; mais, que Palacios avait avec lui les Indiens de Pitruquen, Boroa et Maquegua, trois puissantes tribus qui, s'ils n'étaient pas restés neutres, les auraient déjà écrasés. Malgré leur prudence, ils avaient été opprimés et brimés par ce bandit.

Pendant cette longue conversation avec les Indiens, qui répètent cent fois la même chose, ce qui pèse sur celui qui doit les écouter, je me distrais en observant le commerce qui s'est établi entre les soldats de ma division et les Indiens et leurs femmes. Les soldats, qui savent ce qui leur plaît, se sont munis d'une bonne quantité de gros boutons de cuivre, de grosses perles de verre multicolores et de bien d'autres bagatelles. En échange, ils reçoivent de bonnes choses : *ponchos*, laine de mouton et plein de bonne nourriture pour passer une heureuse nuit de campement. Je fais appeler les « capitaines des amis » et leur fais connaître les intentions du gouvernement patriote de conserver leurs charges s'ils adhèrent et obéissent au nouveau système. Ils me le promettent et deux d'entre eux se proposent de

1. — Leandro Uribe y Asento, né le 15 mars 1773, capitaine, fait parti de la première *junte* patriotique de Valdivia en 1811, emprisonné avec les patriotes à Corral en mars 1812, il deviendra capitaine de l'armée patriote (21 mars 1821) et sera le futur commandant du fort de Las Cruces où il est tué le 11 février 1822.

2. — Ils sont dirigés par le cacique Andres Lien, de la tribu de Alepué, assisté de l'interprète José Martin, descendant d'un Hollandais, naufragé sur la côte en 1780.

m'accompagner, ce que j'accepte afin de les compromettre face à Palacios. De cette façon, une fois loin de leur territoire, ils ne pourront plus se moquer de moi. Nous nous séparons finalement, satisfaits les uns des autres, et je poursuis ma route.

Mon intention est d'aller jusqu'à Pitrufulquen, soixante lieues au nord de Valdivia, essayer de faire entendre raison aux Indiens ennemis, partisans de Palacios, ou de leur infliger une défaite si l'occasion s'en présente. Je sais que le cacique Calcufura, de Pitrufulquen, est puissant d'abord par le nombre important de ses guerriers, et plus encore par son obésité qui le fait considérer comme un sorcier aux yeux de sa tribu. Il est horriblement contrefait.

Je suppose donc qu'il ne peut fuir très loin et que si je le capture, je le ferai renoncer à la protection qu'il fournit aux rebelles.

Après quatre jours de marche, l'officier de mon avant-garde, qui avance en silence à travers ces forêts sépulcrales à environ cinquante pas de ma division, me fait prévenir que, dans un pré où se trouvent quelques cabanes d'Indiens, sont rassemblés de nombreux hommes armés, d'Indiens et aussi de femmes. Je le fais revenir en silence à la division.

Au même moment, je fais appeler Uribe et les deux « capitaines des amis » qui connaissent parfaitement le terrain, pour trouver le moyen d'encercler ces gens, ce qui se fait promptement. Au moment convenu, j'avance rapidement et entre dans le pré. Quand les Indiens font mine de saisir leurs lances et de monter à cheval, ils se retrouvent encerclés de très près par mon infanterie. Je leur envoie alors

deux interprètes qu'ils connaissent, afin qu'ils n'opposent pas de résistance, tout à fait inutile, leur disant que je désire parler avec eux et ne leur causerai aucun mal.

Je dois dire que c'est le commissaire Uribe qui m'a conseillé de faire ainsi, m'expliquant qu'il serait plus favorable à la patrie de leur pardonner que de les égorger. En effet, ils ont été pris en flagrant délit, les armes à la main pour rejoindre les rebelles et sont tombés sans pouvoir s'échapper.

Mes intentions étaient différentes, mais je cède devant l'opinion du commissaire. Je ne connais pas encore très bien ces sauvages et, avec le temps, j'aurai l'occasion de regretter cette faiblesse dont le pauvre commissaire sera la victime.

Uribe avance jusqu'à eux, les oblige à déposer leurs armes, ce qu'ils font à contrecœur, puis entourent le commissaire pour l'écouter. Je m'approche de ces diables en tenue de combat, c'est à dire couverts de cuir durci au feu, certains complètement nus, d'autres peinturlurés de sang et d'autres couleurs; tous horribles, comme des démons de l'enfer. Il y a une soixantaine de combattants, le reste ne compte pas.

Après avoir été interrogés par don Leandro sur leurs intentions, ils répondent que, sachant que les patriotes avaient pénétré dans le territoire indien, Palacios leur avait ordonné de s'armer et de se joindre à lui pour se défendre; nous venions selon lui, voler leurs femmes et dévaster la région; il les avait menacés de châtimement après notre départ s'ils n'obéissaient pas à ses ordres, et, de plus, c'était pour leur bien et leur sauvegarde.

Évidemment, Uribe leur fait la morale. Il leur prouve que Palacios les a trompés, que nous ne faisons de mal à personne, que nous allons leur rendre armes, chevaux et femmes, pour le leur prouver car tout s'est bien passé jusque-là. Ils promettent tout ce que le commissaire demande et tout leur est rendu, malgré mes réticences.

Je poursuis jusqu'à Pitrufulquen. Nous en approchant, le cacique et tous ses Indiens s'enfuient dans la forêt et abandonnent leurs cabanes. Je fais diviser mes trois cents hommes en plusieurs détachements afin de parcourir la forêt dans différentes directions. Deux heures plus tard, mes soldats m'amènent le cacique Calcufura, son gendre, sa femme, ses fils, plusieurs Indiens chétifs de peu d'utilité et quelques vieilles femmes, ce qui nous indique que tous ceux qui peuvent être sous les armes, ont rejoint Palacios.

Le commissaire s'approche du cacique Calcufura. Il est difficile d'imaginer un être humain dans un tel animal, il est totalement difforme : pas plus de quatre pieds de haut et autant de large; je n'ai jamais vu de pareille figure. C'est pourquoi ils le vénèrent tant : ils respectent tout ce qui est extraordinaire, bien qu'entre eux, seuls soient vénérables le courage et la force. De plus, cet animal est doté d'une grande intelligence pour un sauvage, il a un grand pouvoir sur sa tribu ainsi que sur celles de ses voisins. Ils venaient, de toutes parts, le consulter comme un oracle.

Je laisse faire don Leandro Uribe. Je ne m'occupe que de bien placer mes soldats pour éviter

toute surprise et de les nourrir convenablement, maintenant que nous avons de tout en abondance.

Calcufura possède de très nombreux animaux. Ces sauvages sont, à de rares exceptions, bergers. Je promets à mes troupes trois jours de repos, que nous passons de la manière la plus agréable dans la propriété du cacique, la plus pittoresque que peut offrir la nature. Quelle belle description en ferait un écrivain à ma place ! Je n'ai pas ce talent, hélas.

Après ces quelques jours pendant lesquels nous ne voyons ni Indiens ni rebelles, mais nous restons très prudents, le cacique se montre excédé de notre présence. Il fait des promesses au commissaire : nous livrer Palacios et l'amener à Valdivia; appuyer les patriotes, etc. Tout ce que croit sincèrement le commissaire; mais cela ne me fait pas le même effet.

Toutefois mon objectif est rempli : montrer aux Indiens que nous sommes forts, que nous pouvons entrer dans leurs terres et être bons avec eux. Nous expliquons clairement au cacique les risques qu'il court s'il ne tient pas sa parole, et notre retour est décidé pour le lendemain. Il se déroule sans la moindre gêne, ni des Indiens, ni des rebelles; ils nous craignent comme le feu.

La prise de la forteresse de Valdivia et la bataille del Toro leur ont donné une bonne idée de notre habileté. D'autre part, que peuvent-ils faire contre une bonne infanterie dans ces montagnes et défilés ? De plus, la guerre de rebelles ne consiste pas vraiment à combattre, mais surtout à faire des dégâts, gêner et harceler l'ennemi sans courir de grands risques, ce qu'ils savent parfaitement faire.

Un mois plus tard, je suis de retour à Valdivia.

Pendant tout ce temps, mes trois cents hommes ont vécu aux dépens des Indiens, compensation insignifiante comparé à ce que ces derniers m'ont coûté.

—o—

#### Chapitre XXXIV

##### *Arrivée à Valdivia du nouveau gouverneur, le lieutenant-colonel Letellier.*

Peu après mon retour, un vaisseau est annoncé au port, et je reçois un courrier du gouvernement, m'annonçant que le lieutenant-colonel Letellier \* est nommé gouverneur de la place de Valdivia. Je le reçois comme tel : je fais aussitôt préparer une embarcation pour descendre au port et le saluer; nous revenons ensemble et j'ai le plaisir de l'installer dans la maison que j'occupe, destinée au gouverneur.

Le lendemain, je lui transmets les documents et tout ce qui correspond à sa charge et me retire modestement dans une petite maison louée pour y passer mes derniers jours à Valdivia. En effet, avec l'arrivée du gouverneur, je considère mon travail terminé. Mais, ce dernier ne me dit rien, absolument rien, sauf que je ne peux rester sous les ordres d'un officier du même grade, moins ancien en grade et en service du pays.

M. Letellier, fils de Français et né au Chili, vient d'arriver de France. Il s'y était réfugié car étant en Espagne, il avait servi dans les troupes du roi Joseph. Revenu dans son pays, il a été immédiatement nommé lieutenant-colonel. C'est un homme de

savoir, il a des connaissances en mathématiques et est, un peu, ingénieur.

Je suis étranger et dois prendre une décision, celle de me retirer. Je lui communique donc ceci; il me répond qu'il n'a pas d'ordre pour me garder mais que mon éloignement de la place l'ennuie beaucoup; il me demande de repousser mon départ et de rester auprès de lui jusqu'à ce qu'il connaisse bien les lieux, les troupes que j'ai formées, les officiers qui restent avec lui et les moyens de défendre la place. Si je m'en vais aussi vite, après avoir conquis et sauvé si glorieusement la place, il pense que sa tâche sera difficile.

J'accepte de rester un peu de temps avec lui; ce que je fais sincèrement car il me paraît très aimable, de gracieuses et élégantes manières et homme capable. Ceci me console un peu, car s'il m'est permis de le dire, le gouvernement s'est comporté avec moi de manière peu délicate et sans les considérations dues à un militaire qui venait de rendre de si importants services à la patrie.

Les troupes ont appris que j'allais les quitter et à l'appel du soir, elles se montrent insatisfaites, particulièrement les 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> régiments. Mais, je les tranquillise, et leur fais comprendre que des troupes obéissantes ne doivent pas montrer de mécontentement; que le changement de chef ne signifie rien; que leur devoir est de servir la patrie et qu'ils ne doivent jamais montrer de mauvaise volonté comme hommes d'armes; que les armes sont réservées aux ennemis de la patrie. Tous crient « *Vive la patrie!* ».

L'atmosphère retourne alors à la tranquillité.

—o—

#### Chapitre XXXV

##### *Palacios envoie un projet d'attaque contre les patriotes au général Quintanilla.*

Je passe les premières journées à expliquer au gouverneur tout ce qui s'est passé depuis la prise de la place, notamment le procès qu'il faut mener contre le père de Palacios, les chefs d'embarcations et le chirurgien espagnol.

Les prisonniers sont jugés par le conseil de guerre et les premiers sont fusillés. Le conseil de guerre admet que le chirurgien espagnol a été sollicité par le père de Palacios pour écrire la lettre et qu'en tant qu'Espagnol, son cas est moins grave que celui du père Salvador Racela, le fameux frère espagnol furieux contre ceux qu'il appelle les insurgés. Le chirurgien est plus un imbécile qu'un conspirateur. De plus, je dois dire que, pendant ma maladie, il lui aurait été facile de m'envoyer dans l'autre monde sans courir le moindre risque. Je transmets ces raisons au gouverneur et sauve ainsi le stupide chirurgien qui est envoyé à Santiago avec le frère, à disposition du gouvernement.

Entre-temps, les rebelles recommencent à s'agiter. Calufura est bien loin de tenir sa parole; au contraire, il tombe en force sur nos amis indiens, les traitant de patriotes. Le commissaire reconnaît, un peu tard, que pour ces sauvages, il n'y a clémence que s'il y a peur. Il faut donc prendre d'autres mesures.

Je suis en train de penser à ceci quand le gouverneur me fait appeler très tôt, ce qui me surprend. Il doit y avoir du nouveau. Il me dit que Sayago (déjà connu), rejoignant sa propriété à l'intérieur, a rencontré un inconnu qui, le voyant, s'est enfui. Il allait le rattraper quand ce dernier a fait front, sabre en main; Sayago était lui aussi armé. Le combat a lieu loin de tout. L'inconnu reçoit un coup de sabre sur la tête, si bien appliqué qu'il tombe de cheval; Sayago descend et le désarme. Il lui demande qui il est et d'où il vient, qu'il ferait mieux de dire la vérité car sa vie en dépend. Abasourdi, il avoue qu'il est le fils de l'interprète Caleufo, notre plus grand ennemi, sorte d'oracle des Indiens. Il est chargé par Palacios de porter une lettre au général Quintanilla, dans l'archipel de Chiloé. Il remet la lettre à Sayago, qui revient immédiatement avec son prisonnier.

Le gouverneur me la lit. Les rebelles disent au général qu'il peut, sans risque, avancer sur Osorno et entrer en contact avec eux; qu'ils me donneraient du fil à retordre; que Benavides va leur envoyer beaucoup d'armes. Elle donne, par ailleurs, beaucoup de précisions sur une victoire obtenue sur les patriotes, annonçant la mort du colonel Alcazar au combat de Tarpellauca, et la capture du bataillon entier des chasseurs de Coquimbo dont le commandant s'est échappé en l'abandonnant, etc.

Ces nouvelles ne sont vraiment pas bonnes, même si elles ne sont qu'à moitié vraies. Le gouverneur me dit qu'il a bien fait de me retenir, que mon départ est impossible maintenant parce qu'il ne connaît ni les troupes, ni le terrain, ni les ressources

nécessaires à employer contre cette invasion qui paraît grave, organisée ainsi, et, que nous avons eu beaucoup de chance de la rencontre du valeureux Sayago. Nous ne serons, au moins, pas surpris et, en conséquence, il s'en remet à mes connaissances militaires et à ma pratique de la région.

Qui peut mieux que moi, dit-il, conserver ce qu'il a si courageusement défendu jusqu'à aujourd'hui ! L'affaire est sérieuse, car, qui peut savoir les pertes effectivement subies par le général Freire ? Car, il y a indubitablement du vrai dans la lettre. Je suis, moi aussi, de cette opinion.

—o—

### Chapitre XXXVI

#### *La défense contre le plan de Palacios.*

Le gouverneur poursuit en disant que nous n'avons pas de temps à perdre et m'interpelle de la manière suivante : « *Si je n'étais pas venu comme chef de la province, ou pour mieux dire, si je n'étais pas ici, quelles seraient les mesures que vous auriez prises ?* »

Je réponds au gouverneur que j'ai déjà prévu ceci, qu'il n'était pas difficile d'imaginer que le général Quintanilla, qui avait des forces importantes à Chiloé, essaierait de reprendre la place de Valdivia ; que cette ville a beaucoup d'importance pour aider l'action de Benavides dans la province de Concepción ; que ces gens attendent toujours des renforts d'Espagne ; que Chiloé et Valdivia sont les deux forteresses les plus importantes de la côte ; qu'avec elles, les ennemis des patriotes pouvaient faire reposer en toute tranquillité

les troupes et les vaisseaux venus d'Espagne ; que je n'ai jamais pensé que l'été passerait sans être attaqué d'un côté ou de l'autre, ou des deux à la fois, comme le montre le projet.

Ma décision est donc de me positionner à la mission de Cudico, de l'autre côté de la montagne qui sépare Valdivia de Los Llanos. Cet endroit constitue un point central d'où je peux faire front de tous côtés, face aux rebelles, face à Quintanilla s'il vient d'Osorno ou s'il fait une tentative par mer sur le fort.

Dans ce cas, je traverserai la montagne et tomberai sur le fort de Corral, ce qu'auraient dû faire les Espagnols quand lord Cochrane était à Chiloé et m'avait laissé à Corral avec quatre-vingts hommes et les marins de la frégate *Maria-Isabel* sur lesquels je ne pouvais compter. Ils avaient ainsi perdu une bonne occasion. Comme nous l'avons déjà vu, je les ai battus grâce à une ruse et parce qu'ils étaient démoralisés.

De plus, mon intention est d'organiser à Cudico une milice de cinq cents cavaliers armés de lances, la moitié venant de Los Llanos, l'autre d'Osorno, en provoquant de cette manière l'émulation entre ces bons patriotes, et ainsi pouvoir compter sur leur foi indispensable en ce projet.

Il m'est facile de choisir vingt cinq à trente de mes soldats pour former des tirailleurs à cheval de façon à protéger cette milice. Les lances sont prêtes, car j'ai ordonné leur fabrication à l'armurerie pendant l'hiver ; j'ai aussi fait préparer quatre pièces d'artillerie, deux de bataille et deux de montagne. Il ne me reste qu'à faire venir trente artilleurs et deux officiers.

Le bataillon provisoire compte déjà cinq cents hommes : tout ceci réuni, forme une division tout à fait respectable. Il n'y a simplement pas de temps à perdre.

Le gouverneur paraît très satisfait de mon plan, me serre la main affectueusement et me dit qu'il va donner les ordres nécessaires pour que tout soit mis à exécution le plus tôt possible. Ce même jour, les troupes sont averties qu'elles doivent se tenir prêtes à marcher au premier ordre.

Quand elles apprennent que je vais les conduire, elles expriment une joie tellement bruyante qu'on ne s'entend plus.

Le gouverneur, présent, me dit : « *Ces soldats ont confiance en vous et vous aiment. C'est normal, vous leur avez appris la discipline et les avez conduits par deux fois à la victoire. On peut tout attendre de tels hommes menés par un tel chef.* »

Le gouverneur sait flatter.

Tout ceci est-il vrai ou nécessaire ? C'est ce que nous allons voir.

—o—

### Chapitre XXXVII

#### *Saccages perpétrés par des soldats-criminels cantonnés à Valdivia.*

Ce même soir, à vingt heures, je reçois une information d'un officier de garde à la caserne. À la tombée de la nuit, plusieurs soldats ont saccagé un magasin et en ont volé les marchandises. Je comprends aussitôt qu'il s'agit d'un coup monté par quelques-

uns des individus envoyés par le gouvernement. J'informe immédiatement le gouverneur qui m'autorise à prendre les mesures les plus sévères et les plus énergiques, et à donner une leçon à ces démons.

Je me dirige à la caserne et fais sonner le coucher. Dix de ces bandits, les plus connus, manquent à l'appel. J'ai fait préparer des chevaux et désigne deux officiers qui, chacun à la tête de douze à quinze hommes, se mettent en route l'un en direction de Los Llanos, l'autre dans celle du territoire des Indiens. Il est très probable qu'ils tentent de rejoindre les rebelles de Palacios.

Heureusement, les bandits n'ont pu emporter leurs fusils et n'ont sorti de la caserne que leurs baïonnettes, cachées pour n'être vues ni des officiers, ni des sentinelles. Je donne ordre aux officiers, s'ils les rencontrent, de les désarmer, les fusiller et rapporter les marchandises dérobées.

Le lendemain, se présente une femme de Los Llanos qui venait de Valdivia quand elle a été violée et volée par trois d'entre eux. Nous sommes sur leurs talons.

Parmi eux, se trouve le fameux voleur Angel Ortiz, ex-galérien de la place de Valdivia, qui avait réussi à s'échapper par le territoire des Indiens et atteindre la province de Concepción. Il connaît bien le terrain ; je suis sûr que lui et les six autres rejoindront les rebelles ; les trois derniers, fuyant vers Los Llanos, ne peuvent nous échapper.

Je termine rapidement mes préparatifs de départ. Je me mets en route vers la mission de Cudico et les deux officiers ont pour ordre de nous y rejoindre

avec ou sans les voleurs. Les soldats marchent vigoureusement et joyeusement, car ils savent ce qui les attend : là-bas, ils auront plus de liberté, ils sont aimés par les habitants et recevront mille friandises. Les vires y sont plus abondants et meilleurs qu'en ville.

Arrivé à la mission, je suis informé que mes voleurs ont été rattrapés, qu'ils ont opposé résistance aux officiers et à leurs soldats, que cinq d'entre eux ont été tués et que les deux autres ont disparu. L'un d'eux est Angel Ortiz. Il n'avait pas daigné résister, avait prévu la poursuite et, en l'obligeant, avait emmené un soldat avec lui.

Ce dernier est un homme bon, ancien grenadier à cheval de San-Martin. Étant sentinelle, il avait laissé échapper un prisonnier important : il n'avait pas d'autre antécédent. Le lendemain, le gouverneur Manriquez<sup>1</sup> m'informe que les trois soldats, chargés de marchandises, avaient tenté de violer des femmes d'Indiens amis et que ceux-ci les avaient égorgés.

Comme on peut le voir, la justice est expéditive et c'est bien nécessaire dans ces circonstances.

Les marchandises trouvées sur les voleurs sont rendues à leurs propriétaires. Tout retourne à la plus parfaite tranquillité. Cet exemple produit un bon effet : aucun autre des deux cents hommes ne bouge. Au contraire, tous deviendront de bons et courageux soldats.

— o —

1. — Antonio Manriquez de Lara a commandé l'escadron de cavalerie de milice de Los Llanos.

### Chapitre XXXVIII

#### *Je m'installe à la mission de Cudico pour me préparer contre la menace de Quintanilla.*

Sans perdre de temps, j'informe les gouverneurs Manriquez et Reyes que je m'installe à la mission de Cudico et qu'ils viennent me voir pour que nous évoquions le sujet important de la sécurité et du bien-être des habitants de la province.

Le lendemain, ces bons patriotes sont à mes côtés. Je les informe du contenu de la lettre de Palacios au gouverneur Quintanilla, de ce que fait Benavides, etc. Je leur dis qu'il nous faut nous préparer parce que nous serons prochainement attaqués ; que je pense que Quintanilla arrivera par terre plus facilement que par mer, parce qu'il ne dispose pas des vaisseaux nécessaires à une telle attaque et qu'il redoute d'être surpris par ceux de la patrie ; le nom de lord Cochrane les terrorise en effet beaucoup.

Ils me demandent en quoi ils peuvent être utiles. Je leur indique mon intention de former deux escadrons de cavalerie de miliciens, un à Osorno et l'autre à Los Llanos. Je compte sur eux pour ceci, chacun doit rassembler, dans sa région, deux cent cinquante hommes bien disposés et bien montés. Une fois ces hommes rassemblés, je me chargerai de leur instruction et de leur organisation. Je commencerai par ceux d'Osorno si bien que M. Reyes doit rapidement choisir ses gens, en recommandant à chacun de préparer un manche pour lance de onze pieds de long. Je ferai installer la pointe de fer solidement, à la manière des Indiens. J'en dis autant à M. Manriquez.

Ils me répondent que ce sera un véritable plaisir pour les habitants de se rendre utiles, que ni les hommes, ni les chevaux ne manqueront. Encore mieux, les paysans présents manifestent leur acceptation, enchantés de mon projet, et s'y consacrent avec ardeur.

Je leur dis ensuite : « *Bien, messieurs ; au travail M. Reyes et le jour où vous aurez réuni votre troupe, faites le moi savoir ; je me rendrai immédiatement à Osorno. M. Manriquez, rassemblez la vôtre et d'Osorno, je vous ferai savoir quand vous devrez me la présenter.* »

Une fois ces mots prononcés, tous deux se retirèrent en me disant qu'ils ne me feront pas attendre. De mon côté, je m'occupe de la formation de mes trente tirailleurs. Je choisis pour ceci trente soldats bien disposés et bons cavaliers, ce qui est facile car tous les Chiliens le sont, avec l'intention de mettre à leur tête M. Sayago.

Je crois que, vu ce qui s'est passé, je ne peux faire de meilleur choix. Pour le récompenser, je fais demander au gouvernement le grade de lieutenant. La demande est appuyée par le gouverneur. En attendant, ce brave est nommé commandant de ce peloton. Sayago est chargé d'aller voir les deux gouverneurs, de rassembler sous leur protection les trente montures, avec promesse de les rendre après la campagne, si elle a lieu.

Je fais venir de Valdivia des mors, des étriers et des éperons, que je mets à disposition du lieutenant, ainsi que quarante chevaux, sachant qu'ils seront bien traités. Les quatre pièces d'artillerie arrivent à la mission. Elles sont montées et mises en état de service.

Je commence l'instruction du bataillon provisoire. Tout est réglé : les troupes sont bien alimentées, propres et très contentes. Le site est très beau ; il y a un air très pur, des forêts, de l'eau claire, des fruits en abondance, etc.

Tous les dimanches, il y a messe à la mission, à laquelle assistent les voisins. C'est un véritable jour de fête et tout se passe sans le moindre problème. Je surveille les soldats et à la moindre faute, je punis sévèrement. Quand le service est impeccable à la mission, le gouverneur d'Osorno m'avise que ses hommes se réuniront dans la plaine le dimanche suivant, et qu'ils m'y attendront. Je remets le commandement au plus ancien officier et pars pour Osorno avec mon adjoint. Arrivé, je rencontre le gouverneur Reyes qui m'attend et me conduit à la plaine où sont réunis ses hommes. Nous y sommes reçus aux cris de « *Vive la patrie et le directeur O'Higgins !* » Ces hommes sont pleins d'enthousiasme et de bonne volonté.

Le gouverneur fait mettre en rangs ceux qui sont désignés pour faire partie de l'escadron et me présente à ceux qui seront officiers, sergents et caporaux, et aux deux capitaines, tous élus. Je constate avec plaisir que ce sont des hommes bien formés, tous jeunes et robustes, bien disposés, bien montés. Je les fais mettre en cercle pour leur parler et leur faire comprendre le but de leur service : « *Quintanilla, dis-je, menace de nous envahir. Vous devez vous préparer à vous défendre. Les Espagnols ne pardonnent pas votre adhésion à la cause de la patrie et vos propriétés seront détruites, vous serez poursuivis et marqués pour toujours comme insurgés, etc.* »

Sans retard, je fais lever la liste des deux compagnies et y affecte les hommes, les sergents, caporaux, officiers et capitaines. Je recommande à ces derniers que, chaque fois qu'ils se réunissent, chacun occupe le poste qui lui a été attribué. Nous convenons que les dimanches et jeudis seront jours d'instruction, et tous les après-midi, chez moi, pour les officiers et les sergents. Je fais distribuer les pointes de lances aux capitaines et un tissu pour les banderoles; j'ordonne à tous de se rassembler, armés, jeudi prochain, pour commencer les manœuvres, simples et faciles, que je souhaite leur enseigner. Puis, je prends congé de tous.

Peu de temps après, je reçois du gouverneur la nouvelle que le gouvernement du Chili envoie un parlementaire au général Quintanilla, avec des documents officiels pour lui prouver les avancées de l'armée patriote au Pérou, qu'il n'a ainsi aucune chance d'être secouru par le vice-roi, et lui faisant d'honorables propositions pour qu'il livre l'archipel de Chiloé comme partie intégrante du territoire du Chili.

Mais le gouverneur me prévient que le gouvernement veut secrètement gagner du temps et me dit de redoubler d'activité pour préparer mes défenses et l'organisation de mes escadrons de miliciens. Quelques jours plus tard, le parlementaire est de retour. Le général Quintanilla l'a reçu de manière arrogante, lui disant qu'il n'a aucun besoin de l'appui du vice-roi, que ce dernier fera son devoir au Pérou et lui au Chili. Le parlementaire, un curé du pays, a été très mal reçu par le gouverneur et les habitants. Ceci nous annonce clairement ce à quoi nous devons nous attendre.

La nouvelle se répand et tous redoublent d'activité, à tel point qu'au bout de six semaines, ces braves sont capables de poursuivre leur instruction tout seuls. Je me mets en marche pour en faire autant à Los Llanos. Presque tout l'escadron m'accompagne ainsi que le gouverneur Reyes à mi-chemin, entre Osorno et Los Llanos. En se séparant de moi, ils me comblent de preuves d'amitié et de bénédictions.

Le cacique Railef, qui est de l'expédition, me promet de surveiller le passage d'Osorno à Maullin, de façon à ce qu'aucun message ni courrier ne puisse atteindre Quintanilla. Je peux être tranquille car je sais que si ce dernier essaie d'envahir le territoire, je serai immédiatement averti par ses Indiens.

À mon arrivée à la mission de Cudico, je trouve tout en ordre et mon peloton de tirailleurs en bonne forme. Sayago n'a pas perdu de temps. La brigade d'artillerie et le bataillon provisoire ont fait de rapides progrès. Tout est satisfaisant et je félicite les officiers.

Le lendemain, j'envoie un courrier au gouverneur Manriquez et un autre à don José de Los Rios, qui a été nommé major des deux escadrons, pour qu'ils se rassemblent dans la plaine que je leur indique, afin de commencer l'instruction le dimanche suivant, après la messe. J'y retrouve, effectivement, l'escadron avec ses lances aux banderoles rouges, avec le même enthousiasme qu'à Osorno, organisé de manière identique et constate que tout avance vite.

Peu après, je reçois un courrier du commandant Reyes : un fort détachement de cavalerie de Chiloé a traversé le Maullin, commandé par Isla, célèbre et

courageux. Il marche sur El Toro s'emparant de tous les bovins qui, sans doute, devront servir de réserves lors de l'invasion de Quintanilla.

Il n'y a plus de temps à perdre, je fais aussitôt appeler l'officier Labbe et lui ordonne de partir tout de suite pour Osorno avec vingt cinq tirailleurs et vingt cinq grenadiers. Il y rassemblera quelques miliciens volontaires pour aller vers El Toro jusqu'à ce qu'il rencontre le détachement du capitaine Isla. Je souhaite qu'aucun bovin ne soit ramené à Chiloé et que tout aille très vite. Je reçois des nouvelles du capitaine Labbe au bout de quinze jours. Il a rattrapé le capitaine Isla au Maullin alors qu'il n'avait fait traverser qu'une douzaine d'animaux. Il a récupéré soixante bœufs et vaches mais n'a pu faire aucun prisonnier, ce que je lui avais recommandé. Il ajoute que tout annonce que Quintanilla s'apprête à venir.

Cet officier reçoit l'ordre de revenir, de rendre les animaux à leurs propriétaires, en gardant ceux dont il a besoin pour aller jusqu'à Osorno. Le cacique Railef et plusieurs Indiens ont accompagné Labbe lors de cette expédition, ainsi que plusieurs miliciens de l'escadron d'Osorno. Il me dit aussi que le capitaine Isla les a beaucoup insultés et menacés, qu'il était à la tête de quatre-vingts hommes et qu'il avait refusé le combat disant qu'ils se retrouveraient un jour. Comme il avait des embarcations, Labbe n'a pu l'obliger à combattre, etc.

Selon le gouverneur Letellier, il n'y a aucune nouvelle des Indiens du Nord, si ce n'est de ce volumineux animal de Calcfura, qui avait si bien su tromper le commissaire Uribe. Il a capturé un

courrier qui allait de Concepción à Valdivia avec des dépêches pour le gouverneur et, sans l'intervention et les menaces du cacique Benaucés, il l'aurait fait égorger. Il se contente de l'empêcher de passer et le fait revenir sur ses pas quand il a marché environ vingt lieues.

Le gouverneur est furieux car les documents transportés nous étaient destinés.

Je reçois de Valdivia un message d'un ami qui me dit que le gouverneur n'est pas bien traité et que les épithètes ne manquent pas : il est traité d'homme brusque, capricieux, faible, etc. Il me dit qu'une femme de mauvaise réputation le domine totalement, qu'elle est, de fait, « la » gouverneur, car toutes ses volontés sont exécutées à tel point que, sont enfermées dans la forteresse les personnes qui ne lui plaisent pas ou qui l'avaient offensée dans le passé.

Un tel commentaire me surprend car, comme je l'ai déjà dit, Letellier est un homme plutôt instruit et de bonnes manières, et cela me fait de la peine.

En attendant, je suspends mon jugement et essaie d'oublier ces accusations qui se renouvellent et se répandent entre Los Llanos et Osorno. Ces rumeurs m'inquiètent toutefois.

Dans le même temps, et pendant trois mois, l'instruction est donnée et les milices organisées. La troupe de ligne, c'est à dire le bataillon provisoire, l'artillerie, bref tout est en ordre et en bon état, prêt à affronter nos ennemis. Mais personne ne bouge, Quintanilla ne quitte pas l'archipel.

Les Chilotés, bien que bons soldats, ne veulent pas quitter leur île. Benavides ne fait rien du côté

des Indiens du Nord, ce qui indique que les choses vont plutôt bien dans la province de Concepción.

— o —

### Chapitre XXXIX

#### *Le gouverneur Letellier assiste aux manœuvres de la division de Los Llanos.*

Constatant cette tranquillité, je décide de faire manœuvrer ma petite division et invite le gouverneur Letellier. J'espère ainsi pouvoir parler avec lui, car les insinuations continuent. J'envoie donc un officier à Valdivia pour le prévenir et le prier d'être présent, ce sera pour lui l'occasion de passer la troupe en revue et de visiter la province dont il a la charge. Il répond que c'est une bonne idée, qu'il est enchanté et qu'il va faire ses préparatifs. Il va inviter du monde pour assister à cette « petite guerre » et me demande de lui faire préparer un logement, en me fixant le jour de son arrivée.

Cette nouvelle se propage rapidement dans les deux régions. Tous les habitants des deux sexes se préparent à y assister, tout comme les Indiens de Los Llanos et d'Osorno. J'ai plus de huit jours pour faire mes préparatifs avant l'arrivée du gouverneur. J'écris aux commandants Reyes, Manriquez et Rios qu'ils veuillent bien venir à la mission pour qu'ensemble, nous décidions du jour, du lieu et de tout ce qui sera nécessaire au rassemblement.

Le lendemain, ces trois gentilshommes sont à la mission. Je leur indique que nous ferons un exercice de tir et des manœuvres de toute la division, y

compris leurs escadrons. Ils ont huit jours pour se préparer jusqu'à l'arrivée du gouverneur; nous irons l'accueillir à l'entrée de Los Llanos, à environ deux lieues de distance.

M. Rios s'offre spontanément pour loger le gouverneur dans sa demeure. Comme elle est proche de la mienne, j'accepte son offre. Nous décidons de choisir le lieu de façon à ce que les deux escadrons parcourent la même distance. Il y a environ huit lieues de la mission à Osorno, il faut donc choisir un terrain à mi-chemin, ce que nous faisons le lendemain, à la plus grande satisfaction de tous car le site est parfait.

C'est une plaine traversée par un beau ruisseau, parsemée de petits bois et terminée par une colline qui devra être prise.

Une fois ce lieu choisi, les commandants Reyes, Rios et Manriquez se chargent d'envoyer leurs hommes pour construire les tribunes et baraques. Je leur donne le plan. De plus, ces gentilshommes se proposent d'offrir la nourriture nécessaire à toute la division; c'est trop mais ils refusent de partir tant que je n'ai pas accepté. Je dois donc céder complètement à leurs désirs.

Cinq jours plus tard, je vais visiter le lieu avec plusieurs de mes officiers. Les baraques sont prêtes et il y a déjà des hommes installés au campement. J'avais donné ordre aux commandants des deux escadrons d'y être un jour avant l'arrivée du gouverneur avec leurs hommes. J'y serai avec mes troupes de façon à faire les mouvements et manœuvres que nous devons exécuter en sa présence. Nous nous

rassemblons donc tous, comme prévu, et l'opération se déroule avec une précision qui dépasse mes espérances.

Comme le gouverneur doit arriver le lendemain, je fais envoyer à sa rencontre un peloton de tirailleurs commandé par un officier. Nous partons le lendemain avec les commandants des milices et de nombreux officiers dans le même but.

Nous rencontrons le gouverneur lors de son entrée à Los Llanos, accompagné d'une importante suite composée d'habitants de Valdivia des deux sexes. M. Rios, à qui je l'ai présenté comme les autres, l'invite à loger chez lui où l'appartement est prêt, ce qui est accepté.

Toute la suite continue sa marche. Nous passons le reste de la journée dans la maison de M. Rios, très heureux malgré la surprise causée par la dame qui accompagne le gouverneur et loge avec lui, ce qui n'est pas très bien vu alors qu'il visite sa province. Mais tout le monde est de trop bonne humeur pour faire des réflexions, gardées sans doute pour plus tard.

Je commence, toutefois, à croire que les rumeurs ne sont pas sans fondement. Par ailleurs, étant prévenu, je fais celui qui n'y prête pas attention; nous parlons de la revue et des manœuvres prévues pour le lendemain.

Nous dînons et tout le monde se loge comme il peut. Le temps est tellement doux qu'aucun abri n'est nécessaire pour la nuit. Tous les cavaliers transportent, par ailleurs, leur couche sur leur cheval: elle consiste en sept ou huit peaux de mouton à laine longue, ce qui fait un bon lit pour l'été.

Le lendemain, au lever du jour, tout est prêt pour le départ. Tout le monde prend le chemin du campement. En route, Letellier me parle de Quintanilla, me disant qu'il n'est pas sûr qu'il vienne nous attaquer, qu'il a laissé passer le moment favorable et qu'il est certainement au courant de tout ce qui se passe. L'enthousiasme des habitants, l'organisation de la cavalerie des milices et l'excellent état des troupes de ligne, commandées par un chef comme moi, l'ont certainement découragé.

Je remercie le gouverneur de ses éloges. Nous évoquons d'autres sujets, les affaires de la province, la vertu de ses habitants, leur patriotisme et les aides de toutes sortes qu'ils m'ont procurées, etc.

Nous arrivons tôt au campement. Les tambours battent la générale et chacun occupe son poste. Nous accompagnons le gouverneur à sa tribune, superbement décorée de guirlandes de soie, de fleurs, ce qui le flatte et même le surprend.

Comme les troupes sont déjà en place, je me mets à leur tête et fais prévenir le gouverneur, qu'avec sa permission, nous allons commencer nos manœuvres et que, s'il veut passer la revue, c'est le moment. Mon adjoint revient alors avec lui.

Les rangs s'ouvrent; il commence par les milices s'étonnant de les voir en si bon ordre et leur adresse un bon discours ponctué par les cris de « *Vive la patrie!* », « *Vive le directeur O'Higgins!* », « *Vive notre gouverneur!* » et « *Mort aux Espagnols et aux Chilotés de leur clique!* ». Puis nous passons aux vétérans qui le reçoivent de la même manière. Au même moment, une multitude d'Indiens amis arrivent aussi pour le féliciter et participer à la fête.

Les gens affluent de toutes parts, à pied et à cheval; toujours plus de dames de Valdivia, ce qui fait qu'au bout de quelques heures, il y a trois à quatre mille personnes rassemblées dans la plaine.

Comme le soleil frappe déjà fort, je profite du moment où le gouverneur reçoit les Indiens pour faire reposer et déjeuner la troupe, avec ordre d'être à nouveau sous les armes à quatre heures. Les munitions sont distribuées entre temps, à raison de vingt cartouches par homme et quarante pour les tirailleurs.

À quatre heures, le canon tonne. C'est le signal; commencent alors les manœuvres qui sont exécutées avec la plus parfaite précision. Les escadrons font plusieurs charges en très bon ordre; les troupes de ligne ne l'auraient pas mieux fait. Après plusieurs changements de front et autres mouvements, je lance les troupes à l'attaque de la colline. Il est nécessaire de passer le ruisseau, ce qui est exécuté rapidement et sans confusion, bien que les miliciens, moins expérimentés, passent après les fantassins. Quand les premières compagnies se trouvent de l'autre côté, elles se forment en bataille, couvertes par les tirailleurs et protégées par l'artillerie. Tout le monde attaque la colline au pas de charge et en rangs serrés, elle est aussitôt enlevée. C'est la fin de notre démonstration. À peine les troupes sont-elles au repos que les hauteurs se couvrent de gens et de sept à huit cents Indiens. Cela transforme incroyablement le paysage : cette multitude de paysans et Indiens portant des vêtements aux couleurs variées, laisse croire de loin, que ces collines ont magiquement fleuri.

Le gouverneur est enchanté et ne cesse de me dire que jamais il n'aurait pensé que la division soit capable d'effectuer des manœuvres si difficiles avec tant d'exactitude.

—o—

## Chapitre XL

### La fête après les manœuvres.

Après de nombreux vivats, dîners et marches militaires, ce qui plaît beaucoup aux Indiens, nous retournons au campement où nous nous rafraîchissons avec de la *chicha* de pomme qu'ont fait apporter MM. Rios, Manriquez et Reyes.

Le soir, commencent les danses qui durent presque toute la nuit. Les femmes de cette région en sont folles. Elles sont plutôt jolies et voluptueuses. Personne ne pense aux fatigues de la journée.

Le gouverneur a aussi son bal; se sont réunies de nombreuses et belles jeunes femmes, beauté due au climat ou aux bonnes habitudes. Dans cette immense région, il n'y a pas de femmes laides, parce que celles qui n'ont pas de beaux traits, ont, pour le moins, un joli teint, de belles couleurs, de la fraîcheur, de beaux yeux noirs et de magnifiques dents.

Les hommes sont robustes, bien faits et courageux, comme tous les Chiliens. Il n'y a pas de grandes fortunes, mais tous vivent bien; presque tous sont propriétaires et chacun cultive sa terre.

Il n'y a pas, dans le monde, une région plus heureuse que celle située entre Los Llanos et Osorno, par extension, toute la province de Valdivia. Mais,

la petite ville ne bénéficie pas des mêmes avantages car entourée de hautes montagnes boisées. Pour que cette région prospère, il faudra la peupler : cinq à six mille âmes, c'est peu pour une province si vaste qui, au Nord, pourrait s'étendre jusqu'à celle de Concepción. Il y a près de cent lieues et c'est une espèce de désert. Avec les ans, pour ne pas dire les siècles, je crois que le Chili et surtout le Sud, sera le plus beau pays du monde. Malheureusement, il se trouve très loin des pays surpeuplés et ses deux « parrains », le Cap-Horn et la Cordillère, ne sont pas pour rien dans la lenteur de l'augmentation de la population. Malgré tout, le pays a réalisé de grands progrès depuis l'indépendance.

Je me suis écarté de l'objectif de mon récit pour dire ceci, je reviens donc à mon sujet.

Le lendemain matin, je m'occupe de la troupe et du nettoyage des armes. Un grand déjeuner est offert par le gouverneur; y sont invités tous les officiers, les dames de la bonne société de Valdivia qui ont assisté à la revue, ainsi que celles de Los Llanos et d'Osorno. La joie préside le déjeuner, comparable à ceux que pouvait donner, en son temps, le roi des rois, Agamemnon.

C'est très agréable; l'étiquette a été abandonnée et remplacée par la franchise. En soirée et pendant la nuit, les guitares et les danses reviennent. C'est l'image de la véritable liberté, sans restriction et sans licence.

Le lendemain, personne ne veut partir. Au lever du jour, des courses de chevaux, un des grands plaisirs de cette région, sont organisées, alors que

d'autres préparent des combats de coqs; en général, ceux de Los Llanos contre ceux d'Osorno. Les paris sont ouverts dans le plus grand ordre; personne ne sort des limites du respect du au premier magistrat de la province, malgré les excès de joie provoqués par la *chicha* et l'agitation de tant de personnes.

La plaine est constamment traversée par des cavaliers et presque tous portent un de mes fantassins en croupe. Ils vont dans tous les sens. Presque toutes les femmes sont aussi à cheval. Les Indiens, bien qu'à demi civilisés, sont parmi eux. C'est vraiment extraordinaire et sans l'ombre d'une dispute.

Nous passons trois journées très joyeuses, sans le moindre problème pour moi qui en suis l'auteur.

—o—

## Chapitre XLI

### Comportement du gouverneur et commentaires.

Mais, il est temps de nous séparer. Les troupes de ligne se dirigent vers la mission; les miliciens et les habitants, chacun dans leur région et leur territoire, et moi, j'accompagne le gouverneur à Osorno. Nous nous mettons en route deux jours plus tard, bien escortés, pour effectuer cette visite. Le gouverneur doit y rester quatre jours pour découvrir la région et rencontrer ses habitants, recevoir les Indiens, cérémonie indispensable bien que très désagréable.

Le cacique Railef est devenu un personnage important parmi nous; il a une nombreuse tribu et il s'est livré corps et âme au nouveau régime. Il a volontairement décidé de surveiller le défilé qui

conduit d'Osorno au Maullin et promis qu'il ne laisserait sortir aucun bovin, à moins que l'ennemi ne soit très nombreux.

C'est lui qui a averti le gouverneur Reyes de l'entrée du détachement de l'île. Le gouverneur lui montre beaucoup d'affection et lui fait de beaux cadeaux, ainsi qu'à ses femmes et aux siens. De leur côté, les habitants reçoivent très bien le gouverneur et la dame qui l'accompagne, bien que sa présence les importune considérablement. Tout se passe de manière très agréable pendant nos quelques journées là-bas, bien que ne soient reçues que les personnes qui plaisent à cette dernière, ce qui provoque beaucoup de méfiance car, elle est l'épouse d'un officier chilien qui a suivi et servi les Espagnols. Elle ne supporte en aucune manière les bons patriotes ni leurs épouses; c'est une faute politique impardonnable pour un homme comme Letellier, que de tolérer une telle attitude de cette femme. Mais, que faire? Il est fasciné par elle. Cet homme a réellement des défauts.

D'Osorno, nous envoyons au gouvernement les demandes de promotion pour les officiers, commandants, etc. Une fois tout réglé, beaucoup de gens se rassemblent au moment du départ. Les officiers et commandants l'accompagnent jusqu'à la mission de Cudico. Je ne trouve pas l'occasion de lui parler sans réserve, cela me gêne. Je décide de lui écrire à ce sujet; cela m'est plus facile comme ami, fils de Français parlant bien cette langue, presque compatriote.

Le jour de notre séparation, il me comble d'éloges et de félicitations, me remerciant de tous les

moments heureux passés depuis son départ de Valdivia; que là-bas, ce n'est pas pareil et qu'il y a des problèmes. Pour la première fois, il aborde le thème mais le moment n'est pas opportun et il change immédiatement de sujet, se référant à Quintanilla qui, vu ce qu'il vient de voir, a peu de chance de réussir une invasion, à tel point qu'il imagine plus facilement une attaque prochaine de notre part sur l'archipel. Il ajoute que grâce aux miliciens à cheval, ma division est très mobile et que, si Quintanilla ose entrer dans la province, il me sera facile de lui couper la retraite car il a perdu sa cavalerie lors de la bataille du Toro.

Arrivés à la montagne boisée qui sépare Valdivia de Los Llanos, nous nous séparons, très contents les uns des autres.

Le gouverneur parti, je retourne à mes occupations à la mission. La saison est bien avancée; la province est sûre et il me reste peu de temps à Valdivia car j'ai décidé de partir. Rien ne me retient et mon rôle est maintenant ridicule. Quinze jours après le départ de Letellier, je reçois à nouveau des lettres de quelques amis de Valdivia, se plaignant de lui.

À Los Llanos et Osorno, il est aussi critiqué mais pas aussi amèrement car, il a été très aimable avec les gens. Je suis contrarié qu'on ne pardonne rien à l'homme public et qu'on profite des plus petites circonstances pour le détruire. J'aime Letellier et je décide de lui écrire; non au gouverneur, mais à l'ami, ce qu'il est réellement.

Je lui parle des plaintes des habitants liées à l'influence attribuée à cette femme, à ses actions et au mal qu'elle cause, etc. Enfin, tout ce qu'on peut dire

à un ami quand sa réputation de magistrat est mise en cause.

La réponse de Letellier ne se fait pas attendre et m'ôte tout désir de lui parler de ce sujet. Sa lettre n'est pas grossière, non! Elle est pleine de bonté, de courtoisie, mais répète quasiment à chaque phrase: « Mon ami, ce n'est pas impunément qu'on attaque l'honneur d'une femme mariée et, si je connaissais les coupables, ils passeraient un mauvais moment! » C'est trop! L'honneur d'une femme mariée qui vit publiquement avec lui, l'accompagne dans sa visite de la province, loge avec lui! Quel aveuglement, et en même temps, quel dommage, car je ne connais aucun autre défaut à Letellier. Je suis loin de croire tout ce qu'on dit de lui; étant éloigné, je dois douter et donner peu de crédit à toutes ces plaintes. Pourquoi tout ceci? Peut-être pour nous désunir.

Mais le cas de la femme est clair, et je ne peux que compatir.

—o—

## Chapitre XLII

### Retour à Santiago. Mémoires du général Miller.

Nous avons réalisé notre rassemblement et nos manœuvres le 21 février. Nous sommes fin mars et rien de nouveau à l'horizon. Je considère la province tout à fait sûre et demande au gouverneur l'autorisation de retourner à Valdivia, ce qui m'est aussitôt accordé.

À mon arrivée, je lui rends visite et lui exprime mon souhait de rentrer à Santiago avant l'hiver. Le

gouverneur m'informe qu'il a ordre du ministère de la guerre de me procurer un passage à bord de tout vaisseau chilien ou étranger. Il y a, en ce moment, un vaisseau anglais et je souhaite en profiter.

Mon départ ne concerne pas que moi, car j'obtiens, du capitaine Moore, l'autorisation de transport pour plusieurs familles émigrées, du parti des Espagnols, qui, pour les unes avaient suivi le mari, pour les autres le père. Elles avaient rejoint le parti des patriotes avec nous, mais nous devons leur permettre de retrouver leurs terres près de Concepción. Ce bon capitaine supporte la plus grande part du coût car, si j'ai proposé l'idée, c'est lui qui paye. Les quatre familles voyagent en effet gratuitement. Letellier, toujours bien intentionné à mon égard, ne me dit rien de ma lettre, ce qui montre tacitement qu'il ne l'approuve pas. De mon côté, je fais attention de ne rien lui dire non plus; nous nous quittons bons amis.

Je n'annonce pas mon départ à Los Llanos.

Vous trouverez, peut-être, un peu longs tous ces détails de mes mémoires, mais il me faut dire comment a été pris Valdivia, comment nous avons protégé la province avec une poignée d'hommes et pourquoi elle a été perdue peu de temps après, comme vous le verrez dans mon récit, parce que ce qui a été écrit à ce propos est très incorrect et inexact.

Je suis à peine nommé dans les mémoires du général Miller sur la prise de Valdivia. Pourtant, il était sous mes ordres et sa force consistait en cinquante à soixante fantassins de marine de débarquement. À cause de ceci, son ami et compatriote

O'Brien, les a brûlées en *auto-da-fé* sur la place de Cuzco, et elles le méritaient bien.

Aussi bien dans cette bataille que dans celles auxquelles il se réfère, il ne dit pas : c'est moi qui ai tout fait, mais il le laisse entendre au lecteur. Par ailleurs, aucun des chefs américains et autres ne les ont pas crues dignes de les incorporer dans leurs notes.

Son compatriote lui a fait justice : il les brûla en sa présence.<sup>1</sup>

Nous arrivons rapidement à Concepción et je vais tout de suite voir le général Freire, qui me félicite pour l'importante action de la forteresse de Valdivia, pour la encore plus importante bataille du Toro qui, d'après ce qu'il me dit, a consolidé la première. Il ajoute que j'ai fait honneur à son choix. De mon côté, je le remercie de m'avoir permis d'être utile à ma nouvelle patrie et de me faire remarquer. Puis, je rends visite à mon commandant, le bon et courageux Rivera, qui m'embrasse avec effusion et qui ne cesse de louer la conduite de son major et de ses grenadiers.

Je lui fais alors remarquer que les troupes sont, depuis mon départ, dans une misère difficile à décrire.

1. — L'historien chilien Vicuna-Mackenna écrit à ce sujet : « *Beauchef est le témoin le plus respectable de la prise de Valdivia, parce que le plus modeste; Miller, nonobstant son mérite et son courage, est d'une grande mesquinerie pour ses compagnons d'armes, allant jusqu'à déclarer que Beauchef n'a rien fait avec ses fantassins souffrant du mal de mer!* »

En 1829, Tupper, futur adjoint de Beauchef, écrit dans une lettre à son frère : « *J'ai obtenu hier un exemplaire des Mémoires de Miller, j'ai lu ce qui concernait la prise de Chiloé, l'auteur aurait mieux fait de ne rien dire!* »

Le dénuement et la pâleur de ses hommes sont le signe d'une pauvreté importante. Je lui en demande la raison et il me répond que les choses sont allées de pis en mal. En plus de ceci, le transfuge Benavides fait une guerre terrible dans la province; uni aux restes de l'armée espagnole et aux Indiens, il ne laisse aucun moment de répit aux troupes patriotes et dévaste la province dans toutes les directions. Le tableau n'a vraiment rien d'enchanteur!

Quelle différence avec les troupes laissées à Los Llanos! Elles sont bien vêtues, bien alimentées, robustes et combatives.

Ici, elles n'ont quasiment rien à manger, sont presque nues et sans forces.

Je promets au commandant Rivera, qu'à peine arrivé à Santiago, j'irai voir le directeur O'Higgins et je ferai le nécessaire pour remédier à une telle misère. Il fait un geste de dépit que je ne comprends pas. Mais, je crois imaginer que tout ce que je pourrai dire au directeur a déjà été dit et que les secours de la capitale n'arriveront pas. Le commandant me dit ensuite : « *Mon ami, grâce aux connaissances locales du général Freire, à son activité et au respect qu'il inspire à nos ennemis, nous devons de ne pas être en pire état que dans la misère; sinon, tout serait perdu et avec nous, la province.* »

D'après ce que je peux voir, le commandant est déprimé, mais aucune plainte ne sort de sa bouche si ce n'est celle causée par la misère de ses soldats.

Quelques jours plus tard, je pars de Talcahuano vers Valparaiso à bord d'un vaisseau anglais. Après une visite au gouverneur de Valparaiso, je me mets

en marche en direction de Santiago et loge à mon ancienne demeure, la maison de M<sup>me</sup> Mercedes Rojas de Manso, où je suis très bien reçu par cette noble femme et sa fille unique, M<sup>lle</sup> Teresa qui, plus tard, deviendra mon épouse.

M<sup>me</sup> Rojas a hérité du savoir et du patriotisme de son père. Don José Antonio Rojas a été l'un des premiers patriotes à lever la voix pour la liberté et l'indépendance de son pays. Il était très cultivé et avait voyagé en Europe. Il était craint par les Espagnols qui le persécutèrent jusqu'à ce qu'il devienne fou et détruisirent ainsi ses facultés intellectuelles et physiques.

Mais plus que tout, l'exil dans l'une des îles de Juan Fernandez et la prison dans les casernes de Callao et de Lima, geôles de l'Inquisition, en furent la cause. Dona Mercedes reçoit bien tous les militaires et particulièrement ceux qui se distinguent car elle hait de toute son âme les Espagnols.

Et elle a de bonnes raisons car ils l'ont fait horriblement souffrir en la personne de son père et de ses biens. Les réquisitions ne manquèrent pas au même titre que les vexations de toutes sortes.

À cause de ceci, sa maison est le lieu de rassemblement de tous les officiers distingués de l'armée de O'Higgins et San-Martin, de ceux de son pays comme des étrangers, et de tous les patriotes importants du Chili.

Dès que je suis en état de me présenter, je vais à l'état-major général puis chez le directeur général O'Higgins, qui me reçoit en m'embrassant, ce qui me touche beaucoup. Le ministre de la guerre,

M. Rodriguez Aldea, fait de même. Ces devoirs remplis, je me repose de toutes mes fatigues. Je passe alors un hiver très agréable. Il y a à Santiago beaucoup de bals, de grands repas offerts par le directeur suprême O'Higgins, beaucoup de soirées, etc.

Le pays est tranquille, la ville agréable et j'en profite du mieux que je peux. Je suis jeune et j'ai déjà ma réputation : je suis généralement bien vu. Ma situation est donc très confortable et surtout il n'y a aucune inquiétude militaire. Plusieurs de mes compatriotes vivent la même situation, se trouvant à Santiago à cause de la saison.

Au moment où je m'y attends le moins, je suis appelé au ministère de la Guerre et je m'y présente aussitôt.

En préambule, le ministre me couvre d'éloges et termine en me disant qu'un militaire comme moi serait très utile au Pérou. Je lui réponds froidement qu'un militaire va où l'exige le service de la patrie, mais que cette proposition de M. le ministre arrive bien tard.

« *Le général San-Martin m'a demandé, lui dis-je, à deux reprises par l'intermédiaire du directeur, de commander un régiment qu'il allait former, en m'affirmant qu'il y aurait de la gloire à gagner pour le Chili et pour moi.* »

Malheureusement, la campagne est aujourd'hui quasiment terminée au Pérou. J'ajoute que ceci me préoccupe mais que, de toute façon, je suis prêt et qu'il suffit au gouvernement de me donner l'ordre. Je me retire ensuite et rends directement visite au directeur pour lui rappeler ce qu'il m'a dit à mon retour de Valdivia, que j'ai refusé les deux propositions

du général San-Martin, qu'il avait besoin de moi car j'avais sa confiance et qu'il me réservait pour une grande tâche, très utile au pays et à sa tranquillité. Je lui dis aussi que je considère l'ordre que vient de me donner, en son nom, M. le ministre, comme une disgrâce dont j'ignore tout des motifs qui ont pu la déterminer. J'ajoute que, pour moi, il n'est plus temps d'aller au Pérou, la capitale étant occupée par l'armée patriote, mais que, de toute façon, je suis prêt à obéir en sachant qu'une fois loin du pays, je renoncerais pour toujours à revenir au Chili.

Après m'avoir écouté, son Excellence me dit que je me trompe. Il n'essaie pas de m'éloigner comme je parais le penser. Il n'y a pas non plus de disgrâce pour laquelle il n'y a aucun motif, etc. Le ministre de la Guerre lui a seulement laissé entendre que c'était mon désir, mais que si cela n'était pas ainsi, il allait faire suspendre l'ordre sur le champ.

Je lui fais remarquer que neuf mois ont passé depuis la sollicitation du général San-Martin pour le Pérou et que n'y étant pas allé, le régiment a dû être confié à un autre. De plus, les circonstances ne sont plus les mêmes et il m'est aujourd'hui désagréable d'aller dans ce pays. À ce moment, en ma présence, il fait appeler le ministre et suspend l'ordre.

Je remercie son Excellence et me retire. Le ministre paraît bien déconcerté et je pars plutôt content.

Malgré tout, je ressens une inquiétude, parce que tout ceci me paraît le résultat d'une intrigue. D'où vient-elle ? Il m'est facile de le savoir, j'ai des soupçons. Mes amours avec dona Teresa ne plaisent pas à M<sup>me</sup> Rojas. Elle ne me considère pas un parti

suffisamment brillant pour sa fille unique et elle a peut-être raison. Je suis étranger et ne possède que ma réputation et mon épée, fortune bien précaire. Des parents de cette influente dame s'en sont mêlés. Ils avaient influencé le ministre de la Guerre de façon à m'éloigner du pays, au moins momentanément. Ceci a provoqué mon entretien avec le ministre et l'ordre que j'ai reçu.

Je décide de quitter cette maison, loue un nouvel appartement et ainsi s'arrête cette histoire pour le moment.

—o—

### Chapitre XLIII

#### *Je retourne à l'armée du Sud et participe, avec le général Prieto, à la campagne de l'Araucanie.*

Peu après, au retour du beau temps, le gouvernement reçoit de mauvaises nouvelles de l'armée du Sud. Benavides a obtenu quelques succès et menace la ville de Chillan, défendue par le général Prieto, le général Freire se trouvant alors à Santiago. Il y est venu en personne demander au gouvernement des renforts pour son armée.

Un ordre du jour est publié, demandant à tous les officiers, en congé de maladie ou en disponibilité, de partir dans les vingt quatre heures pour l'armée du Sud et, sur place, de se présenter au général Prieto qui les affectera où ce sera nécessaire.

Cet ordre m'inclut. Je vais immédiatement prendre congé de S. E. le directeur qui paraît surpris et me dit que cet ordre ne me concerne pas. C'est

généreux de sa part et je l'en remercie en lui répondant que s'il n'est pas affecté à un autre poste, c'est le devoir d'un officier d'aller où se trouve l'ennemi.

Bien que je n'aie pas de commandement, je pourrai peut-être être utile au général Prieto. Le directeur a la bonté de me répondre qu'il me laisse libre choix. Je me retire et me prépare à partir cette même nuit. J'ai la chance de voir Teresa au théâtre et trouve le moyen de prendre congé d'elle.

Je pars content. Je vais peut-être rencontrer l'occasion de me distinguer, bien que cela soit difficile lors d'une guerre de rebelles comme celle menée par Benavides.

Nous nous rassemblons, plusieurs amis et officiers de tous grades, et quittons la capitale à 4 heures du matin, avant la fin du délai de vingt quatre heures que prescrivait l'ordre. Nous apprenons, avant d'arriver à Chillan, que Benavides ou les siens ont été battus, et que le général Prieto est passé par Concepción où nous nous dirigeons. Peu après, le général décide d'entrer dans le territoire indien, de prendre Arauco, d'aller jusqu'à Tucapel et de tenter de rejoindre le commandant Bulnes. Ce dernier, à la tête d'une division de huit cents hommes, se trouve à l'intérieur du territoire, et avec lui, il veut détruire les forces restant à Benavides et punir ses alliés indiens.

C'est le but du général et de la courte campagne que nous allons commencer. Nous nous préparons en peu de temps. La division se compose du 3<sup>e</sup> bataillon, de deux cents hommes du 1<sup>er</sup>, du régiment de chasseurs à cheval et de quatre pièces de montagne.

Au total, environ mille hommes, plus ou moins bien équipés, en tout cas en bien meilleur état que l'armée que j'avais vue en passant à Concepción.

Le commandant Viel et moi-même faisons partie de la division, bien que sans affectation précise. Nous avons proposé au général de l'accompagner et il a accepté avec plaisir. Nous marchons sur Arauco, abandonnée par les rebelles et les Indiens, mais nous n'y trouvons que des ruines. Nous nous y installons pendant quelques jours pour effectuer des travaux mais cela se révèle quasiment impossible.

Nous continuons donc à avancer. Nous ne rencontrons aucun obstacle lors des premières journées de marche. En six jours, nous parcourons environ trente lieues. Le général est alors averti que, près d'où nous nous trouvons, rebelles et Indiens sont rassemblés dans une plaine et nous attendent.

Souhaitant les surprendre, le général nous fait marcher de nuit, ce qui n'est pas facile dans une région boisée, à peine traversée par un sentier praticable. Dans ce type de guerre, l'artillerie a, principalement, beaucoup de mal et ne sert pratiquement à rien ; en effet, elle effraie beaucoup plus les Indiens qu'elle ne leur fait vraiment du mal.

Ces derniers se mettent toujours à l'abri des forêts quand ils la devinent ou l'entendent.

Nous passons une mauvaise nuit et au lieu de surprendre les Indiens, ce sont eux qui le font au lever du jour. Ils nous tombent dessus avant que la division soit en position de recevoir la charge. Le commandant Viel va avec l'artillerie et, moi, avec le 3<sup>e</sup>.

Quelques coups de canon, bien dirigés par le major Picarte <sup>1</sup>, les contiennent un moment. L'infanterie peut ainsi se mettre en place et commence à faire feu, ce qui les arrête vite et les pousse à se retirer. Je rejoins alors les chasseurs à cheval et, à la tête d'un peloton commandé par l'officier Valenzuela, je charge un groupe qui fait demi-tour et va se cacher dans la forêt. Nous les suivons de près, mais au sortir du défilé, ils s'arrêtent sur une petite hauteur, où se trouvent quelques maisons, et nous font face avec une rapidité extraordinaire.

Je suis à la tête du peloton avec l'officier et ordonne aussitôt de résister et de ne tirer qu'à mon signal. J'ai mon pistolet en main et le sabre dans la dragonne.

L'Indien, à la tête du groupe, s'approche très près et paraît mesurer la distance avec sa longue lance. Je lui dis, en le montrant du doigt, qu'il avance un peu plus; mon calme l'effraie, sans aucun doute. Nous croyant soutenus par d'autres troupes, ils décident de faire demi-tour et fuient à toute allure.

L'officier me dit alors : « *Mon commandant, nous venons d'éviter le pire car ce groupe comprenait au moins quatre-vingts hommes* ». C'est alors que je me rends compte de l'imprudence commise; je ne connaissais pas encore la façon de combattre de ces sauvages.

Peu après, le commandant des chasseurs, don José Maria Cruz, et Viel arrivent, ayant aperçu mon mouvement, et me réprimandent pour mon imprudence une fois que je leur ai conté ce qui s'est passé.

Viel en commet une, encore plus grande, au même instant. Les Indiens et les rebelles viennent de franchir un ruisseau nous séparant. Ils nous adressent des paroles de paix et Viel passe alors le ruisseau en compagnie de deux hommes, des civils je crois, et se retrouve entouré d'Indiens. L'un d'eux, « capitaine des amis », a sans doute pitié de ce qui va arriver au colonel Viel, et l'avertit par signes. Ce dernier fait alors dire à l'interprète qu'il va faire passer deux barils d'*aguardiente* qui sont de l'autre côté et enfonce les éperons dans les flancs de son excellent cheval. Il rompt le cercle, saute dans le ruisseau et se sauve. Les deux civils sont égorgés et découpés en morceaux. <sup>2</sup>

La division s'étant rassemblée, nous passons tous le ruisseau et rencontrons les restes des corps, encore palpitants, de ces malheureux : c'est ainsi que ces sauvages font la guerre. Si j'avais fait le moindre geste de retraite ou de peur, les vingt chasseurs, l'officier et moi-même, aurions tous été perdus.

Ce qui a poussé le colonel Viel à se retrouver ainsi, inconsidérément, au milieu de ces barbares, c'est que des personnes, qui lui étaient très chères, lui avaient demandé de faire sortir du territoire indien toutes les religieuses d'un couvent de Concepción, les sœurs de la Trinité : elles avaient préféré suivre les Espagnols plutôt que de rester tranquillement dans leur cloître lorsque la ville avait été prise par les patriotes.

2. — Il s'agit du métisse Francisco Betancur et du sous-lieutenant Saavedra qui a servi sous Benavides.

ravin. Au fond, se trouve un torrent que les Indiens viennent de traverser; ils se secouent comme des chiens sans se préoccuper d'être mouillés ou pas.

Pour traverser les rivières, les Indiens se laissent glisser de leur cheval, le prennent par la queue et se laissent tirer sur l'autre rive. Les chevaux sont habitués à cette manœuvre. Pour franchir les ravins, les Indiens font se redresser leurs chevaux sur leurs pattes arrières et descendent ainsi le ravin, quand il n'est pas rocailleux, ce qui est rare dans ces montagnes boisées.

Voyant ceci, le capitaine et moi-même, restons bloqués au bord du ravin. Aucun d'entre nous n'ose faire de même. C'est sûr que les Chiliens sont considérés comme les premiers cavaliers du monde. Les *gauchos* des *pampas* de Buenos-Aires leur disputent ce titre. J'ai observé longtemps les uns et les autres et c'est la nature du terrain qui fait la différence. Les *gauchos* sont inimitables en plaine et les Chiliens dans les montagnes. Mais les Indiens sont encore meilleurs. Les Arabes, que j'ai vu aussi, ne sont rien en comparaison. L'Indien est la personnification même du centaure, aucun obstacle ne l'arrête. Les voir au galop dans les montagnes, précipices, plaines, rochers, etc., avec leurs longues lances qu'il font tourner au-dessus de leurs têtes, est un spectacle impossible à décrire. Ils sont aussi adroits que les *gauchos* avec leurs *boleadores*, les Chiliens sont incomparables au lasso.

La division continue d'avancer à l'intérieur du territoire indien. Le lendemain, nous atteignons une magnifique vallée, traversée par un beau ruisseau à

1. — Futur gouverneur de Valdivia.

l'eau claire, et couverte de pommiers sauvages. Le lieu est trop beau pour ne pas en profiter. Le général ordonne un arrêt de deux jours pour que se reposent les chevaux, avant d'aller plus loin.

— o —

#### Chapitre XLIV

##### Façon d'attaquer des Indiens.

Nous établissons le camp dans le plus grand ordre, nous protégeant le mieux possible d'une surprise toujours terrible avec des ennemis comme les Indiens qui ne font jamais de quartier.

C'est une guerre de destruction et de massacre.

Mais nous occupons une bonne position face à ces sauvages. Notre front est couvert par une côte très escarpée. De plus, le ruisseau se trouve face à nous et ils n'ont aucun autre chemin pour nous atteindre. Pendant les deux jours que nous passons là, il y a constamment deux ou trois de ces sauvages postés sur une hauteur face à nous.

L'après-midi du second jour, un rebelle espagnol connu, Jordan, descend à mi-colline pour proposer l'envoi d'un cacique afin de négocier la paix. Le général lui fait répondre qu'il sera reçu et donne ordre à cet effet aux postes avancés. Il se présente mais nous nous rendons tous très vite compte qu'il est de mauvaise foi. Je dis alors au général que nous devrions le capturer en représailles après l'indigne massacre des deux hommes par ces barbares. Mais le général ne fait rien. L'Indien se retourne en protestant.

L'objet de sa mission est de mesurer nos forces. Il paraît intelligent et, en parlant, il observe de tous côtés et paraît très peu s'occuper des réponses que souhaite le général afin d'obtenir la paix avec nous : nous livrer les Espagnols et les rebelles du pays, à qui nous ne ferons aucun mal, les considérant comme prisonniers de guerre.

Il répond de manière distraite que tout est très bien. Il est facile de se rendre compte de ce qu'il veut. Malgré ceci, le général le laisse repartir.

Quelques officiers de la division font remarquer au général que, lors des marches effectuées sur les flancs, en colonne très allongée, il est nécessaire d'emporter des animaux pour notre alimentation; les Indiens ne nous laissent rien; de plus, il faut des mules pour porter les munitions et beaucoup d'autres objets indispensables, etc.

Il est évident qu'ils se préparent à nous attaquer et qu'ils ne sont pas loin. Il nous faut prendre des précautions lors de nos marches.

Le général approuve ces réflexions et me nomme commandant du détail, major-général en quelque sorte.

Nous nous mettons en route très tôt, le lendemain, pour passer la montagne devant nous. Nous partons tôt pour éviter la lourdeur du soleil et la fatigue des troupes. Je pense que nous allons être attaqués ce même jour et me prépare à recevoir l'ennemi, un ennemi rapide, très rapide dans sa façon d'attaquer.

Le 3<sup>e</sup> bataillon marche en tête de colonne, prêt à former le carré. Les quatre pièces de montagne

suivent nos bovins, les effets et tous les bagages. Le colonel Viel est chargé de l'arrière-garde avec deux cents hommes du 1<sup>er</sup> du Chili.

Nous atteignons le sommet de la montagne. Nous n'avons aperçu qu'un seul cavalier indien qui a fait demi-tour devant le peloton de chasseurs envoyé en explorateur.

Nous découvrons, face à nous, une vaste plaine entourée de forêts et d'arbres centenaires : après une demi-heure de repos, nous avançons lentement au milieu de la plaine, dans l'ordre et le plus grand silence, parce que l'attaque est sûre, le terrain étant propice aux Indiens qui n'agissent que par surprise.

Nous sommes prêts à les recevoir convenablement, arrivons à mi-plaine et ne découvrons toujours rien. J'ai déjà fait revenir les explorateurs, parce que les laisser à plus de cinquante pas face aux Indiens, revient à les exposer inutilement.

Je commence à croire que je me suis trompé et que nous ne serons pas attaqués dans cette plaine que nous venons presque de traverser, quand, soudain, on entend des cris de partout : « *Ya, ya, ya* », c'est leur cri de charge.

Je saute de mon cheval et me mets aux côtés du commandant du 3<sup>e</sup> qui n'a pas le temps de faire former le carré que les Indiens sont déjà sur nous. Je lui dis de fermer la colonne, d'aller vers la compagnie de grenadiers qui cessera le feu et de faire stopper ceux qui sont devant nous. La majeure partie de la troupe des Indiens s'est jetée sur notre centre. Ils ont renversé notre cavalerie et sont venus à notre rencontre, mais s'étant embrouillés et gênés entre

eux, nous avons le temps de nous organiser. Le mouvement a été si rapide qu'ils ne nous ont pas fait beaucoup de mal; ils sont passés par dessus nos canons, nos vaches et notre chargement. Tout est renversé. Mais nous ne comptons que trois morts et plusieurs blessés. À ce moment, apparaît le colonel Viel avec ses deux cents hommes. Les Indiens disparaissent aussi vite qu'ils sont apparus. Il longe alors le bois pour les abattre quand ils y pénètrent. Ce mouvement, réalisé opportunément et avec beaucoup de sang-froid, les déconcerte; ils font sonner leur *curcul*<sup>1</sup>, trompe faite de cornes de bœufs, et tous se replient dans la forêt, évitant l'infanterie du colonel Viel. Ils disparaissent aussi vite qu'ils sont apparus. Les chasseurs, les mieux montés, en capturent quelques-uns et les ramènent. Un Indien, plutôt robuste, se trouve pris au milieu des chasseurs, dressé sur son cheval; une balle lui a traversé le corps mais rien ne le montrait. Ils s'en rendent compte quand ils lui ôtent son *poncho*.

Ces sauvages sont si durs à mourir qu'il est nécessaire que les balles leur rompent le crâne pour qu'ils tombent de cheval, et encore, parfois, ils arrivent à se maintenir, les jambes crispées sous le ventre de leur monture qui les emporte ainsi, suivant les autres. Ils n'abandonnent jamais leurs morts et s'exposent pour les extraire du champ de bataille.

Nous nous croyons libérés des Indiens retirés dans la forêt. La division se rassemble et se remet

1. — Le *calcu*, de son vrai nom, sert aux Indiens à donner l'alarme.

du désordre lié à la charge très impétueuse, qui ne nous a pas laissé le temps de nous organiser. Nous nous reformons car nous avons noté que tous les Indiens ont chargé sur notre flanc droit. Nous nous préparons au cas où ils reviendraient à la charge. Au même moment, nous apercevons une énorme fumée devant nous. Ces énergumènes ont mis le feu à l'herbe, et attisé par le vent, il avance rapidement jusqu'à nous.

Nous nous retirons dans un coin de la plaine. Le général fait décharger les pelles et les houes qu'il a fait transporter et fait creuser le terrain devant nous sur une courte distance car la division est formée en colonne serrée.

Quatre compagnies ont disposé leurs armes en faisceaux et travaillent opiniâtement quand les Indiens arrivent en hurlant, à l'abri du feu et de la fumée. Les travailleurs sont protégés par une ligne compacte de tirailleurs qui fait un feu bien nourri.

On ne voit rien, on n'entend que le bruit des décharges de fusils et les vociférations des Indiens. Quand ils s'aperçoivent que le feu est stoppé par le fossé, ils s'arrêtent brusquement. Les chasseurs, appuyés par les tireurs, attaquent vigoureusement; ils font alors demi-tour et pénètrent dans le bois. Merci au général, même si je ne sais s'il a apporté les outils pour cet usage ou pour faire les réparations à Arauco; ce qui est sûr, c'est qu'il nous a préservé d'un danger plus grand, voire d'une déroute complète.

La nuit tombe, nous prenons toutes les précautions pour nous défendre et nous protéger. Les Indiens se contentent de hurler toute la nuit, ce qui s'appelle dans le pays *chivetear*, vociférer.

Pendant la nuit, le général ordonne la retraite. Nous sommes tous convaincus qu'il n'y a rien de bon à obtenir d'un tel ennemi. Il attaque comme un torrent, toujours par surprise et dès qu'il voit qu'il ne peut rien obtenir, il se disperse dans l'épaisseur des forêts.

Au lever du jour, nous commençons la retraite. Quelques hommes sortent du bois, ce sont des rebelles, il n'y a pas d'Indiens avec eux; ils sont peu nombreux et se maintiennent à distance nous lançant des injures grossières auxquelles nous ne faisons pas attention.

Le colonel Viel et moi-même restons à l'arrière-garde. Parmi leurs cris, nous distinguons : « Allez à Valdivia, vous y serez bien reçus ! » J'ai déjà entendu ce cri plusieurs fois et je le fais remarquer au colonel Viel qui me dit : « Arrêtons-nous et voyons ce qu'ils veulent dire. »

Nous leur faisons signe que nous voulons parler. Nous faisons poster des tirailleurs à l'arrière-garde au cas où ils seraient de mauvaise foi, ils en font autant. Deux d'entre eux s'approchent de nous, à une vingtaine de mètres. L'Espagnol Jordan est l'un d'entre eux. Je lui demande ce qu'ils disent de Valdivia.

« — Colonel Beauchef, me dit-il, allez à Valdivia, la garnison est nôtre. Le gouverneur a été égorgé ainsi que tous les officiers, vous aurez rapidement de nos nouvelles. Vive le roi, au revoir ! »

Ils se retournent et s'en vont au galop.

Viel et moi-même, nous demandons ce que cela veut dire, nous ne comprenons rien. Nous rejoignons la tête de la colonne pour demander au général s'il a des nouvelles de Valdivia. Il répond que non et

nous lui répétons les paroles du rebelle. Il nous retorque en riant : « Vous ne voyez pas que ce sont des mensonges de façon à obtenir des conditions avantageuses. C'est bientôt la fin, les Indiens vont se fatiguer de les soutenir quand ils n'en verront plus les avantages. Il en était autrement quand ils occupaient toute la province de Concepción où il y avait beaucoup de villes et de femmes à enlever. Aujourd'hui, nous sommes dans leurs terres et même si nous ne leur faisons pas beaucoup de mal, il en meurt toujours quelques-uns et ils ne peuvent rien faire. Vous devez vous rendre compte qu'il n'y a plus personne avec les rebelles. En effet, des mille cinq cents à deux mille Indiens qui nous ont attaqué hier, on n'en voit plus un seul. Heureusement pour le pays, ces Indiens indomptables ne se laissent dominer par personne, même pas par leurs caciques. Ils n'ont de l'autorité que quand ils sont forts, courageux et peuvent les mener au pillage. Nous avons vu des caciques de grande réputation, vieillissants et voulant maintenir l'ordre dans leur tribu, être immédiatement détrônés et remplacés par de plus audacieux. Cela se comprend facilement, ces bordes ne vivent que de pillage et de guerre. Quand ils ne peuvent saccager les provinces civilisées, ils se volent et s'égorgent entre eux. Ces mêmes Araucaniens, si forts, courageux et orgueilleux à l'état sauvage, à cheval, lance en main, ne valent plus rien quand le missionnaire les civilise à moitié. Qu'apportent-ils à notre société? La fainéantise, l'alcoolisme, le vol, etc., bref tous les vices de la société et aucune des vertus. »

Nous continuons notre retraite jusqu'à Arauco. Nous avons plusieurs escarmouches avec quelques individus isolés qui vont rejoindre les rebelles.

## Chapitre XLV

### Rébellion des sergents à Valdivia.

*Je reçois la mission de rétablir l'ordre.*

Arrivé à Arauco, le général reçoit des dépêches du commandant Bulnes, son neveu, qui se trouve dans le territoire indien avec une division de huit cents hommes. Il lui est arrivé la même chose qu'à nous, en plus grave : s'étant écarté de son infanterie, il a dû la rejoindre alors qu'il était attaqué vigoureusement par les Indiens, perdant plusieurs cavaliers. Il n'a rien pu faire.

En quittant Arauco, le général projette de se joindre au commandant Bulnes, mais, comme je l'ai déjà dit, il ne peut le faire et, de toute façon, cela n'aurait servi à rien.

Nous convenons de défendre la frontière et de les laisser dans leur territoire. Dans ses dépêches, Bulnes a confirmé ce que nous ont dit les rebelles au sujet de Valdivia. Il y a eu une horrible révolte des soldats dirigés par un certain sergent Garcia, le gouverneur Letellier a été égorgé comme la plupart des officiers et ceux qui ont survécu, ont été destitués et expulsés. Pour résumer, toute la province est dans la consternation la plus profonde et soumise à l'arbitraire des soldats.

Le colonel Viel me dit en privé : « Mauvaises nouvelles et surtout pour vous, mon bon ami. Il n'y a que vous qui puissiez régler ce terrible problème. » « Je ne vois pas, lui dis-je, comment cela pourrait se régler et je doute que mon influence sur les soldats puisse les faire

rentrer dans l'ordre après une conduite si insolite. Il ne leur reste qu'à devenir rebelles ou se rendre au général Quintanilla, qui les désarmera et les dispersera dans l'archipel, craignant de tels soldats. »

« D'une manière ou d'une autre, poursuit Viel, je suis presque sûr qu'en arrivant à Concepción, vous serez appelé par le directeur O'Higgins. Préparez-vous à ceci, je vous le répète : vous seul, pouvez régler ce problème ! »

Le général fait faire des travaux à Arauco, c'est à dire creuser des fossés pour arrêter les Indiens. Il y laisse une bonne garnison et nous partons vers Concepción. À peine arrivé, le général me communique l'ordre du gouvernement, qu'il vient de recevoir, de me mettre en route immédiatement, par terre ou par mer, vers la capitale. Il me prévient que j'y suis appelé pour une mission de la plus haute importance, m'avertit qu'il y a à Talcahuano un navire prêt à partir pour Valparaiso et m'ordonne d'en profiter.

Je suis rapidement prêt, et trois jours plus tard, je suis à Valparaiso. Je me présente au gouverneur qui a ordre de me faire partir aussitôt pour Santiago. Huit jours après avoir reçu l'ordre du général Prieto à Concepción, je me présente au directeur O'Higgins, qui me reçoit de la manière la plus amicale et entre immédiatement dans le vif du sujet : « Mon ami, me dit-il, il s'est produit des malheurs dans la place de Valdivia ». Je lui réponds que j'en ai été informé par les rebelles, que je n'y ai pas cru tout de suite mais que l'information du commandant Bulnes au général Prieto a balayé mes soupçons. « Il faut éviter que ces malheurs persistent, continue-t-il, si cette troupe, effrayée par les crimes qu'elle a commis, passe

aux rebelles, la guerre que ces derniers font à la pauvre province de Concepción se prolongera au lieu de s'arrêter, comme c'est presque le cas aujourd'hui; ou bien, Quintanilla, qui occupe Chiloé, averti de ce malheur, essaiera de faire tomber la place en son pouvoir et d'offrir à la troupe la protection du drapeau espagnol. Les hommes, les armes et la place seraient alors perdus pour la patrie. Vous voyez que ce sont de grands malheurs. Maintenant, les nouvelles que j'ai me disent que les sergents ont dirigé cette révolte, poussés par ceux de Valdivia; si cela est, ils sont vraiment criminels; mais nous n'avons que des soupçons et pas de preuve, sauf le fait que le citoyen don Jaime de la Guarda a été nommé gouverneur à la place du malheureux Letellier. On peut penser qu'une main occulte dirige cette infamie. Ces sergents se sont, en outre, promus à tous les grades, de commandant à sous-lieutenant, apparemment dans l'ordre, ont conquis grande autorité sur les soldats, et maintiennent jusqu'à présent la rébellion. Durera-t-elle? Malgré ce calme, les habitants sont dans une angoisse folle; le chef, le sergent Garcia, n'a pas perdu de temps et s'est marié avec Mlle Fontalba, de l'une des meilleures familles d'Osorno. Tout ceci me porte à croire qu'ils sont dirigés par des ennemis du gouvernement. Ce Jaime de la Guarda, qui est plus, pour ce que je crois, un imbécile qu'un mauvais homme, et dont l'élection comme gouverneur lui a troublé l'esprit, leur a promis d'obtenir du gouvernement la confirmation des grades qu'ils se sont attribués. »

« Il l'a peut-être fait pour maintenir la tranquillité, réponds-je. »

« Non, me réplique le directeur, il l'a fait avec la bonne foi d'un imbécile. Son courrier est là, vous pouvez

le consulter et vous verrez que vous n'y êtes pas bien traité. »

Il me dit donc : « Vous voyez, mon cher colonel, que les choses ne peuvent en rester là; je vous ai fait appeler pour que vous repreniez votre ancien commandement que je n'aurai jamais dû vous enlever. J'ai envoyé Letellier parce qu'il était ingénieur et que la place en nécessitait un, etc. De plus, concernant la révolte des troupes, je pense que vous pouvez la réduire, mais il y a d'autres considérations : nous avons besoin d'un homme de toute confiance, jeune, réputé chez les soldats comme chez les habitants; vous réunissez toutes ces conditions. Puis-je compter sur vous ? »

Je réponds au directeur que je suis à son entière disposition, comme cela est mon devoir. Le ministre Rodriguez, surnommé le *Chillanejo*, est présent et me dit : « M. le colonel, il ne s'agit pas seulement de l'obéissance passive d'un bon militaire comme vous, mais aussi de beaucoup d'habileté politique. »

Je lui demande de m'expliquer clairement ce qu'il attend. Le ministre me confie l'inquiétude du gouvernement face à l'arrivée à Valdivia du curé Pineda. « Transporté de Rio de Janeiro, dit-il, par le baron de Mackau, commandant la frégate de 60, la *Clo-rinde*, de S. M. le roi de France, ce curé avait été exilé comme grand partisan de Carrera, turbulent et révolutionnaire et, de plus, il n'avait pas été rappelé par le gouvernement dont il est l'ennemi. Vous avez ordre, à votre arrivée à Valdivia, d'envoyer ce curé à bord pour qu'il soit conduit à Valparaiso et mis à la disposition du gouvernement, en supposant, bien sûr, le succès de votre entreprise. »

Il me parle ensuite longuement des soldats cantonnés à Valdivia qui posent aussi problème et de la situation dans laquelle se trouve la place. « Il y a parmi eux, ajoute-t-il, des hommes de talent à qui, paraît-il, nous devons le rétablissement de l'ordre. Il est dangereux de laisser ces hommes avoir cette influence sur les troupes soulevées et ils ont sans doute poussé à la nomination du gouverneur Jaime de la Guarda, afin de faire ce qu'ils veulent. »

Le ministre me dit aussi qu'ils sont sur le point de convoquer le peuple pour élire les députés et que je dois me débrouiller pour que les deux représentants de la province de Valdivia soient des partisans du gouvernement. Il me les nomme, je les connais, ils sont incapables de remplir de si hautes fonctions. Je suis persuadé que si nous les imposons, les habitants de Valdivia seront outrés par cette politique grossière, qui, par ailleurs, heurte ma loyauté militaire.

Je ne réponds rien au ministre. À la fin de ce long exposé, au cours duquel on m'explique ce que le gouvernement attend de moi, en supposant la réussite, on prend congé de moi.

En me donnant l'ordre d'être prêt à partir à tout moment, le ministre m'indique qu'il va préciser mes instructions par écrit, que le conseil déterminera les forces partant avec moi, qu'il s'agit aussi d'attaquer avec succès Chiloé et que je serai informé de tout, en temps et lieu.

Je les quitte avec la ferme intention de faire ce qui est juste et rien de plus, mais uniquement dans l'intérêt du gouvernement; l'intrigue ne convient pas à un militaire quelles que soient les

circonstances; encore moins, selon moi, par conviction ou éducation.

À l'école de Napoléon, on ne pouvait être ni devenir intrigant.

En prenant congé de moi, le ministre me prend à part et se propose de parler avec le père de Teresa en ma faveur. Il me dit connaître mes intentions matrimoniales et que, si cela dépendait de lui, le mariage se ferait à l'instant, car il est nécessaire que des hommes comme moi s'établissent dans le pays; paroles de circonstances. Mais, comme je suis amoureux, je me confonds en remerciements pour ses bonnes intentions à mon égard et pars très content.

On parle beaucoup à Santiago de la révolte de Valdivia et de mon expédition jugée très dangereuse; comme toujours, chacun le fait à sa manière.

—o—

### Chapitre XLVI

#### *Tupper s'enrôle dans l'expédition de Valdivia.*

Un ou deux jours après mon arrivée, je déjeune au café La Nation quand s'assoit à ma table un jeune homme très distingué, Guillermo de Vic Tupper, originaire de Guernesey, éduqué en France, qui m'avait été présenté<sup>1</sup>. Il me parle aussitôt de mon expédition, jugée très dangereuse, et me dit qu'en raison de ceci, il souhaite m'accompagner. Je trouve,

comme il est facile de se l'imaginer, sa proposition très bizarre.

On m'a parlé de lui comme d'un jeune homme envoyé au Chili par sa famille pour monter un commerce, ce qui explique ma surprise face à sa proposition. Je lui fais quelques observations, mais il persiste. Quand je le vois vraiment décidé, je lui demande s'il a été militaire et avec quel grade il souhaite m'accompagner. Il me répond qu'il a juste fait partie de la garde nationale et que peu lui importe le grade. Je lui réponds que sans grade il perdrait son temps, qu'il ne pourrait recueillir de gloire et qu'il y a des risques.

Il me dit que c'est ce qui le motive et que, bien qu'il ait été destiné à la carrière du commerce, cela ne l'intéresse pas. Il se sent, au contraire, attiré par celle des armes.

« — Vous avez, de toute façon, besoin d'un grade pour accompagner la division. Je ne peux vous emmener sans ceci, je n'en ai pas le droit, lui dis-je, je parlerai de vous et de vos intentions au directeur suprême. »

Je le fais à la première occasion et le propose au directeur parce qu'il est, de plus, très sympathique. Tupper est doté d'un beau physique, d'une taille de cinq pieds neuf pouces, le corps bien proportionné, l'air martial, de bonne éducation et il parle parfaitement quatre langues : anglais, français, italien et espagnol.

Ce sont déjà des titres et ils ont éveillé mon intérêt.

Le directeur se rend compte, vu ma façon charnelle de le décrire, des bonnes qualités de ce jeune d'environ vingt ans. Je m'efforce de lui faire

comprendre qu'avec le temps, ce sera une bonne recrue pour l'armée, que des jeunes gens de ce type seront des modèles pour les enfants du pays, etc.

« — Bon, me dit le directeur, que voulez-vous que je fasse pour votre protégé? »

— Je pense que votre excellence pourrait lui attribuer un diplôme d'honneur de capitaine de milice; il aura, ainsi, au moins un grade pour m'accompagner.

— Vous serez satisfait, je ne peux rien vous refuser, faites-moi cette demande par écrit. »

Je la fais aussitôt et, le lendemain, mon protégé a son diplôme et l'accord de Son Excellence pour rejoindre la division, comme mon adjoint.

Tupper est enchanté et me déclare qu'il n'a jamais été aussi heureux.

Il m'embrasse avec effusion comme un amoureux qui vient d'obtenir le consentement du père de son aimée.

—o—

### Chapitre XLVII

#### *Acceptation de mon mariage avec la nièce de don José Antonio Rojas.*

Pour ma part, mes projets de mariage avancent bien. Le ministre Rodriguez a, en effet, rendu visite à M. Manso, don Manuel. Ce dernier a, pendant trente ans, été maître d'équitation à la cour d'Espagne, et bien que Chilien de naissance, est un ardent partisan des Espagnols. Avant l'entrée des patriotes, il était directeur général des douanes. Le général San-Martin l'avait remplacé par un patriote.

Ses idées auraient pu constituer un obstacle pour moi, mais il n'en est rien. C'est un homme instruit et d'âme noble. Il sait depuis le début que l'Espagne perdra infailliblement ses colonies.

Que ce soit grâce à l'influence du ministre Rodriguez, son ami, parce que je lui plais ou, pour contrarier M<sup>me</sup> Rojas, sa femme dont tout le sépare, idées, caractère et âge, il est en effet âgé et elle jeune, il consent à me donner sa fille, mais, après le départ de l'expédition.

« — Je ne veux pas, me dit-il, que ma fille se retrouve veuve au moment ou même avant son mariage. Voilà comment nous allons concrétiser cet accord : vous allez me donner un pouvoir devant notaire, qui m'autorise à me marier en votre nom, et je le ferai immédiatement après votre départ de Valparaiso. Je vous donne ma parole. »

Je donne le pouvoir et M. Manso respecte sa promesse : à mon départ pour Valdivia, il se marie en mon nom avec sa fille.

—o—

### Chapitre XLVIII

#### *O'Higgins me donne les instructions pour la pacification de la place de Valdivia.*

Le directeur me fait appeler à la salle d'audience où il se trouve avec M. le ministre. Ils me donnent alors les instructions par écrit de même qu'une copie de celles du curé parlementaire, avec toutes les propositions faites au général Quintanilla pour remettre l'archipel de Chiloé, qu'il a dédaigneusement rejetées.

1. — William de Vic Tupper, premier aide de camp du gouvernement en 1827, il commande le bataillon de Pudeto en 1829; il est assassiné en 1830.

Je dois les utiliser en cas de nécessité.

« Maintenant, la force qui part avec vous n'est pas considérable, me dit-il, mais c'est tout ce que nous pouvons faire pour le moment. Elle comprend trois cent cinquante hommes de la garde d'honneur et du 7<sup>e</sup> et la compagnie de cavalerie démontée se trouvant à Valparaiso. Cette force n'est pas égale à celle des rebelles, mais je compte sur votre influence sur cette troupe qui, pour ce que je crois, ne vous résistera pas. Il faut utiliser la politique avant les armes, éviter toute sorte de combat, sauf si vous êtes attaqué. Dans vos instructions, vous verrez que, si vous avez la chance d'arranger l'affaire de Valdivia d'une façon honorable pour le gouvernement, il y faut faire un exemple rigoureux pour rétablir la discipline et éviter de pareilles infamies dans le futur, vous êtes autorisé à tenter l'attaque de Chiloé avec les forces réunies et la frégate de 44, la Lautaro, qui sera mise à votre disposition, ainsi qu'un transport. Comme les instructions ne peuvent être parfaitement exactes à distance, vous œuvrerez suivant les circonstances. Nous avons totalement confiance en votre prudence et votre jugement. Votre division portera le nom de " Pacificateurs de Valdivia ". Soyez conscient que de grands intérêts sont entre vos mains. Agissez avec fermeté et surtout avec beaucoup d'adresse. »

Après ce long discours du directeur et un autre du ministre, qu'il n'est pas nécessaire de répéter, tous deux, émus, me serrent la main, me souhaitent bon voyage et bon succès. Le surlendemain, les troupes sont prêtes. Je pars avec elles pour le port de Valparaiso où tout est prêt pour les recevoir et les embarquer, de même que la compagnie de cavalerie démontée.

M. Charles Wooster est chargé du commandement de la force maritime <sup>1</sup>. Nous faisons voile le 5 mars 1822.

Le voyage est court et sans problème.

—o—

### Chapitre XLIX Mon travail à Valdivia.

En entrant dans le port de Valdivia, j'ai le plaisir de rencontrer le baron de Mackau, qui répare sa frégate, ayant perdu sa grande vergue au Cap-Horn. Un moment après avoir jeté l'ancre, je reçois sa visite et il m'expose ses craintes quant au succès de ma mission pacificatrice.

Je le remercie de sa bienveillance.

Après son départ, je reçois la visite du sergent Silva, devenu capitaine, qui commande le détachement de cent hommes du fort de Corral. C'est lui qui a assassiné Letellier. Arrivé sur le pont de la frégate, il me tend la main ; je la lui sers avec vigueur et le fais asseoir à mes côtés. Il me demande immédiatement quelle est la raison de ma présence au port de Valdivia, me disant que c'est un malheur que je les ai abandonnés, que rien ne serait arrivé sinon,

1. — Charles William Wooster, Américain, né en 1785, colonel des forces maritimes de New-York après avoir été capitaine du port, part servir dans la marine chilienne. Capitaine de vaisseau en 1818, il commande le *Lautaro* lors de la capture de la *Maria-Isabel* ; il sert à Valdivia et lors des deux expéditions de Chiloé, devenu contre-amiral en 1829 il retournera aux U.S.A. en 1835.

mais qu'ils avaient tous été excédés par la conduite du gouverneur et des officiers.

« — C'est pourquoi vous les avez égorgés, lui dis-je, mais là n'est pas le problème. Vous m'avez demandé pourquoi je suis au port : premièrement, il faut corriger l'erreur que vous avez commise. Des soldats d'honneur ne tuent pas leurs officiers. Le gouvernement m'a donné pleins pouvoirs pour une expédition à Chiloé. C'est là où je veux les conduire et les réhabiliter, si c'est possible, en prenant l'archipel, en battant les espagnols et le général Quintanilla, et ainsi, faire oublier, par leur bonne conduite et leur courage, les terribles excès commis en faisant justice de leurs mains. Les armes que la patrie vous a confiées sont destinées à un plus noble usage. Vous comprenez ?

— Oui, mon colonel, nous obéirons tous avec plaisir. Je suis sûr que mes compagnons pensent de même : je vous répète que si vous n'étiez pas parti, rien ne se serait passé parce que vous preniez soin de nous et nous défendiez quand les officiers nous réprimandaient. Après votre départ, ils n'ont fait que nous maltraiter, c'était insupportable.

— Vous devez donc rendre honneur à la frégate, lui dis-je, faites-le et préparez vos soldats à nous recevoir. »

Je prends congé en lui disant que je vais descendre à terre pour les voir et les écouter. Deux heures plus tard, la femme d'un soldat monte à bord. Elle est arrivée en se dissimulant dans un petit canoë, fabriqué dans un tronc d'arbre, et me dit que Silva a fait charger les dix huit pièces de 24 avec des boulets, des balles et de la mitraille.

Le commandant Wooster, l'apprenant, veut immédiatement couper les amarres et se retirer au-

delà de portée des canons. Je saute dans l'embarcation, accompagné de mon adjoint Tupper, et vais directement à Corral.

Silva se trouve à la pointe de l'embarcadère, appuyé sur son sabre et regardant venir le canoë. Arrivé, je saute à terre sans dire un mot et me dirige vers les chambrées. J'y trouve les soldats en rangs et chargeant leur armes. Ils se mettent au garde à vous quand ils me voient.

Je leur demande à qui est destiné tout ceci et ils me répondent que le capitaine Silva leur a ordonné de charger les armes, mais qu'ils ne les utiliseront pas contre moi mais plutôt contre celui qui avait donné l'ordre et ils crient : « Vive la patrie et vive le colonel ! » À cet instant, j'ordonne à quatre hommes et un caporal d'aller arrêter le « capitaine » Silva et de le désarmer. Je le fais attacher et conduire par Tupper à bord de la frégate, avec ordre au commandant de l'enfermer dans la cale, chaînes aux pieds et aux mains.

Je m'adresse ensuite aux soldats leur disant que je compte sur eux et les exhortant à accomplir leur devoir. Quant au sergent Silva, il paiera le prix de sa témérité et de ses crimes. Il ne leur arrivera rien s'ils suivent mes ordres, au contraire, je les protégerai comme par le passé.

Je fais débarquer mes troupes et me mets à la tête du détachement du capitaine Jimenez. Je dispose de plusieurs officiers en plus de ceux du 7<sup>e</sup> et de la garde d'honneur.

Je me renseigne sur l'ordre de charger les pièces du fort. Il est venu du sergent Silva et d'un Espagnol,

Rubio, qui, prisonnier de guerre, avait été incorporé dans l'artillerie et promu, comme Silva, capitaine. Les ordres de ces deux chefs étaient de couler la frégate avec la division, expliquant que j'arrivais en force pour les exécuter. Mais leurs soldats n'avaient pas cru leurs compagnons d'armes capables d'un tel acte et, au cas où ce plan serait mis à exécution, ils avaient envoyé cette femme pour m'avertir de ce qui se passait et des projets des sergents, devenus grâce à la mutinerie capitaines.

Je remets en ordre le service de Corral, rends visite à M. Mackau, qui a été informé de l'emprisonnement de Silva et Rubio. Il me parle longuement du premier, de son audace, de ses visites à bord comme commandant du fort et de son étonnement pour la facilité avec laquelle je l'ai capturé, alors qu'il paraissait prêt à tout.

« — *Je comptais sur les soldats*, lui dis-je.

— *C'est vrai*, dit M. le baron, *ces soldats vous aiment beaucoup; ils parlaient constamment de vous à mes marins qui travaillaient à terre; à tel point, mon cher Beauchef, que je vous connaissais bien sans vous avoir rencontré. Maintenant, que vont faire ceux de la place, en apprenant l'arrestation de leurs camarades?*

— *Je vais moi-même leur apporter la nouvelle, accompagné de mon adjoint, parce que si j'arrive en ville avec des forces insuffisantes, les sergents, qui se sont faits officiers, pourraient faire peur aux soldats, alors qu'étant seul, aucun ne bougera.*

— *Il faut plus que du courage pour ceci*, me dit M. Mackau, *à votre place, je n'aurais pas confiance; mais vous paraissez être sûr de vous, et, si Dieu le veut, il ne vous arrivera aucun malheur.*

— *Ne vous inquiétez pas*, lui dis-je, *tout finira bien.* »

Après avoir parlé de son voyage et de sa mission au Chili, M. Mackau me parle du curé Pineda, qu'il a amené de Rio de Janeiro, me le recommande avec enthousiasme, dénotant son intelligence, sa capacité et sa préparation. Il me dit qu'il a de grandes idées de liberté et qu'il s'est fait de lui la meilleure opinion comme homme de bien.

Il se fait tard, je prends congé de l'amiral et me dirige vers la *Lautaro*.

Le lendemain, je fais préparer une embarcation pour aller en ville. Je donne mes ordres à Corral afin de faire partir avec moi deux compagnies de la garde d'honneur aux ordres du major Yung. Je pars accompagné de mon adjoint Tupper et du capitaine Carson.

La troupe qui garde Valdivia a été prévenue de mon arrivée, si bien que quand nous nous approchons de la ville, les rives sont couvertes de soldats, qui m'attendent quand je débarque.

Ils me reçoivent comme ceux du fort. Dès que je saute à terre, le sergent de la compagnie de grenadiers du 1<sup>er</sup> du Chili, celui qui m'avait secouru à Talcahuano, vient me féliciter. Il a les galons de major. Je le félicite pour sa promotion alors que nous nous dirigeons vers la caserne. Les soldats nous suivent en troupeau et n'arrêtent pas de crier « *Vive la patrie et notre colonel!* » Je leur parle en me dirigeant vers la résidence du gouverneur. J'y rencontre don Jaime de la Guarda qui m'y attendait. J'ai été informé par le ministre Rodriguez de ses prétentions. De plus, j'ai

l'original de la lettre qu'il a écrite contre moi au ministre, dans laquelle il me fait la charité de m'offenser. Le pauvre homme a peur de perdre son titre de gouverneur de la province, auquel il paraît très attaché, beaucoup plus que moi à le remplacer. Cela ne m'attire pas du tout. Je préférerais de loin retourner à Santiago où je me suis marié par procuration. Mais le pauvre don Jaime de la Guarda ignore encore qu'il doit craindre le lieutenant-colonel Castro, qui doit me remplacer s'il y a expédition à Chiloé.

Il s'empresse de me recevoir et de m'offrir ses services, et m'expose longuement ce qu'il a fait pour le gouvernement et la province au moment de la révolte des troupes, etc.

Rapidement, arrivent les sergents-officiers de la place. Je commence à leur expliquer les projets du gouvernement quant à l'expédition de Chiloé, qu'ils pourraient à cette occasion laver leur honneur, que j'ai tout pouvoir dans ce domaine, que j'attends confiance et obéissance, qu'ils ne seront pas confondus avec le cas de leurs camarades Silva et Rubio. Je les informe toutefois de ce qui s'est passé à mon arrivée et de l'arrestation de ces individus.

Ils protestent tous par rapport à leur conduite à mon égard et me disent que j'ai bien fait de les punir. Ils ont confiance en moi et je peux compter sur leur obéissance à mes ordres, quels qu'ils soient.

La salle se remplit d'habitants en vue.

Tous me connaissent et ne pensent pas comme don Jaime. La joie se lit sur les visages. La rue est pleine de soldats : c'est la fête. Je prends congé de tous et reste avec le major pour savoir où se trouvent

le bataillon et le commandant. Il me répond que la compagnie de grenadiers, dont le capitaine est le sergent Bustamante, est à la mission de Cudico; un autre détachement à Las Cruces, un autre à Rio-Bueno, etc. Je donne ordre qu'ils reviennent tous à la place, ainsi que le commandant-sergent Garcia, qui s'est marié et se trouve à Osorno, dans la maison de son beau-père, M. Fontalba. J'ajoute que le service continue et qu'il fasse préparer les chambrées pour les deux compagnies devant arriver dans l'après-midi, en les logeant séparément des autres.

Mes troupes sont logées dans la caserne, mais à l'écart. J'ai recommandé aux soldats de Valdivia de bien s'entendre avec ceux qui arrivaient avec moi.

Trois jours se passent sans la moindre perturbation.

Mais les habitants sont très inquiets et ne croient pas que les choses puissent se régler de cette façon. Le troisième jour, les troupes sont rassemblées et placées sous mes ordres; j'en dirai la raison plus tard. Le sergent Bustamante est arrivé avec la compagnie de grenadiers et quatre pièces d'artillerie. Je sais qu'il a fait charger les armes mais je ne crains rien des grenadiers de mon ancien bataillon. Ils me sont plus dévoués que les autres, je fais semblant de l'ignorer. J'apprends, en même temps, que le sergent Galaz, capitaine des chasseurs, essaie de convaincre les soldats de sa compagnie, leur offrant de la liqueur et leur disant que je les trompe, et on m'assure qu'il leur a distribué des cartouches.

Ce même jour, je me présente à l'appel de 5 heures, comme de normal.

Une fois l'appel terminé, je fais ouvrir les rangs, passe la revue des armes et des cartouches. Mon intention est, si Galaz a réellement distribué les cartouches, de le faire fusiller sur le champ, devant ses camarades et face à la troupe. Mais, il n'en est rien. J'ordonne une revue de propreté pour le lendemain, à la même heure avec toutes les troupes. Elle a lieu et quand je dégaine mon épée et que les soldats entendent ma voix, ils ne peuvent, bien que sous les armes, retenir leur joie; c'est ce que j'espérais de façon à pouvoir aborder le thème de la révolte. Je prends immédiatement la parole et leur dis avec beaucoup d'énergie :

« — Messieurs les officiers, sergents, caporaux et soldats, vous avez outragé l'humanité, la noble carrière des armes et les défenseurs de la patrie, en retournant ces armes qui vous avaient été confiées pour sa défense, contre un magistrat, un chef et vos officiers. Cette terrible nouvelle a plongé le pays dans un funeste deuil. La patrie n'espérait, jusqu'à ce jour, de ses fils, que des moments glorieux. Je ne peux vous cacher que le chef de la république et tout le pays ont été horrifiés, et que nos ennemis se sont réjouis de cette attaque à toutes les lois humaines et surtout à la discipline militaire, base fondamentale de l'armée, de la sécurité publique et de toutes les garanties sociales. Si vous voulez bien réfléchir à ce que vous avez fait, vous vous trouverez criminels à vos propres yeux. Malgré vos crimes, le gouvernement a décidé d'être clément avec vous car l'ordre a été maintenu et a pris en compte votre refus face aux rebelles venus vous proposer de faire cause commune avec eux.

« Mais, cela ne suffit pas, il faut aller à Chiloe pour triompher et expulser du territoire chilien ce qui reste des Espagnols. Là-bas, vous pourrez effacer la terrible faute dont vous êtes coupables, horrible par ses conséquences. J'espère vraiment retrouver en vous la même ardeur et le même courage, que vous avez montrés, en combattant les ennemis de la patrie. »

Cette courte harangue enthousiasme la troupe et retentissent alors les cris de « Vive la patrie, le directeur et notre colonel ! » Mais tous les nouveaux officiers restent de marbre. Je fais semblant de ne rien voir. Je voulais les soldats et ils sont avec moi.

Je fais rompre les rangs et retourne seul à mon logement pour réfléchir à la manière de franchir cet obstacle. Les histoires commencent à circuler. Les alarmistes s'agitent et cela produit mauvais effet.

Mon objectif est atteint; avant de prendre des mesures sévères, comme je l'ai déjà dit, je souhaitais avoir en mains tous les bataillons provisoires de Valdivia, pour éliminer l'influence que ces nouveaux officiers exerçaient sur les soldats. J'aurais pu les remplir de terreur si, depuis le début, j'avais employé la sévérité et ainsi, les pousser vers les rebelles ou à Chiloe. C'est ce que je voulais éviter. Je savais que ces sergents-officiers se faisaient craindre et qu'ils châtiaient les soldats à la moindre faute.

Cela fait presque une heure et demie que je réfléchis, seul, quand à la tombée de la nuit, un de ces sergents-officiers, Marin, de la compagnie des grenadiers, homme bien formé que j'ai apprécié et protégé comme major du 1<sup>er</sup> du Chili, sollicite de me parler seul à seul. Il descend de cheval et entre dans mon

bureau. Il me demande si quelqu'un peut nous entendre. Je lui réponds que non et lui demande de s'expliquer aussitôt. « Mon colonel, me dit-il, je suis aussi brigand que les autres, mais je ne peux accepter le plan que nous venons de décider, celui de vous assassiner. » Avec indifférence, je lui demande lequel veut m'assassiner.

« — Mon colonel, je vais vous expliquer. Quand vous êtes parti de la caserne, nous nous sommes tous réunis chez le sergent Galaz, qui nous avait invités, car nous avions peur; nous avons clairement constaté qu'avec votre présence, nous avons perdu toute influence sur les soldats, entièrement à votre service. Vous ne nous aviez rien promis de concret et, tous, nous avons compris que vous nous trompiez avec la soi-disant expédition de Chiloe. De plus, vous étiez arrivé avec plusieurs officiers certainement destinés à nous remplacer. Il est en effet évident que si le gouvernement nous avait pardonné, vous nous auriez apporté nos diplômes et la confirmation de nos grades. Ce que vous nous apportiez, c'était le malheur si nous avions la faiblesse de vous croire.

— Qui a été l'auteur de tels propos ? lui dis-je.

— Le sergent Galaz, et c'est lui-même qui s'est proposé pour vous assassiner, ce soir, à l'appel de 9 heures. Il nous a en effet expliqué qu'une fois le colonel éliminé, les officiers l'accompagnant étant inconnus des soldats, nous retrouverions notre influence perdue et le gouvernement ferait de nécessité vertu. Quant aux autres soldats, nous sommes deux fois plus nombreux et ils nous rejoindraient. Nous renverrions vos officiers portant cette nouvelle au gouvernement. Le projet a été adopté à l'unanimité. Quant à moi, je m'en vais, je ne veux pas être témoin de cette scène qui pourrait être terrible. »

Je lui réponds qu'il peut partir ou rester avec les autres, que ce ne sont que des lâches, et que je lui ferai voir, s'il reste, qu'ils ne me font pas peur.

« — Attention, mon colonel, ils sont vraiment décidés. Mais, j'ai rempli le devoir que m'imposait ma conscience; vous êtes averti. Je m'en vais, adieu, mon colonel. »

Il monte à cheval et part au galop.

Je prends aussitôt mes pistolets. Je les charge et fais appeler, un par un, tous les officiers de ma division. Pour éviter de donner l'alerte, je leur demande d'arriver par des chemins différents. Le commissaire des guerres, M. Almanche, vient aussi. Quand ils sont tous réunis, je les informe de la déclaration du sergent Marin et dis : « — Messieurs, cette nuit, il nous faut nous débarrasser de ces vauriens, voici comment nous allons procéder : vous allez tous vous diriger vers la pièce de l'officier de garde de la caserne. J'y serai pour recevoir l'information de l'appel. Quand vous serez tous réunis, je donnerai le signal. Je me charge de Galaz et si, en m'approchant de lui, il a l'audace de faire un geste pour saisir son pistolet ou toute autre arme, je l'abats aussitôt. Ce sera le signal : à ce moment, chacun d'entre vous se saisira de son homme; vous, Tupper, du sergent Bustamante, c'est le plus fort et le plus abominable; vous, Messieurs, choisissez chacun le votre. Si Galaz ne bouge pas, je donnerai l'ordre à voix haute. Vous, M. le capitaine de la garde d'honneur, à la tête de vos hommes avec leurs armes chargées, vous vous tiendrez prêt en cas de nécessité. Au moment où vous arrêterez ces hommes, je me chargerai des soldats qui ne bougeront pas face à moi et je leur parlerai. Que chacun soit à son poste à 9 heures, il en va de votre honneur et de votre sécurité. »

J'attends alors tranquillement l'heure de l'appel.

Au moment où j'entends sonner le coucher, je cache mes pistolets sous ma cape et marche vers la caserne. J'entre dans la pièce de l'officier de garde. Il y a déjà plusieurs de mes officiers ainsi que quelques autres. Les tambours sont arrivés mais, Galaz n'est pas là, il ne manque que lui. Il ne tarde pas et entre, tête basse et regard vers le sol. On voit à peine ses yeux sous la visière de sa casquette et il a les mains cachées sous son *poncho*, prêt à l'action.

Quand il entre, je m'approche de lui, le regarde de haut en bas, sévèrement, et fais deux fois le tour de la pièce à ses côtés. Le tambour donne le signal pour que les officiers se dirigent vers les baraquements. Je sors aux côtés de Galaz et traverse ainsi la grande cour de la caserne jusqu'à la porte de l'écurie de toute sa compagnie. Il ne fait pas un seul geste; bien lui en prend car je l'aurais aussitôt étendu à mes pieds. Je retourne alors sur mes pas, m'installe sous le vestibule de la grande porte de la caserne, fais mettre le sergent Barbosa devant moi, tous deux appuyés à la muraille où se trouve la pièce de l'officier de garde, de façon à ce que Galaz comme les autres, soient obligés de passer entre nous.

J'attends là qu'on donne le résultat de l'appel, en dehors de ma présence pour qu'ils se sentent plus libres. Le sergent Barbosa est négligemment appuyé contre le mur. Ce sergent, ainsi qu'un autre, Cotera, n'ont pas voulu entrer dans la révolte, ni recevoir de promotion. ils se sont tous deux rangés à mes côtés; ils sont très loyaux et, après avoir appris ce qui se passait, ne me perdent pas de vue.

Enfin, tous entrent dans la pièce, Galaz toujours le dernier. Au moment où il passe devant le sergent et moi, je donne ordre, à voix haute et ferme, de les désarmer. Galaz sort aussitôt son pistolet mais le sergent Barbosa, posté derrière lui, lui bloque les deux bras, arrache son pistolet, le jette à terre d'un coup de crosse et lui enlève son épée.

Au même moment, tous les officiers de ma division dégainent et posent la pointe de leurs épées sur la poitrine de chacun des sergents-officiers. Ils se laissent désarmer sans la moindre résistance, comme s'ils s'y attendaient. Leurs sergents, qui arrivent au rapport, sont effrayés et commencent à courir. Mais, en deux bonds, je me retrouve au milieu de la cour et ordonne fermement que personne ne bouge. Tous restent immobiles, comme pétrifiés.

Je vais alors vers le baraquement des grenadiers pour les prévenir de ce qui se passe et leur dire de ne pas avoir peur, que ces sergents s'étaient auto-proclamés officiers en assassinant les leurs, qu'ils étaient indignes de commander de si braves soldats et que, de plus, ils avaient projeté de m'assassiner.

Ils m'entourent immédiatement en criant « *Vive le colonel, mort aux sergents ! Nous vous défendrons et n'obéirons qu'à vos ordres !* » La même chose se passe dans les autres compagnies et tout rentre dans l'ordre.

Je fais sortir une forte patrouille, avec plusieurs officiers de ma division, pour tranquilliser la ville et capturer deux des sergents qui manquent. À 11 heures, tous sont enchaînés, au nombre de 22, et embarqués vers le port de Corral, sous la garde d'un peloton du 7<sup>e</sup> aux ordres du capitaine Correa de Saa.

Comme on peut le constater, tout s'est passé sans le moindre bruit. Mes officiers se sont comportés avec fermeté et courage. Les habitants ne se sont même pas rendus compte de ce qui s'était déroulé et, rapidement, la nouvelle s'en répand.

Le lendemain, toute la bonne société vient me féliciter; personne ne croyait que je m'en tirerais aussi facilement car ces individus inspiraient une grande terreur. Tous me confessent en effet leur inquiétude, étant persuadés qu'un tel acte de barbarie ne pouvait se conclure comme le souhaitait don Jaime de la Guarda, qui est l'un des premiers à venir.

Quand il est sur le point de se retirer, je lui tends la lettre qu'il a envoyée, contre moi, au ministre, sans lui dire une seule parole. C'est mon unique vengeance. Depuis, cet homme est devenu mon plus grand apologiste. Selon lui, il n'y a pas au monde un autre homme tel que moi ! Nous sommes ensuite devenus amis quand il a cessé de penser au pouvoir et compris que la peur lui avait fait commettre des erreurs.

Parmi les visiteurs, se trouve le curé Pineda. Je n'ai pas eu le temps de m'occuper de lui et je me contente de lui dire pour le moment, et non de lui ordonner, qu'il veuille bien se diriger vers la capitale pour se présenter devant le gouvernement. Il pâlit devant ce simple conseil et me dit que, pour le moment, il ne peut se mettre en route car il est malade et écorché par la mer, qu'il ne la supporte plus et que ce voyage le tuerait. Je ne lui en dis pas plus, me rappelant l'opinion de M. Mackau. Sa physionomie est, à la vérité, celle d'un malade : il est aussi jaune qu'un citron.

Pour le moment, j'ai d'autres choses à faire. Je dois rendre justice exemplaire et fais nommer dans ce but un conseil de guerre et un procureur afin que, sans perdre de temps, ces sergents soient jugés. Ils doivent l'être dans le port de Corral, où ils sont bien surveillés.

Le conseil, désigné, se met immédiatement au travail. J'ai recommandé que, une fois reconnus les plus coupables, ils soient jugés et exécutés dès la sentence, après s'être réconciliés avec Dieu, ce pourquoi j'ai envoyé un prêtre.

— o —

## Chapitre L

*Préparation de l'expédition à Chiloé. Elle est annulée à cause du refus du commandant Wooster.*

Je me mets alors à préparer les troupes en vue de l'expédition de Chiloé. Je remplace les officiers de tout le bataillon provisoire de Valdivia. Je fais remplir les fonctions de sous-lieutenants aux sergents Barbosa et Cotera et propose leur promotion au gouvernement. Ces deux valeureux le méritent : ils n'ont pas accepté d'entrer dans la révolte, ont été de ce fait mal vus et brimés par leurs camarades, mais ont résisté et méritent vraiment une récompense. De plus, ils m'ont beaucoup aidé, il n'en faut pas plus pour les juger favorablement. Quant au sergent Marin, qui m'a averti, il est capturé pendant la nuit dans la maison de sa maîtresse et conduit avec les autres au fort de Corral. J'ordonne au capitaine Correa de Saa de le conduire à bord de la frégate jusqu'à nouvel ordre.

Quand la troupe est prête, je la fais embarquer pour Corral et l'île de Mancera. Je fais reconnaître, comme gouverneur intérimaire, le lieutenant-colonel Castro, comme le prévoient mes ordres. Je lui laisse une garde de quelques hommes et un sous-lieutenant. Je fais porter ordre au commandant Wooster d'embarquer les troupes pour aller à Chiloé dès qu'il sera prêt. Il me fait prévenir que la *Lautaro* et le transport ne suffiront pas à transporter la division de huit cent cinquante à neuf cents hommes.

Je lui ordonne de réquisitionner un navire marchand qui se trouve actuellement dans le port et qui est chargé de blé, ce qui ne l'empêche pas de transporter des troupes. Mais, le responsable de la cargaison, M. Renjifo, que je connais, dépose rapidement réclamation. Je lui réponds que l'ordre du gouvernement est impératif, qu'en cas de nécessité, je peux réquisitionner n'importe quel bateau national sans aucun justificatif et qu'il sera indemnisé généreusement. Je ne peux, sous aucun prétexte, retarder l'expédition dont je suis responsable et l'oblige donc à recevoir les troupes destinées à son navire. Je suis moi-même allé à Corral pour donner ces explications.

Pendant que les troupes embarquent, le procès mené par le conseil de guerre va bon train. Je rends visite au baron Mackau pour prendre congé.

Il me reste peu de temps. La saison touche à sa fin et nous devons partir.

Je suis reçu à bord de la frégate *Clorinde*, avec mon adjoint Tupper, auquel M. Mackau s'est attaché. Il est un peu cérémonieux, me loue énormément, me parle de ma brillante conduite, de mon activité

inconcevable, etc. « *Et ce qui me surprend, me dit-il, c'est votre rapidité et la facilité avec laquelle vous avez conclu votre mission. Je ne l'aurais jamais cru; maintenant, je vous crois capable de tout, même de prendre l'archipel de Chiloé, ce qui serait un fait brillant pour votre gloire et un beau triomphe pour le gouvernement. La pacification de Valdivia et la prise de Chiloé me donnerait mon cher Beauchef, le plaisir de décrire avec enthousiasme votre conduite au roi de France, qui sera certainement flatté de savoir qu'un Français jouit en Amérique d'une grande confiance et d'une si bonne réputation.* »

Je dois avouer que je me sens flatté de la déclaration de M. Mackau, qui est un homme respecté, bien vu à la cour et chambellan du Roi. Il a acquis une bonne réputation et l'empereur Napoléon l'estimait.

Mon adjoint Tupper est plus qu'heureux d'être avec moi. Nous déjeunons avec M. Mackau et partons très contents.

Cinq des sergents-officiers sont condamnés à mort et exécutés. C'étaient les plus coupables : les sergents Silva, Bustamante, Rubio, Casita et Galaz. Ils montrent tous un grand courage. C'est vraiment dommage que de tels hommes se soient tachés par de si grands crimes. Tous les autres sont envoyés à Valparaiso, à disposition du gouvernement.

Le lendemain, nous devons partir. M. Mackau vient me voir à bord de la *Lautaro*. Pendant la conversation, il me demande comment je vais m'emparer de Chiloé.

« *Ma foi, lui dis-je, mon plan est très simple. Quintanilla est loin de s'attendre à une attaque sur Chiloé. Il doit être au courant de la révolte des troupes de Valdivia*

*et, il se dit même qu'il a fait faire des démarches auprès d'elles, ce dont je n'ai pas la certitude. Le gouvernement a envoyé un curé du pays comme parlementaire qui, bien qu'il n'ait rien obtenu, n'a cessé, sur place, de communiquer aux habitants les plus influents, l'état désespéré des affaires d'Espagne et les grands progrès des patriotes pour l'indépendance. Avec tout ceci, il ne peut espérer une aide de Lima, occupée par San-Martin.*

« *Comme le beau temps s'éloigne, je sais que le général Quintanilla ne peut garder ses troupes à San-Carlos et qu'elles vont passer l'hiver à l'intérieur. Si bien que, compte tenu de tout ceci, je me présenterai sous pavillon espagnol et si les batteries font feu sur nous, j'entrerais, ferai jeter l'ancre, et si c'est possible, débarquer mes neuf cents hommes. C'est peu, mais ils sont braves et décidés. Par ailleurs, nous avons pris Valdivia avec trois cents hommes et vous avez vu où j'ai débarqué, attaqué, etc.*

« *Avant que Quintanilla ne le sache, je serai maître de San-Carlos. Une fois là-bas, je m'arrêterai et le gouvernement m'enverra des troupes si ce général veut continuer la guerre à l'intérieur.* »

M. Mackau a la bonté de me répondre que tout est possible à un homme aussi décidé, accompagné par de si courageux soldats qui lui font entière confiance, chose bien normale puisqu'à chaque fois, je les ai conduits à la victoire. Puis, il se retire.

Tout est prêt pour le départ quand le ciel s'obscurcit. Le commandant Wooster déclare qu'il ne peut pas partir parce que nous allons avoir mauvais temps, que la côte est très dangereuse et que l'entrée du port est impossible, quasiment inabordable en hiver.

Malgré tout, il me dit que si je l'ordonne, il est à mes ordres et obéira. Mais, dans ce cas-là, je serai totalement responsable, y compris des navires.

Je réponds au commandant que je ne peux prendre aucune affaire de mer sous ma responsabilité et lui demande de bien vouloir m'expliquer ses raisons par écrit, de façon à ce que j'en informe le gouvernement.

Il le fait et je me vois obligé, à grand regret, de donner l'ordre de débarquer. Nous essayons, en effet, une petite tempête. Trois jours après, le temps s'améliore mais il est trop tard. Il est préférable d'annuler car nous sommes le 15 avril et tous les habitants de ces contrées maritimes approuvent le commandant Wooster. Nous avons, malgré tout, presque quinze jours de beau temps, ce qu'on appelle ici l'été de Saint-Jean.

Quant à moi, je suis très contrarié car nous aurions eu suffisamment de temps pour l'expédition. La chance ne nous a pas favorisés, l'archipel aurait été pris, comme le confirmera plus tard Quintanilla lui-même. Il n'y avait pas plus de cinquante hommes à San-Carlos.

— o —

## Chapitre LI

*Conséquences de la conduite versatile du curé Pineda, pendant que la vie à Valdivia se déroule tranquillement. Élection du député annulée au profit du frère Camilo Henriquez.*

Après le débarquement de la division, je retourne avec elle à la place, laissant de bonnes garnisons

dans les forts. J'emploie les belles journées qui suivent à l'enseignement, à l'organisation de la division, etc.

Je reçois alors une seconde visite du curé Pineda pendant laquelle il me relate toutes ses actions passées et son désir de mener une vie paisible dans la paroisse de Valdivia, de façon à rétablir sa santé. Je crois en ses projets de vie tranquille et suspends l'ordre du gouvernement de l'envoyer à Valparaiso.

Nous passons des jours calmes à Valdivia. Les troupes se conduisent de manière exemplaire; les habitants jouissent d'une tranquillité totale, sans soubresauts. Quand les sergents tenaient entre leurs mains le sort de la province, ils ne dormaient pas en paix, ces derniers s'étant transformés en despotes.

Je fais aussi un voyage à Los Llanos et Osorno. Le sergent Garcia s'y trouve toujours, marié, comme je l'ai déjà dit. La maison de sa femme est située face à la place, au centre de laquelle j'ai fait installer un mâât très haut portant la tête de son compagnon Silva, spectacle certes très peu agréable pour lui. C'est là que ce scélérat avait assassiné avec sa baïonnette le malheureux Letellier. Quand je quitte Osorno, je l'oblige à revenir avec moi à Valdivia, malgré les protestations de son épouse et de toute sa famille. Mais il est l'un des auteurs de la révolte et s'était attribué le titre de commandant. Je l'envoie avec les autres à Santiago.

Le sergent Marin, qui m'avait prévenu, est re-commandé au gouvernement et je demande le grade de lieutenant pour les sergents Barbosa et Cotera,

qui n'avaient pas voulu prendre part à la révolte ni recevoir de promotion.

J'avais fait différer la convocation à l'élection des conseillers municipaux de Valdivia et quand arrive le moment des élections, je fais vérifier, sans inquiétude, que tout se passe selon les instructions. Je suis alors averti indirectement qu'on pense élire le curé Pineda. Je fais prévenir qu'en aucune façon on élise le curé, parce que je suis sûr qu'il n'acceptera pas un tel poste, vu son intention de rester à l'écart de la politique et de se retirer pour raisons de santé, comme il me l'a affirmé. J'ajoute qu'il y a, de plus, d'autres obstacles, comme celui de ne pas être originaire de Valdivia, comme l'impose la convocation.

Quelques jours plus tard, mon secrétaire m'informe que le conseil persiste à vouloir l'élire et que le curé Pineda acceptera sûrement le poste. Je fais donc avertir le conseil qu'il oublie cette candidature, pleine d'obstacles, et qu'il dispose d'un citoyen distingué, Valdiviano, et de talent, supérieur au curé Pineda, en la personne du frère don Camilo Henriquez. Il y en a, de plus, d'autres susceptibles de tenir ce poste dans la province.

Le jour de l'élection arrive enfin et le curé Pineda est élu à l'unanimité! Je suis stupéfait. Cet entêtement paraît fait pour me compromettre et m'exposer à perdre mon poste pour non-accomplissement des ordres reçus. Je dois affronter les conseillers et leur demande s'ils se moquent de moi. Après avoir vu l'ordre du gouvernement, ils s'excusent disant qu'ils ne savaient pas.

« — Comment, vous ne le saviez pas? Je vous ai fait prévenir directement! leur dis-je. » Je les oblige à annuler l'élection et à élire M. Camilo Henriquez.

Je suis à peine de retour à ma demeure qu'arrive, furieux, le curé Pineda. Il ne pense plus à sa paroisse, à sa retraite ni à sa maladie. Il réclame seulement son titre de député et me demande de quel droit j'ai influencé la volonté des électeurs. C'est pour lui, le résultat d'une tyrannie insupportable et il entame un discours incroyable sur le droit des gens avec une extraordinaire habileté d'orateur qui me stupéfie. Après qu'il se soit défoulé, je lui réponds : « M. le curé, j'ai cru vous aider et servir votre désir de retraite en vous évitant cette lourde charge aux multiples soucis et contribuer à votre repos tant attendu et si propre à votre profession de curé. Mais je vois que vous avez voulu me tromper, profitant de ce que vous appelez ma simplicité et que moi, j'appelle mon humanité. Oui, M. le curé, je sais bien que je n'ai aucun droit sur la volonté des électeurs, mais je sais encore mieux qu'un militaire doit obéir aux ordres que lui donne le gouvernement, ce que j'ai très mal fait jusqu'à présent et m'a occasionné cette bonne leçon. Pour ne pas en recevoir une autre, M. le curé obéira immédiatement à l'ordre de se rendre aussitôt à Santiago afin de se présenter au gouvernement. »

Je fais ensuite appeler le major de place et, devant le curé, lui ordonne de préparer une embarcation et de l'accompagner au fort pour qu'il s'embarque en direction de la capitale.

Une fois ceci dit, je prends congé et me retire. À 2 heures, le curé descend le fleuve. Il m'avait sans

doute pris pour un imbécile prêt à céder sous son avalanche de paroles sur le droit des gens.

J'informe M. le ministre de ce qui s'est passé, lui promettant qu'à l'avenir, je suivrai scrupuleusement les ordres, sans me laisser influencer par des idées philanthropiques ou par des excuses de retraite ou de maladie de curés politiques.

—o—

### Chapitre LIII

*L'hiver se passe avec quelques incursions commises par les rebelles du Nord. Arrivée de mon épouse à Valdivia.*

Nous passons l'hiver sans nouveauté à part quelques incursions des rebelles du Nord. Je ne peux rien entreprendre contre eux à cause du climat; mais je me réserve pour la belle saison, imaginant les moyens de les détruire vu qu'il est impossible de les attirer ici.

Le commissaire des nations, don Leandro Uribe, a, en mon absence, été victime de sa confiance. Il s'est laissé surprendre dans le petit fort de Las Cruces. Les mêmes Indiens auxquels il avait sauvé la vie l'année précédente, quand il les avait surpris, ivres, dans les montagnes, sont ceux qui lui ont coupé la tête. Il n'y a plus rien à attendre de ces sauvages sinon leur porter un coup fatal et les obliger à livrer le scélérat Palacios et cette mauvaise langue de Caleufo, espèce de diable venu de chez les rebelles de Benavides, lorsque ce dernier pensait que Quintanilla allait envahir la place de Valdivia. Il est l'oracle des Indiens

du Nord et le soutien de Palacios, car ce dernier, sans lui, n'est rien, ne connaissant pas leur langue.

Je décide de partir début décembre et nous sommes le 28 novembre quand j'apprends l'arrivée d'un navire au port. Nous n'avions pas entendu le signal habituel, un coup de canon de 24, à cause du vent du Nord et d'une petite tempête.

Quelle n'est pas ma surprise quand le pêcheur qui a annoncé l'arrivée du bateau me dit que mon épouse, dona Teresa, est à bord et m'attend sur l'île de Manceira. Elle n'a pu aller plus loin à cause de la tempête. Une amie l'accompagne, la sœur du capitaine Jimenez. Je fais immédiatement préparer une embarcation. Accompagné du capitaine, je pars à 11 heures du soir sous une forte pluie. Nous atteignons Mancera à 3 heures du matin, grelottants car il n'a pas cessé de pleuvoir. Nous trouvons les demoiselles debout, nous attendant avec un bon feu, ce que nous apprécions, car nous sommes gelés et boueux. Notre rencontre est celle de deux personnes qui s'aiment depuis longtemps, ont beaucoup souffert et qui, loin de l'imaginer, se retrouvent enfin réunies. Comme je remercie ma chère Teresita et son amie dona Juanita Jimenez, de ce premier voyage ! Nous allons plus tard à Valdivia. Le temps s'améliore considérablement ; c'est parfait pour jouir complètement de mon bonheur.

Je passe quinze jours consacrés à l'amour et à tous les plaisirs que peut me procurer Valdivia.

Mais je dois ensuite m'occuper de mes devoirs officiels.

### Chapitre LIII

#### Expédition contre les rebelles du Nord.

Mon expédition terrestre est organisée depuis un bon moment, et le 17 décembre, je décide de partir. La division se compose de cinq cents fantassins et d'une compagnie de cavalerie.

Le commissaire des nations, don Luis Aburto, qui a remplacé M. Uribe, m'accompagne. Nous suivons la même route que lors de la précédente action. Les Indiens amis viennent à nouveau me rendre hommage au même endroit et souhaitent m'accompagner, ce que j'accepte. Nous atteignons ensuite Pitrufulquen.

À cette époque, le cacique Calcutura est mort depuis quelques temps, et toute sa tribu s'unit à ma division. Ils sont de bonne foi et veulent se venger des Indiens de Boroa, région où se sont retirés les rebelles de Palacios à mon entrée dans le territoire indien.

Nous faisons une halte de deux jours à Pitrufulquen, pour le repos des troupes. Il est impossible de voir des lieux plus pittoresques à la végétation luxuriante ; les chevaux se perdent dans les hautes herbes, la forêt est un verger de pommiers, les prés sont couverts de fraises, beaucoup plus savoureuses que celles qu'on cultive. Toutes les femmes des Indiens de Pitrufulquen viennent au campement, chargées de fraises et autres fruits sylvestres, pour faire leur troc avec les soldats.<sup>1</sup>

1. — Appelés *frutillas*, les fraises ont été introduites en Europe par le naturaliste français Frezier qui les a découvertes au Chili en 1712 et leur a ainsi donné son nom, *fresas* en Espagnol.

J'en profite pour recueillir toutes les informations possibles sur la direction prise par Palacios, de façon à étudier comment je vais le capturer. Les Indiens ne me donnent que très peu d'espoir, vu l'immensité des montagnes de Boroa et la facilité avec laquelle on peut s'y cacher. Mais ils me disent que si nous pouvons entrer dans le *malal* du cacique principal, qui leur a donné refuge, cela nous aidera beaucoup et le poussera peut-être à nous le livrer. Le *malal* est le nom que donnent les Indiens à un site fortifié par la nature avec une seule entrée très étroite.

Avant de traverser la rivière de Pitrufulquen, large, violente et dangereuse, je demande aux Indiens s'il n'y a pas, plus bas, un gué par lequel les rebelles peuvent traverser. Ils me disent qu'ils peuvent le faire à la nage à Donquil, quatre lieues plus bas. Je décide, en conséquence, d'envoyer un fort détachement reconnaître ce chemin avant de passer la rivière, pour éviter d'être attaqué, car le désordre, dans ces cas-là, est quasi inévitable. J'ai seulement deux canoës indiens à ma disposition transportant douze hommes par voyage, et encore, il faut les laisser descendre le courant et les tirer avec des chevaux des deux côtés. Cette manœuvre, très longue, ne peut qu'occasionner du désordre. La cavalerie doit passer à la nage et l'équipement dans les canoës.

Le détachement est placé sous les ordres du major Rodriguez et se compose de cent grenadiers commandés par Tupper et d'une compagnie de cavalerie avec le capitaine Labbe.

Tous les Indiens de Pitrufulquen et dix chasseurs de la compagnie de l'intérieur du cacique patriote

Venancio Conuepan forment le reste de cette troupe. Ces chasseurs vivent depuis très longtemps dans le territoire indien et en ont adopté toutes les coutumes. Ils se différencient seulement par leur armes, mousquetons et sabres. Sinon, il est impossible de les distinguer ; vêtements, langue, cheveux longs et défaits, ayant plusieurs femmes chacun, en fait totalement identiques et très heureux de mener cette vie errante.

Les Indiens les apprécient beaucoup, pour leurs armes à feu, qu'ils entretiennent avec énormément de soin. Ils vivent du pillage et du butin qu'ils prennent aux Indiens ennemis de la patrie. Le lieutenant de chasseurs Montero, homme très connu pour sa bravoure, commande la compagnie.

Les chasseurs et les Indiens de Pitrufulquen proposent de former l'avant-garde et se mettent en chemin.

Je reste au camp avec le reste de l'infanterie et quelques Indiens. Plusieurs heures après leur départ, je reçois un message du major m'informant que les Indiens de l'avant-garde se sont fortement heurtés à ceux de Boroa, qu'ils les ont tous face à eux ainsi que Palacios et ses rebelles et qu'ils attendent notre aide. Je me mets en route aussitôt avec le reste de la division. Il est 5 heures de l'après-midi quand je rencontre quelques Indiens blessés et un des chasseurs atteint de trois coups de lance. Ce malheureux ne se plaint pas de ses blessures mais de la perte de son mousqueton, que les ennemis ont pris lors du combat. Je ne peux décrire le bonheur de cet homme quand je remplace son arme. Puis, je lui demande ce qui s'est passé.

« Nous marchions devant, me dit-il, mon colonel, avec les Indiens de Pitruquen, quand dans un défilé de la montagne, nous nous sommes trouvés face à face avec les Indiens de Boroa. Eux non plus ne nous avaient pas repérés. Alors un fort combat s'est engagé et l'infanterie qui était loin derrière a voulu nous rejoindre. Nous étions beaucoup trop en avant et quasiment en déroute quand elle est arrivée. Le combat a alors repris. Palacios était à la tête des Indiens, mais nous continuions sans cesse d'avancer. »

J'envoie ensuite le blessé se faire soigner par le chirurgien de la division, un anglais, Thomas Leighton. Je continue à marcher et la nuit est tombée quand j'atteins le lieu du combat. Il m'est impossible de faire avancer mes guides indiens au-delà des premiers morts que nous rencontrons. C'est toujours ainsi et, de plus, ils n'aiment pas marcher de nuit. Je me vois donc obligé d'attendre le lendemain matin. À l'aube, je me mets à nouveau en marche. Je ne suis pas sur mes gardes car je n'ai pas eu d'autres nouvelles. Je trouve en chemin trente à quarante morts et, au bout de quelques heures, je rejoins le détachement près d'une rivière. Le major n'a pas osé la franchir. Peu avant, Palacios a fait le fanfaron de l'autre côté.

Je suis sur le point de faire reprendre la marche quand j'apprends la disparition du capitaine d'artillerie Arengreen, qui avait souhaité m'accompagner avec son ami Tupper. Il est regretté par toute la division. Mais, peu après, nous le voyons sortir de la montagne dans laquelle il s'est caché. Nous nous réjouissons de cette résurrection, car plusieurs

soldats disaient l'avoir vu recevoir des coups de lance. Ils ne l'ont pas blessé grâce à son bon cheval qui lui a permis de gagner la montagne. Les Indiens n'ont pas osé l'y poursuivre, ayant sans doute peur d'une embuscade de l'infanterie.

« C'est sûr que j'ai commis une grande imprudence en m'avancant si loin, commente-t-il, et cela a failli me coûter la vie. Je ne savais pas encore comment agissaient les Indiens. »

Nous le félicitons et lui recommandons d'être plus prudent à l'avenir. En réalité, cela aurait été une grande perte pour l'armée. C'est un officier d'artillerie distingué, bien instruit, de nationalité suédoise et qui rendra de grands services au Chili comme responsable des ateliers militaires.

Une fois la rivière franchie, nous pénétrons dans une grande plaine. Un caporal, marchant en avant avec quatre hommes, tue d'une balle, de très loin, un cacique montant un bon cheval. En le voyant tomber, les autres fuient au galop. Le caporal s'empare du cheval et de tout son harnachement garni d'argent. Nous apprenons plus tard qu'il s'agissait de ce que les Indiens appellent un *capitanejo*, l'un des plus braves de Boroa.

Nous continuons d'avancer en ne rencontrant que quelques femmes avec leurs enfants, cachés dans la montagne. Les Indiens de Pitruquen les capturent. Elles n'ont pas de prix pour eux. Nous arrivons à Donquil mais les Indiens ont déjà franchi la rivière. Si le major avait avancé quand il les a rencontrés, beaucoup seraient tombés au passage de la rivière; mais ils ont eu tout le jour et la nuit

pour traverser sans se presser. Ceux qui seraient restés de ce côté auraient été ceux de Palacios.

Le major avait cru à une grande embuscade et jugé prudent de s'attendre. Je suis obligé de le soutenir car ses officiers avaient voulu continuer et attaquer. Nous campons à Donquil.

Je fais organiser des patrouilles pour parcourir la montagne. À cinq heures, un des Indiens de Pitruquen revient ayant capturé Caleufo. Ce dernier les a pris pour des Indiens de Palacios et comme ils ne le connaissaient pas, ils l'ont fait prisonnier. Le hasard met ainsi, entre mes mains, le principal responsable des rebelles, car les autres ne sont rien sans lui. Le gouverneur de Valdivia lui avait, à plusieurs reprises, fait des propositions avantageuses qu'il n'avait pas acceptées, préférant, à la place, faire le plus de mal possible.

Je fais aussitôt aller chercher sa famille encore cachée dans la montagne. Elle se compose de deux ou trois filles, très belles, et d'un homme. Ce dernier est totalement impotent; un autre se trouve prisonnier à Valdivia.

Reviennent ensuite les patrouilles du capitaine Labbe et du lieutenant Tupper qui ont capturé un enfant, buvant l'eau d'un ruisseau. Il servait Palacios. Ce dernier était caché très près dans la montagne et, aux cris de l'enfant lors de sa capture, ce scélérat avait fui sinon il aurait été pris aussi.

Je fais former un conseil de guerre pour juger Caleufo. Il est condamné à mort pour trahison à la patrie, accusé et convaincu de plusieurs homicides. Exécuté sur le champ, sa tête est posée au sommet

d'un mât sur le lieu même de l'exécution, pour servir d'exemple aux autres.

Nous trouvons à Donquil tout le nécessaire pour l'alimentation de la division. Les bovins que nous capturons dans la montagne sont énormes; on peut dire, sans exagérer, qu'ils font presque le double de ceux généralement rencontrés dans la région.

Après un jour de repos, nous retournons à Pitruquen en traversant la rivière et je continue à penser à l'action de Boroa, en me félicitant intérieurement d'avoir envoyé un détachement reconnaître le chemin de Donquil. De cette façon, j'ai évité une surprise et détruit entièrement le plan des rebelles. Il consistait à m'attaquer lors de la traversée de la rivière, m'y trouvant au dépourvu et en désordre.

—o—

## Chapitre LIV

### *Une multitude d'Indiens menacent l'expédition près de Pitruquen.*

Arrivé à Pitruquen, je reçois la nouvelle qu'un nombre important d'Indiens s'est rassemblé de l'autre côté de la rivière. Je prends aussitôt mes dispositions pour la franchir, ce qui prend un jour et demi. Une fois que la division est au complet, bivouaquant dans une plaine, on m'annonce que deux caciques souhaitent me parler. Je donne l'ordre de les laisser passer.

Ils se disent amis et proposent de m'accompagner lors de l'assaut que je vais lancer contre les Indiens de Boroa. Ils leur en veulent et tous les

Indiens qui les accompagnent sont des patriotes, venant pour la plupart de Venancio et Moquegua.

Effectivement, les dix chasseurs connaissent ces caciques. Je leur demande où se trouvent leurs guerriers et quand ils vont arriver. Ils me répondent qu'ils sont environ huit cents, qu'ils campent très près et qu'à l'issue de ma première journée de marche, ils me rejoindront dans une plaine que je dois traverser.

Tout est mis au point avec le commissaire don Luis Aburto. Bien qu'ils se soient présentés comme amis, je sais combien fréquentes sont les trahisons de ces caciques sauvages et je ne leur fais qu'à moitié confiance. Si bien qu'en entrant dans la plaine, ma division est formée en carrés.

Elle a à peine franchi quelques pas qu'il en sort de toute part, hurlant comme s'ils allaient m'attaquer. Ils avaient prudemment pris la précaution de laisser leurs lances, sinon je les aurai reçus avec une bonne fusillade, malgré l'amitié qu'ils m'avaient offerte. Cinq cents hommes environ surgissent et, arrivés à peu de distance de mes troupes, ils font halte et la majorité d'entre eux descend de cheval. Ils avancent à trente pas de mon carré et me demandent de venir parler avec eux. J'y vais aussitôt, accompagné du commissaire Aburto. Ensuite, ils nous encerclent et commencent leurs palabres.

Cela fait un bon moment que je suis exaspéré par leurs cris quand je vois Aburto changer d'expression. Je comprends, par leur ton haut et impérieux, qu'ils essaient de nous faire peur. Je

prends aussitôt mon sabre en main et romps le cercle avec le plat du sabre. Frappant les plus braillards, je rejoins la colonne et appelle le commissaire, aussi pâle qu'un mort. Je lui ordonne de leur dire de se retirer en leur indiquant que s'ils ne le font pas, je les ferai exterminer à coups de fusil. Ils changent alors de ton et prient le commissaire de me calmer et de dire qu'ils feront comme je le souhaite.

Je suis furieux de l'audace de ces démons. Aburto s'approche rapidement et je lui demande de quoi ils parlaient pour qu'il ait aussi rapidement changé d'expression. Il me confirme que les caciques nous menaçaient. Ils voulaient que je dissolve ma division, prendre chacun une partie de mes troupes, faire la guerre comme ils l'entendaient et menaçaient de me tuer si je n'acceptais pas.

Le commissaire tremble et dit que ce sont des Indiens très courageux. Ils me donnent envie de rire et leur absurdité me fait oublier ma colère. Prétendre m'intimider au milieu de mes soldats ! Comme cinq à six cents cavaliers font beaucoup de volume, ils croyaient pouvoir me dicter leurs intentions mais ils ont très vite déchanté. Ils finissent par prononcer tant d'actes de soumission que je leur permets de m'accompagner en les prévenant que le premier qui élève la voix ou désobéit à mes ordres sera fusillé.

Le désir de voler les pousse à tout. Ils savent que les Indiens de Boroa possèdent beaucoup de richesses et ils n'ont jamais pu entrer dans leur *malal*.

## Chapitre LV

*L'expédition réussit à entrer dans le malal de Boroa. La rébellion du Nord de Valdivia est terminée et la communication avec la province de Concepción est rétablie.*

Nous continuons d'avancer sans faire totalement confiance aux Indiens. Mais, mes précautions sont inutiles, ils se comportent bien et me sont très utiles par leur connaissance de ces immenses montagnes et du *malal* de Boroa.

Après mille précautions ridicules auxquelles ils sont habitués dans leurs guerres, et qu'ils me font prendre, nous arrivons à un passage très étroit qui mène à une faille très haute et escarpée. Face à nous, est dressée une palissade à laquelle on accède par un tronc coupé, dont je m'approche en compagnie de quelques grenadiers.

À cet instant, une décharge blesse deux d'entre eux. Nous franchissons l'arbre et nous emparons de la palissade et du *malal*. Les Indiens pénètrent avec nous. Ils sont une cinquantaine à vouloir accompagner la division, à pied, car il est impossible d'entrer à cheval.

Nous nous emparons de nombreuses femmes et enfants. Les Indiens ennemis fuient dans l'épaisseur des forêts ; mes soldats, répartis en petites patrouilles, les poursuivent dans toutes les directions. Nous prenons une grande quantité d'ovins et bovins de bonne qualité, quelques excellents chevaux, de nombreuses juments, etc.

J'établis mon campement au centre du *malal* et fais parcourir la montagne dans tous les sens mais sans résultat. Je décide d'appeler une vieille Indienne, la sorcière du cacique Melalican, principal chef de la tribu de Boroa. Quand on me la présente, je la charge d'aller proposer la paix au cacique, demandant qu'il se présente sans peur pour parler avec moi. S'il le fait, je libérerai femmes et enfants en mon pouvoir et je lui rendrai une partie de ses biens, à la seule condition qu'il me livre Palacios. Il devra par ailleurs reconnaître que c'est à cause de ce dernier que la guerre s'est développée sur son territoire et que j'ai suffisamment de forces pour le détruire s'il persiste à soutenir ce scélérat qui ne sait que fuir devant le danger. Il doit, en effet, se rendre compte que seuls ses Indiens sont morts lors de nos deux combats.

La vieille part et moins de deux heures après, le cacique se trouve en face de moi. Il me paraît incroyable que cet homme, ainsi que beaucoup d'hommes qui l'accompagnent, aient pu se dissimuler carrément au milieu de mes troupes. Les femmes se seraient sûrement laissées tuer plutôt que de donner le lieu où ces derniers se cachaient. La fidélité et la chasteté de ces femmes sont tout à fait extraordinaires dans cette vie sauvage ; elles ne cèdent ni à la force, ni à la peur.

Le cacique Melalican est à peine parmi nous, qu'un enfant de quatre à cinq ans court jusqu'à lui et lui enlace les jambes sans vouloir le lâcher, en pleurant : c'est son fils. Cet homme reste debout, très digne parce qu'il se croit supérieur à nous. Cette scène m'attendrit profondément. Je lui rends alors son fils sans aucune condition, ce dont il paraît

très reconnaissant. Je l'invite à s'asseoir à mes côtés et appelle le commissaire Aburto afin qu'il lui explique ce que je souhaite de lui. La vieille l'a déjà prévenu. À la proposition du commissaire de me livrer Palacios, il me répond qu'il a quitté sa tribu il y a quinze jours, qu'il ne sait absolument pas où il se trouve mais qu'il promet de nous le livrer dans les quinze jours à Valdivia. Nous lui répondons que les Indiens nous ont déjà menti par le passé et que nous attendons de voir ce qu'il fera.

Il répète ce qu'il a dit et qu'il tiendra parole. Je lui confirme donc la paix. Dans le cas contraire, je serai vite de retour dans son territoire et il n'y aura alors pas de pardon.

Nous libérons ensuite toutes les femmes et tous les enfants. Presque tous les officiers en ont pris quelques-unes. Je donne alors l'exemple : je libère une petite fille que j'avais prise, comme me l'avait demandé ma chère Teresa. Il y a quelques grognements chez les officiers car les dames de la capitale apprécient beaucoup les *ninitas* qui font de très bonnes servantes, mais une promesse est une promesse. Je garde seulement les animaux nécessaires au retour de ma division à Valdivia. Le reste est rendu au cacique. Puis, comme il fallait s'y attendre, les Indiens qui m'ont accompagné disparaissent le lendemain avec beaucoup de femmes, d'enfants et de biens.

Je propose aux dix chasseurs de suivre la division, seuls deux acceptent, les autres partent vers le *malal* de Venancio. Je leur fais distribuer du tabac, du papier, des cartouches et d'autres bagatelles. Ils partent très contents.

J'entreprends mon retour vers Valdivia. Il se déroule sans le moindre incident.

Ma courte campagne a duré un mois pendant lequel mes six cents hommes ont vécu aux frais des Indiens rebelles. Tous les soldats reviennent chargés de couvertures et de tissus faits par les Indiens. C'est ainsi que se termine la rébellion du Nord de Valdivia et que se rétablit la communication avec la province de Concepción, résultat très important car définitif.

Le cacique Melalican tient sa parole ; il livre lui-même Palacios que je fais fusiller. Le chirurgien anglais Thomas Leighton, qui a accompagné ma division lors de cette courte campagne a écrit un long journal très détaillé, qu'il a fait imprimer. Je ne me rappelle pas le titre de l'ouvrage dans lequel je l'ai lu.<sup>1</sup>

Je me contenterai de dire que le chirurgien Leighton n'avait pas la moindre expérience de ces guerres quand il l'a écrit et qu'elles ont certainement heurté sa philanthropie. Aujourd'hui qu'il est établi dans le pays et qu'il a acquis l'expérience nécessaire pour émettre un jugement mûrement réfléchi, il ne l'écrirait certainement pas de la même manière. Il a en effet eu l'occasion de constater qu'agir avec philanthropie avec ces Indiens est une utopie pour ne pas dire une idiotie. Malgré tout, je conserve des positions philanthropiques tant qu'elles ne nuisent pas à la réputation d'autrui.

—o—

1. — C'est en fait le dernier chapitre du livre de John Miers, *Travels in Chile and La Plata*, paru à Londres en 1826.

### Chapitre LVI

*Je suis appelé à la tête de ma division à Concepción par le général Freire et à Santiago par le gouvernement. Mécontentement face à l'administration O'Higgins.*

Cinq jours après être arrivé à Valdivia, je reçois une dépêche du général Freire m'ordonnant d'aller à Concepción avec ma division. Informé de mon expédition à Boroa, son messenger pensait me trouver dans le territoire indien.

Il m'annonce, de plus, que la nation entière s'est soulevée contre l'administration despotique du directeur O'Higgins et que le général a cru de son devoir de faire appuyer ce mouvement par son armée. Il espère trouver en moi la même façon de penser et il souhaite me rencontrer avant de marcher sur la capitale. Je dois faire vite car il m'attend avec anxiété. Cette nouvelle me surprend considérablement ainsi que l'ordre du général Freire, car je ne suis pas sous son commandement. Je résous donc de ne pas communiquer le contenu de la dépêche à ma division jusqu'à plus amples informations.

Le capitaine Jimenez et le lieutenant Tupper, qui se trouvent dans la pièce, ont été surpris de la façon dont est arrivé le message et de ma réaction en le lisant. Ils me pressent de questions sur son contenu. Je leur réponds de manière évasive, leur disant que ce sont des affaires de service que je leur communiquerai en temps voulu. Puis, ils se retirent. Je reste pensif. Ma Teresita comprend aussi que cette

dépêche contient une nouvelle importante et me questionne, manifestant son inquiétude. Je la tranquillise avec la même réponse.

Trois jours se passent ainsi, quand on annonce l'arrivée de la goélette de guerre, la *Moctezuma*, venant de Valparaiso. Son commandant, M. Covarrubias, se présente et me remet un pli du gouvernement m'ordonnant d'aller à Valparaiso avec ma division, en utilisant les deux vaisseaux, l'*Indépendance* et la goélette, ainsi que deux navires de transport se trouvant au port. Il porte aussi une lettre personnelle du directeur O'Higgins, dans laquelle ce dernier me donne des détails quant à sa situation et me recommande de faire vite pour aller à Valparaiso.

Il me remercie aussi, personnellement et au nom de la patrie, pour le résultat de mes actions. Il approuve mes décisions concernant les sergents, de même que la non-expédition de Chiloé, acceptant le refus du commandant de marine vu l'avancée de la saison pour une telle entreprise. Il approuve, en un mot, tout ce qui s'est passé.

Dès que je connais la situation du pays par la lettre de O'Higgins et le mécontentement contre son administration par celle de Freire, ma situation se complique : il me faut prendre une décision.

Je fais appeler M. Covarrubias pour connaître son opinion sur ces faits. Je lui demande, le priant de me parler comme un ami, ce qu'il en pense. Il me répond : « Si vous le voulez, je vous parlerai franchement. Bien que le gouvernement me considère comme une personne sûre, car liée à son existence par mes relations et mon emploi, je considère sa cause comme jugée

et perdue. Toutes les provinces s'agitent : Coquimbo, Aconcagua, Concepción. Le général Freire a marché sur la capitale avec son armée pour soutenir le mouvement. Maintenant, M. le colonel, vous prendrez le parti que vous jugerez le plus en rapport avec votre position. Votre décision aurait pu peser il y a un mois, maintenant, vous arrivez trop tard. »

Voilà, plus ou moins, ce que me déclare le commandant de la goélette.

Je fais immédiatement réunir la municipalité et les officiers de la division. Je présente alors les courriers du gouvernement et du général Freire et les lis ouvertement en présence de tout le monde. Je prends ensuite la parole en tant que gouverneur : je parle des devoirs militaires qui, sans doute possible, consisteraient en l'obéissance passive au gouvernement constitué. Mais, si la nation entière s'est soulevée devant sa nullité, sa tyrannie, son illégitimité ou toute autre raison, il me paraît grave et très imprudent d'essayer de le soutenir. Vu que le général, à la tête de sa division, a pris ce parti et que nous ne sommes qu'une fraction de cette armée, je crois que mon devoir est de m'unir à lui, comme il me l'a ordonné au nom de la nation.

Ma détermination est majoritairement approuvée et même à l'unanimité par la municipalité. Je dois dire que quelques officiers de la garde d'honneur, en particulier le commandant du peloton, et du 7<sup>e</sup>, manifestent timidement leur désaccord. Tous les autres se prononcent de manière enthousiaste pour le général Freire. Je fais savoir à tous que personne ne sera

inquiété à cause de ses opinions, le cas étant très délicat, quasiment un cas de conscience.

J'indique que je ne pense pas laisser la place sans garnison et que je marcherai avec le bataillon provisoire, maintenant à Valdivia la garde d'honneur et le 7<sup>e</sup>, ce qui convient à tout le monde.

—o—

### Chapitre LVII

#### *Préparatifs et départ. Arrivée à Concepción. Visite à O'Higgins qui part pour le Pérou.*

Le lendemain, je fais les préparatifs de départ. Je mets quatre cents hommes, quatre pièces de 4 de bataille et trente artilleurs sous les ordres du capitaine Arengreen, ainsi que des vivres pour un mois.

Je n'attends plus que la corvette participant au blocus de Chiloé ; son commandant est prévenu et elle doit arriver d'un moment à l'autre.

Deux jours plus tard, arrive M. Wilkinson, commandant de la corvette. Je l'informe de la situation du pays, des dépêches du gouvernement et du général Freire et du parti que j'ai pris. Il m'approuve<sup>1</sup>. Les troupes sont immédiatement embarquées. En vingt huit heures, nous atteignons Talcahuano.

Le général Freire n'a, en fait, pas encore bougé, attendant mon arrivée par terre ou ma réponse, car

1. — En fait Beauchef, peu sûr de la participation de Wilkinson, avait fait pendant la nuit renforcer toutes les batteries du port par ses troupes pour empêcher la fuite du vaisseau, selon le témoignage de Richard Longeville Vowell, officier de la corvette.

son messenger envoyé en territoire indien n'est pas encore revenu. Arrivé à Talcahuano, je mets aussitôt ma division à ses ordres. Il me demande d'aller immédiatement à Concepción et fait envoyer sa voiture pour transporter ma Teresita et dona Juanita Jimenez.

Bien entendu, ces dames n'avaient pas voulu rester à Valdivia. Avant d'entrer à Concepción, je rencontre l'armée formée pour nous accueillir et le général à cheval. Suivent alors des salves d'artillerie, un magnifique repas et des danses toute la nuit.

La joie est grande, le général considère notre renfort comme nécessaire bien qu'il était loin de l'imaginer si important et si ordonné ; la division est en effet impeccable.

Le général Freire, après avoir défini son plan, fait embarquer l'infanterie et quatre pièces de bataille avec leur équipement. La cavalerie reçoit l'ordre de partir, par terre, sous les ordres de M. le colonel Salvador Puga.

En trois jours, nous sommes à Valparaiso.

Nous apprenons aussitôt que le directeur O'Higgins se trouve dans ce port et a renoncé à son poste sans l'intervention de l'armée et sans que soit tiré un seul coup de feu. Voyant que la nation entière s'était prononcée si énergiquement contre son administration, il avait abdiqué. Le général est informé que l'ex-directeur est accompagné de cent cinquante hommes du bataillon de la garde d'honneur. Je reçois alors l'ordre de faire débarquer cent grenadiers de ma division pour les remplacer et de marcher à leur tête pour cette triste mission. Après avoir relevé la garde, je vais saluer le général

O'Higgins qui, venant de déjeuner, m'accueille avec une coupe de vin et me remercie du parti que j'ai pris : « Mon ami, dit-il, si vous aviez suivi mes ordres, vous me trouveriez aujourd'hui dans une position très inconfortable car il aurait fallu se battre et commencer une guerre civile que je me serais reprochée toute ma vie. Si bien que je me réjouis que vous ayez pris le bon parti. »

Peu après, le général O'Higgins me demande si j'ai des ordres précis du général Freire le concernant. Je n'en ai aucun.

« Voulez-vous donc m'accompagner, me dit-il, je vais lui rendre visite. »

Je suis surpris mais je ne peux le contrarier. Nous montons à cheval. L'accompagnent M. Zenteno, gouverneur de Valparaiso chez qui il loge, et un officier. Nous nous dirigeons vers l'Almendral où le général Freire fait bivouaquer son armée. Le général O'Higgins m'envoie annoncer sa visite au général Freire, qui le reçoit sous sa tente de campagne. Après l'échange des saluts, le général O'Higgins paraît vouloir s'expliquer, il lui est répondu que le passé doit être oublié. La conversation prend ensuite un ton plus général. Une demi-heure plus tard, le général O'Higgins se retire et s'embarque pour le Pérou.

—o—

### Chapitre LVIII

#### *Le général Freire se dirige vers la capitale.*

Le général Freire marche à la tête de l'armée vers la capitale où il est magnifiquement reçu,

comme un libérateur, sauf évidemment par quelques partisans du général O'Higgins.

Il est rapidement élu directeur suprême.

Il se voit obligé d'accepter cette lourde charge, bien qu'il ait promis de seconder la nation avec son armée et de ne jamais accepté aucun pouvoir. Maintenant, il va savoir si ceux qui l'ont tant prié d'accepter la charge sont réellement ses amis, ou si ceux, moins nombreux, qui ne le souhaitaient pas avaient raison.

Je suis de ces derniers car je ne souhaite rien d'autre que la gloire. Je suis seulement reconnaissant de la protection qu'il m'a montrée jusque-là.

—o—

### Chapitre LIX

*Le directeur suprême Freire envoie une division sous les ordres du général Bénavente pour appuyer le gouvernement de Santa-Cruz.*

Au bout de quelques mois, le directeur suprême Freire met sur pied une division de deux mille et quelques hommes pour secourir celle de Santa-Cruz qui occupe le Haut-Pérou. Elle se compose de cinquante cavaliers aux ordres du colonel Viel, desquels cent cinquante cuirassiers du 7<sup>e</sup> bataillon sont dirigés par le colonel Rondizzoni <sup>o</sup>, et des troupes du 8<sup>e</sup> sous mon commandement. Le tout comprenant des sergents, des caporaux et des recrues de base. Les colonels Aldunate et Sanchez sont chargés d'organiser deux bataillons au Pérou. Le général Bénavente a été nommé commandant de cette belle division qui

part de Valparaiso au milieu de l'année 1823, vers le port d'Arica, où elle débarque sans problème.

Les ordres du général Bénavente sont de s'unir au général Santa-Cruz et de lutter ensemble contre l'armée espagnole. Par malheur, l'expédition arrive trop tard : le général Santa-Cruz a été battu et nous le trouvons à Arica avec les restes de son armée. On nous ordonne de bivouaquer près du village. Nous y restons un mois employé à discipliner les recrues des différents corps. Nous avons la chance de ne pas avoir de malades car cette côte est très malsaine par la lourdeur du climat. Les fièvres tierces, horrible maladie, y règnent et sont terribles pour les non-habitués à ces températures.

Au bout d'un mois, on nous annonce l'approche de l'armée espagnole du général Valdes.

Elle se compose de plus de trois mille hommes et son avant-garde occupe Tacna, à douze lieues de Arica. Le général Santa-Cruz réunit un conseil de guerre composé des différents chefs des deux armées pour décider ce qu'il faut faire. Je me fais excuser car le rôle de conseiller est, dans ces cas-là, désagréable. Comme prévu, le résultat est notre embarquement vers l'île de San-Lorenzo. Nous devons y rester, servir de médiateurs dans le conflit politiquement suicidaire entre le général Bolivar et le président du Pérou, le général Riva-Agüero, et attendre l'arrivée du général Pinto, commandant en chef de la division.

Le général Bénavente se voit obligé de faire tuer tous les chevaux, impossibles à embarquer, ce qui est une grande perte pour la division et pour le

Chili. Les chevaux étaient magnifiques, les meilleurs qu'on aie vus dans l'armée. Nous sommes enfin à bord de nos transports. La frégate de 44, la *Prueba* de l'amiral Guise, escorte le convoi.

Au bout de deux jours, nous rencontrons en mer la goélette *Moctezuma* à bord de laquelle se trouve le général Pinto, venant de Pisco. il passe à bord de la *Prueba*.

—o—

### Chapitre LX

*Retour de la division.*

Nous recevons, peu après, des signaux indiquant aux transports de changer de direction pour aller vers la côte. Le général Bénavente passe à bord de la frégate pour se réunir avec le général Pinto. Puis, ces chefs rejoignent leurs embarcations. L'amiral Guise part vers Callao.

La division reçoit l'affectation de ces différents corps : les 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> à Coquimbo, le corps de cavalerie à Valparaiso. Les colonels Aldunate et Sanchez, dont les transports se trouvent loin du convoi, n'aperçoivent pas les signaux et continuent vers le point de rencontre.

Ainsi, s'évanouissent tristement toutes les chimères de gloire dont nous rêvions à notre départ du Chili.

Chaque navire suit sa route avec les réserves d'eau présentes à bord. Il est impossible de se ravitailler, les Espagnols occupent toute la côte. Cinq compagnies de mon corps sont à bord de la frégate

*La Paz*, celle des grenadiers, commandée par Tupper, est à bord d'un brigantin.

Le capitaine du transport partage le peu d'eau qu'il y a à bord. Je rationne donc tout le monde à une bouteille par personne et par jour, colonel et officiers y compris. Et, heureusement, car nous naviguons trente neuf jours pour atteindre le port de Coquimbo. Le navire avance lentement, très lourd et mal commandé, si bien que nous vivons un très pénible voyage. Les vivres pour toute la troupe consistent en viande boucanée rongée par les vers, des galettes et la bouteille d'eau par jour. Sans plus d'aide, j'ai le malheur de perdre plusieurs recrues pas habituées à la mer et à de si grandes privations. Je ne peux dire à quel point les hommes ont souffert du manque d'eau, mais les soldats vétérans ont supporté toutes ces misères avec un héroïsme admirable.

Enfin, nous atteignons le port. Avant d'entrer, nous apercevons la goélette *Moctezuma* qui nous cause une grande frayeur car nous la prenons pour le corsaire *Général Quintanilla* qui croise dans les parages. Nous revenons vite de notre erreur. Elle nous aborde, nous fournit des vivres frais et nous informe du combat qu'elle vient de soutenir contre ce même corsaire et des risques courus : monté de vingt deux canons, ce dernier comptait quatre-vingts hommes décidés et était plus léger et plus rapide que la goélette. Le combat était donc inévitable : la goélette avait eu à peine le temps de dégager son pont, encombré des chevaux du général Pinto et de multiples objets, que le corsaire était sur elle,

en la canonnant. La goélette ne possédait qu'une pièce tournante de 18 dont le canon s'était retrouvé bouché par un mauvais chargement. Le corsaire s'approchait de plus en plus. Le capitaine Winter, qui la commandait, avait demandé plusieurs fois au général Pinto s'il devait abaisser le pavillon. Ce dernier lui avait répondu qu'il n'avait rien à dire par rapport à ceci, qu'il n'était que passager et que le capitaine était le seul maître à bord.

Le brave lieutenant nord-américain Oxley ne voulait pas se rendre et tentait de déboucher le canon avec un sang-froid admirable au milieu des balles et de la mitraille. Le corsaire se disposait à aborder quand le brave lieutenant avait enfin réussi à déclencher le tir, le canon chargé jusqu'à la gueule. Le coup avait été si bien dirigé et avait fait un tel ravage à bord du corsaire, qu'il avait renoncé à l'instant à l'abordage. Les deux vaisseaux s'étaient séparés bien mal en point. Il est évident que le bateau avait été sauvé par le général Pinto et le lieutenant Oxley.

Quand nous débarquons, les soldats se jettent sur les sources d'eau comme s'ils craignaient leur tarissement. La privation d'eau a été si grande qu'elle était devenue insoutenable. Ils la supportèrent toutefois sans une plainte, ni le moindre signe d'insubordination. Le soldat chilien est brave, robuste, modeste et discipliné, je crois qu'il n'y en a pas de meilleur au monde. Il est sûr qu'un homme peut résister à bord avec une bouteille par jour, mais la chaleur causée par la promiscuité de tant d'hommes assèche tellement que

cela fait peu. Nous étions plus de six cents sur la frégate.

Le lendemain, nous marchons sur La Serena, principale ville de la province, où sont installées les troupes. Le 7<sup>e</sup> a été plus chanceux que nous, il est là depuis quinze jours. Le général Pinto a fait stocker de grandes quantités de vivres frais. Nous oublions petit à petit les souffrances du voyage et, par chance, nous ne comptons aucun malade. Nous restons quinze jours à La Serena, très agréables au milieu des habitants chaleureux et vertueux de cette heureuse province.

—o—

### Chapitre LXI

#### *Les troupes embarquent pour Talcahuano. Une expédition vers l'archipel de Chiloe se prépare.*

Le général paie la solde des deux corps et nous fait savoir que nous allons rapidement nous embarquer pour Talcahuano, le directeur Freire ayant décidé d'une expédition sur Chiloe qu'il commandera lui-même.

À cet effet, nous procédons à une revue de détail des deux corps, dont le général est content. Il nous félicite pour le bon état des troupes et nous recevons l'ordre de nous embarquer vers notre nouvelle destination deux jours plus tard. Nous atteignons Talcahuano en douze jours et débarquons sur l'île de Quiriquina où se trouvent le directeur Freire et le major-général don Luis de la Cruz, ainsi qu'une partie du corps expéditionnaire. Nous y restons

près d'un mois, nous préparant et rassemblant les troupes. Nous utilisons cette période à l'instruction des différents corps.

Une fois toutes les troupes réunies, le général Freire les passe en revue.

L'expédition se compose du bataillon de la garde d'honneur, des 1<sup>er</sup>, 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup>, de l'escadron d'escorte, soit environ trois mille hommes. Une fois inspectés par le général, nous recevons l'ordre de nous préparer à l'embarquement car il n'y a plus de temps à perdre. La saison est déjà bien avancée, nous sommes fin mars. Les navires sont prêts à partir. L'escadre se compose de la frégate *Lautaro*, des corvettes *Indépendance*, *Chacabuco* et *Voltaire*, du brigantin *Araucano* et de quatre transports qui reçoivent la petite armée à leur bord.

Le général m'a demandé, avant l'embarquement, quel avait été mon plan après la pacification des troupes de Valdivia, quand nous nous étions embarqués pour attaquer l'archipel. Je lui réponds que mon plan consistait tout simplement à entrer directement dans le port de San-Carlos. Je savais parfaitement que le général Quintanilla cantonnait ses troupes à l'intérieur des terres à cause de la saison, ce qu'il devait déjà avoir fait car nous étions en avril. Il ne pouvait les maintenir dans la ville et le port de San-Carlos. Il n'y gardait que quelques troupes pour le service et avant qu'il rassemble des renforts, j'avais le temps de m'emparer de toutes les richesses. Seul le château d'Agui était impressionnant, mais à cause du vent violent, il ne nous causerait que peu de dégâts. Je pensais, en

tout état de cause, entrer sous pavillon espagnol. D'autre part, à cause de la saison et du soulèvement des troupes de Valdivia, le général Quintanilla était loin de s'imaginer que la république pouvait mettre sur pied une expédition contre l'archipel. Il pensait, au contraire, à envahir la colonie d'Osorno, Los Llanos, Valdivia, etc.

—o—

### Chapitre XLII

#### *Première expédition à l'archipel de Chiloe.*

Le général Freire réunit ses chefs en conseil de guerre. Il est décidé que six vaisseaux du convoi se rassembleront à l'entrée du port et, avec vent favorable, entreront directement sous le feu des fortifications de Corona, Agui, etc.

Nous embarquons le jour même. Après neuf jours de navigation, nous trouvons, comme prévu, sept à huit vaisseaux du convoi à l'entrée du port. Il souffle un vent frais et favorable, le temps est clair et agréable. Les navires avancent à six ou sept milles et entrent à toutes voiles. Les ennemis tirent quelques coups de canon, de la côte au nord, sans nous atteindre. Le général Quintanilla observe avec surprise, du haut de San-Carlos, entrer l'expédition, et dit à un capitaine anglais, Ferguson, commandant de la frégate *Mersey* : « Mon dieu, je ne suis plus gouverneur de Chiloe. Je suis complètement surpris. Qui aurait pu imaginer ceci en cette saison ? »

Nous sommes en effet le 3 avril. Dans cette région, la côte est souvent inaccessible, même en saison

moins avancée. Le temps nous a considérablement favorisé. Il est vrai que nous ignorons alors totalement la situation du général Quintanilla. Nous l'apprendrons plus tard par le capitaine anglais et le général lui-même.

Lors de l'entrée des vaisseaux, les troupes sont joyeuses. Le bruit du canon les excite et ils lui font écho par des « *Vive la patrie et le général Freire !* ».

Alors que nous nous approchons de la forteresse d'Agui, nous voyons la frégate *Lautaro*, qui nous précède et transporte le général, contourner la forteresse et se diriger vers les canaux de l'intérieur. La joie cesse à l'instant. Je ne comprends pas, pour ma part, cette manœuvre après ce qui avait été décidé. Il me vient soudain à l'esprit que le général a caché son plan à l'armée et à ses chefs. Nous suivons tous la frégate qui jette l'ancre dans un endroit appelé Pinguñon ; nous faisons de même.

À cet instant, le major-général de la Cruz est appelé pour désigner un officier afin de proposer la reddition au général Quintanilla, ou au moins pour lui permettre de s'y préparer. Le lieutenant-colonel don Pedro Godoy est nommé et négocie pendant deux à trois jours. Nous restons à Pinguñon.

Le corsaire *Général Quintanilla* apparaît alors dans le port. Le brigantin le pourchasse sans succès. La corvette *Voltaire* tente de sortir, mais s'échoue et coule. Heureusement, personne ne meurt car presque tout le monde est à terre.

Le lieu où nous avons jeté l'ancre est on ne peut plus mal choisi car traversé par des courants de six à sept milles à l'heure.

Le parlementaire revient. Il a été reçu par le chef espagnol avec arrogance et hauteur, comme nous nous y attendions. Mais ce dernier a eu le temps nécessaire pour préparer sa défense quel que soit le lieu où nous l'attaquerons. Il est en bonne position et il le sait.

Le général Freire décide, de toute façon, de prendre possession du port et du fort de Chacao, et de mettre les vaisseaux à l'abri pendant cette action. Je suis chargé de cette petite expédition, à la tête de mon bataillon qui débarque à cet effet. Je marche immédiatement sur le fort. Ses pièces de 24 labourent le chemin que nous devons emprunter et j'ai la chance de ne perdre aucun homme. Les troupes espagnoles se retirent devant nous.

Quand nous sommes maîtres du château, le général Freire se dirige vers le mouillage avec tous les vaisseaux qui se trouvent ainsi en toute sécurité. Comme je l'ai dit, le général Quintanilla n'avait accepté aucune des propositions du général Freire, s'en remettant au sort des armes. La situation est amère pour Freire car il se voit obligé de combattre ses compatriotes chiliens à cause du caprice d'un Espagnol, qui n'a plus d'espoir, car Chiloé est le seul endroit de toute l'Amérique encore occupé par les armes du roi d'Espagne. De plus, presque toutes les troupes qui défendent l'archipel sont indigènes. Le général Freire, poussé par ses idées de nation et d'humanité, a peut-être changé de plan pour éviter l'effusion de sang et la destruction de San-Carlos en cas d'assaut. Mais, Quintanilla, qui n'avait pas les mêmes sentiments, a profité de l'opportunité, se préoccupant fort peu de répandre le sang chilien. Il

a eu, en conséquence, tout le temps pour rassembler ses troupes et nous attendre tranquillement.

Il sait fort bien que tous les points par lesquels nous pouvons attaquer sont quasi imprenables, la nature étant la vraie défense de l'île. Il dit au capitaine anglais : « *Ils sont à moi. À peine pourra s'échapper un navire pour porter au gouvernement la nouvelle de l'échec, parce que toute l'armée sera faite prisonnière sans combat, à sa demande.* »

Le lendemain de l'occupation du port et du fort de Chacao par l'armée patriote, le général me fait appeler pour me confier une division composée des 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> bataillons et de la compagnie de grenadiers du 1<sup>er</sup>. Avec ces forces, je dois aller jusqu'à Dalcahué, à vingt lieues du fort de Chacao, par le canal, et y débarquer même si je rencontre de la résistance. Je devrai traverser la montagne, faire monter ma division à cheval pour aller jusqu'à Castro, village important à vingt lieues de San-Carlos.

Le général attaquera avec le reste de l'armée à Pudeto. L'objectif principal de ma division est d'empêcher Quintanilla, vaincu, d'aller vers l'intérieur. Ma mission est simple.

La division se rassemble, embarque aussitôt dans deux vaisseaux, la corvette *Chacabuco* et un transport. Le commandant de cette corvette est Chiloté, ce qui est très utile dans ces dangereux canaux.

À mi-chemin, le commandant aperçoit à la longue-vue un drapeau blanc qui est agité au bord du canal, au pied de la montagne. Nous nous approchons et voyons un homme faisant des signes avec un foulard. J'ordonne au capitaine de mettre

une embarcation à l'eau pour voir ce qu'il veut. Le canot revient avec un officier chilien, fait prisonnier au Pérou, et qui, plus heureux que ses compagnons, a réussi à s'échapper. Il est d'ailleurs reconnu par plusieurs de ses camarades qui font partie de ma division et me demande de participer à l'action, ce que j'accepte.

Le lendemain, très tôt, nous atteignons Dalcahué. J'ordonne aussitôt le débarquement. Quelques troupes ennemies apparaissent et nous échangeons des coups de feu. Mes troupes avancent en courant sans rencontrer de résistance. Les habitants ont abandonné leurs demeures. Je donne des ordres très sévères à la troupe pour qu'elle respecte les biens de ces pauvres gens, nos compatriotes malheureusement trompés que nous ne devons pas traiter comme des ennemis mais au contraire avec affection. Mes ordres sont parfaitement respectés et les demeures restent intactes.

Seule une femme vient se plaindre qu'on lui a volé je ne sais plus quoi. Je lui donne une once d'or. La pauvre n'en a jamais vu ni tenu, mais elle connaît sa valeur, si bien que sa colère se transforme en joie. Elle court chercher son mari qui me propose de nous guider jusqu'où nous devons aller, ce que j'accepte avec plaisir car le seul qui connaisse les lieux, c'est le capitaine Gadomar, de la corvette.

Je fais former la division, passe une revue de détail de l'armement que je trouve en bon état. Je fais distribuer cinquante cartouches par tête. La compagnie du 1<sup>er</sup> au commandement du capitaine Tupper forme l'avant-garde, le 8<sup>e</sup>, le centre et le 7<sup>e</sup>,

l'arrière-garde. Les armes sont chargées avec précaution. Nous nous mettons en route dans cet ordre vers ces immenses montagnes.

Huit hommes précèdent l'avant-garde sans la perdre de vue, car dans de tels défilés, il est imprudent d'aventurer des hommes qui peuvent être attaqués à chaque pas.

J'ai le pressentiment de l'inéluclabilité de l'embuscade dans ces régions de montagne et de vallées encaissées.

Le chemin que nous suivons est un sentier que deux hommes, de front, ne peuvent emprunter. À de multiples reprises, nous devons passer un à un. Il faut marcher six lieues pour rejoindre la route entre San-Carlos et Castro. Nous en avons déjà franchi cinq sans le moindre problème. Le brave capitaine Tupper, qui marche à mes côtés, se lamente de ne rencontrer aucun ennemi. Il dit qu'il n'y a aucune gloire à gagner et que le rôle joué par ma division est bien triste. Je lui réponds qu'il ne s'impatiente pas, parce que nous avons encore le temps pour cela.

Je pressens que ce sera très difficile pour le général Freire d'attaquer l'ennemi car, il en est séparé par la rivière Pudeto, et les endroits franchissables sont protégés par des batteries disposées sur l'autre rive. Je considère ces lieux comme imprenables pour des raisons que je ne vais pas expliquer ici. De plus, comme il observe de près nos mouvements, il sera facile à Quintanilla d'accourir à tout point menacé par les troupes patriotes.

### Chapitre LXIII

*Surprise de Mocopulli. Victoire chère en vies, munitions et armes perdues. Incroyables souffrances des blessés transportés de nuit, à travers ces difficiles montagnes, dans l'eau, la boue, les racines et les branches.*

Je m'attends à chaque instant à tomber dans une embuscade. J'en suis persuadé, comme le capitaine Tupper, quand nous atteignons une petite lagune remplie d'eau. Elle est en fait à moitié asséchée. Je profite de cette surface plane pour rassembler ma division plutôt éparpillée depuis la montagne, à cause du chemin accidenté et très étroit.

Je fais faire halte à l'avant-garde sur l'un des endroits secs et en choisis un autre pour regrouper les 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup>. Pendant qu'ils se réunissent, je fais jouer la musique du 8<sup>e</sup>, puis du 7<sup>e</sup>. L'effet, du à l'écho des montagnes, est merveilleux.

Le temps est très beau, c'est un moment d'allégresse générale. La division est rassemblée et nous y restons environ trois quarts d'heure. Vers 1 heure, je fais reprendre la marche. Le guide Carcamo m'informe qu'il y a un autre chemin à travers la montagne, avec beaucoup moins d'eau que celui qui est face à nous, mais en très mauvais état et plein de boue. Comme nous sommes déjà trempés, nous continuons tout droit. J'ai prévenu les officiers qu'une embuscade aura lieu avant d'atteindre l'endroit que nous devons occuper. Il me paraît impossible que Quintanilla, qui a vu le mouvement de ma division, me laisse occuper le seul chemin qui mène

à l'intérieur. Si cela arrive, je pourrai me lancer sur lui, à la baïonnette, à la tête de mes grenadiers, sans tirer un coup de feu. Dans ces défilés, il n'y a rien d'autre à faire que d'aller vite, la rapidité et le courage seuls pouvant nous assurer le succès.

Nous marchons environ huit cents pas quand les huit hommes précédant les grenadiers font halte. Le caporal envoie un de ses hommes m'avertir qu'il a vu deux ou trois hommes dissimulés. J'ordonne aussitôt qu'on les poursuive.

Je prévient le capitaine Tupper qu'il se prépare car il va pouvoir assouvir son désir. À peine les huit hommes avancent-ils de quelques pas qu'ils reçoivent une grêle de balles. Nous sommes en pleine embuscade. Face à moi, une pièce d'artillerie tire à la mitraille. Je suis à la tête de la division du capitaine Tupper. Je fais mettre la baïonnette, battre la charge et nous nous précipitons sur les ennemis qui résistent à notre violent mouvement, installés dans des espèces de grottes protégées par de hauts rochers et tournant le dos à la montagne, si bien qu'ils ne peuvent reculer, ce qui explique qu'ils n'aient pas fui devant une attaque si rapide et résolue.

Plusieurs de mes soldats se battent au corps à corps avec l'ennemi lorsque j'entends un de mes grenadiers crier : « *Ils vont vous tuer, mon colonel !* » Il se précipite devant et me couvre de son corps. Il reçoit à ma place le coup de baïonnette qui lui traverse le visage. Il arrache malgré cela le fusil de l'ennemi, saute en arrière et l'abat.

Le capitaine Tupper, qui est à ma gauche, reçoit un coup de baïonnette dans la jambe droite et un

coup de feu au côté qui lui troue l'uniforme et l'égratigne. Nous restons fermes malgré le feu horrible venant des flancs et d'en face. Les grenadiers répondent avec un sang-froid et un courage admirables, car ils sont obligés de chercher leurs ennemis entre les arbres et la montagne.

Un soldat ennemi tombe à mes pieds dans un bruit extraordinaire. Il était en haut d'un arbre : un grenadier l'a aperçu et l'a abattu d'un tir très adroit.

Les compagnies du 8<sup>e</sup> arrivent successivement, la 1<sup>e</sup> et la 4<sup>e</sup> aux ordres du brave et malheureux capitaine Yorsin. Je lui demande d'attaquer les troupes situées à ma droite. Au moment de se mettre en marche, il reçoit une balle dans le front et tombe mort sur place. Le capitaine Bascunan le remplace. Je lui donne le même ordre quand il reçoit une balle dans la cuisse et tombe en arrière. Les lieutenants des deux compagnies connaissent le même sort, et successivement toutes les compagnies du bataillon qui viennent porter aide à leurs compagnons et à leur colonel.

Je tombe plusieurs fois dans le borbier plein de racines, en encourageant les soldats. Les ennemis poussent les leurs à viser celui qui a les épaulettes, d'autres disent le colonel. Tout s'entend parfaitement, car la distance qui nous sépare n'excède pas quarante pas.

Après une heure et demi de combat sanglant pendant lequel je perds beaucoup de monde, malgré mes efforts et le danger auquel je m'expose, je ne peux déloger les ennemis de leur avantageuse position.

Je donne ordre aux troupes de se replier vers le 7<sup>e</sup> pour voir s'ils vont oser sortir de leurs caches afin de nous suivre et ainsi, les attirer à terrain découvert. Mais, ils ne bougent pas. En me retirant, je constate les dégâts dans ma division, particulièrement le 8<sup>e</sup>. En passant, mes pauvres soldats me supplient de ne pas les abandonner, car ils me croient en retraite. Les ennemis ne sont pas sortis et j'ordonne au major Rosas de rassembler les restes du 8<sup>e</sup>. Il me dit qu'il est blessé. En effet, sa casaque est rompue près de l'épaule. Je donne donc l'ordre au capitaine Tupper de rassembler tous les soldats disponibles aussi bien du 8<sup>e</sup> que des compagnies de grenadiers. Bien que blessé, le capitaine Tupper résiste et obéit à l'instant à mes ordres. Je passe aussitôt au 7<sup>e</sup> formé en colonnes serrées. Je me dirige vers le colonel pendant que les troupes se rassemblent. Je fais une courte harangue aux soldats avant de retourner à l'attaque. Le colonel me dit alors que, voyant mes difficultés, il avait envoyé deux compagnies à mon secours, une par le chemin de la montagne et l'autre à ma droite. Les officiers avaient mal suivi ses ordres car toutes deux avaient fait demi-tour, l'une parce que la boue l'empêchait d'avancer, l'autre parce qu'il y avait trop d'eau.

Je réponds au colonel qu'il n'est plus temps pour les explications et que nous allons repartir à la charge. Je fais alors jouer la musique et battre les tambours, mais note une certaine hésitation. Le champ de bataille, couvert de morts et de blessés, fait une forte impression sur la troupe. Quelques

soldats tirent du centre de la colonne dans laquelle je remarque des mouvements de très mauvais présage : elle avance de deux pas et recule de trois.

J'interpelle le colonel quelque peu troublé, sans doute, par les hésitations de son bataillon. Il me dit qu'il pense que l'ennemi va nous couper la retraite et que si cela me paraît bien, il va aller avec son bataillon protéger le défilé se trouvant derrière lui. Je lui réponds que, ne pouvant rien faire de son corps, il peut aller où bon lui semble, que je vais attaquer avec mes hommes et je m'en vais.

Le capitaine a déjà réuni tous les soldats disponibles des 1<sup>er</sup> et 8<sup>e</sup>. Le 7<sup>e</sup> a fait demi-tour et marche rapidement vers l'arrière. En arrivant près de la petite colonne de Tupper, les soldats, regardant le 7<sup>e</sup>, me disent spontanément : « Colonel, le 7<sup>e</sup> s'en va ! » Je leur réponds qu'il a mes ordres, qu'ils ne s'en occupent pas et que je suis avec eux. Ils concluent par un « Vive la patrie ! »

Pendant ce temps, les tirailleurs échangent un feu vif avec les ennemis. Mais, quand ces derniers voient reculer la colonne de réserve, ils font sortir trois cents lanciers qui attaquent ma gauche pour me séparer de la réserve.

Maintenant, je connais bien leurs intentions. Je fais flanquer la colonne par la gauche et, au pas de charge, m'appuie à la montagne. Cette cavalerie novice avance en désordre. Je fais mettre les baïonnettes, rapidement plusieurs cavaliers tombent à terre, blessés, et les autres font demi-tour. Je fais alors sonner la charge et nous nous précipitons à nouveau sur eux.

Beaucoup, dans le désordre, abandonnent leurs chevaux pour s'échapper dans la montagne car ils ne peuvent emprunter le sentier par où ils sont arrivés, bloqué par la pièce d'artillerie.

L'infanterie ennemie, effrayée par notre audace et surtout par la constance et le courage des troupes patriotes, abandonne sa position et s'enfuit en complète déroute.

Un grenadier du 8<sup>e</sup> est le premier à atteindre la pièce d'artillerie ; ce brave reçoit une balle en pleine poitrine tirée par un artilleur ennemi en abandonnant sa pièce. Arrivé sur cette hauteur, la première chose que je vois, c'est ce soldat, la bouche en sang, assis au pied du canon et appuyé sur son fusil. Je fais un geste de surprise et de douleur en le voyant ainsi. Il me sourit. « Mon colonel, me dit-il, ma mort n'est rien, nous sommes vainqueurs ! » Et il me montre, de l'autre côté de la pièce, étendu et mort, l'artilleur ennemi. Il sort au même moment de sa cartouchière un paquet de cartouches, veut tendre le bras et tombe, mort, le même sourire aux lèvres.

Je reste un moment paralysé par un sentiment d'admiration, sans savoir ce qui se passe autour. J'aimais beaucoup ce soldat pour son courage, sa fidélité et surtout sa grande décence.

Les soldats, conduits par les officiers, chargent les dispersés avec une furie sans égal. Ils en tuent beaucoup et font quelques prisonniers. Le lieutenant La Rosa est le second à pénétrer dans la position ennemie. Peu après, le capitaine Rodriguez, qui s'est distingué pendant l'action et qui a poursuivi l'ennemi avec sa compagnie, me fait informer qu'il

se trouve sur la route entre San-Carlos et Castro, que les ennemis sont totalement dispersés dans la montagne et qu'il attend mes ordres. Je lui demande de rassembler sa compagnie et les soldats dispersés de la division qu'il rencontrera en chemin. Je considère inutile de poursuivre les ennemis qui fuient individuellement pour se cacher dans les forêts. Je fais ensuite sonner l'appel de rassemblement des compagnies ainsi que du 7<sup>e</sup>, qui met longtemps à rejoindre, ce qui me gêne, car les officiers murmurent à voix haute qu'il a abandonné le champ de bataille.

Je dois les faire taire, leur disant que ce bataillon a agi conformément à mes ordres ; mais, en mon for intérieur, je ne peux que désapprouver sa conduite, car j'ai de plus des relations amicales avec son commandant, qui est Italien et a servi dans l'armée française.

Je réunis alors toutes les forces disponibles et fais appeler les chefs pour connaître leur opinion. Sont présents le colonel du 7<sup>e</sup>, don José de Rondizoni, le lieutenant-colonel d'ingénieurs don Alberto d'Albe, les majors don Pedro Godoy et don Fernando Rosas, et le chirurgien don Juan Green, qui s'est conduit de manière exemplaire pendant cette action, venant secourir les blessés au milieu du feu, leur prodiguant tous les soins de sa science et soutenant le moral des plus effrayés.

Ils me répondent unanimement que nous pourrions certainement poursuivre vers San-Carlos avec le reste de la division, mais que nous tomberions, à coup sûr, dans une autre embuscade.

Le chirurgien-major ajoute qu'il y a quatorze blessés et quatre-vingts morts parmi lesquels quatre officiers, les dix autres étant parmi les blessés. Les capitaines sont appelés et nous demandons à chacun l'état de sa compagnie. Ils répondent qu'elles sont quasiment désorganisées, que leur armement est complètement trempé, qu'ils n'ont plus de munitions et que, même s'ils en possédaient, il n'y avait pas dans chaque compagnie dix fusils capables de faire feu.

Nous avons combattu avec de l'eau jusqu'aux genoux.

Nous décidons donc la retraite.

J'étais personnellement convaincu qu'il n'y avait pas d'autre solution mais j'ai voulu protéger ma responsabilité.

Nous pouvons nous estimer heureux d'avoir réussi à battre les ennemis et d'être en situation de nous retirer dans le calme, alors que nous avons avancé de cinq lieues dans ces immenses forêts, sans aide d'aucune espèce, chaque habitant étant un ennemi. Je donne l'ordre de brûler l'affût du canon et d'enterrer la pièce dans un lieu caché de la montagne, de détruire nos fusils inutiles ainsi que ceux de l'ennemi, de réunir les chevaux pris aux Espagnols et de les distribuer aux blessés qui ne peuvent marcher.

Une fois les ordres donnés, je fais parcourir le champ de bataille, appelé le marécage de Mocopulli. Il a la forme d'un fer à cheval entouré de montagnes boisées.

Quand j'ai fait reposer ma troupe et rassembler les bataillons, nous étions déjà au milieu du lieu de l'embuscade. Comme on l'a vu, les ennemis ne

bougèrent pas, demeurèrent immobiles dans le plus grand silence. Ils entendirent jouer la musique des corps qu'ils considéraient déjà comme leurs, sûrs de nous vaincre à cause de leur avantage numérique, de leur position favorable et surtout de la surprise et de la terreur qu'ils pensaient provoquer en se précipitant sur nous.

Nous étions sûrs de tomber dans une embuscade avant d'atteindre le chemin de San-Carlos à Castro. Cela aurait été une très grande et impardonnable imprudence, de la part de Quintanilla, que d'organiser cette embuscade sur ce chemin. J'aurais ensuite continué sur San-Carlos sans en craindre une autre et, peut-être, avec ma seule division, j'aurais pris cette cité. Mais dans la situation dans laquelle je me trouve, ce serait une imprudence qui me coûterait très cher, comme Quintanilla lui-même nous l'a confirmé plus tard.

La prudence me commande impérieusement la retraite car, de plus, rien ne me dit que le général Freire a attaqué le Pudeto. Nous l'aurions sûrement appris par les prisonniers qui nous affirment qu'il n'y a pas eu d'attaque. Qui peut m'assurer que les ennemis, si familiers de ces montagnes, ne se rassemblent pas après leur déroute pour empêcher ma retraite jusqu'aux bateaux ? C'est pour le moins ce qu'ils devraient faire et ils me mettraient en grand péril, mais la peur que leur inspirent les troupes de la patrie les empêchent de réfléchir. Ils fuient chacun pour soi.

Parcourant le champ de bataille, qui est horrible, je compte quatre-vingt dix morts et cent quarante quatre blessés. Parmi les morts, le capitaine Yorsin, le

lieutenant Peña et le sous-lieutenant Gonzales. Le lieutenant n'est pas encore mort, je le fais charger sur un brancard, de même que mon adjoint, le major Uriondo, qui a une cuisse brisée. Les deux vont mourir, le premier la nuit même, le second à Talcahuano. En plus de ces quatre morts, dix autres officiers sont blessés. Si bien que quatorze de mes vingt et un officiers, en m'incluant, sont hors de combat.

Comme je l'ai dit, la seule aide que nous avons, ce sont les chevaux pris à l'ennemi, qui servent aux plus diminués. La nuit nous surprend dans ces épaisses montagnes, très humides, boueuses et obscures, ce qui rend indescriptibles les souffrances de ces malheureux blessés pendant ces quelques heures de marche. Nous ne rencontrons aucun endroit sec lors de cette fatale nuit que je n'oublierai jamais.

J'ai ensuite regretté de ne pas l'avoir passée dans la position prise à l'ennemi mais cela ne me paraissait pas prudent. Nous l'avions battu et n'en savions pas plus. Dans le silence de cette terrible nuit, nous n'entendons que les gémissements des blessés, mais aucune plainte. Le courage des soldats chiliens est incomparable, aussi bien dans l'action que dans les souffrances physiques, les privations, etc. Ils sont très forts et discrets. Je suis plongé dans une profonde douleur si bien que je n'entends pas le colonel d'ingénieurs d'Albe, mon compatriote, qui n'en revient pas de ma chance d'avoir pu battre l'ennemi et de ne pas avoir été blessé pendant les quatre heures de ce combat sanglant au cours duquel, selon lui, je me suis tant exposé. Il n'y a quasiment pas un soldat de son bataillon ou des grenadiers du 1<sup>er</sup>

qui ne soit pas touché par une balle dans le corps, les vêtements ou les armes. Il en est en effet ainsi.

Il essaie ensuite de me consoler en me disant qu'il a parcouru la position ennemie et que ses pertes sont au moins égales aux nôtres. Peu m'importe car leurs pertes ne me rendront pas le brave Yorsin, jeune homme très distingué promis au plus bel avenir, mon brave adjoint Uriondo et quarante huit grenadiers.

Apparemment, la mort a choisi les meilleurs, comme dans le 1<sup>er</sup>, les majors, sergents et caporaux. Mon bataillon est complètement détruit ! Les résultats sont beaucoup trop minces pour me consoler de tant de pertes.

—o—

#### Chapitre LXIV

*Retraite à Dalcabué et installation de l'autre côté du canal. Soins et logement des blessés chez l'habitant. Rapport au général Freire de ce qui s'est passé à Mocopulli. Il ordonne la jonction de ma division à l'armée.*

À l'aube, j'envoie un autre officier à la tête d'une patrouille pour parcourir le champ de bataille, voir s'il y trouve d'autres blessés et lancer des appels dans la montagne car, après avoir compté morts et blessés, il manque quelques hommes.

J'organise la division pour la retraite. Entretemps, revient l'officier qui n'a rien rencontré d'autre que le silence de la mort. Nous nous mettons en marche dans le meilleur ordre possible, malgré les

nombreux blessés. Les restes de mon bataillon marchent en tête. À deux ou trois occasions, pendant le trajet de cinq lieues, nous craignons l'embuscade. La bonne disposition de la troupe pour s'ouvrir le chemin me remplit de satisfaction. Nous ne rencontrons que quelques paysans éparpillés dans la montagne.

Nous arrivons tôt à Dalcahué. Je fais aussitôt embarquer la troupe, et pour plus de sécurité, nous nous positionnons de l'autre côté du canal. Les blessés sont soignés et installés le mieux possible dans quelques maisons. Ils passent une nuit tranquille. Le lendemain, j'ordonne de nettoyer les armes et m'occupe de recomposer la division, ainsi que de mettre en place la patrouille que je vais envoyer au général Freire pour l'informer de ce qui s'est passé à Mocopulli. Une fois ceci fait, je fais préparer une embarcation aux ordres d'un officier de marine. En prévision des difficultés que ce dernier rencontrera pour passer entre les multiples pirogues indigènes dans le canal, je mets dix hommes bien armés avec six paquets de cartouches à sa disposition. Il doit tout faire pour arriver jusqu'au général et recevoir ses ordres.

Nous n'avons pas encore perdu de vue l'embarcation qu'elle est attaquée par douze à quinze pirogues; mais comme les Indiens sont mal armés, l'officier passe à travers en tuant quelques-uns.

La division étant prête, je suis informé que quelques bandes armées, dirigées par un colonel de milices, circulent dans le coin. J'envoie le capitaine Rodriguez jusqu'aux maisons dudit colonel. Il les

trouve vides d'habitants mais remplies du fameux *aguardiente de pisco*. Le détachement prend ce dont il a besoin, sans que cela se note, vu l'énorme quantité d'alcool présente.

Ceci donne confiance aux habitants. Le lendemain, un prêtre du coin se trouve avec la division. Je fais sonner la messe et mon campement se remplit de ces habitants simples et bons. Beaucoup arrivent avec des provisions que nous apprécions grandement. La messe est célébrée. Les troupes en rangs et interprétant les musiques, on a l'impression qu'il ne s'est rien passé. À la sortie de l'office, tous se mêlent aux soldats et plusieurs hommes et femmes restent pour soigner les blessés. Nous y demeurons ainsi trois jours dans la plus grande harmonie. Entre-temps, revient l'embarcation avec l'ordre du général de rejoindre l'armée avec ma division.

Je le retrouve à Pinguñon. Quand j'arrive, je reçois l'ordre de faire débarquer les troupes. Je rends visite au général Freire. Je le trouve m'attendant sur la hauteur : il me tend la main et me dit qu'il a en poche une lettre du chef que j'ai combattu annonçant à Quintanilla, comme consolation de sa déroute, la mort du colonel Beauchef. Puis il me dit qu'il avait cru que, profitant de la victoire, j'allais prendre Chiloé. Ma réponse est ferme et vive. Je demande au général pourquoi il ne l'a pas fait avec son armée et que ce n'était pas l'objectif de ma division. Je ne me rappelle plus ce qu'il me répond : les vents, les marées, etc.

Je me retire, plutôt furieux.

—o—

## Chapitre LXV

### *Le mauvais temps revient.*

#### *Un conseil de guerre décide la retraite.*

#### *Retour à Talcahuano et Santiago.*

Le lendemain, le général propose d'attaquer par le côté de Pudeto où il a fait effectuer une reconnaissance. Il confie au colonel d'Albe la direction de cette attaque. Ce dernier fait quelques objections au général, notamment quant au lieu de l'attaque, extrêmement difficile pour ne pas dire impossible vu les moyens dont nous disposons, le 8<sup>e</sup> bataillon étant quasiment détruit. Il faudrait donc utiliser d'autres troupes et cela ne lui paraît pas opportun, etc. Un conseil de guerre est donc rassemblé et décide notre promptre retraite. Nous sommes le 16 avril. Jusque-là, le temps nous a favorisé. Le général Quintanilla doit se réjouir de voir les jours passer et considère certainement que nous serons ses prisonniers aux premiers mauvais temps. Il a raison.

Aux premiers vents du Nord, les vaisseaux ne résistent pas : les chaînes, les ancres, les câbles, tout se rompt. La *Lautaro* perd ses ancres, met les voiles et nous abandonne, de même qu'un transport. La corvette *Voltaire* est perdue. Nous nous embarquons dans six vaisseaux alors que l'armée tenait à peine dans les neuf avec lesquels nous étions venus. Tout ceci se passe très vite, il n'y a plus de temps à perdre. L'armée a perdu des éléments mais s'est augmentée des prisonniers; j'en ai quelques-uns, ainsi

que le major Riquelme qui, avec son bataillon de la garde d'honneur, avait été détaché sur les rives du Maullin, où il avait battu une troupe ennemie. À la sortie du port, nous traversons une terrible tempête. Le *Chacabuco* disparaît presque avec le 7<sup>e</sup>, le 8<sup>e</sup> doit faire halte à Valdivia. Notre voyage jusqu'à Talcahuano ne dure que treize jours.

Je considère inutile de rapporter toutes les souffrances des troupes pendant ces journées, particulièrement des blessés. C'est ainsi que se termine la campagne de Chiloé de l'année 1824.

Je rejoins Talcahuano avant le transport de mon 8<sup>e</sup> bataillon, qui a dû, comme je l'ai dit, s'arrêter à Valdivia à cause du mauvais temps. J'arrive à bord de l'*Indépendance*, vaisseau très rapide. M. le major-général don Luis de la Cruz a en effet souhaité que je l'accompagne.

Mon premier souci, en arrivant au port, est de faire fabriquer et d'acheter les choses indispensables à mes soldats, de façon à ce qu'une fois arrivés, ils ne manquent de rien; faible réconfort après tant de pénuries! Les blessés n'ont pu être soignés pendant la traversée. Seuls l'ont été ceux qui voyageaient à bord de l'*Indépendance*. Les autres corps dont les chefs n'avaient pas d'argent, ne trouvent aucun secours. Cela me paraît une grave négligence de la part du gouverneur de Concepción, car vainqueurs ou vaincus, nous devons revenir!

Dès que toutes les troupes sont rassemblées à Concepción pour se reposer, mon corps est envoyé à la capitale. Le général Freire reste un temps à Concepción pour s'occuper des affaires de la

province. Puis, il va à Santiago pour reprendre les rênes du gouvernement.

Je passe la plus grande partie de l'année 1824 dans la capitale, organisant, disciplinant mon corps et servant dans cette place. Nous apprenons à Santiago que, peu après notre départ de Chiloé, deux vaisseaux espagnols, l'*Asia* de 74 et le brigantin de 22 l'*Aquiles*, y étaient arrivés.

Notre départ de Chiloé a donc été très opportun. L'année se passe sans incident guerrier notable.

—o—

### Chapitre LXVI

*Seconde expédition à Chiloé (1825). La population de Santiago assiste au départ des troupes vers Valparaiso et celle de ce port à celui vers le Sud. Arrivée à Valdivia, point de rencontre de toutes ces forces. Mise au point du plan d'attaque.*

Au début de 1825, le général Freire décide d'une seconde expédition à Chiloé. L'ordre est ensuite communiqué aux troupes qui vont composer le corps expéditionnaire : le 1<sup>er</sup> bataillon du commandant don Pedro Godoy, le 4<sup>e</sup> du colonel don José Francisco Gana, le 6<sup>e</sup> du commandant Riquelme, les 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> aux ordres des colonels José Rondizzoni et Georges Beauchef, quatre pièces de 4 de bataille avec leur équipement à charge du commandant d'artillerie don Gregorio Amunátegui. M. le commandant général d'artillerie don José Manuel Borgono est major-général. M. l'amiral don Manuel Blanco, chef d'escadre. Les vaisseaux de guerre de l'expédi-

tion sont les suivants : les frégates de 44 *O'Higgins*, *Lautaro*, la corvette *Indépendance*, les brigantins *Aquila* et *Galvarino*, et les navires de transport.

Le 15 octobre 1825, les troupes de la capitale, destinées à l'expédition, reçoivent leur ordre de marche. Le lendemain, à six heures du matin, les corps sont rassemblés dans la petite plaine de Portales où une grande partie de la population est présente pour les voir partir. Le général les passe en revue et, à huit heures, nous nous mettons en marche. Quatre jours plus tard, nous arrivons à Valparaiso.

Il y a, à ce moment-là, beaucoup de vaisseaux étrangers dans le port : anglais, français, et bien d'autres. À l'entrée des troupes à Valparaiso, tout le monde admire leur bon ordre, leur équipement et surtout leur air martial. Le général Freire reçoit nos respects et prédit un succès total. En effet, cette petite armée est composée des meilleurs chefs et troupes du pays.

Le général sait déjà, par expérience personnelle, que Chiloé est impressionnante et que cette fois, le général Quintanilla, prévenu de l'expédition, aura pris toutes les précautions possibles pour la défense de l'archipel, déjà si bien défendu par la nature même.

Notre embarquement et notre départ ne se font pas dans la discrétion : musiques, cloches et cris mêlés de « *Vive la patrie!* » et « *Vive la liberté!* », multitude de gens, etc. Tout ceci donne une espèce de solennité à notre départ, fort appréciée tant par les marins que par les troupes.

Cette fois-ci, se disent les soldats, il nous faudra vaincre ou mourir. Ce serait en effet une honte éternelle pour nous si nous revenions sans avoir libéré la patrie des derniers restes de l'oppression du pouvoir espagnol, quasiment éliminée de tout le continent américain.

Après quelques jours de navigation, nous arrivons à Valdivia, point de rendez-vous. Nous débarquons sur l'île de Mancera, lieu parfait, couvert de prés excellents, de pommiers, d'eau fraîche et pure, et de bois. Bref, tout ce qui est nécessaire à un bon campement. Nous y demeurons quinze à vingt jours pour définir les dispositions générales du plan d'attaque, et attendre le 1<sup>er</sup> bataillon qui assure la garnison de Talcahuano et de Concepción. Chaque chef de corps en profite pour bien préparer ses soldats.

Nous apprenons que le plan d'attaque décidé par les généraux Freire, Blanco et Borgono, consiste à s'emparer de la batterie du fort de Corona et libérer ainsi la baie spacieuse, offrant un bon et sûr mouillage aux vaisseaux pendant le débarquement de l'armée. Ensuite, il nous faudra passer derrière la forteresse d'Agui, prendre celle de Balcacura qui défend le mouillage de San-Carlos, nous emparer de toute la côte Sud et, une fois là-bas, nous déciderons du mieux à faire pour assurer le succès le plus complet de l'entreprise.

Une fois le 1<sup>er</sup> bataillon arrivé, le général Freire passe une revue générale accompagné du major-général Borgono, de l'amiral Blanco et de tous les officiers de l'état-major général.

—o—

### Chapitre LXVII

*Départ pour Chiloé. Débarquement. Prise des forteresses de la Corona et de Balcacura.*

Aussitôt après la revue, nous recevons l'ordre d'être prêts à nous embarquer, ce que nous faisons le lendemain dans la même allégresse que celle montrée par l'armée au départ de Valparaiso. Il s'est créée une admirable fraternité entre les gens de mer et de terre, indispensable à des entreprises aussi difficiles. Chacun promet de rivaliser en obéissance et bravoure, tous conscients que l'honneur national est en jeu et de l'importance du triomphe. Si bien que règne une harmonie flatteuse, annonciatrice de la libération et de l'indépendance de l'archipel ainsi que de la destruction des derniers restes du pouvoir espagnol dans le Pacifique.

Nous nous embarquons et nous partons directement vers le port de Chiloé. Nous y attendons le rassemblement du convoi et, ensemble, entrons dans la baie, par beau temps et vent favorable.

Pour attaquer la forteresse de Corona, je reçois l'ordre d'armer deux compagnies de mon bataillon et de mettre à leur tête le capitaine le plus ancien, afin de s'en emparer. Malgré la canonnade, elle est prise sans perdre un seul homme.

L'armée débarque ensuite. Les vaisseaux mouillent les uns après les autres dans le plus grand ordre, rapidement et sans difficulté. Nous passons la nuit dans la forteresse ou plutôt dans le campement. Avant de débarquer, je me dois de préciser ceci : un fort vent frais

s'est levé dans l'après-midi. Le général Freire veut changer le plan et entrer directement dans le port et dans le château. Mais, l'amiral Blanco s'y oppose, en lui faisant des observations d'homme de métier sur les dangereux accidents de mer et sur le fait que, surtout de nuit, la plus petite avarie peut mettre en danger le sort de l'expédition. Il ajoute que rien ne presse le débarquement de l'armée et qu'il passera le premier sous les feux de la forteresse d'Agui, avec ses dix huit pièces de 24, pendant que l'armée la contournera.

Le commandant Godoy est envoyé, de nuit, à la tête de son bataillon pour observer le fort et se positionner, très près, en embuscade. L'opération est facile, le lieu étant couvert d'immenses forêts, aussi vieilles que le monde. Le colonel Aldunate est aussi envoyé avec un fort détachement pour contourner Agui, surveillé par Godoy, continuer à terre et tenter de s'emparer de nuit du fort de Balcacura qui, comme je l'ai déjà dit, domine le mouillage de San-Carlos. Le sergent-major Vasquez, Chilote d'origine et connaissant bien les lieux, l'accompagne.

Ces dispositions prises, l'armée se met en marche à huit heures du matin, comme prévu. Le 8<sup>e</sup> bataillon forme l'avant-garde puis viennent les bataillons en ordre numérique.

Nous atteignons rapidement le fort d'Agui. Le commandant Godoy nous rejoint. Pendant la nuit, les ennemis n'ont pas bougé du fort. Je reste en arrière de mon bataillon pour donner ses ordres à cet officier. En me remettant en marche, je prends par erreur le chemin menant à la forteresse. Une forte canonnade vient de commencer avec les vaisseaux

qui passent sous les feux du port. J'avance à longues enjambées pour rejoindre mon corps. Je suis surpris de ne pas le rattraper quand j'arrive devant la muraille du fort sur laquelle flotte un grand drapeau espagnol.

C'est alors que je comprends mon erreur ; autant dire que je fais rapidement demi-tour. Ce genre d'erreur est très facile dans ces immenses forêts où ne pénètre pas le soleil, regorgeant d'eau, avec de la boue qui arrive jusqu'aux genoux, couverte de racines et de bois morts, et aux chemins très difficiles.

Plusieurs soldats se blessent avec des branches. Quelques employés civils m'ont suivi, parmi lesquels le secrétaire du général. Il me demande où je vais et je lui réponds que je me suis trompé de chemin, qu'il faut repartir dans l'autre sens en me suivant, pensant que si les ennemis m'ont vu et envoient un détachement, le temps que celui-ci capture ceux restés à l'arrière de ma troupe me permettra de me cacher. Mais les Espagnols ne bougent pas, trop occupés à regarder le passage des bateaux.

Je rejoins enfin l'armée. Je rencontre l'arrière-garde avec le général Freire qui, aussitôt, me demande d'où je viens. Je lui raconte mon erreur. Je passe à l'avant pour rattraper mon corps qui s'est arrêté, attendant mes ordres, pour passer face à six canonniers, postés au pied du fort afin de défendre la plage entre Agui et Balcacura. La compagnie de chasseurs a très facilement franchi ce barrage de feu. Ils étaient partis en reconnaissance, selon mes ordres, pour ouvrir le chemin au reste du corps. Quand les pièces de 24 du fort de Balcacura font

feu sur les canonniers et sur une multitude d'embarcations que l'amiral a envoyé pour les aborder, ces dernières fuient à toutes voiles et rames. Le passage est libre, toute l'armée défile vers Balcacura.

Quand nous arrivons, les bateaux ont jeté l'ancre.

Le colonel Aldunate avait, pendant la nuit, envoyé au fort le lieutenant La Rosa, jeune officier du 8<sup>e</sup>, courageux et entreprenant, avec le major Vasquez. Les Espagnols qui l'occupaient, tout en n'ignorant pas le débarquement des troupes de la patrie, se reposaient tranquillement, sachant que la marée de nuit empêchait le passage ; mais, La Rosa, avec quelques soldats et le major Vasquez, avait réussi à passer et était tombé sur la garnison, tard dans la nuit, en la surprenant totalement.

Plusieurs sont faits prisonniers, d'autres se tuent en tombant des murailles du fort. Le fort est pris sans perdre un seul homme, si bien que le colonel Aldunate y pénètre et fait pointer les pièces sur les canonniers. Ces premières vingt quatre heures n'auraient pu être employées avec plus d'efficacité et de chance.

Le début de la campagne ne pouvait être plus heureux. Rapidement, toute l'armée est réunie à Balcacura où elle est logée du mieux possible. Il faut nourrir tout le monde, car la faim se fait sentir. Nous n'avons pris qu'une ration d'aguardiente depuis le débarquement.

Nous y sommes depuis quelques heures quand nous voyons venir de l'intérieur du port deux canonniers à voile. Personne ne les avait vues et ne s'était préoccupé d'elles parce qu'elles étaient

cachées par les vaisseaux de guerre au mouillage. Elles profitent de la levée d'un petit vent du Sud pour essayer d'entrer à San-Carlos. Dès qu'elles sont aperçues par nos vaisseaux, des canots sont mis à l'eau pour les aborder et leur couper la route. Le premier part du brigantin *Galvarino*, commandé par le capitaine Winter, sous les ordres du brave lieutenant Oxley. Il rattrape la première canonnière mais celle-ci fait tirer à feu nourri ses deux pièces de gros calibre, d'abord avec des boulets puis, en s'approchant, à la mitraille, quasiment à bout portant. Les autres embarcations sont encore loin quand il la rejoint. Les rames sont alors levées et la canonnière se retire. Toute l'armée regarde la scène : nous pensons aussitôt qu'un malheur est arrivé à celui qui commandait, car la canonnière n'a pas été abordée.

Nous apprendrons plus tard, qu'au moment de l'aborder, le lieutenant a été atteint d'une balle en pleine tête. C'était le même qui avait si courageusement défendu la goélette *Moctezuma* du général Pinto, au retour du Pérou, lors de l'attaque du corsaire *Général Quintanilla*.

L'autre canonnière, venant derrière, s'échoue, bloquée par tous les canots. L'équipage s'enfuit. Elle reste en notre pouvoir alors que la première s'échappe. C'est un faible prix pour la mort d'un officier si courageux. Je peux dire que toute l'armée était impressionnée et pleine d'admiration en voyant l'incroyable résolution du commandant du canot avec ses douze hommes, attaquant la canonnière qui pouvait en avoir cent, en plus de ses deux pièces ; une de 12 à la poupe et une de 18 à la proue. Malgré le

feu continu de la canonnière, le canot a réussi à la bloquer jusqu'à la mort du commandant. Ce valeureux fut regretté par ses chefs et ses compagnons. Ses restes reposent près du fort de Balcacura.

Le lendemain, toute l'armée est embarquée et transportée sur la côte du Nord, sans aucun problème. L'ennemi ne peut l'empêcher. Il est obligé de rester dans ses retranchements. Nous occupons tout le terrain. Plusieurs détachements sont rapidement envoyés dans les montagnes pour capturer des bovins, indispensables pour nourrir la troupe. Les habitants ont pris soin de bien les cacher à l'intérieur des montagnes.

Nous faisons mariner un morceau de bœuf dans quatre bouteilles de champagne apportées par le colonel du 7<sup>e</sup>. Sont de la fête l'amiral, le major-général, les colonels Aldunate, Gana, ceux des 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup>. Jamais repas ne fut plus joyeux et original vu le lieu où cela se passe : du champagne dans les montagnes du Chili, voilà qui est pour tous un souvenir inoubliable !

—o—

### Chapitre LXVIII

#### *Quintanilla se retranche dans le fort de Puquillibué. Héritations du général Freire.*

Quand l'armée s'est reposée, nous nous mettons en marche, avançant vers San-Carlos. Nous nous arrêtons à l'approche d'un fort appelé Puquillibué, qui défend l'unique passage vers ce village. Quintanilla a choisi ce lieu pour se défendre. Sur la gauche, il a creusé une formidable tranchée dans

laquelle il a disposé toute son infanterie, et sur la droite se trouve la mer. Près de là, sont postées cinq canonnières qui ne peuvent être attaquées par nos vaisseaux de guerre. L'idée de forcer le passage est donc difficile, pour ne pas dire téméraire. Nous employons deux journées pour trouver un passage à travers les forêts, mais en vain, bien que quelques paysans nous disent qu'auparavant il y en avait un.

Tous les sapeurs de l'armée, avec le major des ingénieurs Santiago Ballarna, y sont envoyés mais reviennent sans avoir atteint leur objectif. Cette information rend le général Freire très méditatif. Il sait que sa situation est fragile s'il ne parvient pas, cette fois-ci, à prendre l'archipel. Sa réputation en serait définitivement atteinte.

En effet, ce que nous avons accompli jusque-là n'est rien et Quintanilla attend en toute tranquillité dans ses retranchements. Je le trouve faisant les cents pas, seul et silencieux. Il aborde aussitôt le sujet et me dit : « *Mon ami, je ne veux pas exposer l'armée dans ce défilé. Je crois que forcer ce terrible passage nous coûterait très cher. De plus, le succès n'est pas assuré. J'ai donc décidé de vous envoyer à la tête de mille hommes, avec toutes les embarcations, pour essayer de vous emparer de San-Carlos.* »

Je réponds au général que je suis prêt, bien que, selon moi, il soit nécessaire de beaucoup plus réfléchir à ce propos. Mais, s'il en a décidé ainsi, il n'y a plus qu'à se mettre en action.

—o—

### Chapitre LXIX

#### *Heureuse intervention du major-général Borgono.*

Entre-temps, le major-général Borgono nous rejoint. Le général Freire l'informe de son projet ; il ne l'approuve pas. Étant maintenant au courant, il fait part, comme c'est son rôle, de toutes ses observations : d'abord que l'ennemi est tranquille dans ses retranchements et qu'il faut trouver un moyen de l'inquiéter ; qu'il est trop tard pour envoyer cette force de mille hommes dans les embarcations et de nuit ; qu'elles seront aussitôt dispersées par les canonnières, exposant cette troupe à subir un grand désastre ; que Quintanilla doit être attentif à nos opérations et que son infanterie se trouverait derrière les batteries qui défendent San-Carlos avant les nôtres arrivant par mer ; qu'enfin, les embarcations seraient prises entre deux feux et qu'il y avait bien des chances pour que cette force soit perdue, etc.

Le major-général propose au général Freire de positionner l'armée sur une hauteur devant nous, d'où nous pourrions inquiéter grandement l'ennemi qui se verrait obligé à veiller de nuit, croyant à une attaque nocturne.

L'armée, à peine installée sur la hauteur, l'amiral rend visite au général pour l'informer d'un projet auquel il a pensé. Cette même nuit, il va armer toutes les embarcations pour s'emparer d'un coup de main des canonnières ennemies. Le projet paraît parfait et reçoit l'approbation du général.

L'amiral part aussitôt pour le mettre à exécution, mais il n'a pas le temps de le réaliser pendant la nuit.

À l'aube, plusieurs patrouilles sont envoyées pour échanger des tirs avec l'ennemi et bien reconnaître ses positions.

Le major Vasquez dirige en connaisseur ces actions de guérilla. Soudain, se déclenche un vif échange de tirs ; les ennemis crient à nos soldats de se souvenir de Mocopulli et installent quelques pièces d'artillerie. Leurs boulets atteignent notre camp, mais les reliefs du terrain les empêchent de nous faire du mal. Les patrouilles se retirent ; le jour se passe entre les cris de « *Vive le roi !* », « *Vive la patrie !* » et les menaces des deux côtés.

Pendant la nuit suivante, l'armée attend, dans le plus grand silence, le résultat de l'entreprise de l'amiral contre les canonnières ennemies. Chacun de ceux qui savent, et ils sont peu nombreux, fait des vœux pour son heureuse issue.

Il est 2 heures 30 du matin et nous n'entendons rien. L'affaire paraît mal engagée. À l'aube, nous distinguons toutes les embarcations se dirigeant vers les vaisseaux, ramenant avec elles trois des canonnières. Le plaisir que ressent toute l'armée devant ce brillant succès est intense.

Le brave major Bell a dirigé cette belle action ; quatre des six canonnières sont en notre pouvoir et nous apprendrons plus tard que les deux autres se sont échouées, ne pouvant plus être utiles à rien.

Des patrouilles sont à nouveau envoyées, cette fois pleines d'enthousiasme ; mais, l'ennemi n'a rien perdu de son arrogance.

Nous apprenons, ce matin, que le général Quintanilla n'a pas voulu protéger ses canonnières avec

son infanterie, alors que chacune pouvait accueillir cent fantassins. Il pensait, à cause des mouvements de l'armée patriote, qu'il serait attaqué de front cette même nuit. Il s'est, de plus, moqué de nous, disant, en entendant l'attaque des canonnières : « *Ils font du vacarme là-bas, mais c'est ici qu'ils vont attaquer !* »

—o—

### Chapitre LXX

*Quintanilla : ses retranchements et le fort de Piquillibué. Leur prise par les forces patriotes.*

À 11 heures du matin, nous faisons rentrer les patrouilles. Puis, nous voyons les quatre canonnières s'avancer majestueusement en position de bataille et, une fois à distance, commencer une vive canonnade sur le fort et la tranchée. Au même moment, nous positionnons quatre pièces de 4 de bataille pour bombarder les ennemis qui occupent la tranchée. La hauteur sur laquelle nous sommes nous avantage beaucoup ; les pièces des canonnières ont déjà fait taire le fort. Nous voyons bientôt l'ennemi évacuer sa redoutable position et faire retraite vers la montagne. À ce moment, le major descend faire exécuter un mouvement au 6<sup>e</sup> bataillon, qui se trouve au passage de la plage. Les autres corps sont formés en colonnes serrées.

J'ai sous mes ordres les 4<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> bataillons. Ne voyant aucun mouvement malgré la retraite et l'abandon du fort et de la tranchée par les ennemis et constatant le fait que nos canonnières ont sensiblement diminué leur feu, je m'approche du général

pour lui expliquer que le moment est opportun pour nous lancer sur la position et le fort de Piquillibué. J'ajoute que, le feu les ayant obligés à se retirer cessant, ils pouvaient revenir et qu'ainsi nous en serions au même point qu'auparavant. Il me répond qu'il aurait souhaité attendre le major-général, mais qu'importe, je dois y aller. Je me mets aussitôt à la tête de mes colonnes et nous descendons au pas de course. La position est prise quasiment sans résistance.

Nous pouvons enfin souffler !

Comme on l'a vu, ce triomphe a été entièrement dû au feu précis des canonnières qui ouvrirent ainsi le chemin de la victoire remportée ce jour-là.

Comme je l'ai déjà dit, nous pouvons souffler sachant que la victoire est à nous. Le général Quintanilla ne peut, en aucune manière, faire face à une armée bien disciplinée, habile aux manœuvres et pleine d'enthousiasme.

Il n'aurait pu nous battre que protégé par sa tranchée.

—o—

### Chapitre LXXI

*Les patriotes vont rapidement couper la route de San-Carlos à Castro, encerclant ainsi Quintanilla dans sa formidable position, et plantent le drapeau national à San-Carlos.*

Les ennemis vont, en bon ordre, prendre position sur une hauteur protégée en façade par une faille profonde et irrégulière, et adossée à une forêt.

Nous envoyons trois compagnies de chasseurs dans la faille pour s'opposer à la ligne ennemie. La compagnie du 8<sup>e</sup>, aux ordres du brave major Tupper, forme l'avant-garde de l'armée. Les 4<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> sont en tête, les 1<sup>er</sup> et 7<sup>e</sup> au centre et le 6<sup>e</sup> forme l'arrière-garde et la réserve. Nous avançons dans cet ordre. Je fais ensuite remarquer au major-général la fâcheuse position dans laquelle s'est mise le général Quintanilla en ne se réservant qu'une seule possibilité de retraite sur son flanc droit, le chemin de San-Carlos à Castro. Si nous lui coupons, il se retrouve encerclé. Pour s'échapper, il devra alors obligatoirement disperser son armée et ainsi la démoraliser. J'ajoute que, s'il le permet, je vais aller à pas redoublé jusque sur les hauteurs de Pudeto, sans m'occuper de sa ligne de bataille ; ce serait, en effet, une sottise que de l'attaquer dans la position où il est, formidable par les circonstances du terrain et la protection de la forêt.

Borgono a fait la même analyse. Nous sommes donc d'accord. Les quatre compagnies ont commencé un feu vif avec les tirailleurs ennemis. Quintanilla croit, sans doute, que nous allons attaquer sa position. Il ne me reste qu'à réaliser mon projet, faisant manœuvrer mes deux colonnes comme au camp d'instruction. Nous avançons.

Le reste de l'armée suit mes mouvements. Toutefois, l'ennemi a placé, en position avantageuse, une batterie de huit pièces de 4 de bataille qui abat quelques-uns de mes hommes. Mais, mes soldats n'y font pas attention et poursuivent, attentifs aux mouvements que j'ordonne. Leurs officiers sont en place, chacun à leur poste.

Le général Borgono me fait envoyer un peloton à San-Carlos, qui se retrouve maintenant sur mes arrières, avec un officier pour y arborer, à son arrivée, le drapeau national. Tout se passe ainsi. Je m'approche des hauteurs de Pudeto. La compagnie de grenadiers qui précède l'armée reçoit une charge de deux cents jeunes recrues de cavalerie, peu habituées au feu roulant, qui disparaissent comme la fumée. On devine déjà la confusion dans la ligne ennemie et les cris de « *Nous sommes encerclés !* » s'entendent ou, tout du moins, nos soldats croient les entendre.

J'avance toujours, si bien que nous arrivons à portée de fusil du chemin de Castro. Une embuscade, que Quintanilla a pu installer quand il a compris mes intentions, m'envoie une décharge qui tue et blesse quelques-uns de mes hommes. J'arrête la marche et ordonne à la compagnie de grenadiers du 4<sup>e</sup> qui se trouve en tête d'aller déloger l'embuscade. Ce sont des noirs et je les sais peu résolus. J'y envoie alors le capitaine Varela, de la compagnie de chasseurs du 8<sup>e</sup>, au pas de course. On sonne la trompette, les soldats crient « *Vive la patrie !* ».

Ce brave capitaine se précipite sur l'embuscade qui est aussitôt délogée, mais cela nous coûte seize chasseurs dont le trompette qui est tombé le premier.

Puis, la ligne ennemie se désagrège. Quintanilla, malgré ses efforts, ne peut retenir ses soldats. La terreur que leur inspirent les cris de « *Nous sommes encerclés !* » est plus puissante, et son armée s'éparpille dans les immenses forêts.

J'envoie immédiatement le major Tupper, avec ses grenadiers, à cinq ou six lieues en avant pour capturer les dispersés.

L'armée est rapidement rassemblée sur les hauteurs de Pudeto appelées Bellavista. Si le général Quintanilla, au moment où il s'est vu obligé d'abandonner la position de Puquillihué, avait pu occuper cette belle position et installer son armée sur ses hauteurs, il aurait pu faire une belle défense, digne d'un général; il aurait même pu nous disputer la victoire. Mais, installer son armée dans une montagne pensant sans doute que nous irions l'attaquer là, en laissant, comme on l'a vu, son unique possibilité de retraite à découvert, avait été une faute grave et impardonnable pour un général ayant la moindre notion de stratégie. Il est vrai qu'on ne fait pas un général d'un commerçant. Il était honnête, bon administrateur et rien de plus.

Arrivent, peu après, plusieurs officiers dont un lieutenant-colonel pour « passer », mais ce n'est plus possible. Le major Tupper occupe le passage et ils sont faits prisonniers.

—o—

### Chapitre LXXII

#### *Capitulation de Quintanilla.*

Le lendemain, le général Quintanilla envoie au général Freire un parlementaire pour lui proposer la capitulation; car même si, comme il le dit, il peut continuer la guerre à l'intérieur de l'archipel, il sait que la cause du roi d'Espagne est perdue en Amérique.

Le colonel don José Francisco Gana et l'auditeur de guerre don Pedro Palazuelo sont nommés pour définir les conditions de la capitulation proposée par le général Quintanilla. Au même moment,

un officier d'artillerie est envoyé pour proposer la capitulation au fort d'Agui. Le drapeau national flotte en effet à San-Carlos alors que l'Espagnol est encore à Agui. La capitulation est aussitôt obtenue.

Les traités ratifiés par les deux parties protègent tous les membres de l'armée espagnole, garantissent le libre retour des Européens à bord de navires chiliens ou étrangers et établissent l'entrée de l'archipel en l'état dans la république du Chili.

Ainsi se conclut la seconde expédition de Chiloé avec pour notre part, la perte d'environ cent hommes, morts ou blessés.

—o—

### Chapitre LXXIII

#### *Le général Freire recommande spécialement plusieurs officiers mais en oublie certains dont le rôle a été décisif dans la victoire.*

Le général Freire recommande seulement MM. Paruri, Asogra, Yung et Tupper. Mais, ceux qui ont contribué de la manière la plus efficace ont été l'amiral don Manuel Blanco et le major-général Borgono. Le premier pour la bonne harmonie qu'il a su installer entre les marins et les troupes de terre, pour les observations faites au général Freire quand il voulut faire entrer directement les vaisseaux au mouillage et principalement, pour la belle et décisive attaque des canonnières dont le résultat nous avait ouvert le chemin de la victoire. Le second, pour son habileté à positionner et à faire faire mouvement à l'armée, ce qui trompa Quintanilla sur le

lieu de l'attaque. Ce dernier croyait qu'elle se ferait de front et de nuit. C'est pourquoi il ne fit pas appuyer ses canonnières par de l'infanterie, ce qui les auraient rendues inabordables. Quand il se rendit compte de son erreur, c'était trop tard.

Le colonel Aldunate mérite d'être signalé pour la prise du fort de Balcacura, qui permit aux vaisseaux de mouiller sans danger, et qui contribua efficacement à déloger, en utilisant ses pièces d'artillerie, les canonnières qui nous empêchaient d'approcher ce fort.

Le brave lieutenant Oxley mérite aussi, pour sa belle conduite, un éloge particulier, surtout qu'il a payé de sa vie son admirable hardiesse.

Nous restons quelques jours à San-Carlos.

Les habitants les plus en vue de la région sont invités à la table du général. La douceur de ce dernier, la simplicité de ses manières, lui attirent immédiatement la sympathie de ces habitants et provoquent l'oubli de la cause du roi d'Espagne; ce n'est pas rien car on peut dire qu'ils furent les plus fidèles vassaux du roi en Amérique!

Ils furent les « Vendéens » de cette région!

—o—

### Chapitre LXXIV

#### *Le colonel Aldunate est nommé gouverneur de l'archipel. Retour et destination des corps.*

Le colonel Aldunate est nommé gouverneur de l'archipel. C'est sans doute le meilleur choix pour son bon caractère, ses bonnes manières, la philanthropie de ses idées, son patriotisme, etc. Il y

développe les établissements d'instruction publique pour la jeunesse et améliore considérablement le système de justice intérieure. On lui doit un recensement précis de la population de l'archipel, parcourant en personne toute la province qui compte quarante cinq mille âmes, la plupart Indiens, civilisés et de bonnes manières, courageux et doux de caractère. On en fait de bons soldats et d'encore meilleurs marins; mais il est très difficile de les faire partir de chez eux.

Le temps de la province est très pluvieux, ce à quoi contribuent certainement les immenses montagnes couvertes de forêts qui forment l'archipel. Mais cela deviendra sûrement une superbe région. Il n'y a pas de lieu plus pittoresque à la végétation plus belle.

Le départ du général Freire est décidé au bout de quinze jours. Les 1<sup>er</sup> et 4<sup>e</sup> bataillons sont désignés pour servir de garnison à Chiloé, le 6<sup>e</sup> à Valdivia, les 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> à Santiago, la brigade d'artillerie affectée aux batteries de Chiloé et de Valdivia. Les corps embarquent. L'état-major général, le général Quintanilla et tous les officiers européens font de même. Les Chilotés restent dans leur île.

Nous atteignons sans problème Valparaiso. Le général Freire reprend la direction des affaires publiques. Les deux corps retournent à leurs anciennes casernes.

Au bout de deux à trois mois, le 1<sup>er</sup> bataillon est appelé à Santiago; seul, le 4<sup>e</sup> reste de garnison à Chiloé.

—o—

## Chapitre LXXV

*Soulèvement de la garnison de Chiloé,  
le colonel-gouverneur Aldunate est déposé.*

Le major du 4<sup>e</sup> se soulève contre le colonel-gouverneur Aldunate. Il lui retire le commandement de la province et l'envoie à Santiago. Le soulèvement s'effectue en faveur du général O'Higgins, alors expatrié au Pérou.

En arrivant à Santiago, le colonel Aldunate, sollicite auprès du directeur général Freire des forces pour marcher sur Chiloé et étouffer cette révolte. Le directeur ne souhaite pas prendre des mesures rapides et concrètes. Il est convenu de fournir trois cents hommes au colonel. Sont désignées les compagnies de grenadiers des 1<sup>er</sup>, 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup>, toutes formées de bons soldats, sélectionnés et expérimentés. Cela suffit pour ce 4<sup>e</sup> bataillon, composé de noirs, bien que plus nombreux. La colonne de grenadiers est confiée au major Tupper, du 8<sup>e</sup>, sous les ordres du colonel Aldunate. Ils partent aussitôt de Santiago vers le port de Valparaiso pour embarquer.

Le colonel remporte un succès complet. Les habitants l'appréciant beaucoup lui apportent une aide non négligeable. Il s'empare de l'archipel, châtie les promoteurs du mouvement et licencie le bataillon.

Le colonel Aldunate est nommé général de brigade et le brave major Tupper, qui s'est distingué comme de coutume dans ces circonstances, lieutenant-colonel. Il quitte le corps glorieusement, à

ma grande satisfaction, et est remplacé par le major Valenzuela.

— 0 —

## Chapitre LXXVI

*Le général Borgono est nommé chef de l'armée  
du Sud. Expédition contre Pincheira.  
Il traverse Cordillères et vallées, gagne l'amitié  
des caciques et détruit la bande de Pincheira.*

Je demeure à Santiago jusqu'en 1826 au milieu des dissensions civiles, politiques, etc. Mais je ne vais pas en parler ici, je laisse ce soin à des plumes plus habiles et à l'Histoire.

Début 1826, le bandit Pincheira, réfugié dans les Cordillères, a considérablement renforcé sa bande et fait de terribles ravages dans les régions du Maule et de Concepción<sup>1</sup>. Le gouvernement doit absolument prendre de sévères mesures qu'imposent les circonstances.

Les riches *haciendas* de ces régions sont menacées de ruine totale, souffrant des incursions répétées de Pincheira qui, à chaque reprise, s'empare d'un grand nombre de bovins, chevaux, etc. À cette époque, le général Freire a laissé le pouvoir qui est occupé par don Agustin Eyzaguirre, bon citoyen aux vertus éminentes. Il offre toutes sortes de garanties à la république par son honnêteté totale et ses très bonnes intentions. Mais les meilleures

1. — Pincheira, fils d'un Espagnol et d'une Indienne, colonel dans l'armée royaliste, a levé une bande d'environ mille hommes avec l'aide du régime espagnol.

intentions et vertus ne sont, en période de révolution, rien face au torrent des ambitions.

Revenant à mon sujet, le général Borgono est appelé à la tête de l'armée du Sud. Le 8<sup>e</sup> bataillon reçoit l'ordre d'être prêt à marcher. Le président Eyzaguirre fait verser les soldes du corps qui récupère ainsi ce qui lui était dû depuis fort longtemps.

Je me mets en route, accompagnant le général Borgono. À son arrivée, il s'occupe d'améliorer l'administration de l'armée, un peu abandonnée. Le major Viel, faisant fonction de major-général, l'aide dans cette tâche. Une fois ceci fait, le général prépare ce qui sera nécessaire à l'expédition au-delà de la Cordillère pour détruire, si possible, le bandit Pincheira. Son plan défini, il me fait appeler pour m'en informer.

Nous savons que ledit Pincheira a établi son camp sur les rives du confluent des rivières Malbarco et Neuquen. Le général a, en conséquence, décidé d'encercler ce point, faisant pénétrer dans la Cordillère, trois divisions par trois cols différents, éloignés les uns des autres.

Toutes trois doivent atteindre le camp du bandit le même jour, lui coupant toute possibilité de retraite et le détruisant. Les Indiens Pehuenches de la région de Trapatrappa se sont offerts pour aider la division qui doit entrer par le passage du volcan Antuco. Je dois pénétrer par les prairies de Cumpeo, suivre les sources de la rivière Claro et atteindre la vallée de « Los Girones », à l'est du « Décapité ». En chemin, les Indiens Pehuenches de Rangué, Campanario et Barrancas doivent me rejoindre.

Le colonel Manuel Bulnes doit entrer au centre, par les défilés de Longavi et Alico.

Je pars de Talca le 30 décembre 1826. Ma division se compose du régiment de chasseurs à cheval du colonel Puga et du 8<sup>e</sup> bataillon; la division du colonel Bulnes, de son régiment de grenadiers à cheval et des trois compagnies du 6<sup>e</sup>; la division du lieutenant-colonel Antonio Carrero, du régiment de dragons, des trois compagnies du 3<sup>e</sup> et des Indiens de Trapatrappa. Ces trois divisions sont commandées par le général.

Le chemin est long, il y a plus de cent lieues pour arriver au point de rassemblement et il faut franchir trois chaînes de Cordillères.

C'est véritablement une expédition, dans tous les sens du terme.

Pincheira ne nous attend pas de ce côté.

Finalement, aux derniers jours de décembre 1826, la division bien préparée, avec plus de cent mules chargées de viande boucanée, de farine grillée, d'*aguardiente*, de cadeaux pour les Indiens, de bovins, etc., je me mets en marche en direction du défilé de Cumpeo. Chaque soldat de mon bataillon est équipé de trois paires de chaussures, ce qui se révélera insuffisant.

Il me faut deux jours pour atteindre Cumpeo, qui se trouve dans une profonde vallée de la Cordillère. Le troisième jour, nous commençons à monter. Je marche en tête de mon bataillon à travers cette montagne touffue quand j'entends un bruit très fort, qui augmente à mesure que nous avançons.

Je fais appeler le guide pour lui demander ce que c'est. Il me répond que ce sont les chutes d'eau de la rivière Claro. Je fais arrêter la colonne et lui demande de m'accompagner. Nous abandonnons le chemin et entrons dans la montagne. Un spectacle majestueux s'offre alors à ma vue. S'il n'y avait pas eu le bruit, le guide ne m'aurait rien dit. Ces gens sont peu curieux et ne savent pas apprécier les beautés de la nature. L'endroit me laisse sans voix. J'y reste près d'une heure admirant cette merveille : une rivière plutôt tumultueuse, coincée entre deux montagnes, se précipite d'une hauteur de près de cent pieds dans un vacarme ahurissant. En bas, à la chute, la force de l'eau a sculpté dans la roche vive une sorte de vasque en forme de coquillage. En haut, à l'endroit où se précipite l'eau, le rocher a pris la forme d'une espèce de lyre recouverte de plantes et de mousse sur toute la hauteur. Je n'ai jamais vu un lieu plus majestueux et plus pittoresque, digne de la plume de l'immortel Chateaubriand.

Je m'éloigne de ce lieu magnifique pour reprendre ma route. La troupe a profité de cet arrêt pour se reposer.

Au sixième jour de marche, nous atteignons le sommet du « Décapité », le point accessible le plus élevé de la Cordillère. Nous sommes en été et il y a un beau soleil qui se reflète tellement fort sur la neige que cela gêne considérablement la vue. Il fait très froid. Le guide me dit que cette région est recouverte de neige depuis que le monde est monde.

La neige, sous nos pieds, facilite notre marche sur ces failles que le temps a irrégulièrement comblées. Le sommet du « Décapité » ne se termine pas en pointe, comme les autres montagnes, mais par une sorte de plate-forme, d'où l'origine de son nom. Il est unique dans la Cordillère. Une fois que nous l'avons franchi, nous entrons dans la côte des Girones qui descend presque perpendiculairement vers la vallée du même nom. Sa taille est si grande qu'elle obscurcit presque tout. On ne peut imaginer une telle apparence, autant mélancolique qu'impressionnante. Que de réflexions provoque en moi cet incroyable chaos me remplissant le cœur de tristesse. Il nous faut près de deux heures pour descendre au pas de course, car la pente nous empêche de marcher doucement.

En nous rapprochant, l'obscurité disparaît laissant place à un manteau de verdure. La troupe retrouve alors sa joie suivie par des chants, sans que ces hommes simples réalisent l'impression que cela produit. C'est dans le plus grand désordre, occasionné par le désir d'être en bas le plus vite possible, que la troupe atteint la vallée. Mes officiers et moi-même participons à ce désordre. C'est une réaction naturelle et elle ne me gêne pas.

La vallée des Girones nous fournit un lieu parfait pour bivouaquer. Nous devons y passer quelques jours pour nous remettre de cette course folle et faire reposer les bovins. L'herbe est belle, l'eau pure et l'ombre omniprésente. Au milieu de la vallée, deux beaux étangs attirent des canards de toutes espèces et beaucoup d'autres oiseaux. Nous

avons le plaisir de chasser et mangeons une grande quantité de canards. On rencontre, de plus, de nombreux *guanacos*<sup>2</sup> dans la Cordillère, ce qui constitue une autre diversion.

Nous passons dans ce lieu quinze jours agréables et divertissants. Les près sont déjà presque rasés.

J'ordonne la marche jusqu'au col du Yeso où je dois rester dix jours de plus, selon les ordres du général Borgono. Nous franchissons la côte de Arena, très élevée et pentue, à tel point que quelques mules roulent, avec leurs charges de viande boucanée, jusqu'en bas. Cela nous occasionne bien des difficultés et du travail. Nous y passons toute la journée. Je dois signaler toute la détresse de ces animaux pour emprunter de pareils chemins, ou pour mieux dire, de tels déserts où seuls peuvent passer les Indiens.

Le lendemain, nous campons au col du Yeso<sup>3</sup>, matière que nous trouvons en quantité, ce qui explique son nom. La troupe en profite pour blanchir ses accessoires : j'ordonne aussi qu'ils en emportent dans leurs sacs à dos.

Le lieu est superbe, l'herbe en abondance. Les animaux s'y perdent. Il y a, près du bivouac, un bel étang couvert d'oiseaux de toutes les couleurs : un flamand aux ailes courbes, des cygnes noirs, quatre ou cinq espèces de canards, des poules d'eau auxquelles les soldats font une chasse terrible. Comme elles ne peuvent voler, les soldats se jettent dans les eaux profondes de l'étang, les poussent vers la terre

où leurs compagnons les reçoivent à coups de bâtons. Ils en tuent beaucoup et les mangent bien que la chair ne soit pas très bonne, plutôt grasse avec un goût de boue.

Le lieu est agréable mais le soleil nous incommode terriblement, malgré la végétation de la vallée. Il n'y a pas d'arbres et donc pas d'ombre. Les baraques fabriquées par les soldats sont très basses et faites de branches. Elles ne servent qu'à se protéger de la rosée de la nuit, laquelle les rend, de plus, très froides. Ce passage, de la chaleur étouffante du jour sans le moindre souffle d'air à l'insupportable froid de la nuit, nous cause des douleurs dans les os et nous nous réveillons à moitié paralysés.

Au bout de dix jours, je reçois l'ordre du général de me remettre en campagne. Il m'indique le jour où je dois atteindre la rivière Neuquen et me demande d'envoyer un message au colonel Bulnes de façon à ce qu'il se coordonne avec mon mouvement. Lui, de son côté, se charge de la troupe du colonel Carrero, qui doit entrer par Antuco.

J'avertis donc le colonel et me mets en marche. Six jours plus tard, j'atteins Rangué où je rencontre le cacique Levimanque avec sa tribu, ainsi que le cacique métisse Juan Jose. Ils m'accueillent avec leurs cavalcades et en tenues de guerre. Ils ressemblent à des diables sortis tout droit de l'enfer. Ils portent des ceintures et des bracelets peints, les uns avec du sang, d'autres du charbon, d'autres encore verts, jaunes. La plupart sont nus. Certains portent des capes de cuir durci au feu et quelques-uns des côtes de maille, dont je me demande où ils les ont trouvées.

2. — C'est un lama sauvage.

3. — Le *yeso* est une sorte de plâtre.

Elles doivent dater du temps de la conquête espagnole. C'est vraiment un mélange diabolique.

Je dois attendre ma colonne et supporter leurs mascarades à cheval et à pied, leurs courses, leurs cris de guerre.

Toutefois, leur adresse à manier leur lance de dix huit à vingt pieds de long est incroyable, malgré la gêne qu'elle doit occasionner. Ils l'utilisent de manière extraordinaire : menant leurs chevaux, à toute allure, avec les genoux, ils pointent vers l'ennemi cette lance très dure. Avec les deux mains, ils la font alors tourner autour de leur tête, protégeant ainsi les deux flancs du cheval et du cavalier. Ils ont une adresse, une force et une vigueur incroyables : ils ne font que ça dans la vie. Je dois aussi leur répondre et je fais exécuter quelques mouvements par mes troupes, deux ou trois décharges, ce qui leur plaît beaucoup. Ils ont un goût démesuré pour tout ce qui est bruyant, tambours de guerre, trompettes, cloches. Je fais jouer des *charangas*, des dianas et de la musique. Ils sont fous de bonheur et de joie. Après toutes ces cérémonies, j'installe mon bivouac sur place, les Indiens font de même. Le cacique Levimanque et son neveu m'offrent trois bovins. Je leur remets une veste colorée, un chapeau, une chemise et quelques babioles pour leurs femmes.

Le lendemain, nous avançons vers les Barrancas où je dois rencontrer d'autres Indiens. J'y trouve, en effet, le gouverneur Antecul et ses Indiens. Il appartient à la juridiction de Mendoza, avec les deux autres caciques des Barrancas, leurs femmes, enfants et familles. Ils sont environ six cents.

Je cherche un lieu approprié pour camper et en trouve un, près d'un champ herbeux, où je fais installer les chevaux. Quand tout le monde est là, les caciques se réunissent, comme de coutume.

Je leur fais dire, par l'interprète, que tout ceci est très bien mais qu'ils doivent d'abord penser à attaquer Pincheira, dont le camp se trouve à une journée et demie. Je l'exige avant qu'ils se mettent à palabrer, puisqu'ils se sont rassemblés pour lutter contre ce bandit qui les opprime. Je leur demande de choisir cent cinquante de leurs meilleurs gaillards avec un des plus valeureux chefs, et de mon côté, je vais mettre soixante chasseurs bien montés avec un capitaine, pour commander cette avant-garde. Cette troupe doit partir cette nuit même, il n'y a pas de temps à perdre, car Pincheira pourrait être averti et éviter la confrontation.

Les Indiens veulent absolument commencer leurs palabres. Mais, sachant qu'ils sont menteurs, cupides et trompeurs, je veux les compromettre avant qu'ils se réunissent. Ils insistent beaucoup, mais je reste ferme. Ils savent que j'apporte de l'*aguardiente* et des cadeaux pour eux et leurs femmes. Finalement, excités par leur appétit et leur cupidité, ils acceptent et choisissent leurs hommes. C'est ce que je veux car je n'ai aucune confiance en leur parole. Cela ne leur plaît guère de se compromettre contre Pincheira, car ils craignent sa bravoure.

Les Indiens Pehuenches sont en général fainéants et lâches. Heureusement pas tous, notamment ceux qui sont choisis. Je fais sélectionner ensuite soixante chasseurs aux ordres du capitaine Ruiz, homme d'action intelligent et brave. Dès ce moment, les cent

cinquante Indiens passent sous ses ordres. C'est ce qui a été convenu avec les caciques. Les Indiens et les chasseurs sont ainsi prêts à marcher.

C'est seulement alors que je dis aux caciques qu'ils peuvent commencer leurs palabres. Ils se rassemblent, forment un cercle dans le pré. Ils s'assoient, je fais de même. Les autres Indiens se mélangent aux soldats autour de nous. Commencent alors leurs histoires fastidieuses et ennuyeuses. Je fais ouvrir les barils d'*aguardiente*, ce qu'ils attendent avec impatience. L'allégresse commence à monter. La cruche fait le tour complet du cercle.

Après deux heures de cris et d'histoires, je commence à faire distribuer les objets que j'ai apportés pour eux : vestes colorées, bâtons de caciques avec grande hampe d'argent, chemises, chapeaux, épérons, mors, verres colorés, tabac, indigo, farine grillée, ce qui plaît beaucoup aux femmes. Après l'*aguardiente*, arrive le son des tambours et trompettes. On fait jouer de la musique pour les femmes, qui se mettent à pleurer en entendant ces morceaux tristes. À ces malheureux, la nature a en effet enseigné à aimer ce qui va de pair avec leur condition d'esclaves. Silencieux, ils apprécient un traitement humain. Après les nombreux cadeaux, et complètement ivres, ils se retirent vers leur camp, à côté du mien.

Les cent cinquante gaillards qui sont avec le capitaine Ruiz ont été mieux traités que les autres, ce que j'avais recommandé. La nuit tombée, je donne mes ordres au capitaine Eusebio Ruiz, pour qu'il se mette en marche afin de surprendre Pincheira, ce qui est possible, car les Indiens qui l'accompagnent

connaissent bien le lieu qu'il occupe. Il doit avancer sans souci, car je marcherai aussi une partie de la nuit, avec toute la division et les autres Indiens, et serai très près de lui le lendemain. Ses hommes étant bien montés, ils devront tomber sur Pincheira à l'aube, après s'en être approchés en silence.

Je prends congé de lui et fais appeler tous les caciques malgré leur répugnance à marcher de nuit. Je les convaincs de la nécessité de le faire, car n'importe qui de la bande de Pincheira pouvait nous découvrir du haut d'une montagne et, ainsi, éventer notre coup. Ils admettent ma manière de penser et je leur demande d'aller se mettre en selle. Cette nuit, tous leurs chevaux ainsi que ceux de la troupe, sont restés sellés, précaution bien nécessaire. Nous nous mettons aussitôt en marche.

Le lendemain, vers 11 heures, l'avant-garde de la division rencontre quatre Indiens qui ramènent un bandit de la troupe de Pincheira ; c'est un ancien rebelle connu et très dangereux qui faisait partie de la bande de Benavides. Ils me l'ont envoyé pour qu'il parle avec moi.

Cet homme me dit que le capitaine les a complètement surpris, qu'ils attendaient une attaque mais pas par ce chemin, qu'ils savaient qu'arrivait le colonel Bulnes grâce à leurs espions et leurs guetteurs, et qu'ils n'avaient peur de rien. Je lui demande si Pincheira a été capturé. Il me répond qu'il ne sait pas, que les hommes se sont dispersés dans les alentours, qu'ils ignorent si les Indiens l'ont pris et que ces derniers connaissant très bien les lieux habités par les gens de Pincheira, ils devaient en avoir tué beaucoup vu la

quantité de femmes et d'enfants qu'ils avaient ramené. Il avait aussi montré au capitaine l'endroit où Pincheira cachait son bétail, notamment cinquante deux très bons chevaux. Il pense que Pincheira a pu s'échapper à pied, en se cachant dans la montagne.

Je continue d'avancer. À 1 heure de l'après-midi, je rejoins le capitaine Ruiz. Pincheira a réussi à s'échapper. Un des bandits qui guidait le capitaine vers l'endroit où il habitait s'était laissé tomber de cheval dans un ravin. Il avait réussi à éviter les tirs des chasseurs et averti son chef qui avait pris la fuite.

Il a, tout de même, capturé ses trois sœurs et son valet.

Au moment où je parle avec lui, on m'annonce l'arrivée de la division du colonel Bulnes. La ponctualité de cet excellent officier est parfaite, car il y a une demi-heure à peine que nous nous trouvons au point de rendez-vous. Il a aussi eu un affrontement avec une des bandes de Pincheira à Las Vegas de Naviquilo; il l'a battue en lui tuant quelques hommes.

Le commandant Carrero n'est pas encore arrivé. Tous les Indiens qui m'accompagnaient poursuivent les rebelles dans toutes les directions, accompagnés, en cas de coup dur, par les chasseurs les mieux montés. Le capitaine Ruiz a capturé les chevaux et bovins de Pincheira, de nombreuses femmes de ces scélérats, chacune avec deux ou trois tout-petits et une douzaine d'enfants; le plus âgé ayant quatorze ans.

Le capitaine me dit qu'elles l'ont supplié de ne pas les tuer au sabre mais à balles. C'étaient bien

leurs mots, car elles avaient l'habitude de ce spectacle. Quand un soldat avait le malheur de tomber entre leurs mains, ils le découpaient au sabre. Ce souvenir terrorisait les femmes. Je leur demande si elle sont prêtes à mourir. Elles me répondent oui. Ces pauvres créatures croient que nous allons les égorger et sont incroyablement résignées. Je leur fais comprendre que nous ne sommes pas des barbares comme ceux qui accompagnent Pincheira, qui égorgent sans miséricorde leurs frères et compatriotes! Je leur dis que nous souhaitons combattre la mauvaise influence de leurs pères sur ces enfants et qu'en les retirant d'entre ces misérables, ils apprendraient les règles de l'humanité et celles de la religion, qui interdisent aux hommes d'être cruels avec leurs semblables. Sans doute les mères leur avaient-elles déjà parlé des châtiments qui attendaient les mauvais dans l'au-delà, d'où ils ne pourraient s'échapper.

Plusieurs se mettent à pleurer; les autres, plus âgées, nous regardent avec sérénité. Je confie la conduite des femmes et des enfants à une escorte.

Je me mets prudemment en chemin pour passer la rivière Neuquen avec les divisions et rejoindre un lieu appelé Butalon où, selon les Indiens, se seraient dirigés les rebelles. Je me rends compte de l'inutilité de cette entreprise, car il me paraît impossible que, surpris et battus, ils pensent à faire front. Je continue d'avancer vers l'est. Je peux, pour le moins, leur enlever la majorité de leurs femmes, ce à quoi ils sont tout aussi attachés qu'à leur vie; je pense aussi les attendrir grâce à l'amour qu'ils portent à leurs enfants.

Au bord de la rivière Malbarco qui se jette dans la Neuquen, nous trouvons un pont suspendu parfaitement construit et, sur l'autre rive, quelques cases en paille, grandes et commodes. Pincheira les occupe en hiver. Un peu plus loin, sont installées un grand nombre de petites maisons en peaux de vache, facilement transportables d'un lieu à l'autre. Je donne ordre de tout brûler pour supprimer cette aide contre le froid lors du prochain hiver. Il est impossible qu'ils en reconstruisent d'autres. Je les chasse, ainsi, de ces belles vallées où ils trouvaient un excellent abri contre les rigueurs du froid, et les prés nécessaires aux chevaux, mules et autres animaux destinés à l'alimentation pendant cette saison.

Nous atteignons la faille de Butalon où nous trouvons beaucoup de peaux cachées et des effets que les soldats se partagent. Nous nous préparons à y passer la nuit. Les différentes tribus indiennes et ma cavalerie sont accompagnées de nombreuses femmes. Ils ont massacré nombre de rebelles, dont plusieurs chefs de Pincheira, cruels et sanguinaires.

Les Indiens m'informent que les rebelles se sont échappés en franchissant la Cordillère du Viento et qu'ils se trouvent dans la région de Mendoza avec quelques alliés indiens et les bovins qu'ils ont pu emporter.

J'ordonne de monter le bivouac. À l'aube, nous marcherons sur eux.

Les Indiens sont très contents car ils ont capturé beaucoup de chevaux et de bétail. Mais, je leur ai enlevé les femmes chiliennes, ce qu'ils regrettent. Je leur explique que ces femmes ont été capturées et qu'il est normal de les rendre à leurs familles.

En revanche, les Indiennes faites prisonnières par mes soldats comme par eux, leur appartiennent de droit. Je leur demande de rendre les femmes chiliennes encore en leur pouvoir. Ils acceptent ceci et vont dormir.

Le lendemain, je me mets en marche vers la Cordillère du vent. Les chefs de la cavalerie m'informent alors du mauvais état de leurs montures : les chevaux sont gros mais leurs sabots complètement usés. C'est normal, n'étant pas ferrés, il ne peut en être autrement dans ces chemins pierreux et inégaux. Un repos de quelques jours s'impose. J'avais entrepris cette marche plus pour occuper les Indiens que pour ses résultats, parce que ne pouvant nous résister, les rebelles s'étaient dispersés à travers ce labyrinthe de Cordillère et il était impossible de les rattraper. Je décide de revenir en arrière, de passer Neuquen et de m'installer dans la vallée couverte de beaux prés et de tout le nécessaire.

Je suis inquiet de l'étrange retard du commandant Carrero, de qui je n'ai aucune nouvelle. Il aurait dû rejoindre ma division depuis quarante huit heures. Les colonels Bulnes et Puga pensent que, si Pincheira a réussi à rassembler toutes ses forces, il a pu marcher au sud et l'attaquer. Ceci pourrait être possible mais, cela ne m'inquiète pas vraiment. Carrero, qui nous avait combattu de nombreuses années comme bon Espagnol allié de Benavides, n'est pas un homme à prendre des risques et, de plus, il connaît le terrain.

Pincheira ne peut réunir sa troupe, surprise et dispersée, en nombre suffisant pour pareille entreprise. Nous franchissons donc le fleuve et installons le campement. L'infanterie a aussi besoin de se reposer,

mais, comme je le prévoyais, tous les Indiens s'en vont. Comme ils ont beaucoup gagné et que leurs femmes sont seules, il m'est difficile de les retenir. Seul reste le cacique Levimanque avec quelques-uns de ses gaillards.

Le colonel Bulnes me dit que ce cacique possède le cheval de mon ami, le lieutenant-colonel Jordan, qui avait péri lors d'une expédition antérieure contre Pincheira. Je souhaite le récupérer, non pour la qualité de la monture sinon comme souvenir de ce brave et malheureux ami. Je le demande au cacique qui me l'offre généreusement.

Le cheval porte la marque de Pincheira mais il ne fait pas partie de la cinquantaine qu'a capturé le capitaine Ruiz, généreusement distribués à ses compagnons. Le colonel Bulnes reçoit le plus beau cheval, le colonel Puga, un magnifique animal que les rebelles avaient volé à San-Fernando. Les autres sont distribués aux subalternes de la division. Je récupère le bétail pour l'alimentation des troupes. Nous restons trois jours dans ce superbe endroit. Il ne reste alors plus un seul Indien avec nous.

Le commandant Carrero n'est toujours pas apparu et nous n'avons aucune nouvelle de lui malgré l'envoi de patrouilles dans toutes les directions.

Nous décidons de marcher au sud par le chemin qu'il devait emprunter. Nous devons être prudents bien que nous ne voyions aucun rebelle. Cela peut signifier qu'ils se sont réunis pour l'attaquer. Laisant ma division en arrière, nous nous mettons en marche en direction d'un endroit appelé le Manzano, où nous pouvons nous loger. Nous y arrivons et

y passons la nuit. Je continue ma marche vers le sud. Le troisième jour, le colonel Puga, à l'arrière-garde, m'avertit qu'une importante troupe de cavalerie arrive au galop sur lui. Je fais aussitôt rétrograder l'infanterie et le colonel qui la commande. Ce sont la cavalerie et les Indiens du commandant Carrero. Il nous a trouvé grâce aux informations d'un rebelle qui, par ailleurs, l'a averti de la complète déroute de Pincheira.

Je fais arrêter la colonne pour que s'y incorpore celle de Carrero. Ce dernier se présente rapidement devant moi et je le reçois plutôt mal, lui demandant les raisons de son retard et du non-respect des ordres du général Borgono. Ses raisons sont insuffisantes et inspirées par la peur : il n'avait pas confiance dans les Indiens qui l'accompagnaient et il ne croyait pas ses forces suffisantes pour affronter seul Pincheira. Ses hésitations avaient contribué à répandre la terreur parmi les Indiens et ses propres soldats, aux dires des chefs de sa colonne. Plusieurs fois, il leur avait demandé ce qu'ils feraient à sa place et tous avaient répondu qu'il fallait suivre les ordres et marcher jusqu'au lieu de rassemblement. Carrero dit qu'il ne connaissait pas Pincheira ni la valeur des rebelles, que ses dragons étaient mal montés, que les trois compagnies d'infanterie étaient peu de chose face à une attaque des rebelles et, enfin, que les Indiens de Trapatrapa étaient fainéants et lâches : autant de raisons plus mauvaises les unes que les autres !

Je l'informe que le colonel Bulnes, qui vient de l'endroit le plus dangereux, le plus susceptible d'être

attaqué par la troupe de Pincheira, ne s'était pas fait ce genre de réflexion et qu'il avait marché où son devoir et son honneur l'appelaient.

Ainsi se conclut mon entrevue avec le commandant Carrero.

Je reçois ensuite les Indiens qui l'accompagnent. Un conseil de guerre que j'ai réuni, décide, sur l'avis des Indiens, de marcher sur le lieu appelé Malalcahuelo, où il est probable que Pincheira et les Indiens ennemis se soient rassemblés.

Nous nous mettons en mouvement l'après-midi même. Le lendemain, à 1 heure de l'après-midi, nous occupons ce lieu situé sur une immense hauteur, mais en vain : nous n'y trouvons aucune trace des ennemis. L'endroit est très vert bien qu'il manque d'eau. J'ordonne un arrêt de deux heures après lequel nous descendons dans la vallée.

Les femmes et les enfants pris aux rebelles gênent considérablement notre marche. Je décide de les envoyer à Chillan, à la disposition du général. Je nomme à cet effet le sergent-major des chasseurs à cheval, don Eduardo Guitike, excellent officier, qui souffre énormément d'anciennes blessures.

Dans ces chemins de montagne, la cavalerie est quasiment obligée de faire tout le trajet à pied pour soulager les chevaux. Nous rassemblons les cavaliers et les fantassins les plus faibles, les blessés, etc., pour faire partie du convoi. Ils reçoivent les vivres nécessaires et je donne au major un rapport complet sur ce qui s'est passé, pour le général.

Ainsi, ma troupe, composée des trois divisions, se trouve allégée.

La consommation de vivres est considérable bien que chaque commandant en ait apporté pour ses hommes. Il nous reste beaucoup de chemin et il nous faut économiser.

Nous nous dirigeons au sud, vers une tribu d'Indiens ennemis comprenant plusieurs rebelles et beaucoup de familles chiliennes capturées pendant leurs incursions. Elles leur servent d'esclaves.

Au second jour de marche, alors que mes troupes bivouaquent pour passer la nuit, le poste avancé m'amène deux caciques qui souhaitent me parler. Je les reçois sous ma tente de campagne, et fais appeler l'interprète et les commandants, pour les écouter. Ils prétendent nous empêcher de passer par leur territoire, disant que cela provoquerait un grand trouble chez leurs familles et leurs gens, et qu'ils ne veulent plus faire la guerre, etc. Je leur réponds que je les comprends mais qu'ils doivent me livrer un certain Zuñiga, chef de rebelles, qui, je le sais, est avec eux, ainsi que quelques autres, et des familles qu'ils retiennent prisonnières. Ceci est la seule preuve d'amitié qu'ils peuvent me donner et non des paroles de paix dont je sais qu'ils les respecteront très mal. Mais ils font comme si je n'avais rien dit.

Le but de leur venue est de nous observer puis de prendre les mesures qui s'imposent. Pendant un bon moment et avec beaucoup d'adresse, ils me font ainsi marcher. Ces sauvages sont pleins de malice. Ils tentent de ne rien faire de ce que j'exige. Je demande au colonel Bulnes de préparer ses grenadiers à marcher. Quand ils sont prêts à monter à cheval, les caciques disent que, comme nous sommes amis,

ils ne voient aucune difficulté à accompagner le colonel dans leur territoire.

Je promets que leurs familles, chevaux et bétail seront respectés, que je veux juste capturer les rebelles de Pincheira qui se trouvent avec eux, en particulier Zuñiga, et libérer les familles chiliennes qu'ils retiennent injustement.

Les caciques font tout pour me dissuader. Ils m'assurent que Zuñiga et les rebelles sont partis, qu'ils n'ont aucun chilien et bien d'autres excuses.

Fatigué de les écouter, je fais amener deux mules, les fais seller avec leurs équipements et, pour qu'ils ne croient pas que je leur enlève leurs fougues chevaux avec lesquels ils pourraient s'échapper, je prends mes dispositions pour qu'ils puissent les tirer. Les caciques n'apprécient pas beaucoup cette manœuvre mais ils ne peuvent l'éviter et s'y conforment.

La division du colonel part à 10 heures du soir et doit arriver à l'aube à l'endroit occupé par les Indiens, tentant de les surprendre sans faire le moindre mal aux personnes et aux biens. L'objet de la mission est de capturer les rebelles et de libérer tous les Chiliens qu'ils rencontreront. Ils peuvent marcher sans hésiter car nous allons les suivre et arriver peu après.

Le colonel s'en va. À minuit, je me mets en marche et arrive à 10 heures du matin. Le colonel Bulnes, qui a surpris les Indiens, totalement apeurés, vient à ma rencontre. Ils se sont calmés en constatant qu'il ne venait pas pour les attaquer et en apercevant les deux caciques.

Voyant que ces derniers ne revenaient pas, Zuñiga et les rebelles ont pris la fuite une demi-heure

avant l'arrivée du colonel. Il les poursuit immédiatement et réussit à capturer le bétail et leur chargement : plusieurs mousquetons, quatre-vingt paquets de cartouches, une centaine d'ovins et quelques bovins. Deux bandits qu'il peut rattraper sont tués, les autres s'enfuient avec Zuñiga.

Je passe la journée dans cet endroit. Toutes les familles se rassemblent : les Chiliens retenus par les Indiens sont une centaine, grands et petits des deux sexes.

Je continue vers le sud, sous la direction des Indiens de Trapatrapa, m'en remettant totalement à eux. Ils me font faire, selon leurs caprices, marches et contremarches épuisantes et inutiles, mais ils sont les seuls à connaître les chemins. Ces diables ne veulent pas trop se compromettre contre Pincheira. Ils me disent que pendant l'hiver, quand je serai sorti de leur territoire, il viendra les battre et détruire leurs possessions de Trapatrapa, avec l'aide des Indiens de Mellipan et leur cacique Mulato. Ils le craignent énormément et disent qu'il s'est allié à Pincheira.

Plus je leur dis que je passerai l'hiver dans leur territoire, moins ils me croient. Voyant que je n'obtiendrai rien d'eux, j'ai idée de faire des propositions à Pincheira pour qu'il abandonne le banditisme qui détruit son pays, lui promettant la vie ainsi qu'à tous ceux qui se livreront.

Je rassemble les caciques de Trapatrapa et les informe de mon projet qui leur plaît. Je leur demande ensuite s'ils peuvent entrer en contact avec lui. Ils pensent que oui et vont envoyer une douzaine de gaillards connaissant les lieux et bien montés. Je leur réponds que s'ils savent où il se trouve, ils devraient me le dire

afin que je l'attaque. Ils me répondent que cela ne sert à rien de faire marcher les troupes en vain, qu'il erre sans doute seul, qu'il apercevra la troupe du haut d'une montagne, qu'il s'échappera chaque fois de Cordillère en Cordillère et que nous ne l'attraperons pas.

Si les Indiens y vont seuls, il les apercevra et viendra à leur rencontre. De cette façon, ils pourront le trouver. J'admets leurs raisons et me résous à écrire une lettre à ce scélérat, lui offrant une reddition raisonnable s'il abandonne avec les siens sa vie errante et vagabonde. Dans le cas contraire, je suis tout à fait décidé à passer l'hiver dans les Cordillères, en ayant les moyens et les ordres, et je le poursuivrai à mort avec tous les Indiens qui sont avec moi, etc.

Deux Indiens partent avec la lettre et ne doivent revenir qu'avec la réponse, que je reçois au bout de trois jours. Pincheira m'envoie un bout de papier sale, écrit avec de l'eau d'indigo. Il me dit que cela lui importe peu que je passe l'hiver dans la Cordillère, que ni lui ni les siens ne se rendront et qu'il a les Portugais pour alliés. Il fait sans doute allusion à la guerre entre le Brésil et Buenos-Aires, car sinon, je ne vois pas ce que cela signifie. Il m'attaquera même, s'il en a envie et il a tout le territoire pour s'échapper. Voici, littéralement, le contenu de son papier, copié tel quel :

« 10 février 1827

» M. le colonel Buchefe,

» Pour ce que vous proposez de grâce, nous ne pouvons pas parce que nous ne sommes pas seuls à combattre, parce que vous savez que le Portugais allié se bat à Buenos-Aires et si vous vous plaisez à passer l'hiver ici, ne vous gênez pas. Je vois bien que je ne suis pas assez

fort pour contre-attaquer. Mais si vous venez me chercher, je pourrai vous attaquer et à défaut, je parcourrai le territoire.

José Antonio Pincheira. »<sup>4</sup>

Il ne me laisse donc aucun espoir. Je fais rassembler les caciques de Trapatrapa pour étudier ce qu'il me reste à faire. Je suis en effet à leur entière merci, ne pouvant rien faire sans eux. Nous décidons d'aller au sud, contre des Indiens ennemis, alliés de Pincheira.

Nous marchons vers le territoire des caciques Butraiqueo, Llalian et enfin Mulato. Ce dernier est le plus puissant. Au bout de trois jours de marche, étant déjà à l'intérieur des terres du cacique Butraiqueo, ce dernier parle avec les Indiens qui m'accompagnent et leur demande une entrevue avec moi, ce que j'accepte. Il m'est présenté comme un ami par les caciques de Trapatrapa. Il s'est séparé de Pincheira, avec qui il n'a eu contact que par peur. Pincheira était alors très puissant, mais, maintenant qu'il a été battu par ma division, il se déclare son ennemi et notre ami, et le poursuivra avec sa tribu. Je réponds au cacique, à qui j'offre quelques cadeaux de bienvenue, que je ne me contente pas de ses paroles et que je lui donne trois jours pour réunir ses guerriers et venir rejoindre les Indiens de Trapatrapa. Je lui fais comprendre qu'ils ont intérêt à s'unir et former ainsi une forte troupe afin de ne pas permettre aux rebelles de profiter de leur désunion pour les battre.

4. — La traduction tente de rendre compte du texte original, très fautif.

Il est convenu que le cacique va venir avec ses Indiens.

Entre-temps, je fais parcourir son territoire par des patrouilles de cavalerie pour protéger les familles retenues en esclavage par les Indiens. Tous les jours, des femmes, des hommes et des enfants viennent chercher refuge auprès de ma division. Quelques jours plus tard, le cacique Butraiqueo arrive avec ses Indiens et quelques familles chiliennes qui étaient sur son territoire, cela fait partie de mes conditions. Nous continuons notre marche jusqu'à la vallée de Las Damas, d'où j'envoie un courrier au général lui disant qu'ayant épuisé les vivres, je pense sortir de la Cordillère s'il ne me donne pas d'autre ordre. En attendant sa réponse, je vais marcher contre les caciques Llalían et Mulato, en lui demandant de me la faire parvenir dans cette région, passant d'abord par Trapatrapa.

J'envoie, vers la percée d'Antuco, toutes les familles en compagnie du major Valenzuela, du 8<sup>e</sup>, et de quelques soldats, et me mets en route vers Trapatrapa. Je rejoins cette belle vallée le deuxième jour, après avoir franchi une montagne très haute et très pentue, recouverte de pignons qui nous sont très utiles; je donne deux heures aux soldats pour qu'ils fassent leurs provisions.

L'arbre à pignons est le plus beau du monde; ses branches sont couvertes de grandes feuilles, garnies jusqu'à la pointe où se trouve le fruit. Cette tête pèse quatre à cinq livres. Quand elle mûrit, elle s'ouvre et tombe au sol. Il y a à l'intérieur de nombreuses grosses graines, couvertes d'une mince coquille. Leur goût ressemble à celui de la châtaigne. Le bois de

l'arbre n'est pas dur mais poreux, quasiment comme le palmier.

Sa hauteur et son envergure sont impressionnantes. Ces pignons des monts de Trapatrapa sont aussi vieux que le monde. Il y en a en abondance et ils servent à la subsistance des Indiens de cette région. Les Indiennes préparent de multiples choses avec ses fruits. Cet arbre est particulier au Chili, il n'existe pas ailleurs.

Quand nous arrivons, les caciques se rassemblent pour décider de la manière de surprendre les Indiens ennemis. Nous devons marcher deux jours et franchir une Cordillère le premier jour. Le second, nous marcherons de nuit, puis nous cacherons dans la montagne jusqu'à l'aube du troisième jour et tomberons soudain sur le camp du cacique Llalían. Nous nous mettons en marche et franchissons la Cordillère d'où s'échappe une brume très épaisse. Les environs sont impressionnants, la nature est gigantesque : végétation immense et très hautes montagnes boisées. Que de trésors pour l'œil d'un naturaliste quand il peut pénétrer dans ces endroits jusque-là inconnus ! C'est, en effet, seulement protégé par une force armée qu'on peut traverser ces terres occupées par les sauvages.

Nous avons atteint le lieu de l'embuscade sans être découverts et devons attaquer à l'aube, quand arrive le courrier du général Borgono qui m'avise que les caciques que nous allions affronter lui avaient envoyé à Chillan des parlementaires pour faire la paix. Je ne dois donc plus les attaquer. Quelques heures de plus, et il y aurait eu un grand massacre d'Indiens, ils n'étaient pas du tout sur

leurs gardes. J'informe de cette nouvelle les caciques de Trapatrapa, qui, de sang-froid, partaient tuer leurs frères pour les déposséder de leur bétail, comme s'ils étaient leurs plus grands ennemis.

Quand il s'agit de vol, il n'y a plus de parents. Ce système leur convient. Il a causé la destruction d'une grande partie des Indiens de la république du Chili. Je crois qu'il n'en reste aujourd'hui qu'environ quinze mille.

Ce système est cruel mais ils n'en connaissent pas d'autre. Il est inutile d'essayer de les civiliser même en commençant avec les tout-petits, comme cela a été prouvé mille fois. La peste les détruit, peu en réchappent, ils ne connaissent pas cette maladie. Ils ne peuvent, d'autre part, s'habituer au travail de la terre, ni d'ailleurs à tout autre. Les femmes fabriquent les tissus pour s'habiller et préparent la nourriture, s'occupent des chevaux, de la sellerie, etc. Elles sont tout bonnement esclaves. Aux environs de la frontière, on trouve, en faible nombre, quelques Indiens agriculteurs. Ceux de l'intérieur et des Cordillères sont, parfois, bergers. Ils sont aussi cruels que les animaux sauvages, on pourrait même dire pires. Si bien que la seule chose à faire pour le pays, est de les détruire car, s'ils étaient les plus forts, ils en termineraient avec les peuples et la civilisation.

C'est ce que m'a appris l'expérience de quatorze années passées dans ce magnifique pays qu'est le Chili.

En accord avec les caciques, nous repartons vers Trapatrapa. Je reste plusieurs jours avec les Indiens qui m'offrent quelques bovins pour nourrir mes troupes. Le général Borgono me dit aussi, dans son

courrier, qu'il m'a fait envoyer cent bœufs, de façon à ce que je reste le plus longtemps possible dans les Cordillères : ils m'en seront indispensables pour garder la confiance des Indiens amis, effrayer les ennemis et éviter ainsi le retour de Pincheira. Il m'a aussi fait envoyer un convoi de vivres par Alico, dont je me suis bien éloigné. Il trouve très étrange que le commandant Carrero, qui était au courant, ne m'ait pas avisé, etc. Je fais appeler ce dernier qui me confirme qu'il sait que ce convoi est passé par Alico et qu'il doit maintenant se trouver près des lagunes de Epulauquen. Il croyait que le général m'en avait officiellement informé et, d'ailleurs, n'avait reçu aucun ordre spécifique à ce sujet.

Je ne peux rester plus longtemps à Trapatrapa, les Indiens ne me donnent plus de vivres. L'herbe pour les chevaux est épuisée. Je décide de repasser par la vallée de Las Damas, lieu délicieux, abondant en herbe, bois, eau et gibier. J'y établis mon camp et de là, envoie le commandant Carrero et sa division vers les lagunes de Epulauquen, où doivent se trouver les vivres dont j'ai déjà parlé, et s'y maintenir jusqu'à leur épuisement, pour retourner ensuite à Chillan en passant par Alico.

Pendant les trois à quatre jours passés à Trapatrapa avec les Indiens, j'organise des courses de chevaux avec les officiers : les Indiens gagnent à chaque reprise, il faut dire que leurs chevaux sont plus rapides sur leurs terres et ne le sont plus autant sur les nôtres. Il en est de même de nos chevaux. Ceci est certainement dû à la différence d'habitude alimentaire.

Les herbes de l'autre côté de la Cordillère, appelées *mallines* sont touffues et nutritives. Au Chili, c'est avec la luzerne qu'on fait grossir les animaux, mais elle n'a pas la même vigueur, si bien que notre cheval est moins fort de l'autre côté de la Cordillère. Il en est de même pour les chevaux des Pehuenches. Nous assistons aussi à leurs jeux de *chueca*, de ballons, etc.

Les Indiens paraissent empotés et lourds, mais quand ils jouent ou font la guerre, ils sont d'une légèreté et d'une activité extraordinaires. Ils se dénuident totalement pour leurs jeux, se cachant juste les « parties naturelles » avec de petits morceaux de cuir et quelques pacotilles. C'est presque un objet de luxe.

Les Indiens sont venus avec nous dans la vallée. Le cacique Butraiqueo demande l'autorisation de rejoindre son territoire avec sa troupe, je la lui accorde. Les jeux continuent puis sont suspendus suite à la maladie du cacique le plus âgé de Trapatrapa.

Vont alors avoir lieu des faits épouvantables : les Indiens ne croient pas en la maladie. Quand ils sont malades, ils disent qu'on leur a jeté un sort et appellent la sorcière, appelée *Machi*, pour éliminer le sort. Ils se réunissent et la *Machi* commence à se contorsionner violemment et prépare le malade, c'est du moins ce qui se passe avec le cacique. Après l'avoir étendu sur le sol, la *Machi* lui ouvre le côté avec un couteau, lui sort la bile et en extrait le mal. Le vieux ne résiste évidemment pas à cette opération barbare et meurt. Ils attrapent

alors quelques femmes, accusées par la *Machi*. Ils plantent quatre piquets dans le sol pour chacune d'entre elles, les dénudent et les attachent par les quatre membres, puis font un feu sous leurs corps et les brûlent vives.

Je n'assiste pas à ces horreurs mais plusieurs de mes soldats en sont témoins. Empêcher ces cérémonies reviendrait à déclencher une guerre à mort avec eux. Ensuite, les parents du mort se jettent sur les biens des familles des brûlées, chevaux, vaches, brebis, etc.

L'homme d'ici, se trouve à l'état naturel, décrit d'une manière si flatteuse par tant de grands hommes qui ne sont jamais sortis de leur cabinet. Je ne peux évidemment pas assurer qu'ils sont partout ainsi, mais je me réfère à ce que j'ai vu et je jure que ce sont bien leurs coutumes. Je crois vraiment que les sauvages ne sont pas meilleurs en Amérique que dans le reste du monde.

Après quelques jours passés dans la vallée de Las Damas, les prés étant rasés, je dois changer de campement. Je me mets en marche en direction d'Antuco. Nous franchissons une Cordillère et trouvons une vallée herbeuse dans laquelle j'installe mon bivouac.

Les bœufs annoncés par le général ne nous ont toujours pas rejoints. Cela fait trois jours que la troupe mange de la viande de cheval et nous devons encore le faire pendant deux jours, en petite quantité et sans sel. Plusieurs officiers tombent malades. Pour ma part, cela ne me fait pas le moindre mal et je la mange sans problème. J'aurais bien aimé en

## Chapitre LXXVII

*Mes dernières préoccupations par l'armée.*

*Je sollicite ma retraite.*

Après mon arrivée à Chillan, je demande un congé pour aller à Santiago passer quelques mois avec ma famille et solliciter du gouvernement des vêtements pour ma troupe, ceux qu'elle possédait ayant été détruits pendant la campagne. Bref, en un mot, je m'occupe des affaires du bataillon, de la promotion des officiers, etc.

J'ai pour projet de me retirer du service et entrer en réforme militaire attribuée par le Congrès. Je souhaite donc remettre le commandement du 8<sup>e</sup> bataillon à mon successeur dans le meilleur ordre possible. Le général m'accorde le congé sollicité. Je remets le commandement du corps au major et me dirige vers Santiago. Je me présente immédiatement à l'état-major général pour faire viser mon congé.

Puis, je rends visite au président de la République, qui est, à cette époque le général Pinto. Il me reçoit de la manière la plus agréable, me félicite pour le succès de la campagne au-delà de la Cordillère et me demande des détails à ce sujet, notamment de lui décrire ces régions quasiment inconnues du pays, car seuls quelques « bavards » ou interprètes y avaient pénétré. Je tâche de lui répondre de manière satisfaisante. Mon récit lui plaît beaucoup, il est intéressant pour le pays.

Il prend congé de moi de manière très affectueuse. Puis je vais me reposer de mes fatigues.

avoir lors des terribles campagnes de Prusse et de Pologne en 1806. Il fallait là-bas vaincre la faim et les rigueurs de l'hiver au milieu de plaines ruinées par la guerre. Les cent bœufs arrivent enfin, c'est un jour de fête et de joie.

Nous changeons plusieurs fois de camp jusqu'à fin mars alors que nous étions arrivés début décembre. Après quatre mois de présence dans la Cordillère, j'annonce à la troupe, le 29 mars, que le lendemain, nous allons passer la Cordillère par Antuco. Nous nous trouvons alors au pied du volcan du même nom.

Les Indiens sont partis très contents et en bons termes avec nous. Pendant ces quatre mois, j'ai détruit la force de Pincheira, lui ai enlevé tous ses soutiens, ai libéré de l'esclavage près de trois mille âmes qui se sont installées à Antuco et La Laja, et ai compromis contre Pincheira la majorité des Indiens Pehuenches et des autres.

Par conséquent, les résultats compensent en quelque sorte les coûts de cette campagne.

Je dois féliciter mes compagnons Bulnes et Puga, qui ont grandement participé au succès. Les officiers, sergents, caporaux et soldats ont supporté toutes les privations, même les plus grandes, avec une persévérante résignation, ce qui fait qu'il y a toujours eu l'ordre le plus admirable dans les marches, les bivouacs, les actions de guerre, etc.

À mon arrivée à Chillan, la division reçoit les éloges du général Borgono pour son bon comportement.

Je passe l'hiver à Santiago. J'en profite pour solliciter tout ce dont a besoin mon bataillon : matériaux pour l'habillement, accessoires, cartouchières, armes, etc. Tout m'est accordé. Je fais tout préparer pendant ces quelques mois de façon à pouvoir partir au printemps. Je n'oublie pas les propositions de promotion des officiers du bataillon, celles des sergents, caporaux.

Je me suis aussi mis d'accord avec le président de la République quant à ma retraite. La guerre d'indépendance est maintenant terminée. Ma carrière militaire doit se conclure avec elle. Malgré l'insistance du gouvernement pour que je reste, je suis décidé à prendre ma retraite. Je dois juste repartir au sud pour mettre mon bataillon en ordre, l'habiller, régler la comptabilité, etc.

Le moment de mon départ arrive et je me mets en marche emportant tout le nécessaire à mon bataillon. Je m'occupe pendant tout l'été de sa réorganisation. Le major Valenzuela part en réforme et le major Agustín Gana est nommé à son poste au même grade. C'est à lui que je remets le corps en présence du général Prieto, commandant en chef de l'armée du Sud, et du major-général, le colonel Viel.

Plusieurs officiers partent en réforme, certains fatigués, d'autres âgés : si bien que ne restent que les jeunes. Le corps est sur pied, brillant et bien ordonné. Je me retire après avoir servi la cause de l'indépendance d'un pays suivant ma conscience libérale, ennemie des tyrannies. Le pays que j'ai aidé de tout mon cœur à se libérer est beau, ses hommes virils et ses femmes belles et bonnes. Le Chili sait se

faire aimer et je l'ai aimé dès le premier instant. Ce fut immédiatement ma seconde patrie. Je m'y suis marié et y ai eu des enfants. Dans cette seconde patrie, j'ai connu plus de joies que de peines.

Le général Prieto publie à l'ordre du jour un article relatif à mon départ du corps, très élogieux pour un officier qui a rempli ses devoirs et obligations pendant douze ans et quatre mois au service de la République.

Je prends congé de tous mes compagnons d'armes, officiers et soldats qui, je peux le dire sans vanité, m'adorent. J'en ai eu beaucoup de preuves pendant les combats, les pénuries et en toutes circonstances. Cette tendresse ne s'est jamais démentie pendant les sept années à la tête du brave 8<sup>e</sup>.

Depuis mon départ, je l'ai constamment en mémoire.

Le soldat chilien est reconnaissant, fier, courageux, robuste et modeste. Il aime plus que tout les armes. La preuve la plus évidente est qu'il est libre et indépendant sans aide étrangère, grâce à ses seuls constance et courage. Les voisins du Pérou lui doivent en partie leur liberté.

Revenu à Santiago, j'entre en réforme militaire. Je suis généreusement récompensé de mes services.

La *Clave* et la *Gaceta del gobierno* publient aussi des articles relatifs à ma retraite qui me remplissent de satisfaction et de reconnaissance.

Santiago, Juillet 1837

Georges [Jorge] Beauchef

—o—

### Les dernières années de gloire de Georges Beauchef.

On sait, en fait, peu de choses sur les onze années qui séparent la retraite de Beauchef, le 23 mars 1829, de son décès à Santiago en 1840.

Marié depuis 1822, père de deux enfants, Manuel et Georges (tous deux deviendront députés du parlement chilien), Georges Beauchef se retire dans l'*hacienda* de sa femme, à Polpaico. Il va, jusqu'en 1835, exploiter les terres de la propriété où il mène une vie retirée en n'ayant de relations qu'avec des hommes intéressés, de près ou de loin, par les études scientifiques.

Des attaques de goutte et les fortes douleurs rhumatismales dues à son bras blessé à Talcahuano l'obligent à abandonner cette activité et à retourner à Santiago, où il s'installe dans sa demeure, à l'angle des rues Merced et Miraflores.

Depuis son retrait de l'armée, il refuse systématiquement de prendre parti pour tel ou tel courant politique, notamment lors de la tourmente révolutionnaire de 1829, à laquelle il est pourtant opposé. De plus, chaque fois qu'il s'est auparavant mêlé de politique, il a d'abord dû vaincre ses propres doutes, comme lors du choix entre Freire et O'Higgins en 1823, puis en 1825, après avoir soutenu la contre-révolution pro-o'higginiste, c'est seulement sur l'insistance de son adjoint Tupper qu'il décide de rester fidèle à Freire.

Malgré son amour pour le Chili, il est désabusé et rempli d'amertume pour plusieurs raisons. Premièrement, il n'est pas général alors que ses services lui donnent droit ou espoir à un tel grade. Sa vive altercation avec le général Freire, alors directeur suprême, au retour de l'échec de l'expédition de Chiloé de 1824 (il lui reproche devant témoin de préférer jouer aux cartes plutôt que de s'occuper des besoins des soldats !), en est certainement la raison. Puis, à plusieurs reprises, il a été l'objet de vives critiques : d'abord en 1824, lors d'une campagne nationaliste et partisane contre les chefs étrangers des trois principaux corps de la garnison de Santiago, Viel, Rondizzoni et lui-même, et en 1827 par le député Rodríguez (le frère du patriote Manuel Rodríguez) qui l'accuse d'insultes envers le parlement et la nation. Dans les deux cas, le gouvernement l'appuie et fait taire ces injustes critiques.

Georges Beauchef est un homme de caractère, il n'hésite pas à s'exprimer au risque d'en souffrir les conséquences.

Un fait va transformer son amertume en profonde tristesse : son voyage en France entre 1831 et 1834. Aucun document, aucun courrier, aucun témoignage sur ce voyage, un seul court texte de Beauchef lui-même :

« En France, il ne reste rien de ce que j'ai connu. Tout a disparu, famille, amis, idées, gloire, bref toute mon époque. La solitude a été ma compagne de voyage. Quel trouble j'ai ressenti ! J'étais un étranger dans ma patrie. »

À Santiago, après 1836, sa maison sert de rendez-vous à un groupe de Français ; des anciens compagnons, Viel et Rondizoni entre autres, mais aussi des scientifiques résidents au Chili comme Hypolite Beauchemin, Louis Vendel, le peintre bavarois Rugendas et surtout le naturaliste Claude Gay. Ils évoquent fréquemment les souvenirs de la période impériale même si Claude Gay insiste pour que Beauchef parle de ses campagnes chiliennes. C'est d'ailleurs sur son insistance qu'il décide d'écrire ses *Mémoires* qu'il achève en juillet 1837, à cinquante ans.

C'est un homme brisé et souffrant énormément qui vit ses dernières années à Santiago où il décède le 10 juin 1840. Claude Gay écrit alors à sa femme, Teresa Manso Y Rojas : « *Je pleure amèrement mon*

*bon ami et compagnon Beauchef, à qui me liaient sentiments et idées, principes et espérances, tout ce qui fait que l'amitié adoucit la vie... »*

Le 7 février 1970, à l'occasion du cent cinquantième anniversaire de la prise de Valdivia, Georges Beauchef, jusque-là un peu éclipsé par Cochrane, va retrouver sa place en première ligne grâce au *Cercle Valdívien de Santiago* et à Digna Rodríguez Lamas, professeur d'histoire à Valdivia. À leur initiative, le sculpteur José Carvallo Venegas va réaliser le buste du colonel franco-chilien et la Municipalité l'installe au centre d'un « *petit territoire français sur l'avenue côtière* », l'actuelle avenue Prat, en présence d'un de ses descendants, son arrière-petit-fils, Alberto Bambach Laso. Le buste trône alors au centre d'un parterre de fleurs tricolores, « *le rouge du sang de notre héros franco-chilien, le bleu du ciel du Chili et de France et le blanc des nobles idéaux des peuples des deux nations* » comme l'écrit alors Digna Rodríguez Lamas.

— o —

### Biographie des principaux officiers de l'Empire apparaissant dans les Mémoires.

**Arcos** (Santiago, Antonio, José) : Espagnol originaire d'Andalousie, il sert à l'armée d'Espagne comme ingénieur militaire à l'état-major, notamment du maréchal Jourdan lors de la bataille de Vitoria. Il s'exile en Angleterre après le retour de Ferdinand VII en 1814, puis en Amérique et arrive à Buenos-Aires puis à Mendoza le 10 juillet 1816, combat avec San-Martin dans l'armée des Andes en Argentine et au Chili. Premier directeur de l'Académie militaire du Chili (1817). Il sert à Maïpu et après la défaite de Cancha Rayada en 1818, il démissionne, se retire à Valparaiso puis est conduit prisonnier à Santiago. Libéré, San-Martin l'oblige à combattre comme simple soldat à Maïpu puis il retourne en Europe et meurt à Paris après 1850.

**Bacler d'Albe** (Joseph, Albert) : Né à Solanches, le 22 juillet 1789. Fils du général Bacler d'Albe. Il fait l'École militaire de Fontainebleau et sert en 1809 comme sous-lieutenant d'artillerie de ligne en Autriche, puis en Espagne où il est blessé comme aide de camp de Soult. Il est ensuite en Zélande en 1810, prisonnier des Anglais pendant deux ans. Lieutenant pendant la campagne de Russie (1812). En Saxe (1813), il est officier d'ordonnance de Napoléon puis aide de camp de Ségur et de Duroc. Décoré de la croix de la Légion d'honneur et chef d'escadron à son retour en France, il est envoyé en Espagne comme chef du cabinet topographique. Il sert en France (1814) puis à Waterloo. Mis en demi-solde par la seconde Restauration. Il démissionne en 1816, va aux États-Unis, rencontre J.-M. Carrera et part avec lui de

Baltimore (3 décembre 1816) vers Buenos-Aires (19 février 1817). Il combat avec l'armée des Andes au Chili et devient lieutenant-colonel. Il rentre en France en 1825 ou selon d'autres sources, meurt à Valparaiso en 1824.

**Beauchef** (Georges)<sup>1</sup> : dit Ismel (du nom de famille de sa mère, Beauchef étant de père inconnu). Lyon, 22 avril 1785, Santiago, 10 juin 1840. Il s'engage le 13 frimaire An 14 au 4<sup>e</sup> hussards avec lequel il participe aux campagnes d'Autriche (1805), Prusse (1806) et Pologne (1807) et combat à Ulm, Austerlitz, Iena, Morhungen et Friedland. En Espagne comme brigadier du 4<sup>e</sup> hussards depuis le 1<sup>er</sup> juillet 1808, il est fait prisonnier à Saragosse. Rayé des contrôles du 4<sup>e</sup> le 30 novembre 1809, il est interné sur un ponton dans la baie de Carthagène pendant treize mois. Il s'en évade à la nage, rejoint un transport anglais vers Messine puis Malte, où il travaille jusqu'en 1812. Il retourne en France en 1813 après de multiples aventures. Il rejoint alors le 4<sup>e</sup> le 11 octobre 1813 et est fait maréchal des logis. Mais il ne participe à aucun combat (peut-être est-il au dépôt ce qui explique le silence de ses *Mémoires* sur cette période) et est réformé le 13 juillet 1814. Il se rallie à Napoléon aux Cent-Jours

1. — Bien que Beauchef résume sa vie dans ses *Mémoires*, cette note biographique a son importance car elle rectifie plusieurs erreurs ou oublis difficilement compréhensibles et sources de confusions pour de nombreux historiens chiliens, notamment sur son prénom, le lieu et la date de naissance, ainsi que sur ce qu'il fait à son retour en France. Ces précisions ont été trouvées aux Archives de Vincennes, cote 24 YC 397, 398, 399 et 400 par M. Vincent Rolin. Qu'il en soit ici remercié.

et participe à la bataille de Waterloo comme sous-lieutenant au 2<sup>e</sup> chasseurs à cheval de la garde. Il est ensuite à l'armée de la Loire. Refusant de servir les Bourbons, il s'exile à New-York puis en octobre 1816 vers le Rio de la Plata. Il combat dans l'armée des Andes puis du Chili jusqu'en 1829 et en devient colonel.

**Bellina-Skupiewski** (baron Antoine) : Galicie, 1778. Polonais. Dans les Légions polonaises pendant les guerres de l'Empire, il est officier interprète de Napoléon (1813), capitaine puis chef d'escadron, il suit Napoléon à l'île d'Elbe comme écuyer. Nommé colonel en 1815, il fait parti de son état-major pendant les Cent-Jours. Il s'exile à New-York en 1815 et organise avec Joseph Bonaparte, Grouchy, Clauzel et J.-M. Carrera, l'engagement de nombreux officiers d'Empire dans les rangs des armées de libération de l'Amérique latine. Il arrive à Buenos-Aires sur la frégate *Oceana* en 1817, est nommé général de brigade de l'armée de San-Martin, mais va vite démontrer son incapacité militaire. Il est renvoyé le 15 mai 1817 et ne servira plus jamais, bien qu'en 1825, il apparaisse dans une conspiration pro-higginiste.

**Brandsen** (Frédéric) : Paris, le 28 novembre 1785, Buenos-Aires, le 20 février 1827. Sous-lieutenant en Italie en février 1811. Lieutenant de cavalerie le 19 mars 1813. Lieutenant adjoint de l'Empereur en avril 1813, puis capitaine adjoint de Eugène de Beauharnais, le 10 mars 1814. Capitaine de cavalerie, le 30 décembre 1814. Il sert en Saxe (1813), en Italie (1814) et dans l'armée du Jura en 1815, il a combattu à Lützen, Königswarth, Bautzen (où il est gravement blessé), Gross-Beeren, Jüterbock, Dahme, Wartenburg, Leipzig, Hanau, Trois-Maisons, Dannemarie, Chavanne, Sevenans et Baviiliers. Chevalier de la Légion d'honneur et de l'ordre royal italien de la Couronne de Fer. Il part avec Viel de

Calais vers Buenos-Aires en 1817, combat au Chili puis au Pérou comme lieutenant-colonel et est mortellement blessé lors du combat de Ituzaingo, contre les Brésiliens en 1827.

**Brayer** (Michel) : Neuf-Brisach, le 29 décembre 1769. Adjudant-major en 1792, il est nommé capitaine après s'être distingué lors du combat de Emedrug en 1797. Sert ensuite en Bavière, à Hohenlinden (1800) où il est promu colonel. Il sert à Hollabrunn et Austerlitz dans les grenadiers de la division d'Oudinot. Colonel du 2<sup>e</sup> de ligne en Prusse, sert à Dantzig, Heilsberg, puis en Espagne, où il est nommé commandant de la Légion d'honneur après la bataille de Burgos. Il y sert jusqu'en 1813. En Saxe, où il est promu général de brigade à Buntzlau, il sert à Leipzig, puis en France en 1814. Au retour de l'île d'Elbe, il commande une division de la garde, est nommé gouverneur de Versailles et du Trianon, puis combat les soulèvements de l'Ouest. Il passe aux États-Unis puis à Buenos-Aires, sert comme major-général de l'armée des Andes de San-Martin, mais doit se retirer peu après la défaite de Talcahuano en 1817, qui lui est attribuée. Il retourne alors en France et est réintégré.

**Bruix** (Alexis) : Fils de l'amiral. Il fait l'École militaire, devient page de l'Empereur puis capitaine de la cavalerie de la garde impériale, il est fait baron d'Empire. Il part avec Viel de Calais vers Buenos-Aires en 1817, sert dans les armées de libération du Chili, comme colonel des grenadiers à cheval, meurt dans un accident de cabriolet à Lima, après 1824.

**Bruix** (Eustache) : Fils de l'amiral. Il fait l'École militaire, puis sert dans un régiment de chasseurs à cheval jusqu'en 1815. Il part avec Viel de Calais vers Buenos-Aires en 1817 et rejoint les armées de libération du

Chili. Il trouve la mort lors d'un combat au passage du fleuve Bio-Bio, près de Los Angeles, le 19 janvier 1819.

**Cramer** (Ambroise) : D'origine alsacienne. Il fait l'École militaire de Saint-Cyr et s'engage dans l'armée en 1808. Il participe aux guerres de la péninsule ibérique, de 1808 à 1814, pendant lesquelles il obtient la croix de la Légion d'honneur. Capitaine en 1815, il sert à Waterloo, puis quitte l'armée et s'exile en Amérique Latine, à Buenos-Aires où il est intégré comme sergent-major le 16 juillet 1816. Il combat avec l'armée des Andes, comme lieutenant-colonel, en Argentine et au Chili (1816). Il quitte l'armée chilienne en 1817 sur ordre de San-Martin, retourne en Argentine et meurt lors du combat de Chascomus, le 7 novembre 1839.

**Drouet** (François) : Fils du Drouet qui reconnut Louis XVI à Varennes. Capitaine de cavalerie d'état-major à la fin des guerres de l'Empire, il passe en Argentine début 1817, puis au Chili en avril. À l'état-major de Brayer dans l'armée du Sud jusqu'à son renvoi pour fautes graves en août. Réintégré, il sert sous Beauchef mais est à nouveau renvoyé. La légende veut qu'il ait été assassiné en passant la cordillère en 1823 alors qu'il fut fusillé à Cordoba (Argentine) cette même année.

**Gola** : Capitaine d'origine piémontaise, il sert dans le 26<sup>e</sup> chasseurs à cheval ou régiment de chasseurs piémontais de 1805 à 1815 et participe aux campagnes d'Allemagne (1805), Pologne (1807), Portugal et Espagne (1808-13), Saxe (1813) et France (1814). Il part avec Viel de Calais vers Buenos-Aires en 1817 et va servir dans les armées de libération du Chili.

**Hoyos Y Sanchez** (Fausto del) : Cordoue, février 1781, Madrid, le 9 mars 1845. Dans l'armée espagnole jusqu'en 1806. Lieutenant du régiment de Zamora, part

en Étrurie au sein de la grande armée, puis en 1807, à l'armée de l'Elbe en Allemagne, sous les ordres du général La Romana. Il déserte au Danemark en 1808, rejoint l'armée espagnole en novembre. Fait prisonnier à Puente del Nova (14 avril 1810), il est conduit en France où il reste jusqu'au 29 avril 1814. Puis il combat au Chili avec l'armée espagnole et est un des commandants de Valdivia lors de la prise de cette place par Beauchef en 1820.

**Letellier-Maturana** (Cayetano) : Né à Talca dans une famille d'origine française. Il part faire des études d'ingénieur militaire en Espagne et en France, puis sert et devient capitaine dans l'armée de Joseph Bonaparte dans la péninsule ibérique de 1808 à 1814. Il revient au Chili en 1819 pour combattre dans l'armée de libération et est nommé gouverneur de Valdivia le 24 mai 1820. Il est assassiné lors de la révolte de ses troupes à Osorno le 13 novembre 1821.

**Lozier** (Charles, François, Ambroise) : Saint-Philibert des Champs, le 8 janvier 1774. Ingénieur-géographe, il travaille à une carte de France, puis sert à l'armée d'Espagne comme garde-magasin en 1808. Il s'exile aux États-Unis en 1815, et part avec J.-M. Carrera sur la frégate *Clifton* vers Buenos-Aires où il arrive le 19 février 1817. Il n'y sert pas et va aller vivre trente ans au milieu des indiens d'Araucanie.

**Mackau** (baron Ange René de) : Paris, 1788, Paris, 1855. Éduqué dans la même école navale que Jérôme Bonaparte, il fait sa première campagne comme timonier de l'*Été* sous les ordres du capitaine Holgan. Garde-marine de première classe et lieutenant du brick *l'Abeille* en 1810, armé en corsaire. Poursuivi entre la Corse et l'île d'Elbe par le brick anglais *Alacrity*, plus puissant, il prend le commandement, l'attaque et le capture.

Nommé lieutenant et décoré de la Légion d'honneur pour ce fait, puis capitaine de vaisseau en 1812 et au commandement de l'*Alacrity*, il s'empare de quatre corsaires anglais en Méditerranée. Après l'Empire, il sert dans la marine royale et devient amiral. En mission au Chili dès 1820, il s'empare du corsaire *Quintanilla* et de son capitaine, l'Italien Marteli en 1823.

**Rondizzoni** (José) : Parme, le 14 mai 1788, Valparaiso, le 23 mars 1866. Il s'engage dans la garde impériale le 5 juin 1807, fait campagne en Espagne (1808), à Madrid (2 avril), est blessé à Murviedro (13 septembre), sert à la prise de Madrid (21 octobre) et à Bénavente (10 novembre). En Autriche (1809), il est blessé à Essling (22 avril), sert à Wagram. Il est au camp de Boulogne en 1810, puis en Russie en 1812. Il sert à Polotsk (11 juin, 18 août et 3-4 octobre quand il est blessé) et à la Bérésina. Il sert en Saxe (1813) à Lützen, Bautzen, Dresde, Leipzig, Magdebourg (4 février, 9 mars et 1<sup>er</sup> avril où il est blessé). Capitaine-adjutant-major (1<sup>er</sup> décembre 1813), il reçoit la croix de la Légion d'honneur. Il revient en France et se retire à Colmar (1814). Aux Cent-Jours, il sert au siège de Neuf-Brisach (7-8

juin 1815) dans le 4<sup>e</sup> bataillon du 11<sup>e</sup> léger. Il retourne en Italie, puis va aux États-Unis où il rencontre Joseph Bonaparte, Clauzel et J.-M. Carrera dont il devient l'ami. Il l'accompagne à Buenos-Aires (19 février 1817). Il sert au Chili, renonce par solidarité avec Carrera en 1817, sert à nouveau à partir de 1823 et devient général de brigade en 1854.

**Viel** (Benjamin) : Paris, le 21 janvier 1787, Santiago, le 15 août 1868. Il s'engage dans les hussards en 1801. Caporal à Austerlitz, sergent après Iena et Eylau. Sous-lieutenant avec Soult en Espagne (1808), il sert à Busaco et est blessé à Salamanque. Lieutenant pendant la campagne de Russie (1812). Lieutenant de la garde impériale, il fait partie de l'escorte de l'Empereur en France (1814). Il se distingue à Champaubert où Napoléon lui remet, sur le champ de bataille, la croix de chevalier de l'ordre de la Réunion. Capitaine du 6<sup>e</sup> chasseurs à cheval pendant les Cent-Jours (1815), il combat et est blessé à Waterloo. En 1817, il s'embarque de Calais vers Buenos-Aires. Il va combattre au Chili puis au Pérou et devient général de l'armée chilienne.

—o—

## Bibliographie

- ALEMPARTE J. : *Carrera y Freire, fundadores de la república*. Ed. Nascimento, Santiago, 1963.
- AMUNATEGUI M. L. : *La reconquista española*. Imprenta Barcelona, Santiago, 1912.
- AMUNATEGUI M. L. : « Dos franciscanos revolucionarios ». *Revista Chilena de Historia y Geografía*, tomo 108, 1950.
- Archivo O'Higgins : Tomos I *Epistolario*, VII *Emigración a Mendoza*, *organización del ejército de los Andes*, XIV y XV *Gaceta ministerial de Chile* (Ab 1820-Oct 1821), XIV *Organización militar* (1817), XVIII, XXI y XXIII *Operaciones militares* (1817-19), XXIX *Gaceta ministerial de Chile* (Oct 1821-Marzo 1822), *Primer Apéndice*.
- ARRIAGADA J. : « Franceses que ayudaron el progreso de Chile ». *Revista En Viaje* n° 372, Oct. 1964.
- AVILA MARTEL A. de : *Cochrane y la independencia del Pacífico*. Ed. Universitaria, Santiago, 1976.
- BARROS ARANA D. : *Historia de Chile*, tomo XIII, IX, X, XI, XII y XIII. Ed. Cesar Sanchez P., 1940.
- BARROS ARANA D. : *Don Claudio Gay, su vida y sus obras*. 1876.
- BARROS ARANA D. : « Un general polaco al servicio de Chile ». *La revista Chilena*, tomo III, Fondo Amunategui & Barros, 1875.
- BISMA CUEVAS A. : « Los soldados franceses en la historia de Chile, Beauchef y Viel ». *Revista Zigzag*, n° 1273, 1929.
- BLANCPAIN J.-P. : *Francia y los Franceses en Chile*. Ed. Dolmen, 1994.
- BORDAGORRY C. & BIANCHI M. : « Los Franceses de la VII región y la gran guerra ». *Revista Antenea*, n° 472, 2<sup>o</sup> semestre, 1995.
- BRANDSEN F. : *Diario de la campaña del sur de Chile o Bio Bio, desde el 5 de noviembre de 1818 al 1<sup>o</sup> de marzo de 1919*. Federico Santa Colonna Brandsen, Buenos Aires, 1910.
- CAILLET-BOIS R. : *Ensayo sobre el río de la Plata y la revolución francesa*. Imp. de la Universidad, Buenos Aires, 1929.
- CAMPOS HARRIET F. : *Veleros franceses en el mar del sur*. Ed. ZigZag, Santiago, 1964.
- CAMPOS HARRIET F. : « El código Napoleon ». *Memorial del ejército chileno*, n° 350, Jul-Ago. 1969.
- CAMPOS HARRIET F. : « Soldados de Napoleon en la independencia de Chile ». *Memorial del ejército chileno*, n° 350, Jul-Ago. 1969.
- CARRASCO DOMINGUEZ : « El absolutismo europeo y la independencia de America ». *Revista de la marina*, Enero 1960.
- CARRERA J.-M. : *Diario de viaje a Estados Unidos de America*. Ed. Universitaria, Santiago, 1996.
- CHOUTEAU E. : « La France au Chili, profils et biographies » in *Album de la colonie française du Chili*. Ed. M. Vega, Santiago, 1904.
- COCHRANE T. : *Memorias*. Ed. del Pacifico, 1954.
- COLLIER S. : *Ideas y política de la independencia de Chile* (1808-1833). Andrés Bello, Santiago, 1977.
- CORTEZ PONCE R. : « La Aurora de Chile ». *Revista En Viaje*, n° 323, Sept. 1960.
- COX R. : *Carrera, O'Higgins y San Martín*. Corporación de Estudios Contemporáneos, Santiago, 1979.
- CRUZ I. : *La revolución francesa y la moda en Chile*. Cf Krebs.
- DARTNELL E. : *Algunos próceres de la independencia y la fortaleza de Talcahuano*. Santiago, 1908.
- DESCOLA J. : *Les messagers de l'indépendance*. Paris, 1973.

- Diario Austral (El)* : La toma de Valdivia, una gran batalla. Edición especial de *El Diario Austral*, 20-02-1999.
- Diario Austral (El)* : La batalla de Cochrane. Edición especial de *El Diario Austral*, 25-05-1999.
- DIÁZ F.-J. : *La batalla de Maipo*. Ed. del Pacífico, Santiago, 1946.
- DONOSO R. : « Los enciclopedistas y la revolución de la independencia ». *Revista Atenea*, n°4, 1927.
- DONOSO R. : « El catecismo político cristiano ». *Revista chilena de Historia y Geografía*, tomo 102, 1943.
- ENCINA F.-A. : *Historia de Chile*, tomo VI, VII, VIII y X. Ed. Nascimento, Santiago, 1953.
- ENCINA F.-A. : *Bolívar y la independencia de la América española*. Ed. Nascimento, Santiago, 1954.
- ENCINA F.-A. : *Bolívar y la primera república de Venezuela*. Ed. Nascimento, 1958.
- ENCINA F.-A. : *Bolívar, la lucha por la estructuración política de los pueblos libertadores*. Ed. Nascimento, Santiago, 1964.
- ENCINA F.-A. & CASTEDO L. : *Gran historia de Chile*. Ed. Santiago, 1999. *Suplemento Diario Las Últimas Noticias*.
- EYZAGUIRRE J. : *Itinerario y ruta de la emancipación chilena*. Ed. Universitaria, Santiago, 1957.
- EYZAGUIRRE J. : *La logia lautarina y otros estudios sobre la independencia*. Ed. F. de Aguirre, Santiago, 1973..
- FELIU CRUZ G. : *Memorias militares para servir a la historia de la independencia de Chile y epistolario del coronel Jorge Beauchef*. Ed. A. Bello, Santiago, 1964.
- FELIU CRUZ G. : *Historiografía colonial de Chile*, tomo I, 1796-1886. Fondo histórico y bibliográfico J.T. Medina, 1957.
- FELIU CRUZ G. : *Historia de las fuentes de la bibliografía chilena*. Biblioteca Nacional, comisión nacional de conmemoración de la muerte de A. Bello, 1968.
- FELIU CRUZ G. : « Don Antonio; Baron Bellina Skupiewski ». *Revista Católica*, n°357, 17-07-1916.
- FELIU CRUZ G. : *Conversaciones históricas de Claudio Gay*. Ed. A. Bello, Santiago, 1965.
- FERNANDEZ C.S. : « Documentos originales de Napoleon en el Archivo Nacional ». *Revista Memorial del ejército chileno*, n° 350, Jul-Ago. 1969.
- GAZMURI C. : *El 48 Chileno, igualitarios, reformistas, radicales, masones, bomberos*. Ed. Universitaria, Santiago, 1992.
- GAZMURI C. : *Libros e ideas políticas en la gestación de la independencia de Chile*. Cf Krebs.
- GODECHOT J. : *Europa y América en la época napoleónica (1800-1815)*. Ed. Labor, Barcelona, 1976.
- GRAHAM M. : *Diario de mi residencia en Chile*. Ed. del Pacífico, 1956.
- GROUCHY E. : « Proyecto sobre la organización de la guerra en sud América y su propuesta para venir a Chile ». *Revista chilena de historia y geografía*, n° 44, 1921.
- GUARDA F. : *Historia de Valdivia*. Imprenta Cultura, 1953.
- GUARDA G. : *Un río y una ciudad de plata: Itinerario histórico de Valdivia*. Universidad Austral de Chile, 1969.
- GUARDA G. : *La toma de Valdivia*. Ed. Zigzag, 1969.
- GUARDA G. : *La sociedad en Chile austral antes de la colonización alemana, 1645-1845*. Ed. A. Bello, 1979.
- GUZMAN A. : *El constitucionalismo revolucionario francés y las cartas fundamentales chilenas del siglo XIX*. Cf Krebs.
- HAIG S. & CALDCLEUGH A. & RADIGUET M. : *Viajeros a Chile, 1817-1837*. Ed. del Pacífico, Santiago, 1955.
- HERRERA L.-A. : *La revolución francesa y Sud América*. Ed. F. Sempere y Cía, Valencia, 1910.
- IBÁÑEZ A. & MEDINA J.-T. : *Biografía de José Rondizzoni*. Imprenta Universitaria, Santiago, 1914.
- INOSTROSA J. : *Huellas de siglos*. Ed. Zigzag, Santiago, 1966.
- KAHLE G. : *Simón Bolívar y los Alemanes*. Inter naciones, Bonn, 1980.
- KREBS R. & GAZMURI C. : *La revolución francesa y Chile*. Ed. Universitaria, Santiago, 1990.
- LAFOND DE LURCY G. : *Viaje a Chile*. Ed. Universitario, 1970.
- LARDIEU G. : « Los Franceses en Chile, un siglo bajo la Colonia y bajo la República ». *El Mercurio*, 4/5, 9/5 y 7/6/1883.
- LARRAZABAL F. : *Bolívar*, tomo I y II. Ed. de la presidencia de

- la República. Caracas, 1983.
- LEVENE R. : *Historia de América*, tomo VII, *Independencia y organización constitucional*. Ed. Jackson de Ediciones Selectas, Buenos Aires, 1947.
- LIEVANO AGUIRRE I. : *Bolívar*. Ed. de la presidencia de la república, Academia nacional de historia, Caracas, 1988.
- LONGEVILLE VOWELL R. : *Campañas y cruceros en el océano pacífico*. Ed. F. de Aguirre, Buenos Aires, 1968.
- LOPEZ RUBIO S. : *Los vengadores de Rancagua*. Fundación A. Blest-Gana, 1987.
- LYNCH J. : *Las revoluciones hispanoamericanas*. Ed. Ariel, Barcelona, 1976.
- MADARIAGA S. de : *El ocaso del imperio español*. Ed. Sudamérica, Buenos Aires, 1959.
- MARTINIEN E. : *Tableaux par corps et par bataille des officiers tués et blessés pendant les guerres de l'empire (1805-1815)*. Éditions Militaires Européennes.
- MASUR G. : *Simón Bolívar*, tomo I y II. Instituto colombiano de cultura, Bogotá, 1980.
- MEDINA J.-T. : *Viajes relativos a Chile (tomo I y II)*. Ed. Universitaria, Santiago, 1962.
- MEDINA J.-T. : « Un folleto de propaganda sobre la revolución chilena ». *Revista chilena de Historia y Geografía*, tomo 15, 1915.
- MELLET J. : *Viaje por el interior de la América meridional, 1808-1820*. Ed. del Pacífico, Santiago, 1959.
- MEZA VILLALOBOS N. : *La actividad política del reino de Chile entre 1806 y 1810*. Universidad de Chile, Santiago, 1958.
- MONTT PINTO I. : *Breve historia de Valdivia*. Ed. F. de Aguirre, Santiago, 1971.
- MORENO ESPILDORA E. : « Franceses en Talcahuano », in *Libro de oro de Talcahuano*. Imp. Salesiana, Concepción, 1966.
- NÚÑEZ J. : « Franceses en Magallanes ». *Revista Universum*, 1° semestre 1988, año III, N°1.
- O'BRIEN Col. : « Un auto da fe ejecutado con las memorias de Miller ». *Revista chilena de historia y geografía*, tomo 41, 1921.
- OLIVER SCHNEIDER C. & ZAPATA SILVA F. : « Franceses en Concepción » in *Libro de oro de la historia de Concepción*. Imp. Concepción S.A., Concepción, 1950.
- ORREGO VICUNA E. : *El espíritu constitucional de la administración O'Higgins*. Imp. Cervantes, Santiago, 1924.
- OVIEDO MARTINEZ B. : « La logia Lautarina ». *Revista chilena de historia y geografía*, n° 66, 1929.
- PEDERSEN GARCIA P. : « Expediciones de Beauchef en el territorio indio », in *Historia de San José de la Mariquina (1551-1900)*. Ed. Universidad de la Frontera, 1992.
- PÉREZ ROSALES V. : *Recuerdos del pasado (1814-1860)*, tomo I. Ed. A. Bello, Santiago, 1952.
- PERU DE LACROIX : *Diario de Bucaramanga*. Ed. Avila Gráfica, 1949.
- PICON SALAS M. : « La independencia y los ideólogos del progreso (fines del siglo XVIII a 1830) ». *Revista Clio*, n° 5 y 6, 1935.
- REYNO M. : *Freire*. Ed. ZigZag, Santiago, 1952.
- RODRIGUEZ LAMAS D. : « El encuentro de los héroes ». En *Cuentos y otros otro sí*. Imp. Wesaldi, Valdivia, 1988.
- RODRIGUEZ LAMAS D. : « El coronel Beauchef, un héroe romántico u dos patrias tricolores ». En *Cuentos y otros otro sí*. Imp. Wesaldi, Valdivia, 1988.
- RODRIGUEZ LAMAS D. : « La carrera militar del coronel Beauchef ». *El Correo de Valdivia*, 7-02-1970.
- RODRIGUEZ LAMAS D. : « Liberación de Corral y Valdivia ». Edición especial de *El Correo de Valdivia*, 6-02-1970.
- RODRIGUEZ LAMAS D. : « Un pequeño territorio francés en la costanera ». *El Correo de Valdivia*, 14-07-1970.
- RODRIGUEZ MENDOZA E. : *La estrella sobre los mastiles, de Cochrane a Prat*. Ed. Ercilla, Santiago, 1934.
- ROLLE C. : *Los militares como agentes de la revolución*. Cf Krebs.
- SANCHEZ L.-A. : *Historia general de América*. tomo II, Ed. Ercilla, Santiago, 1942.
- SANCHEZ DURAN F. : *El Fulgor del relámpago*. Alianza france-

- sa en el bicentenario de la revolución francesa, 1789-1989. Ed. Rumbos, Santiago, 1989.
- SAYAGO C.-M. : *Historia de Copiapo*. Ed. F. de Aguirre, Santiago, 1873.
- SERRANO S. : *La revolución francesa y la formación del sistema nacional de educación en Chile*. Cf Krebs.
- SIX G. : *Dictionnaire biographique des généraux et amiraux d'empire (1792-1814)*. Ed. G. Saffroy, Paris, 1934.
- STUARDO O.-C. & EYZAGUIRRE E.-J. : *Santiago, contribuyentes, autoridades, funcionarios, agentes diplomáticos y consulares (1817-1819)*. Imp. Universitaria, Santiago, 1952.
- SUBERCASEAUX B. : *Historia de las ideas y de la cultura en Chile*. tomo I : *Sociedad y cultura liberal en el siglo XIX*. Ed. Universitaria, Santiago, 1997.
- TORENO de, Conde : *Historia de la guerra de España*. Madrid, 1944.
- TORO DAVILA A. : *Síntesis histórico-militar de Chile*. Ed. Universitaria, Santiago, 1977.
- TUPPER F.-B. : *Memoria del coronel Tupper*. Ed. F. de Aguirre, Santiago, 1962.
- VAISSE E. : « De la acción de los franceses en Chile durante la era colonial ». *Revista chilena de historia y geografía*, tomo 9, 1915.
- VALENZUELA Frias F. : *Manual de historia de Chile*. Ed. Nascimento, Santiago, 1914.
- VARAS VELASQUEZ M. : « Don Jose Miguel Carrera en Estados Unidos ». *Revista chilena de historia y geografía*, n° 7 y 8, 1912.
- VICUNA-MACKENNA B. : *El general don Jose de San Martin*. Ed. F. de Aguirre, Santiago, 1971.
- VICUNA-MACKENNA B. : *La guerra a muerte*. Ed. F. de Aguirre, Santiago, 1972.
- VICUNA-MACKENNA B. : *La independencia en el Peru*. Ed. F. de Aguirre, Buenos Aires, 1972.
- VILLALOBOS S. & RETAMAL AVILA J. : *Bibliografía histórica chilena (revistas chilenas, 1845-1978)*, Centro de investigación D. Barros Arana, Biblioteca Nacional, 1993.
- VILLALOBOS S. : *Tradición y reforma en 1810*. Ed. Universidad de Chile, Santiago, 1961.
- VILLALOBOS S. : *Tradición y modernidad en la emancipación chilena*. Cf Krebs.
- VILLALOBOS S. : *El comercio y la crisis colonial*. Ed. Universidad de Chile, Santiago, 1968.
- VILLALOBOS S. : *Índice de la colección de historiadores y de documentos relativos a la independencia de Chile*. Universidad de Chile, instituto pedagógico, Santiago, 1956.
- YRARRAZAVAL LARRAIN J.-M. : *San Martin y sus enigmas*. tomo I y II, Ed. Nascimento, Santiago, 1949.
- Anonymo : « El espíritu galo en la historia chilena ». *Revista En Viaje*, n° 323, sept. 1960.

—o—

## INDEX

- Abeille (brick /), 169.
- ABURTO (don Luis, commissaire des nations indiennes), 114, 118, 120.
- Aconcagua (mont, vallée & province chilienne), 18, 122.
- Adour, rivière du sud-ouest de la France, 5.
- Agamemnon (roi des Grecs), 85.
- Aguera (rivière d'Espagne), 3.
- AGUERO (don Angel, patriote chilien), 56, 58, 59, 61.
- Agui (ville & fort de Chiloé), 52, 127, 128, 139, 140, 146.
- AGUIRRE (Manuel de), VIII.
- Aix (île d'), 41.
- Alacrité (brick anglais /), 169, 170.
- ALBE (don Alberto d', colonel d'ingénieurs), 133, 135, 137 [voir Bacler d'Albe].
- ALCAZAR (colonel chilien), 75.
- ALDUNATE (Santiago, colonel puis gouverneur chilien), XIII, 124, 125, 140, 141, 142, 147, 148.
- ALEMPARTE (Pedro Antonio, lieutenant chilien), 56, 61, 62, 67, 68.
- Alepué (tribu), 71.
- Alicante (ville d'Espagne), 3, 4.
- Alico (défilé & vallée chilienne), 149, 161.
- Allemande, XV, 4, 169.
- Allemands, 6, 7.
- ALMAGRO (Diego de), IV.
- ALMANCHE (commissaires des guerres chilien), 107.
- Almendral (/), 123.
- Alpes, 18.
- Amargos, fort de Valdivia, 47.
- Américains, VIII, XI, XIV, 10, 102.
- Amérique, I, V, VI, IX, XI, XII, 18, 19, 36, 110, 128, 146, 147, 162, 167.
- Amérique du Nord, 8.
- Amérique du Sud, IX, X, 7, 9, 39.
- Amérique espagnole, V.
- Amérique latine, V, VII, VIII, IX, XI, 168, 169.
- AMUNATEGUI (don Gregorio, commandant d'artillerie), V, 138.
- Andalousie (province, armée & campagne), 3, 4, 167.
- Andes, XI, 18, 26.
- Andes (armée des), IV, 46, 167, 168, 169.
- Andes (chasseurs des), 37, 38.
- Anglais, VI, XIV, XIV, 3, 4, 5, 7, 44, 62, 138, 167.
- Angleterre, V, VI, 167.
- Antecul (gouverneur), 152.
- Antilles, VII.
- Antuco (volcan, percée & ville chiliens), 149, 151, 160, 162, 163.
- Aquila (brigantin chilien), 138.
- Aquiles (brigantin espagnol de 22 canons /), 138.
- Arabes, 93.
- Aragon, 5.
- Aragonaise, 8.
- Aranjuez, 3.
- Arapiles (Les), 3.
- Araucanie (province & campagne chiliennes), XIII, 65, 90, 169.
- Araucaniens (habitants de l'Araucanie), 97.
- Araucano (brigantin /), 127.
- Araucanos, 65 [voir Araucaniens].
- Arauco, ville du Chili, IV, 56, 91, 93, 96, 97, 98.
- ARCE (don Raphaël, secrétaire du gouverneur), 48.
- ARCOS (Santiago Antonio José, major-ingénieur militaire espagnol, directeur de l'École militaire chilienne), XII, XIII, XIV, 18, 20, 23, 32, 167.
- Arena (côte chilienne), 151.
- ARENGREEN (capitaine d'artillerie chilien), 116, 122.
- Arequipa, V.
- Argentins, VIII, XIV, 26, 46.
- Argentine, VI, XI, XIII, 9, 34, 167, 169.
- Arica (port chilien), 124.
- ARTIGAS (chef rebelle), 16.
- ARLEGUI (officier chilien), 34.
- Asia (vaisseau espagnol de 74 canons /), 138.
- Asie, IV.
- ASOGRA (officier chilien), 146.
- Atlantique, VI, 41.
- Austerlitz, 3, 167, 168, 170.

- Australie, IV.  
Autriche (empire et campagne), 3, 167, 170.  
Autriche (ambassadeur d'), 6.  
Autrichiens, 7.  
BACLER D'ALBE (baron Louis, général, géographe de l'Empereur), 23, 167.  
BACLER D'ALBE (Joseph Albert, fils du général, géographe & colonel d'ingénieurs), XI, XIII, XIV, 23, 26, 35, 167 [voir Albe].  
Balcacura (ville & fort de Chiloé), 139, 140, 141, 142, 147.  
BALCARCE (général chilien), 38, 39, 40, 41.  
Balkans, 6.  
BALLARNA (Santiago, major des ingénieurs militaires chiliens), 142.  
BALLESTEROS (général espagnol), 4.  
Baltimore (ville américaine), VIII, XI, 167.  
BAMBACH LASO (Alberto, descendant de Beauchef), 166.  
BARBOSA (sergent chilien), 108, 109, 112.  
BARDEL, XIII.  
Barrancas (province chilienne), 149, 152.  
BARROS ARANA (Diego), VIII, XII, XVI.  
BASCUNAN (capitaine chilien), 131.  
BASSANO (duc de, *i.e.* Maret), VI.  
« Batterie du curé », 25.  
Batzan (vallée pyrénéenne), 4.  
BAUTISTA (ex-palefrenier de Napoléon), XIV, 13.  
Bautzen (bataille), 168, 170.  
Bavière, 6, 7, 168.  
Bavilliers (bataille), 168.  
Baylen, XIV.  
Bayonne, 5.  
BEAUCHEF (Jorge ou Georges), I, II, III, IV, XI, XIII, XIV, XV, XVI, 1, 2, 3, 5, 30, 50, 88, 96, 104, 110, 122, 136, 138, 159, 164, 165, 166, 167, 169.  
BEAUCHEF (Georges-fils), 165.  
BEAUCHEF (Manuel), 165.  
BEACHEMIN (Hypolite), 166.  
BEAUHARNAIS (Eugène de), 168.  
Behring (détroit de), IV.  
BELHAY (M. de), VII.  
BELL (major chilien), 143.  
Bellavista, ville de Chiloé, 146.  
BELLINA SKUPIEWSKI (Antoine de, baron polonais, colonel d'état-major, suivit Napoléon à l'île d'Elbe), XI, XIII, 8, 9, 15, 17, 19, 20, 168.  
BENAUCES (cacique), 81.  
BÉNAVENTE (général espagnol), 4, 124, 125, 170.  
BENAVIDES (chef de bande espagnol), 41, 52, 66, 75, 76, 78, 81, 88, 90, 91, 92, 113, 153, 155.  
BENTWICK (lord), 5.  
BÉRÉSINA, 170.  
BETANCOUR (Francisco, métisse), 92.  
*Bidasoa* (rivière d'Espagne), 5.  
*Bio-Bio* (fleuve chilien), 26, 38, 40, 169.  
Biscaye, 5.  
BLACK (colonel de dragons), 5.  
BLANCO ENCALADA (don Manuel, amiral chilien), 33, 34, 36, 37, 138, 139, 140, 146, 147.  
Blanquillos de Valencia (village d'Espagne), 16.  
BLAYE (secrétaire français), XIII, 23.  
BOBADILLA (colonel espagnol), XIV, 51, 57, 58, 59, 60.  
BOLIVAR (Simon, général), VI, VII, VIII, IX, XI, XV, 124.  
Bologne, XI.  
BONAPARTE (Jérôme), 169.  
BONAPARTE (Joseph, roi), V, VIII, XIV, 3, 4, 9, 168, 169, 170 [voir Joseph].  
BONAPARTE (Napoléon), VIII [voir Napoléon].  
BONNET (général français), 3.  
Bordeaux, XV, 15.

- BORGONO (don José Manuel, major-général chilien), XVI, 25, 138, 139, 143, 145, 146, 148, 149, 151, 156, 160, 161, 163.  
Boroa (tribul & *malal* proche de Valdivia), 71, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 121.  
BOUDINHON (lieutenant-colonel), 3.  
Boulogne (camp), 170.  
Bourbons, XII, 7, 168.  
BRANDSEN (Frédéric, colonel français), XII, 35, 168.  
BRAYER (Michel, major-général français), XI, XIII, XIV, XVI, 21, 22, 23, 24, 26, 29, 30, 31, 33, 168, 169.  
Brésil, 159.  
Brésiliens, 168.  
BRUIX (Alexis, capitaine français), XII, 35, 39, 41, 168.  
BRUIX (amiral), 35, 39.  
BRUIX (Eustache), XII, 35, 39, 168.  
Budapest, 6.  
Buenos-Aires, VI, VII, IX, X, XII, XIII, 9, 10, 12, 14, 15, 16, 17, 20, 24, 36, 37, 38, 39, 46, 93, 159, 167, 168, 169, 170.  
BULNES (Gonzalo, historien argentin), VII.  
BULNES (Manuel, colonel), 15, 16, 91, 97, 98, 149, 151, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 163.  
Buntzlau (ville d'Allemagne), 168.  
Burgos (ville d'Espagne), 3, 4, 168.  
Busaco (ville d'Espagne), 170.  
BUSSEL, VI.  
BUSTAMANTE (sergent chilien), 105, 107, 110.  
Butalon (vallée chilienne), 154, 155.  
BUTRAIQUEO (cacique), 159, 160, 162.  
Buyuetara (province chilienne), 6.  
*Cachaporal* (rivière chilienne), 31.  
Cadix, 3, 43.  
CAFFARELLI DU FALGA (comte, général français), 3.

- Calais, XII, XIII, 168, 169, 170.  
CALCUFURA (cacique), 72, 73, 75, 81, 114.  
CALEUFO (interprète), 75, 113, 117.  
Callao, ville du Pérou, 42, 89, 125.  
Campanario (province chilienne), 149.  
CAMPOS HARRIET (Ricardo), XII.  
Cancha Rayada (ville, plaine & victoire chiliennes), 32, 33, 34, 167.  
Cap-Horn, 85, 102.  
CAPAZ DE LEON (officier de marine), XV.  
CARABALLO (José Maria, officier chilien), 56.  
Caracas (ville du Venezuela), VII.  
CARCAMO (guide de Chiloé), 130.  
CARLOS (don, roi d'Espagne), 5.  
CARRERA (José Miguel, général), IV, VI, VII, VIII, XI, XIII, XIV, 9, 46, 99, 167, 168, 169, 170.  
CARRERO (Antonio, lieutenant-colonel chilien), 149, 151, 154, 155, 156, 157, 161.  
CARSON (Daniel, capitaine américain au service du Chili), 46, 104.  
Carthagène (ville & baie de), 3, 5, 167.  
CARVALLO VENEGAS (José, officier chilien), 166.  
« Casas del Toro », 58, 60.  
CASITA (sergent), 110.  
CASSON [*i.e.* Daniel Carson], 46.  
CASTRO (Juan Esteban, colonel chilien), 31, 105, 110, 130.  
Castro (ville de Chiloé), 129, 130, 133, 134, 144, 145.  
Catalogne, 3, 5.  
Cent-Jours, VII, 167, 168, 170.  
CERLOY (officier de marine), VII.  
Centre (armée), 3, 4.  
*Cercle Valdivien de Santiago*, 166.  
CÉSAR (dictateur romain), 63.  
Ceuta (ville d'Espagne), 4.  
Chacabuco (plaine & bataille du Chili), XII, 17, 18, 22.  
*Chacabuco* (corvette chilienne), 127, 129, 137.  
Chacao (port & fort du Chili), 128, 129.  
Champ d'asile, VIII.  
Champagnario (province chilienne), 15.  
Champaubert, 170.  
CHARLES IV, roi d'Espagne, V.  
Chascomus (combat en Argentine), 169.  
Chateaubriand, 150.  
CHATILLON (officier), VII.  
Chavanne (bataille), 168.  
Chili, I, II, III, IV, V, VII, VIII, IX, X, XI, XII, XIII, XIV, XV, XVI, 1, 15, 20, 22, 25, 33, 34, 36, 37, 42, 44, 46, 54, 61, 65, 66, 74, 80, 85, 89, 90, 95, 100, 104, 106, 116, 125, 142, 160, 161, 162, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170.  
Chili (régiment), 24, 27, 37.  
Chili (République), 146, 164.  
Chiliens, IV, V, VIII, XIV, XV, 21, 53, 79, 84, 93, 101, 158.  
Chillan (collège du Chili), 66, 90, 91, 157, 160, 161, 163.  
*Chillanejo* [voir à Rodriguez, dit le].  
Chiloé (archipel chilien), XII, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 54, 56, 61, 62, 63, 66, 75, 76, 80, 81, 88, 98, 99, 101, 102, 103, 105, 106, 107, 109, 110, 121, 122, 126, 127, 128, 136, 137, 138, 139, 147, 148, 165.  
Chiloé (gouverneur de), 55.  
Chilotés (habitants de Chiloé), 57, 58, 81, 83, 129, 140, 147.  
Chine, XV.  
Chorocamayo (fort espagnol), 47.  
*Claro* (rivière), 149, 150.  
CLAUZEL (général français), VIII, IX, 3, 168, 170.  
*Clave* (journal chilien), 164.  
*Clifton* (frégate), XI, 46, 169.  
*Clorinde* (frégate française de 60 canons), 99, 110.  
CÔCHRANE (lord Thomas Alexander, amiral anglais), XIV, XVI, 41, 42, 44, 46, 47, 50, 51, 52, 54, 62, 76, 78, 166.  
COLIAU, XV.  
Colmar, 170.  
Colombie, VI, VIII.  
Colombien, 40.  
COLOT (officier), VII.  
Comité de Salut Public, VII.  
Concepción (ville & province du Chili), V, 22, 23, 24, 30, 31, 37, 41, 42, 52, 53, 56, 65, 66, 76, 77, 81, 82, 85, 87, 88, 88, 91, 92, 97, 98, 119, 120, 121, 122, 123, 137, 139, 148.  
CONDE (colonel chilien), 20, 25.  
Congrès (chilien), 163.  
*Congreso* (brigantin), 41.  
Constantinople, 6, 8.  
CONUEPAN (Venancio, cacique patriote), 115.  
Coquimbo (ville du Chili), V, 122, 125.  
Coquimbo (chasseurs), 22, 32, 37, 75.  
Cordillère(s), 18, 34, 85, 148, 149, 150, 151, 159, 160, 161, 162, 163.  
Cordillère du Viento, 155.  
Cordoba (ville argentine), 169.  
Cordoue, XIII, 16, 169.  
Corona (fort de [La], à Chiloé), 127, 139.  
Corral (baie, port & fort, proche de Valdivia), I, II, 43, 44, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 53, 63, 71, 76, 102, 109, 103, 104, 108, 109, 110.  
CORREA (don Cirilo, major chilien), 27.  
CORREA DE SAA LAZON (Rafael, capitaine), 26, 108, 109.  
Corse, 169.  
Cosaques, 7.  
COTERA (sergent chilien), 108, 109, 112.

- Couronne de Fer (ordre), 168.  
 COVARRUBIAS (commandant de vaisseau chilien), 121.  
 COX (général anglais), 6.  
 CRAMER (Ambroise, vétérinaire des guerres d'Espagne, général), XII, XIII, XIV, 18, 20, 21, 22, 35, 169.  
 CRUZ (José Maria), commandant chilien, 92.  
 CRUZ (don Luis de la, major-général), 93, 126, 128, 137.  
 Cudico (mission chilienne), 76, 77, 78, 80, 86, 110.  
 Cuenca (village chilien), 3.  
 Cumpeo (vallée & défilé du Chili), 149.  
 Cuzco (ville péruvienne), 88.  
 D'ELHUYARD (officier), VII.  
 Dahme (bataille), 168.  
 Dalcahué (ville de Chiloé), 129, 135, 136.  
 Danemark, 169.  
 Dannemarie (bataille), 168.  
 Dantzig, 168.  
 Danube, 6.  
 DAURIAC, VII.  
 DAUXION-LAVASSE, XIII.  
 DE LA PEÑA, XV.  
 « Décapité » (sommets), 149, 150.  
 DELOBARATS, VII.  
 DESCOMBES (capitaine), XV.  
 DESLANDES (Félix, officier français), XI, XIII, XIV, 9, 21.  
 Don Quichotte, 11, 15.  
 Donquil (village chilien), 115, 116, 117.  
 Dover (navire), XI.  
 DRAGUMETTE, XIII.  
 Dresde, 5, 7, 170.  
 DRINOT (officier), XII.  
 DROUET (général français), XII, XIII.  
 DROUET (François), 169.  
 DU CAYLA (colonel), VII.  
 Duero (fleuve espagnol), 3.  
 DUMAS (Alexandre, père, écrivain français), 17.  
 DURAND, IX.  
 DUROC (général français), 167.  
 Ebre (fleuve d'Espagne), 4.  
 École militaire, 168.  
 École militaire de Fontainebleau, 167.  
 École militaire de Saint-Cyr, 169.  
 École Militaire de Santiago, XIV.  
 El Morro [voir Morro].  
 El Toro (bataille des « Casas del Toro »), 56, 81.  
 Elbe (île d'), 7, 8, 168, 169.  
 Elbe (armée de l'), XV, 169.  
 Emedrug (combat), 168.  
 Empereur, VI, XIV, 7, 8, 13, 39, 168, 170.  
 Empire, VII, VIII, IX, XI, XIII, XIV, XV, 23, 167, 168, 169, 170.  
 ENCALADA (don Manuel Blanco, colonel puis amiral chilien), 24.  
 Encalada (régiment), 25.  
 ENCINA (Francisco), V, VI, XII, XIV.  
 Ensenada [voir La Ensenada].  
 Epulauquen (lagunes du Chili), 161.  
 Équateur, VI, XIII, 20.  
 ERESCANO (Francisco, officier chilien), 46.  
 ESCALADA (don Mariano, colonel), 17, 38.  
 ESCULAPE, 34.  
 Espagne, V, VI, VII, IX, XIV, 3, 4, 5, 9, 16, 18, 22, 36, 37, 63, 64, 66, 74, 76, 101, 111, 167, 168, 169, 170.  
 Espagne (armée d'), XV, 167, 169.  
 Espagne (campagne d'), 16.  
 Espagne (roi d'), 57, 69, 128, 146, 147.  
 Espagnols, IV, V, IX, X, XI, XIV, XV, 3, 4, 8, 10, 12, 15, 16, 18, 22, 24, 25, 30, 31, 32, 33, 34, 36, 39, 42, 43, 44, 45, 46, 48, 49, 50, 51, 52, 54, 55, 56, 57, 60, 62, 64, 65, 66, 67, 69, 70, 75, 76, 79, 83, 86, 87, 89, 92, 93, 94, 96, 101, 103, 106, 114, 125, 128, 134, 140, 141, 146, 148, 155, 167.  
 Espoz y Mina (Francisco Javier), VIII.  
 Essling (bataille), 170.  
 Est, 154.  
 États-Unis d'Amérique, VI, VIII, X, XI, XII, XIII, 7, 8, 9, 14, 15, 167, 168, 169, 170.  
 Été (navire l'), 169.  
 Étrurie, 169.  
 Eugène [voir Beauharnais].  
 Europe, V, VI, IX, XII, XI, 89, 114, 167.  
 Européens, 146.  
 EYZAGUIRRE (don Agustin, président du Chili), 148, 149.  
 FABIUS (général romain), 18.  
 Faculté de Paris, 20.  
 « Favoris » (société des), 7.  
 FELIU-CRUZ (Guillermo), I.  
 FERDINAND VII (roi d'Espagne), V, VI, VII, X, 5, 167.  
 FERGUSON (commandant de vaisseau anglais), 127.  
 FERREY (Juan, grenadier chilien), 61.  
 FONTALBA (famille chilienne), 105.  
 FOSTER (Robert, commandant américain), 62, 63, 64.  
 Français, I, IV, V, VII, VIII, IX, XI, XII, XIV, XV, 3, 4, 5, 10, 31, 35, 43, 68, 74, 86, 110, 138, 166.  
 France, I, III, VI, VII, VIII, XII, XIV, XV, 3, 4, 6, 7, 18, 21, 74, 100, 165, 166, 167, 168, 169, 170.  
 France (roi de), 99, 110.  
 FREIRE (général puis directeur suprême du Chili), VIII, XV, XVI, 5, 25, 26, 28, 33, 37, 38, 41, 42, 76, 88, 90, 121, 122, 123, 124, 126, 127, 128, 130, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 142, 143, 146, 147, 148, 165.  
 FRÉZIER (M. de), VII, 114.  
 Friedland, 3, 167.  
 Gaceta del gobierno (journal chilien), 164.  
 GADOMAR (capitaine de corvette chilien), 129.  
 GALAZ (sergent chilien), 105, 106, 107, 108, 110.  
 Galicie, 168.  
 Galvarino (brigantin chilien), 138, 141.  
 GANA (Agustin, major chilien), 164.  
 GANA (don José Francisco, colonel chilien), 138, 142, 146.  
 GANA DE BLANCO (Carmen), XV.  
 GARCIA (sergent chilien), 97, 98, 105, 112.  
 GAY (Claude, scientifique français), II, 166.  
 Général Quintanilla (corsaire), 125, 128, 141, 170.  
 General-Scott (navire), XI.  
 Genève, 6, 7.  
 Gibraltar [du Pacifique], 45.  
 GIROUST, XIV.  
 GIROUX (capitaine français), 35, 36.  
 GODOY (don Pedro, colonel chilien), 128, 133, 138, 140.  
 GOLA (Piémontais, capitaine de cavalerie), XII, 35, 169.  
 GOMEZ (don Vincente, patriote puis gouverneur de Valdivia), 48, 50, 51, 53, 63.  
 GONZALES (sous-lieutenant), 135.  
 GRABERT, XII.  
 GRANGER (chirurgien de marine), XII.  
 GRANVILLE (officier), XII.  
 GRAVIER DEL VALLE (officier espagnol au service du Chili), XV.  
 GREEN (don Juan, chirurgien anglais), 133.  
 Grenade (évêque de), V.  
 Grenade (royaume de), IX.  
 Gross-Beeren, 168.  
 GROUCHY (maréchal français), VIII, VIII, IX, XI, XIII, 168.  
 Guadalete (rivière espagnole), 3.  
 Guadarrama (rivière espagnole), 4.  
 Guadeloupe, VII.  
 GUAL (Pedro), VIII.

- GUARDA (don Jaime de la, gouverneur de Chiloé et Valdivia), 98, 99, 104, 105, 109.  
 Guernesey (île anglaise), 100.  
 GUISE (amiral anglais), 125.  
 GUITIKE (don Eduardo, sergent-major), 157.  
 Guyane, VII.  
 Hanau, 168.  
 HANNIBAL, 18.  
 Haut-Pérou, VII, 124.  
 Haute-Loire, 3.  
 Havre (Le), I, 8.  
 Heilsberg, 168.  
 HENRIQUEZ (frère don Camilo, député de Valdivia), 112, 113.  
 HERAS [voir Las Heras].  
 HILL (général anglais), 4.  
 Hohenlinden (bataille), 168.  
 HOLGAN (capitaine), 169.  
 Hollabrünn, 168.  
 Hollandais, XI, 71.  
 HOLLEY, XIII, XIV.  
 Hongrie, 6.  
 Hottentots, 15.  
 HOYOS (Fausto de los Hoyos Y Sanchez, colonel), XIV, 46, 47, 48, 51, 169.  
 Huasos (cavaliers chiliens), 34, 36.  
 Iena (bataille 1806), 3, 167, 170.  
 Inca, IV.  
 Indépendance, (corvette de guerre chilienne l'), 62, 64, 121, 127, 137, 138.  
 Indiens, 52, 53, 54, 62, 64, 65, 66, 67, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 77, 78, 80, 81, 83, 84, 85, 91, 92, 93, 97, 98, 94, 95, 96, 97, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 136, 148, 149, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163.  
 Indiens du Nord, 65, 81, 82, 113.  
 Indiens du Sud, 64.  
 Inquisition, 89.  
 IRIZARRI (historien chilien), VI.  
 Irlandais, XI.  
 ISLA (capitaine espagnol de cavalerie), 80, 81.  
 Ismel, 167.  
 Italie, 168, 170.  
 Italiens, XI, 133, 170.  
 Ituzaingo (combat au Brésil), 168.  
 JACQUELIN, IX.  
 JIMENEZ (dona Juanita sœur de capitaine), 114, 123.  
 JIMENEZ (capitaine chilien), 103, 114, 121.  
 JORDAN (lieutenant-colonel chilien), 94, 96, 156.  
 JOSE (Juan, cacique métisse), 71, 151.  
 JOSEPH (i.e. Bonaparte), VII, VIII, XIII, XV, 5, 74 [voir à Bonaparte].  
 JOURDAN (maréchal français), 4, 5, 167.  
 Juan Fernandez (île chilienne), 89.  
 Jura (armée), 168.  
 Juterbock (bataille), 168.  
 Königswarth (bataille), 168.  
 La Corona (fort), 52 [voir Corona].  
 La Ensenada (i.e. L'Anse, port argentin), 11, 12, 14 [voir Ensenada].  
 LA FUENTE (grenadier chilien), 45.  
 La Laja (ville chilienne), 163.  
 La Nation (café de Santiago), 100.  
 La Paz (ville de Bolivie), VII.  
 La Paz (frégate chilienne), 125.  
 LA ROMANA (général espagnol), XV, 169.  
 LA ROSA (lieutenant chilien), 133, 141.  
 La Serena (ville chilienne), 126.  
 LABBE (José, i.e. Juan Francisco Labbe, capitaine), 56, 59, 60, 61, 115, 117.  
 LAFOND DE LURCY (Gabriel), XV.  
 LAGRESSE, XIII.  
 Laja (rivière chilienne), 38, 40.  
 LAMANON (officier de marine), VII.  
 LANDA (Mesdames, famille chilienne), 32, 35.

- LAPETE (patriote chilien), 48.  
 LAROCHE (capitaine français), 9.  
 Las Cruces (fort près de Valdivia), 68, 69, 70, 71, 105, 113.  
 Las Damas (vallée), 160, 161, 162.  
 LAS HERAS (colonel chilien), 20, 22, 25, 27, 30, 33, 34.  
 Las Vegas de Naviquilo, 154.  
 LASALLE, XIV.  
*Lautaro* (frégate chilienne de 44 canons *la*), 102, 104, 110, 127, 128, 137, 138.  
 LAVALLÉE (Juan, capitaine chilien), 32.  
 LAVANDERO, 30.  
 LEBAS, XIV.  
 LEFEBVRE-DESNOUETTES (maréchal), XII.  
 Légion d'honneur, VIII, XV, 167, 168, 169, 170.  
 Légion du mérite du Chili, VIII, XVI.  
 Légions polonaises, 168.  
 LEIGHTON (Thomas, chirurgien anglais), 116, 120.  
 Leipzig, 168, 170.  
 LEROY (docteur), 20.  
 LETELLIER (Cayetano Letellier-Matutana, colonel puis gouverneur de Valdivia), 74, 81, 82, 83, 86, 87, 97, 98, 99, 102, 112, 169.  
 LEVIMANQUE (cacique), 151, 152, 156.  
 LIEN (Andres, cacique), 71.  
 Lima, IV, 31, 36, 50, 89, 111, 168.  
 LLALIAN (cacique), 159, 160.  
 Loire (armée), 7, 168.  
*Lonctué* (rivière & défilé chilien), 33.  
 Londres, VI, 120.  
 Longavi (défilé du Chili), 149.  
 LONGEVILLE VOWELL (Richard), 122.  
 LOPPENET, VII.  
 Los Angèles (ville chilienne), 38, 39, 40, 169.  
 « Los Girones » (vallée du Chili), 149, 150.  
 Los Llanos (près de Valdivia), 47, 48, 49, 50, 51, 53, 54, 55, 62, 76, 77, 78, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 112, 127.  
 Los Llanos (escadron de milice), 78.  
 LOS RIOS (don José de, commandant), 80, 82, 83, 84.  
 LOUIS XVI, XII, 169.  
 LOZIER (Charles, François, Ambroise), XI, XIII, 169.  
 Lützen, 168, 170.  
 Lyon, 167.  
 MACKAU (baron Ange René de, baron, amiral français), XV, 99, 102, 104, 109, 110, 111, 169.  
 MADIER (commandant), VII.  
 Madrid, 3, 4, 169, 170.  
 MADISON (président), VI.  
 MAGALLANES [*i.e.* Fernando de Magellan], IV.  
 Magdebourg (ville allemande), 170.  
 MAGNAN, XII.  
 Maipo (plaine & rivière chilienne), 34.  
 Maipu (victoire), 34, 35, 36, 167.  
 « Maisons du miroir », 34.  
 MAKA (officier français), 9.  
 Malalcahuelo (lieu indien), 157.  
*Malbarco* (rivière chilienne), 149, 155.  
 Malte (île de la Méditerranée), 5, 6, 167.  
 Mancera (île près de Corral), 47, 48, 62, 110, 114, 139.  
 Manche (province espagnole), 4.  
 MANRIQUEZ DE LARA (Antonio, gouverneur de Los Llanos), 53, 54, 78, 79, 80, 82, 84.  
 MANSO (famille chilienne dont *infra*).  
 MANSO (don Manuel), 89, 101.  
 MANSO Y ROJAS (Teresa), 166 [voir Teresa Beauchef].  
 Manzano, 156.  
 Maquegua (région du Chili), 71.  
 Mapuches, IV.  
 Marengo, XV.  
 MARET (*i.e.* Bassano), VI.  
*Maria-Isabel* (frégate *la*), 36, 37, 41, 47, 50, 76, 102.  
 MARIN (major chilien), 106, 107, 109, 112.  
 MARMONT, 3.  
 MARTELI (capitaine italien), 170.  
 MARTIN (José, interprète), 71.  
 MASSÉNA (maréchal français), 3.  
 Mathieu, XIV.  
*Maturangos* (surnom des Espagnols), 32, 55, 57, 61.  
*Maule* (fleuve et province du Chili), 31, 33, 148.  
*Maullin* (fleuve et province du Chili), 51, 54, 55, 61, 80, 81, 86, 137.  
 Méditerranée, 41, 170.  
 MELALICAN (cacique), 119, 120.  
 MELIAN (colonel), 20.  
 Mellipan (région du Chili), 158.  
 MELUN (baron de, préfet de police au Puy-en-Velay), 6, 7.  
 Mendoza (ville argentine), 14, 15, 17, 152, 155, 167.  
 Merced (rue de Santiago), 165.  
*Merscy* (frégate anglaise), 127.  
 MERCHER (colonel d'Empire), XIII.  
 Messine, 5, 167.  
 Mexico, VII, IX.  
 Mexique, VI, VIII.  
 Midi (armée), 3.  
 MIERS (John), 120.  
 MILLER (William, général anglais), XIV, 44, 46, 48, 49, 52, 87, 88.  
 Miraflores (rue de Santiago), 165.  
 MIRANDA (général), VI, VII.  
 Mocopulli (marécage de Chiloé), 130, 134, 155, 136, 143.  
*Moctezuma* (goëlette chilienne *la*), 41, 121, 125, 141.  
 MOLIÈRE, 20.  
 MONRE, VI.  
 MONTERO (lieutenant chilien), 115.

- Montesquieu, V.  
 Montevideo, VI, VII, 10.  
 Montmorency (ville française), 18.  
 MONTOYA (gouverneur espagnol), 48.  
 MOORE (capitaine anglais), 87.  
 Moquegua (village du Chili), 118.  
 Morges (ville suisse), 6.  
 Morhungen (bataille), 3, 167.  
 MORILLO (Pablo, général), VII, XV.  
 Morro Gonzales (passage), 43, 47.  
 « Morro » (une des redoutes fortifiées autour de Talcahuano, avec la « Batterie du curé »), 25, 26, 27, 28, 29, 31.  
 MOSCOSO Y PERALTA (M<sup>gr</sup>), V.  
 Moscou (campagne), 6.  
 MULATO (cacique), 158, 159, 160.  
 MURAT (capitaine général d'Espagne), V.  
 MURRAY (général anglais), 4.  
 Murviedro, 170.  
 Nacimiento (fort chilien), 38, 41.  
 Nantes, 9.  
 NAPOLÉON 1<sup>er</sup>, I, III, V, VI, VII, VIII, XIII, XIV, XV, XVI, 3, 4, 5, 7, 15, 16, 17, 23, 31, 39, 42, 100, 110, 167, 168, 170.  
 Narvaez, XIV.  
 Navarre (province d'Espagne), 5.  
 NECOCHEA (colonel chilien), 18, 19, 20, 31.  
 Neuf-Brisach, 168, 170.  
*Neuquen* (rivière chilienne), 149, 151, 154, 155.  
 New-York, I, VIII, 8, 9, 102, 168.  
 Niebla (fort espagnol), 47, 48.  
 Nièvre, XIII.  
*Nive* (rivière française), 5.  
 Nord, IV.  
 Nord (armée), 3.  
 Nord-Américains, 8, 9, 37, 46.  
 Nouvelle Grenade (*i.e.* Colombie), VIII.  
*Nouvelle Patrie*, IV.  
 Novoa, VIII, XV.  
 O'BRIEN (officier anglais), XIV, 88.  
 O'HIGGINS (Bernard, général en chef puis directeur suprême du Chili), IV, VII, VIII, XIII, XIV, XV, XVI, 17, 20, 22, 23, 24, 26, 29, 41, 79, 83, 88, 89, 98, 101, 121, 122, 123, 124, 138, 148, 165.  
*O'Higgins* (frégate de 44 canons), 138.  
*Oceana* (frégate américaine), XI, 9, 168.  
 Océanie, IV.  
 ORDONEZ (José, officier-ingénieur espagnol), 22, 33, 34, 36.  
 ORTIZ (Angel, voleur chilien), 77, 78.  
 OSORIO (général espagnol), 31, 33, 34, 36.  
 Osorno (ville chilienne), 51, 53, 54, 55, 61, 62, 75, 76, 78, 79, 80, 81, 82, 84, 85, 86, 98, 105, 112, 127, 169.  
 Oudinot (division), 168.  
 Ouest, 168.  
 OXLEY (lieutenant nord-américain), 126, 141, 147.  
 Pacifique (océan), I, 139.  
 PALACIOS (père Florentin de), 64, 66, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 75, 77, 78, 113, 114, 115, 116, 117, 119, 120.  
 PALAZUELOS (don Pedro, auditeur de guerre chilien), 146.  
 Pampelone (ville espagnole), 4, 5.  
 Paraguay, 20.  
 PARCHAPPE, XIII.  
 PAREJA (officier de marine), XV.  
 Paris, 3, 7, 8, 18, 167, 168, 169, 170.  
 Parisien, XV.  
 Parme, 170.  
 PAROISSIEN (Diego, chirurgien-major anglais), 23.  
 PARURI (officier chilien), 146.  
 PAZ DEL CASTILLO (Juan de la, officier colombien), 40.  
 Pehuenches (tribu indienne), 149, 152, 162, 163.  
 PEÑA (lieutenant chilien), 135.  
 Peñaranda (ville d'Espagne), 3.  
 Pera (faubourg de Constantinople), 6, 8.  
 Pérou, V, X, XI, XII, 22, 33, 36, 44, 62, 80, 89, 90, 122, 123, 124, 129, 141, 148, 164, 168, 170.  
 Pérou (campagne), 18.  
 Pérou (vice-roi), 22.  
 Péruvien, 44.  
 PERU DE LACROIX (officier), VII.  
 Pharsale (bataille), 63.  
 Philadelphie, VIII, IX.  
 PICARTE (major chilien), 92.  
 Piche (lieu proche de Valdivia), 50, 62, 63.  
 Piémontais, 35.  
 PILET (citoyen suisse), 6.  
 « Pillan » (*i.e.* diable ou dieu du mal), 65.  
 PINCHEIRA (José-Antonio, bandit hispano-chilien), XII, 148, 149, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 161, 163.  
 PINEDA (curé espagnol), 99, 104, 109, 111, 112, 113.  
 Pinguñon (ville de Chiloé), 128, 136.  
 PINTO (général et président chilien), VI, VIII, 124, 125, 126, 141, 163.  
 Pisco (ville péruvienne), 125.  
 Pisuerga, 3.  
 Pitrufulquen (rivière & village du Chili), 71, 72, 73, 114, 115, 116, 117.  
 Plata, X.  
 Pointe de Saint-Louis [*Punta San Luis*] (ville péruvienne), 37.  
 Pologne, 3, 163, 167, 169.  
 Polonais, 8, 9, 19, 168.  
 Poltsk (bataille), 170.  
 Polpaico (*hacienda* de Beauchef), 165.  
 Portales (plaine proche de Santiago), 138.  
 Portugais, 3, 159.  
 Portugal, IX, 4, 5, 169.  
 PRADT (abbé de, diplomate français et écrivain), V, 18.  
 Prat (avenue de Valdivia), I, III, 166.

- PRIETO (général et politicien chilien), XVI, 90, 91, 98, 164.  
 Premier Empire, III, IV, V.  
 Provinces Unies du Rio de la Plata (*i.e.* Argentine actuelle), VIII, XI, XII, XIII, 9.  
*Prueba* (frégate de 44 canons *la*), 125.  
 Prusse, 3, 163, 167, 168.  
 Prussiens, 7.  
 Pudeto (rivière, hauteurs & bataille de Chiloé), 100, 129, 130, 134, 137, 145, 146.  
 Puente del Nova, 169.  
 PUEYRREDON (directeur suprême [*i.e.* président] du Rio de la Plata), XIII, 14, 17.  
 PUGA (Salvador, colonel chilien), 123, 149, 155, 156, 163.  
 Puquillihué (fort de Chiloé), 142, 144, 146.  
 Puy-en-Velay, 3, 7.  
 Pyrénées, 5.  
 QUINTANILLA (général espagnol & gouverneur de Chiloé), 15, 48, 49, 51, 55, 66, 75, 76, 78, 79, 80, 81, 83, 86, 98, 101, 103, 110, 111, 113, 127, 128, 129, 130, 134, 136, 137, 138, 142, 143, 144, 145, 146, 147.  
 Quiriquina (île), 43, 126.  
 QUIROGA (officier chilien), 93.  
 RACELA (Salvador, frère franciscain espagnol), 66, 75.  
 RAILEF (cacique), 54, 80, 81, 85.  
 RAMEL, XI.  
 Rancagua (bataille), 31, 37.  
 Rangué (province chilienne), 149, 151.  
 RAULET (colonel), XII.  
 RAVEROT (officier français), 9.  
 RAYNAL (abbé), V.  
*Regente* (navire), XI.  
 RENARD (officier français), 9.  
 RENJIFO (commerçant chilien), 110.  
 République (du Chili), 163.  
 République (française), 23.  
 Restauration, XII, 167.  
 Réunion (ordre de la), 170.  
 Révolution française, V, VI, VII, VIII, XIII.  
 REYES (don Diego Estanislao Plaza de los Reyes y Santillan, colonel puis gouverneur d'Osorno), 54, 55, 56, 61, 78, 79, 80, 82, 85, 86.  
 REYNO, XII.  
 Rio-de-Janeiro, 99, 104.  
 Rio de la Plata, V, 9, 10, 168.  
*Rio-Bueno* (rivière chilienne), 105.  
 RIOS [voir Los Rios].  
 RIQUELME (commandant chilien), 137, 138.  
 RIVA-AGÜERO (général puis président du Pérou), 124.  
 RIVERA (colonel chilien), 24, 26, 30, 88.  
 ROBERT, XIII.  
 ROBINSON & BELL (maison de commerce de Malte), 5, 6.  
 Rodrigo (*i.e.* Ciudad-Rodrigo, ville d'Espagne), 4.  
 RODRIGUEZ (*i.e.* Rodriguez Aldea, député & ministre de la Guerre chilien, surnommé le *Chillanejo*), 89, 99, 101, 104, 165.  
 RODRIGUEZ (capitaine chilien), 115, 133, 136.  
 RODRIGUEZ (Manuel, patriote, frère du député), IV, 34, 165.  
 RODRIGUEZ DE FRANCIA (Gaspar, président du Paraguay), 20.  
 RODRIGUEZ LAMAS (Digna), 166.  
 Roi (*i.e.* Louis XVIII), 110.  
 ROJAS (dona Mercedes), 89, 90, 101.  
 ROJAS (don José Antonio, politicien chilien), 89, 101.  
 RONDIZZONI (don José de, colonel italien), XI, XII, XIII, 124, 133, 138, 165, 166, 170.  
 ROSALES (politicien et historien chilien), XV.  
 ROSAMEL (amiral français), XV.  
 ROSAS (don Fernando, major puis politicien chilien), 132, 133.  
 Rouen, 9.  
 ROULL, XIII.  
 ROUSSEAU, V.  
 ROUVRAY (M. de), VII.  
 RUBIO (capitaine chilien), 104, 105, 110.  
 RUGENDAS (Mauricio, peintre allemand), 2, 166.  
 RUIZ (Eusebio, capitaine chilien), 152, 153, 154, 156.  
 Russie, 167, 170.  
 SAAVEDRA (sous-lieutenant), 92.  
 Saint-Augustin (couvent), 20.  
 Saint-Cyr, école militaire, 18.  
 Saint-Jean (été), 111.  
 Saint-Jean-de-Luz, 5.  
 Saint-Jean-Pied-de-Port, 4.  
 Saint-Malo, 9.  
 Saint-Philibert des Champs, 169.  
 Saint-Vincent (baie proche de Talcahuano), 25, 26.  
 Sainte-Hélène, XIV.  
 « Saladillo » (relais à mi-chemin entre Buenos-Aires et Mendoza), 15.  
 Salamanque (ville espagnole), 3, 170.  
 SALI AGA (guide turc), 6.  
*Salvage* (navire), XI.  
 SAMANIEGO (officier chilien), 32.  
 San-Carlos (fort proche de Corral), 45, 46, 47.  
 San-Carlos [-de-Ancud] (port & fort de Chiloé), 111, 127, 128, 129, 130, 133, 134, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147.  
 San-Fernando (village chilien), 156.  
 San-José (mission près de Valdivia), 65, 67, 68.  
 San-Lorenzo (île), 124.

- San-Marcial, 5.  
 SAN-MARTIN (général argentin), IV, XI, XIII, XIV, XV, 14, 15, 16, 17, 18, 18, 19, 22, 23, 25, 31, 32, 33, 34, 36, 40, 50, 78, 89, 90, 101, 111, 167, 168, 169.  
 San-Martin (grenadiers à cheval), 32, 35, 37.  
 San-Sebastien (ville espagnole), 4, 5.  
 Sanchez (armée), 38, 39.  
 SANCHEZ (colonel chilien), 124, 125.  
 SANCHEZ (général espagnol), 36, 37, 38, 40, 41.  
 SANTA-CRUZ (général indépendantiste du Pérou), 124.  
 SANTALLA (officier espagnol), 51, 59.  
 Santiago [du Chili], I, III, IV, 17, 18, 22, 31, 32, 34, 37, 41, 67, 75, 87, 88, 89, 90, 98, 100, 105, 112, 113, 121, 137, 138, 147, 148, 163, 164, 165, 166, 167, 170.  
 Saragosse, 3, 5, 167.  
 Saxe, 7, 167, 168, 169, 170.  
 Saxon, XI.  
 SAYAGO (officier chilien), 67, 75, 76, 79, 80.  
 SÉGUR (général français), 167.  
 SENOSIAIN (M. de), XIV.  
 Serbie, 6.  
*Serpent* (brigantin), VII.  
 SÉRURIER (général), VI.  
 SERVIEZ (général), VII.  
 Sevenans (bataille), 168.  
 Séville (ville espagnole), 3.  
 Sicile, 4, 5.  
 SILVA (capitaine chilien), 102, 103, 104, 105, 110, 112.  
 Solanches (ville française), 167.  
 SOLAR (seconde Madame), XV.  
 SOLER (général de l'armée des Andes), XIII, 20.  
 SOTOMAYOR (capitaine chilien), 63.  
 SOULT (maréchal), 3, 4, 5, 167, 170.  
 Source de l'Anglais (batterie de la), 43, 44, 47, 48.  
 STRUMER (baron de, Autrichien), 6.  
 Sucre, XV.  
 Sud (armée), 22, 23, 24, 25, 38, 90, 149, 164, 169.  
 Sud (côte), 139.  
 Sud (de Valdivia), 64.  
 Sud (du Chili), IV, 22, 23, 85, 138.  
 Sud (du continent), XI.  
 Sud (mers du), XV.  
 Suisse, 6, 17.  
 SUSARTE (Simón, sergent), 61.  
 Tacna (ville chilienne), 124.  
*Tage* (rivière ibérique), 4.  
 Talavera, XIV.  
 Talca (ville du Chili), 31, 33, 37, 40, 149, 169.  
 Talcahuano (port, fort & bataille), V, XIII, XIV, XVI, 22, 24, 25, 26, 28, 29, 30, 31, 33, 36, 37, 38, 41, 42, 88, 98, 104, 122, 123, 126, 135, 137, 139, 165, 168.  
 Tarpellauca (combat), 75.  
 Tarragone, 4.  
 Teresa ou Teresita [*i.e.* Madame Beauchef] (dona), 89, 90, 91, 114, 120, 123 [voir Manso].  
 THOMPSON (Martin Jacobo, colonel et diplomate argentin & madame), VIII, XI, 9, 14.  
 Tolède (ville espagnole), 4.  
 Tordesillas (ville espagnole), 3.  
 Tormes (ville espagnole), 3.  
 Toro (position, action, bataille & victoire du ou del), 58, 60, 61, 63, 64, 73, 86, 88 [voir El Toro].  
 TORTEL (Jean Joseph, capitaine), XII.  
 Trafalgar, V, XV.  
 Trapatrapa (région indienne), 149, 156, 158, 159, 160, 161, 162.  
 Trianon, 168.  
 Trinité (sœurs de la), 92.

- Trois-Maisons, 168.  
*Trumao* (rivière chilienne), 50, 53, 62.  
 Tucapel (ville chilienne), 91.  
 TUPPER (Guillermo (William) de Vic, major d'origine anglaise), 88, 100, 101, 103, 104, 107, 110, 115, 116, 117, 121, 125, 129, 130, 131, 132, 145, 146, 148, 165.  
 Ulm, 3, 167.  
 URIBE (don Leandro Uribe y Asento, patriote, capitaine des amis & commissaire général des nations, *i.e.* chef des interprètes), 70, 71, 72, 73, 81, 113, 114.  
 URIONDO (major chilien), 135.  
 Valachie (province roumaine), 6.  
 VALDES (général espagnol), 124.  
 Valdivia, I, III, IV, 26, 41, 42, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 54, 55, 56, 58, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 67, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 76, 77, 79, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 92, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 104, 105, 106, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 117, 119, 120, 121, 122, 123, 127, 137, 138, 139, 147, 166, 169.  
 Valdivia (*Junta* patriotique), 71.  
 VALDIVIA (Pedro de), IV.  
 Valdíviano (habitant de Valdivia), 112.  
 Valence (ville espagnole), 3, 5.  
 VALENZUELA (major chilien), 92, 148, 160, 164.  
 Valladolid, 3.  
 Valparaiso (ville chilienne), V, XII, 62, 88, 98, 99, 101, 102, 110, 112, 121, 123, 124, 125, 138, 139, 147, 148, 167, 170.  
 VARELA (Felipe, capitaine espagnol), 60, 63, 145.  
 Varennes, XII, 169.  
 Varna (ville hongroise), 6.  
 VASQUEZ (major chilien), 140, 141, 143.

Venancio ( <i>malal</i> ), 118, 120.	WARNER (aide de camp de Brayer), 23.
Vendéens, 147.	Wartenburg (ville allemande), 168.
VENDEL (Louis), 166.	Washington (ville américaine), vi.
Vénézuela, VI, VII, IX.	Waterloo, 167, 168, 169, 170.
VERGARA (Dionisio, adjudant de Beauchef), 56.	WELLINGTON (lord), 3, 4, 5.
Versailles, 168.	WILKINSON (commandant de vaisseau anglais), 122.
VICUNA-MACKENNA (historien chilien), 88.	WINTER (capitaine anglais), 126, 141.
VIDAL (Francisco, officier puis président du Pérou), 44, 45.	WOOSTER (Charles, commandant américain), 102, 103, 109, 110, 111.
VIDELA (capitaine), 28.	Yeso (col), 151
Vieille-Castille (région d'Espagne), 3.	YORSIN (capitaine chilien), 131, 134, 135.
VIEL (Benjamin, général français), XII, XII, XIII, 35, 38, 39, 91, 92, 93, 95, 96, 97, 98, 124, 149, 164, 165, 166, 168, 169, 170.	YUNG (major anglais), 104, 146.
Vienne, 6.	YOUNG, XIII.
VIGIL, xv.	Zamora (régiment de), xv, 169.
Vitoria (bataille), 4, 5, 167.	ZAPIOLA (colonel chilien), 20.
VOLTAIRE, v.	Zélande, 167.
Voltaire ( <i>corvette chilienne le</i> ), 127, 128, 137.	ZENTENO (général et ministre chilien), XIV, 123.
Wagram (bataille), 170.	ZORRILLA (Rodríguez, évêque), 34.
WALDECK, xiv.	ZUÑIGA (rebelle espagnol), 157, 158.

## Table des Illustrations

— Portrait de J. Beauchef, lithographie de J. Deamadryl . . . . .	front.
— Plaque en l'honneur de J. Beauchef, fort de Corral . . . . .	i
— Vue du fort de Corral . . . . .	ii
— Statue de J. Beauchef à Valdivia . . . . .	iii
— Plaque de la statue de J. Beauchef . . . . .	iii
— Carte du Chili . . . . .	xviii
— Portrait de J. Beauchef, dessin de M. Rugendas . . . . .	2

Carte et photographies de P. Puigmal.

## TABLE DES MATIÈRES

	Pages
— Introduction . . . . .	I
— Précis historique du Chili et influence du Premier Empire sur l'indépendance chilienne . . . . .	IV
I. - Avant le départ de France. . . . .	3
II. - Depuis mon départ de France. Valeur de mes <i>Mémoires</i> pour l'histoire. Passage aux États-Unis. . . . .	52
III. - Mon enrôlement dans l'expédition libératrice de l'Amérique. . . . .	53
IV. - Débarquement inespéré dans le Rio de la Plata et sortie de reconnaissance. . . . .	7
V. - Réception par le directeur Pueyrredon. . . . .	8
VI. - Marche pour rejoindre l'armée du général San-Martin. . . . .	8
VII. - Arrivée à Mendoza et annonce de la victoire de Chacabuco. . . . .	7
VIII. - Arrivée à Santiago. . . . .	8
IX. - Fondation de l'École Militaire. . . . .	8
X. - Les restes de l'armée espagnole s'organisent dans le Sud. Départ au Sud du directeur suprême O'Higgins. . . . .	8
XI. - Le major-général Brayer part au Sud. . . . .	8
XII. - Attaque de la forteresse de Talcahuano. Je suis gravement blessé. . . . .	8
XIII. - Exode des patriotes de Concepción jusqu'au Nord. . . . .	8
XIV. - Surprise de Cancha Rayada. . . . .	8
XV. - Regroupement des forces patriotes dans la plaine de Maipo et bataille de Maipo. . . . .	8
XVI. - Mon état de santé. . . . .	8
XVII. - Le général San-Martin se dirige vers Buenos-Aires et Osorio vers le Pérou. L'amiral Blanco Encalada capture la frégate <i>Maria-Isabel</i> . Sanchez organise l'armée royale. . . . .	8
XVIII. - Sanchez décide d'avancer jusqu'à Talca. . . . .	8
XIX. - Balcarce prend le commandement de l'armée du Sud. . . . .	8
XX. - Le capitaine Alexis Bruix poursuit l'armée de Sanchez, seul, avec une partie des grenadiers. . . . .	8
XXI. - Poursuite de Sanchez dans la mauvaise direction. . . . .	8
XXII. - Balcarce retourne à Santiago croyant l'ennemi battu. Freire est nommé intendant de Concepción. . . . .	8
XXIII. - Lord Cochrane prend la forteresse de Valdivia. . . . .	8
XXIV. - Expédition de l'amiral Cochrane à Chiloé. Il me laisse comme commandant de place; comment je déjoue une tentative de reconquête des Espagnols. . . . .	8
XXV. - Retour de Chiloé de l'amiral lord Cochrane. . . . .	52
XXVI. - Expédition à Los Llanos, j'occupe Osorno. . . . .	53
XXVII. - Marche vers Maullin pour combattre l'expédition des perdants de Valdivia, armés par le gouverneur de Chiloé. . . . .	55
XXVIII. - Bataille du Toro. . . . .	58
XXIX. - La corvette de guerre Indépendance arrive à Valdivia. . . . .	62
XXX. - Organisation intérieure de la place. . . . .	63
XXXI. - Rôle des « Capitaines des amis ». . . . .	64
XXXII. - Soulèvement des Indiens du Nord de Valdivia et action perverse du frère de la mission de San-José. . . . .	65
XXXIII. - Campagne contre les rebelles de Palacios. . . . .	70
XXXIV. - Arrivée à Valdivia du nouveau gouverneur, le lieutenant-colonel Letellier. . . . .	74
XXXV. - Palacios envoie un projet d'attaque contre les patriotes au général Quintanilla. . . . .	75
XXXVI. - La défense contre le plan de Palacios. . . . .	76
XXXVII. - Saccages perpétrés par des soldats-criminels cantonnés à Valdivia. . . . .	77
XXXVIII. - Je m'installe à la mission de Cudico pour me préparer contre la menace de Quintanilla. . . . .	78
XXXIX. - Le gouverneur Letellier assiste aux manœuvres de la division de Los Llanos. . . . .	82
XL. - La fête après les manœuvres. . . . .	84
XLI. - Comportement du gouverneur et commentaires. . . . .	85
XLII. - Retour à Santiago. Mémoires du général Miller. . . . .	87
XLIII. - Je retourne à l'armée du Sud et participe, avec le général Prieto, à la campagne de l'Araucanie. . . . .	90
XLIV. - Façon d'attaquer des Indiens. . . . .	94
XLV. - Rébellion des sergents à Valdivia. Je reçois la mission de rétablir l'ordre. . . . .	97
XLVI. - Tupper s'enrôle dans l'expédition de Valdivia. . . . .	100
XLVII. - Acceptation de mon mariage avec la nièce de don José Antonio Rojas. . . . .	101
XLVIII. - O'Higgins me donne les instructions pour la pacification de la place de Valdivia. . . . .	101

XLIX. - Mon travail à Valdivia.	102	général Freire de ce qui s'est passé à Mocopulli. Il ordonne la jonction de ma division à l'armée.	135
L. - Préparation de l'expédition à Chiloé. Elle est annulée à cause du refus du commandant Wooster.	109	LXV. - Le mauvais temps revient. Un conseil de guerre décide la retraite. Retour à Talcahuano et Santiago.	137
LI. - Conséquences de la conduite versatile du curé Pineda, pendant que la vie à Valdivia se déroule tranquillement. Élection du député annulée au profit du frère Camilo Henriquez.	111	LXVI. - Seconde expédition à Chiloé (1825). La population de Santiago assiste au départ des troupes vers Valparaiso et celle de ce port à celui vers le Sud. Arrivée à Valdivia, point de rencontre de toutes ces forces. Mise au point du plan d'attaque.	138
LII. - L'hiver se passe avec quelques incursions commises par les rebelles du Nord. Arrivée de mon épouse à Valdivia.	113	LXVII. - Départ pour Chiloé. Débarquement. Prise des fortresses de la Corona et de Balcacura.	139
LIII. - Expédition contre les rebelles du Nord.	114	LXXVIII. - Quintanilla se retranche dans le fort de Puquillihué. Hésitations du général Freire.	142
LIV. - Une multitude d'Indiens menacent l'expédition près de Pitrufquen.	117	LXIX. - Heureuse intervention du major-général Borgono.	143
LV. - L'expédition réussit à entrer dans le <i>malal</i> de Boroa. La rébellion du Nord de Valdivia est terminée et la communication avec la province de Concepción est rétablie.	119	LXX. - Quintanilla : ses retranchements et le fort de Puquillihué. Leur prise par les forces patriotes.	144
LVI. - Je suis appelé à la tête de ma division à Concepción par le général Freire et à Santiago par le gouvernement. Mécontentement face à l'administration O'Higgins.	121	LXXI. - Les patriotes vont rapidement couper la route de San-Carlos à Castro, encerclant ainsi Quintanilla dans sa formidable position, et plantent le drapeau national à San-Carlos.	144
LVII. - Préparatifs et départ. Arrivée à Concepción. Visite à O'Higgins qui part pour le Pérou.	122	LXXII. - Capitulation de Quintanilla.	146
LVIII. - Le général Freire se dirige vers la capitale.	123	LXXIII. - Le général Freire recommande spécialement plusieurs officiers mais en oublie certains dont le rôle a été décisif dans la victoire.	146
LIX. - Le directeur suprême Freire envoie une division sous les ordres du général Bénavente pour appuyer le gouvernement de Santa-Cruz.	124	LXXIV. - Le colonel Aldunate est nommé gouverneur de l'archipel. Retour et destination des corps.	147
LX. - Retour de la division.	125	LXXV. - Soulèvement de la garnison de Chiloé, le colonel-gouverneur Aldunate est déposé.	148
LXI. - Les troupes embarquent pour Talcahuano. Une expédition vers l'archipel de Chiloé se prépare.	126	LXXVI. - Le général Borgono est nommé chef de l'armée du Sud. Expédition contre Pincheira. Il traverse cordillères et vallées, gagne l'amitié des caciques et détruit la bande de Pincheira.	148
XLII. - Première expédition à l'archipel de Chiloé.	127	LXXVII. - Mes dernières préoccupations par l'armée. Je sollicite ma retraite.	163
LXIII. - Surprise de Mocopulli. Victoire chère en vies, munitions et armes perdues. Incroyables souffrances des blessés transportés de nuit, à travers ces difficiles montagnes, dans l'eau, la boue, les racines et les branches.	130		
LXIV. - Retraite à Dalcahué et installation de l'autre côté du canal. Soins et logement des blessés chez l'habitant. Rapport au			

<i>Les dernières années de gloire de Georges Beauchef</i>	165
<i>Biographie de principaux officiers de l'Empire apparaissant dans les Mémoires</i>	167
<i>Bibliographie</i>	171
<i>Index</i>	175
<i>Table des Illustrations</i>	184
<i>Table des Matières</i>	185

Cet ouvrage, vingtième volume de la collection *Du Directoire à l'Empire* a été imprimé par Imprimerie Lienhart et C<sup>ie</sup> pour La Vouivre, libraire-éditeur, en décembre 2001, en souvenir du début de la rédaction du Code civil.